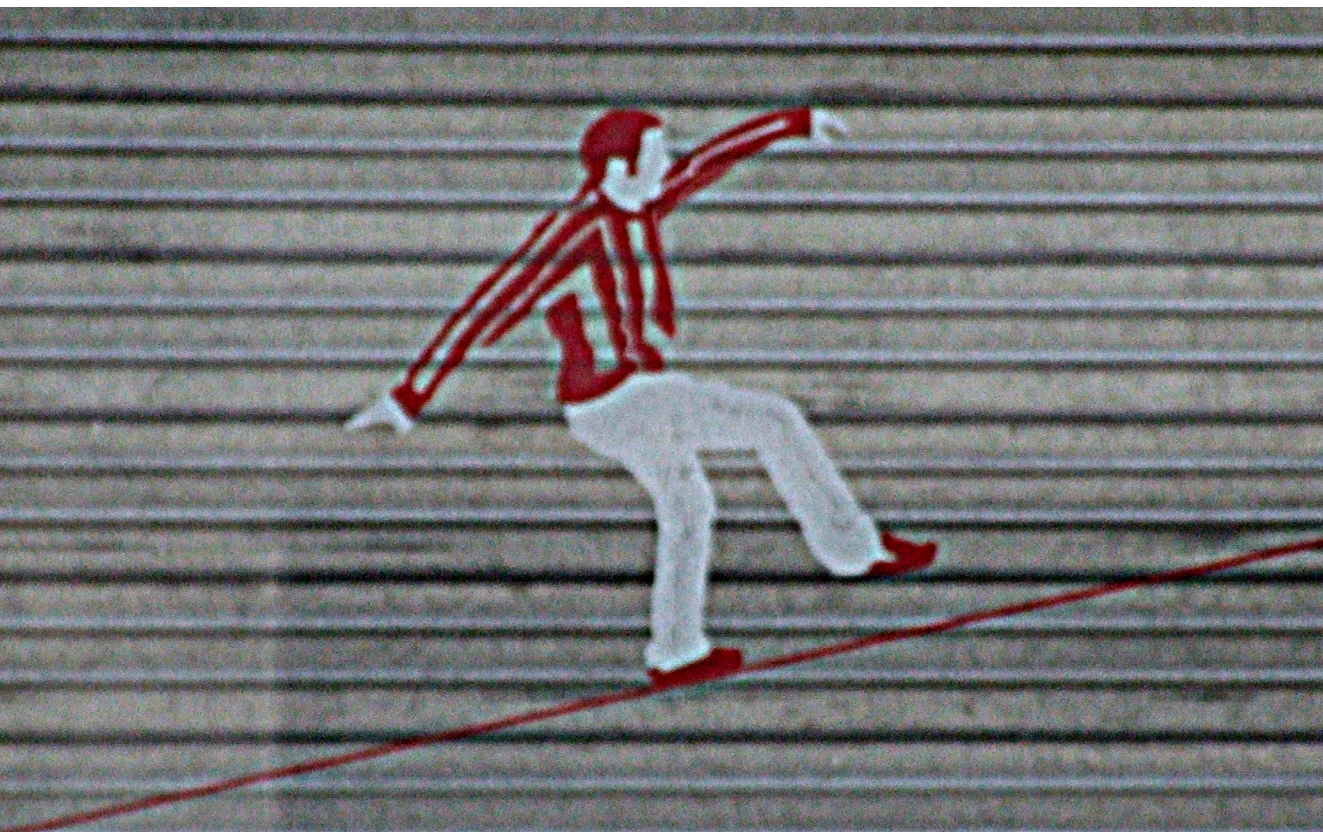
« Les trois métiers impossibles »

Cycle de conférences

Organisées par
l'AMC PSY : Sous la coordination du
Dr Pascale Belot-Fourcade, psychiatre, psychanalyste

En articulation avec le Pôle Rosa Luxemburg,
Directeur : Claude Chevrier



Ces interventions s'inscrivent dans la suite de plusieurs cycles de conférences, organisées par l'AMC PSY, dénommés :

« Les Jeudis de la Poterne des Peupliers » en 2011-2012 sur le thème :
« Les structures subjectives en regard de la strucutre de l'institution »

« Les Jeudis de Montparnasse » en 2012-2013 sur le thème :
« Réflexion autour de la sexualité contemporaine et ses incidences sociales »

« Les Jeudis du Pôle Rosa Luxemburg » en 2013-2014 sur le thème :
« Le corps dans ses différents états : selon la structure et ses rapports au lien social »

« Les Jeudis du Pôle Rosa Luxemburg » en 2014-2015 sur le thème :
« Qu'est-ce qui fait traumatisme ? »
Édition disponible sur demande.

« Les Jeudis du Pôle Rosa Luxemburg » en 2015-2016 sur le thème :
« Actualité des psychoses dans les institutions sociales »

« Les Jeudis du Pôle Rosa Luxemburg » en 2016-2017 sur le thème :
« Les trois métiers impossibles ».

« Les Jeudis du Pôle Rosa Luxemburg » en 2017-2018 sur le thème :
« Clinique des effets de l'exil ».

Vous trouverez les éditions des séminaires, sur demande :

- Pour les éditions imprimées :
Association Lacanienne Internationale
25, rue de Lille
75007 Paris
Tél : 01 42 60 14 43
secretariat@freud-lacan.com

- Pour les éditions numériques sur le site de l'AMC PSY : amcpsy.com

L'AMC PSY a souhaité réaliser, avec l'accord des participants et des intervenants, un support permettant à chacun de reprendre le trajet parcouru lors de ce séminaire. L'AMC PSY remercie l'ensemble des intervenants et participants, et surtout ceux qui par leur travail ont permis la réalisation de ces retranscriptions, contribuant ainsi à la création de ce document.

« Trois métiers impossibles : éduquer, soigner, gouverner »

Au CHRS « Le relais des carrières »
71, rue du château des Rentiers 75013 Paris

- Le 13 octobre 2016 **:** « Sont-ils réellement impossibles, ces métiers ? »
  Bernard Vandermersch

- Le 10 novembre 2016 **:** « L'impossible en partage »
  Angela Jesuino

- Le 8 décembre 2016 : « Soigner l'institution, un travail infini »
  Paul Bretécher

- Le 12 janvier 2017 : « L'ingouvernable institution médico-sociale et ses effets thérapeutiques… possibles »
  Omar Guerrero

- Le 2 février 2017 : « De l'impossible du soin au praticable :une expérience institutionnelle en CMPP »
  Louis Sciara

- Le 9 mars 2017 : « Dites-moi quel est votre métier »
  Pascale Moins

- Le 20 avril 2017 : « Vers l'avenir »
  Françoise Bernard

- Le 11 mai 2017 : « L'impossible : recours ultime »
  Thierry Roth :

- Le 8 juin 2017 : « À l'impossible chacun est tenu ! »
  Jean Pierre Lebrun

- Le 6 juillet 2017 : « L'impossible origine »
  Nazir Hamad

Sommaire

Sont-ils réellement impossibles, ces métiers ?
Dr Bernard VANDERMERSCH, psychiatre, psychanalyste p. 06

L'impossible en partage
Angela JESUINO, psychologue, psychanalyste p. 18

Soigner l'institution, un travail infini
Dr Paul BRETÉCHER, psychiatre, psychanalyste p. 33

L'ingouvernable institution médico-sociale
et ses effets thérapeutiques… possibles
Omar GUERRERO, psychologue, psychanalyste p. 60

De l'impossible du soin au praticable :
une expérience institutionnelle en CMPP
Dr Louis SCIARA, psychiatre, psychanalyste p. 92

Dites-moi quel est votre métier
Dr Pascale MOINS, psychiatre, psychanalyste p. 116

Vers l'avenir
Françoise BERNARD, psychanalyste p. 147

L'impossible : recours ultime
Thierry ROTH, psychologue, psychanalyste p. 164

À l'impossible chacun est tenu !
Dr Jean-Pierre LEBRUN, psychiatre, psychanalyste p. 185

L'impossible origine
Nazir HAMAD, psychologue, psychanalyste p. 230

Présentation du séminaire 2017-2018
Dr Pascale BELOT-FOURCADE, psychiatre, psychanalyste p. 251

Ces métiers sont-ils réellement impossibles ?

Bernard Vandermersch

13 octobre 2016

Pour éviter de vous faire attendre trop longtemps la réponse à cette question, je vous dis tout de suite : Oui, ils sont *réel*lement impossibles. Et pourtant, ça marche, avec des hauts et des bas. S'ils marchent réellement c'est parce que ces métiers ont affaire au Réel. Ce mot est passé dans la langue courante avec le sens de réalité avec peut-être un accent d'irréfutabilité, presque de matérialité. Mais de quelle matière ? C'est le plus souvent opposé aux mots, à la parole : « Parole, parole, parole… » Eh bien, c'est en effet que cette notion de réel, au moins pour nous, analystes, est liée à la parole, mais pas en opposition, plutôt comme cette matérialité particulière dont la parole est faite et qui entraîne toujours la question de sa vérité. « Dites la vérité, dit-on au tribunal, toute la vérité, rien que la vérité, dites *je le jure* ». Ce n'est pas « Dites 33 ». Ce n'est pas des mots à répéter, c'est engager ce qui ne peut se dire, le sujet lui-même. Lacan répond : « **Je** dis toujours la vérité : pas toute, parce que toute la dire, on n'y arrive pas… c'est impossible, matériellement : les mots y manquent. »

Il est en effet impossible de dire, avec des mots, le vrai sur le vrai, ce qui garantit la vérité de ce que je dis. C'est pourquoi on va chercher des preuves, des témoins, mais ces preuves ou ces témoins ne diront jamais la vérité du sujet et ce pourquoi il parle, pourquoi il agit, pourquoi il passe à l'acte. C'est lié à un défaut du langage humain que ne connaissent pas les animaux. Que les mots n'aient aucun rapport immédiat avec les choses, mais seulement avec d'autres mots, ça complique mais c'est l'origine de la culture et de ce qu'il faut bien appeler le succès de l'espèce humaine.

Cet impossible marque la structure intime de tous les métiers qui ont affaire aux rapports humains, soit au langage, et donc, entre autres, éduquer, médiquer, gouverner, psychanalyser.

1. Première occurrence chez Freud des trois métiers impossibles :

L'éducation impossible.

En 1925, vingt-cinq ans, en gros, après la naissance de la psychanalyse, paraît le livre d'August Aichhorn, *Jeunesse à l'abandon, la psychanalyse dans l'assistance éducative, dix conférences pour une première introduction*. Freud lui fait une préface où il prévient que dans l'application de la psychanalyse à l'éducation des enfants, la part qu'il a prise personnellement a été très mince. Et, pour s'en expliquer, il enchaîne : « Très tôt j'avais fait mienne la boutade des trois professions impossibles – à savoir éduquer, soigner, gouverner –, j'étais du reste suffisamment absorbé par la deuxième de ces tâches. Mais je ne méconnais pas pour autant la haute valeur sociale que le travail de mes amis pédagogues est en droit de revendiquer. »
Avant de reprendre cette boutade, je vous fais part de mon étonnement que Freud, dans cette préface, dénie à l'enfant la possibilité d'être névrosé et, du coup, accessible à l'analyse. En effet, dit-il, celle-ci « exige que prennent forme certaines structures psychiques, une attitude particulière envers l'analyste. Là où celles-ci manquent comme chez l'enfant, chez le jeune à l'abandon, en règle générale aussi chez le criminel mené par ses pulsions, il faut autre chose que de l'analyse, quelque chose qui, ensuite, rencontre de nouveau celle-ci dans l'intention ». Ce n'est pas très clair et c'est d'autant plus curieux que lui-même a présenté la cure du Petit Hans comme une psychanalyse[1]. Je m'étonne aussi que Freud assimile purement et simplement son activité d'analyste à la tâche de soigner. Dans ses *Nouvelles conférences* parues en 1933, il assignera à la psychanalyse une tâche plus ambitieuse qui, tout en incluant le soin, allait au-delà, une tâche civilisatrice : « *Wo Es war, soll Ich werden. Es ist Kulturarbeit etwa wie die Trockenlegung der Zuydersee.* »
Il faut plutôt voir dans ces assertions l'influence de l'adresse aux éducateurs : à chacun son métier impossible. Freud termine toutefois en affirmant le droit de tout éducateur qui a fait une analyse de pratiquer l'analyse. Il devait écrire d'ailleurs un an plus tard *La question de l'analyse laïque*.

2. Deuxième occurrence : la psychanalyse impossible

En 1937, douze ans après donc, dans un texte plus fréquenté par les psychanalystes et pour cause, *L'Analyse finie et l'analyse infinie*, Freud reprend ces trois métiers impossibles mais remplace « soigner » par « psychanalyser ». L'adresse et le contexte sont différents. Il ne s'agit pas de

1. Cette position pourrait apparaître prise en soutien à sa fille contre Melanie Klein, sauf qu'on serait dans l'anachronisme (*Le Moi et les mécanismes de défense* date de 1946).

savoir comment la psychanalyse peut aider l'éducateur dans sa tâche impossible, mais de la psychanalyse elle-même comme métier impossible.
Dans ce texte, Freud part du constat qu'« il est incontestable que les analystes n'ont pas complètement atteint dans leur propre personnalité le degré de normalité psychique auquel ils veulent éduquer (*erziehen*) leurs patients. » Même si on ne reproche pas à un pneumologue d'avoir les poumons fragiles, cette analogie ne vaut pas dans ce cas et, continue-t-il :

> « C'est à bon escient qu'on exigera de l'analyste, comme étant une part de ce qui atteste de sa qualification, **un assez haut degré de normalité et de rectitude psychiques** ; à cela s'ajoute qu'il a, entre outre, besoin d'une certaine supériorité pour agir sur le patient comme **modèle** dans certaines situations analytiques, comme **maître** dans d'autres. Et, enfin, il ne faut pas oublier que **la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité, c'est-à-dire sur la reconnaissance de la réalité, et qu'elle exclut tout semblant et tout leurre**.
> Arrêtons-nous un instant pour assurer l'analyste de notre sincère sympathie, sachant qu'il doit, dans l'exercice de son activité, satisfaire à de si lourdes exigences. **Il semblerait presque qu'analyser soit le troisième de ces métiers "impossibles", dans lesquels on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant. Les deux autres, connus depuis beaucoup plus longtemps, sont éduquer et gouverner**. »

Quelques remarques sur ces propos qui nous choquent aujourd'hui :
Changement d'adresse

Entre ces deux citations il y a dix ans, mais surtout un changement d'adresse des éducateurs aux psychanalystes. Psychanalyser s'est substitué à soigner. Pourtant, psychanalyser, ce n'est pas seulement soigner. C'est une activité assez spéciale qui relève d'un désir nouveau. Un désir issu de la rencontre entre un médecin chercheur en science avec un symptôme épidémique qui résiste à la science. Ce praticien de haut niveau, c'est Freud. Ce phénomène, c'est la montée de l'hystérie à la fin du XIX^{e} siècle. Certes l'hystérie existait bien avant la science, mais elle a pris une signification singulière quand la figure du maître s'est confondue avec celle du savant médecin.
La rencontre ne suffit pas : ni Charcot, ni aucun autre élève confronté à cette même rencontre n'est devenu analyste. Freud se souviendra plus tard d'une

conversation de couloir entre Charcot et son élève Brouardel à propos d'un jeune couple venu d'Orient, dont la femme était gravement malade et le mari impuissant ou maladroit : « Mais dans des cas pareils, lui dit le maître en sautillant les mains sur le ventre, c'est toujours la chose génitale, toujours… toujours… toujours ». Et Freud de se dire : « Mais s'il le sait, pourquoi ne le dit-il jamais ? » Pourquoi cache-t-il la vérité ? Et quand Freud voulut faire part à Charcot des trouvailles de Breuer, il se rendit compte que ça n'intéressait pas le maître. Pourquoi ? Sans doute le prix à payer pour cette découverte : un changement de discours, et un changement pour un discours vrai qui refuserait toute censure, « tout semblant et tout leurre ».

Science et vérité

Le grand démarrage de la science, c'est quand les découvertes scientifiques n'ont plus à se soucier de leur accord avec les textes sacrés. La vérité, pour la science, c'est la consistance de ses énoncés : la non-contradiction interne. Quant à la vérité du sujet, la science n'en veut rien savoir. C'est un progrès. Les psychanalystes devraient être plus prudents dans leur critique de ce qu'ils appellent le discours de la science alors que ce qu'ils visent c'est le scientisme. Le scientisme est une illusion, de type religieux, favorisée par un certain infantilisme et une lâcheté intellectuelle. Cette illusion, c'est qu'il n'y a rien d'impossible qui ne puisse un jour être surmonté par les technosciences[2].

Mais il y a plus sérieux : les mathématiciens étaient persuadés qu'un développement mathématique correct, respectant les critères de vérité, ne pouvait pas déboucher sur une contradiction. Hilbert a quand même voulu s'en assurer et c'est un nommé Gödel qui a montré que c'était faux. On pouvait produire des énoncés corrects et pourtant contradictoires : s'ils sont vrais, alors ils sont faux, un peu comme le paradoxe du menteur qui dit : « Je mens ». Le théorème de Gödel est dit d'incomplétude car il démontre un impossible : les mathématiques démontrent qu'il est impossible de démontrer leur propre consistance. Il y a de l'indécidable.

Le danger de trop aimer la vérité

2. Même la mort sera vaincue. Quand on imagine les conséquences et les problèmes de la sélection des bénéficiaires de l'éternité sur terre, on soupçonne du coup que l'*impossible* ne réside pas tant dans la fabrication d'un organisme immortel (il en existe déjà dans la nature) qu'au cœur même du lien qui tient les « mortels » en communauté, ce qu'on appelle la civilisation, ou *Kultur* dans l'allemand de Freud. En tout cas un pur produit du langage humain.

Freud, dans ce texte, nous dit que « la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité, *i. e.* la reconnaissance de la réalité, et qu'elle exclut tout semblant et tout leurre ».
La vérité de Freud ce serait celle de la science et pas celle des religions. Mais, comme on vient de le voir, on n'est pas sauvé pour autant des embrouilles de la vérité.
D'autre part, Freud semble postuler en effet qu'il y a une réalité commune. Les maladies mentales se caractérisent d'ailleurs par une perte plus un moins importante du lien à la réalité dans les psychoses, bien sûr, mais aussi dans les névroses et les perversions[3]. Le corrélat de cette position c'est que l'analyste devient le seul garant de la réalité « vraie ». On comprend que Freud exige de l'analyste « un assez haut degré de normalité et de rectitude psychiques ».
Freud se fait quelques illusions sur la science. Il ne met pas en doute la consistance de la vérité alors que ce qu'il y a de plus réel chez un humain, c'est précisément l'impossible de dire toute la vérité.
Pour l'amour de la vérité on peut être amené à combler cette incomplétude et tomber dans la contradiction. Dans cet article *L'Analyse finie et l'analyse infinie*, Freud se demande pourquoi on n'arrive pas à vaincre l'angoisse de castration chez l'homme et l'envie du pénis chez la femme, et renvoie notre impuissance d'analyste à un fait biologique. Mais voici qu'il nous dit, p. 53 : « Je refuse (*ablehne*) de donner au refoulement (comme Fliess) un fondement biologique… » et p 55 : « Le refus (*Ablehnung*) de la féminité[4] ne peut évidemment être rien d'autre qu'un fait biologique… »
Un tel recours au biologique, d'un côté refusé pour le refoulement et de l'autre postulé pour un mythique « refus de la féminité », cette quasi-contradiction, parce que le refus de la féminité ne serait pas pour rien dans le refoulement, signifie le forçage d'un impossible, un réel. « Le réel se trouve dans les embrouilles du vrai » (Lacan, *Le Sinthome*, 10-02-1976).
Il est d'ailleurs intéressant de voir que, sur ce point, Freud est bien obligé de s'engager, « Je refuse », et que c'est par le même mot qu'il désigne le refus de la féminité. S'engager, c'est suppléer l'absence de garantie démontrable par le poids de sa propre autorité. L'interprétation de l'anatomie féminine comme castration, ce n'est peut-être qu'une façon imaginaire de représenter l'incomplétude du langage. Le manque structural du langage est représenté

3. FREUD, S., « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », [1924], in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 299 et *sq*.
4. Ce refus rendrait compte de l'impossibilité de vaincre l'angoisse de castration chez l'homme et l'envie du pénis de la femme et serait donc une cause de refoulement.

par une supposée castration du corps de celle qui nous a introduits au langage. L'explication « biologique » de Freud est un cache-sexe posé sur une faille de la structure de l'être humain, faille que Lacan appellera le non-rapport sexuel. Chez Lacan, cette absence d'écriture d'un rapport direct et complémentaire entre jouissance masculine et jouissance féminine n'est pas un fait biologique. C'est un fait topologique.

L'amour de la vérité pousse le religieux à aimer et faire sienne la révélation qui va fermer la béance de l'origine, mais aussi de faire des embrouilles avec les autres révélations.

L'amour de la vérité, c'est aussi le piège du paranoïaque pour qui il n'y a rien qui ne puisse et doive être révélé. Pour lui, il n'y a pas d'impossible à dire, il n'y a que des choses qu'on lui cache. Pour lui, ne pas dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, c'est le trahir.

Un patient de cinquante ans vient de faire une tentative de suicide très grave. Depuis un an, il était tourmenté par l'idée de se venger de son ex-épouse dont il a divorcé cinq ans plus tôt. Vengeance atroce : la marquer au fer rouge : un V comme vengeance sur chaque joue et un E barré comme euro sur le front. Étant un homme bon et incapable d'une telle vengeance, il a retourné, dit-il, celle-ci contre lui. Quel était donc le crime de l'épouse ?

Voici ce qu'il en dit : souhaitant changer le mode de garde de ses deux filles pour avoir une garde partagée, et avec leur accord, accord sur lequel elles vont revenir par la suite, il consulte un avocat qui prend connaissance du jugement de divorce et s'étonne que, dans ce jugement, il est écrit que pour répartir l'argent des comptes, les parties s'arrangeront entre elles. C'était un divorce à l'amiable avec un seul avocat. Notre homme se présente comme un naïf, absolument pas intéressé par l'argent et qui a fait confiance. Quel est donc le crime de l'épouse ? Elle ne lui a pas dit que *tous* les comptes pouvaient être partagés et pas seulement les comptes courants. Or, madame possédait un compte d'épargne avec une certaine somme et lui un codevi assez peu rempli. Je lui fais bien préciser les choses. Ce n'est absolument pas pour l'argent qu'elle a gardé qu'il lui en veut, c'est qu'elle l'a trahi en ne lui disant pas que son compte pouvait être partagé. Ma remarque qu'il aurait pu s'intéresser lui-même à ses propres intérêts tombe à plat : c'est sa nature d'être naïf et elle a donc abusé de sa confiance…

Pour expliquer son état désespéré, il invoque une autre trahison du même ordre : on ne lui a pas dit. Bien d'autres éléments interviennent dans ce destin paranoïaque. Il s'agit simplement, ici, de montrer comment la question de la vérité tourmente les humains, qu'elle soit celle de sa vérité comme chez le névrosé qui se veut responsable de sa vie, ou la vérité vraie que l'on dissimule

au paranoïaque, voire celle que manipule le pervers envers sa victime.
J'aurais pu évoquer l'hypothèse vraisemblable selon laquelle l'insistance de Freud à demander à son patient Sergei Pankejeff de confirmer la vérité de sa théorie n'a pas été sans effet sur l'épisode paranoïaque qui l'a frappé. Ou comment cet amour de la vérité n'a pas aidé Freud à se débrouiller avec le rêve « menteur » d'une jeune homosexuelle. Bref, on ne titille pas sans danger la vérité de chacun.
C'est en tout cas l'honnêteté du travail de Freud qui a permis à Lacan d'isoler et d'introduire en psychanalyse la dimension du réel comme impossible : l'impossible à dire, l'impossible à imaginer, soit les limites de la vérité rationnelle. Je pense que cette dimension est aussi importante dans les autres types de lien social, et notamment celui de l'éducateur.

De l'impossible des métiers à l'impossible des discours

Quand Freud dit de ces métiers : gouverner, éduquer, psychanalyser qu'ils sont impossibles, il veut dire qu'on peut d'emblée être sûrs d'un succès insuffisant, autrement dit d'échouer toujours à atteindre l'idéal qu'on se propose. On va dire : « Heureusement ! » Et noter que ce n'est pas impuissance que cet échec mais condition même du désir humain. Regardons de plus près ces idéaux :
Qu'est-ce qu'un gouvernement infaillible : le totalitarisme ; une éducation parfaitement réussie : la psychose du Président Schreber dont le père était un éducateur sans faille ; une personne « complètement analysée », je préfère ne même pas y penser…
C'est parce qu'ils sont « réellement » impossibles que ces métiers prennent toute leur valeur civilisatrice et on n'y est réduit à l'impuissance qu'en tant qu'on veut y appliquer un idéal formaté et protocolisé.
Ils sont fondés sur un réel, réel au cœur de tout lien social, qui est celui même du désir humain, qui n'est pas réductible à la pulsion, ni à la volonté, et qu'il nous faut maintenant rattacher à la structure du langage humain.
Frans de Waal, un primatologue éminent, ne voit de réelle différence entre les animaux et les hommes que le langage. Pour lui, ça semblait peu de chose. Je pense quant à moi que c'est à cette toute petite différence que l'on doit qu'une espèce génétiquement aussi proche du chimpanzé (98 % en commun) ait eu un destin aussi différent.
L'idée que je souhaite faire passer est que le réel, au sens d'impossible logique et non d'impuissance physique ou mentale, est un effet du langage humain. Les langages animaux peuvent être très complexes, mais ils sont

faits de signes et ces signes signifient quelque chose d'univoque. Même s'ils sont faits pour leurrer l'adversaire, ils ne signifient qu'une chose. Un animal a sa personnalité, son caractère. Ça lui donne une sorte de Moi, mais ça n'en fait pas pour autant un *sujet*. Un sujet c'est un sous-posé, un supposé au sens que Lacan donne à ce terme : « Un sujet c'est ce qu'un **signifiant représente** pour un autre signifiant ». Un signifiant : une unité découpée dans le flot de la parole. Représente et non signifie. Le sujet n'est pas un mot, ni la signification de ce mot. Il est ce qui est représenté par tel mot, telle parole, telle langue éventuellement. Quand je parle, il peut se faire que je dise quelque chose de sensé, que j'arrive à communiquer quelques informations. Mais le *Je*, le sujet supposé parler, lui, n'est pas dans le communiqué, il n'est que représenté et éventuellement trahi par un lapsus ou par la jouissance qui l'anime… ou pas ! Il n'y a de sujet, d'hypothèse que si tout n'est pas dit. Si on fait une hypothèse, c'est qu'il y a un manque dans le savoir. Il y a sûrement des énoncés qui se réduisent à une signification sans sujet, des énoncés dont l'énonciation s'est perdue dans la transmission. Comme les protocoles par exemple. L'existence d'un sujet dépend donc de cette réserve de non-sens. Il dépend d'un impossible à dire toute la vérité. Le sujet est un raté de la communication car un signifiant ne renvoie jamais directement à la chose mais seulement à d'autres signifiants. Mais c'est un ratage heureux, car si son être avait été parfaitement signifié par l'Autre, ça ne laisserait rien à désirer. Ce serait la mort du sujet. C'est ce que vise l'injure : réduire l'autre à un mot qui désignerait tout son être, mais aussi l'éloge funèbre.

Un schéma résume ce que je viens de dire :

Agent → Autre
Vérité Produit

$$\frac{S1}{\$} \rightarrow \frac{S2}{a}$$

« S1 représente $ pour S2 au prix d'une perte de sens a ».

Il est temps d'en venir à ces trois métiers impossibles

En fait, ces trois discours ont même structure, celle du discours du maître. S1, le signifiant-maître, s'impose aux autres, à ceux qui ont le savoir, les exécutants. Le maître, lui, « ne veut pas le savoir ». C'est clair pour gouverner.

Comment se fait-il qu'un chef, un maître, voire un tyran soit obéi ? Et cela sans que chacun ait une épée dans le dos. La Boëtie a écrit *De la servitude volontaire*. C'est impossible : Ça marche, mais pas sans quelques signifiants maîtres : patrie, identité nationale, égalité, etc.

Pour **soigner**, médiquer, c'est moins clair parce qu'il y a toujours eu délivrance de substances. Certes le signifiant-maître, il est évident : c'est la santé. Mais on oublie que la médecine avait des effets par la parole bien avant que la science mette à disposition des médicaments vraiment efficaces.

L'étymologie est claire : De même que juger : *judicare* – dire le *ius* –, le droit, la formule qui rétablit l'ordre social dérangé par le crime, médiquer : *med-dicere*, c'est dire le *med*, la formule qui va rétablir l'ordre dans le corps. La formule est écrite sur l'ordonnance…

Éduquer. Il y a deux verbes en latin quasiment identiques. *Educare* : élever un enfant, éduquer et *educere* : faire sortir, conduire hors de, « tirer de là ». Ils sont issus de la même racine *Dux*, le chef (le duc), celui qui marche en tête du troupeau ou de l'armée et le fait sortir, comme Moïse les Hébreux du pays d'Égypte.

Éduquer, c'est sans doute faire sortir d'un lieu pour un autre, ou d'une absence de lieu pour un lieu.

Ducere a donné *duire* en vieux français. Ce verbe a disparu, mais il a laissé sa trace dans quantité de verbes qui sont autant d'aspects de l'éducation : conduire, déduire, induire, introduire, produire, séduire, mais aussi réduire, traduire…

L'éducateur n'en peut mais : son acte relève du discours du maître même si, bien souvent, sa vocation est venue d'une opposition à ce discours. Il est payé par les autorités pour réparer les trous du tissu social. Mais comme le fait remarquer Melman, on est plutôt, aujourd'hui, dans du non tissé et le travailleur social devient interface, exposé à l'insatisfaction réciproque aussi bien des assistés que des autorités d'assistance. Il n'est pas rare, en effet, que la formule de sa position subjective se déduise de la formule du maître par rotation :

Agent → Autre		S1 → S2		$ → S1	
Vérité	Produit	$	a	a	S2
		maître		hystérique	

Ce qui le fait agir, c'est la souffrance du sujet, sa douleur d'exister. Cette

souffrance peut d'ailleurs venir en position de maîtrise et l'on sait aujourd'hui que rien ne vaut un brevet de victime pour être reconnu. Il y a heureusement oscillation entre plusieurs discours. Un éducateur peut relayer la plainte et se plaindre, mais aussi faire preuve d'autorité et assumer un pouvoir. Comment sortir de la dépression qui ne manque pas de s'installer dans un contexte qui vérifie tous les jours son impuissance à régler les situations selon les objectifs proposés ? Melman répond par une autre question : « L'assisté a-t-il besoin qu'on réponde d'abord à sa demande ou bien au désir, en deçà d'elle, d'être enfin reconnu ? » L'éducateur a, lui, bien souvent affaire à aucune demande sinon celle d'autorités diverses. Raison de plus pour s'occuper de ce raté de la communication qu'est le désir du sujet, toujours un peu en souffrance, car il se présente bien souvent comme ce qu'il ne veut pas et dont il se défend.

Exemple :

Jeudi 6 octobre, séance de supervision d'un groupe d'AS scolaires du 93.

M^me^ L. D. nous parle d'Imane, seize ans, 4^e^, deux ans de retard. Elle vit chez sa grand-mère maternelle avec un frère plus âgé, brillant, qui est à Londres (?).
Au collège depuis deux ans, elle ne produit aucun travail, souvent absente, elle n'a pas de problèmes cognitifs. La famille est suivie par des éducateurs d'un club de prévention depuis sa naissance. Il y a deux ans, elle a été placée car son frère, excédé qu'à l'âge de quatorze ans elle rentre à 3 heures du matin, lui a donné des coups violents et a proféré des menaces de mort sur elle. Des éducateurs du club l'ont emmenée à l'hôpital, ce qui semble avoir été à l'origine d'un placement en urgence. Le juge n'a pas ordonné de mesure de suite, je pense en raison du travail déjà fait localement par l'équipe de prévention.
Depuis, la grand-mère considère que les éducateurs, qu'elle considérait comme des amis, sont des traîtres. D'ailleurs, pour elle, les foyers, ce n'est pas bien, on y boit, on y fume…
Le frère appelle en colère l'AS et dit qu'il recommencera s'il le faut : « Pas question que ma sœur devienne une pute… »
La grand-mère est retournée en Algérie, doit revenir mi-octobre (?).
Imane a du mal à se lever le matin. Décrochage scolaire complet. Elle arbore toujours un grand sourire. Provoc… elle porte le foulard. Elle est exclue du cours parce qu'elle porte le foulard, mais aussi un profond décolleté. Elle s'intéresse aux hommes, chemise déboutonnée. On parle de comportements à

risque, elle fréquente des garçons hors de l'établissement. Elle s'intéresse aux hommes un peu plus âgés, elle va sur les réseaux sociaux.
Le collège est fortement mobilisé pour elle, car malgré son attitude provoc elle est très sympathique. On a essayé l'apprentissage. Elle a été orientée en DIMA (en CFA en alternance ?).
Elle avance, mais elle recule beaucoup. Elle a planté deux employeurs sans prévenir. Elle déçoit…
« De même avec moi, dit l'AS, elle vient, elle se barre. Elle vient toujours de manière informelle, parfois pour me parler de la situation d'autres élèves. Elle m'amène des filles plus âgées victimes de violences à la maison. Elle m'a dit qu'elle ne savait rien sur sa mère. Sa famille est très pratiquante. Elle voit des vidéos. C'est une des rares à avoir tenu des propos sur les attentats du style "ils ont raison !" »
On est inquiets : avec ses propos extrémistes, si elle rencontre un homme qui veut l'envoyer en Syrie, elle y va… Proie facile.
Avec quelques autres jeunes filles, elle fait de la provoc autour du voile. Elle joue à forcer la grille avec le voile, une fois, elle arrive avec la tenue complète.
Le PRE, service de la ville avec une psychologue, accueille des élèves temporairement exclus. Elle y va sans continuité.
Actuellement, Imane ne veut plus voir l'AS. Elle a fugué deux jours : elle aurait dormi chez des cousines.
Je demande à Imane de voir sa grand-mère. Elle répond : « Ma grand-mère ne veut pas vous voir ». Cependant, la grand-mère est venue. Elle est très froide. Elle dit : « Ma petite-fille n'a besoin de rien ».
Imane a frappé un surveillant musclé et réputé un peu bête qui voulait l'empêcher de sortir. Malgré cela, elle ne passera pas en conseil de discipline.

Histoire familiale :

Cette grand-mère est voilée, pieuse, en rédemption de son passé. Se revendique être une ancienne féministe qui a divorcé. Elle s'est battue pour ses trois enfants, notamment la mère d'Imane qui a fait beaucoup de bêtises avec les garçons. La mère d'Imane s'est suicidée. Elle était suivie au CMP Adultes quand Imane avait neuf mois. Il n'est donc pas question qu'Imane soit suivie par un CMPP. Elle veut lui faire comprendre qu'elle ne veut pas qu'elle devienne comme sa mère. Elle n'a pas de père.
On n'a aucune information sur le géniteur. Elle n'en porte pas le nom. Son frère porte le même nom qu'elle. On apprend que les deux filles de la grand-mère étaient toxicomanes.
L'aînée, la tante, a eu sept enfants dont cinq à la garde de l'ex-mari.

La deuxième, la mère : toxico-prostituée-déprimée, qui s'est suicidée.
La grand-mère a demandé le placement des deux petites cousines d'Imane qui étaient restées avec leur mère.
« Notre drame, dit la grand-mère, c'est d'être des très belles femmes », ce que confirme M^me^ L. D.
Enfin, la grand-mère dit : « Placez-la-moi ! »
Une RPP a conclu : continuer à travailler, l'orienter vers la maison des Ados.
Etapado : elle ne veut pas y aller. Elle ne veut pas être placée.

Intervention du Dr Vandermersch :

Repartons du départ : Qui demande quoi ?
Imane ne demande rien directement, sauf à travers une série d'*acting-out* (ses provocs).
Une des difficultés d'Imane semble liée au refus de la grand-mère d'aborder l'histoire de sa mère. Il n'y a rien de solide sur quoi appuyer un accès un peu tempéré à la féminité : être femme, séduire, c'est la mort.
On pourrait aider Imane à clarifier son histoire, voir avec elle si elle est disposée à en entendre quelque chose.
Les problèmes scolaires sont importants mais sont collatéraux, des épiphénomènes. Il lui paraît moins important de trouver des solutions pratiques que d'essayer de parler vraiment avec elle. Prendre un peu de temps pour susciter un intérêt pour sa question.
Bernard Vandermersch ne voit pas beaucoup d'intérêt, dans ce cas, de recourir à l'ethnopsychiatrie (envisagée par une participante).
Il insiste encore sur le fait que notre métier de travailleur social ne peut pas s'autoriser seulement de la mission impartie par l'État de réparer les failles sociales. Sauf urgence absolue, il faut s'appuyer sur le transfert de l'usager sur le travailleur social, pour cela en repérer les indices et tâcher de ne pas le rompre par des interventions intempestives, si possible.
Et n'oublions pas qu'il y a des personnes qui veulent, au travers de diverses demandes, juste être écoutées, reconnues comme désirantes.

L'impossible en partage

Angela Jesuino

10 novembre 2016

Introduction

Pascale Belot-Fourcade : Sur ces trois métiers impossibles, nous avons fait appel à notre collègue Angela Jesuino, ancienne présidente de l'ALI. Elle va donc aborder, dans la continuité de ce qui avait été élaboré dans le dernier séminaire sur les psychoses, l'impossible en partage.

Angela Jesuino : C'est vrai que je suis venue ici en janvier de cette année, donc ça ne fait pas très longtemps que l'on a travaillé ensemble ! Je ne sais pas si tout le monde me connaît ? Il y a quelque chose que j'aime dire à chaque fois que je dois me présenter : je suis psychanalyste, je travaille en cabinet, mais ça fait presque trente ans que je travaille en CMP à Clichy-la-Garenne, dans les Hauts-de-Seine, où je pratique dans un lieu qui s'appelle l'accueil mère-enfant, et où mon quotidien clinique est en relation avec des travailleurs sociaux. C'est donc pour cette raison que je m'adresse à vous et aussi parce que, depuis longtemps, je pense que nous avons à faire ensemble. Nous avons à apprendre les uns des autres. C'est un présupposé important.
J'ai eu le plaisir d'avoir lecture de la conférence de Bernard Vandermersch. Je vais pouvoir m'appuyer dessus, mais en prenant la question par un autre bord. Ce que je voudrais mettre en exergue de cet après-midi de travail avec vous est cette phrase de Jean Cocteau : « À l'impossible je suis tenu ! »
Cette petite phrase, qui m'a interrogée, qui m'a intéressée, vient contrarier deux adages de la langue française : le premier, que vous connaissez, « À l'impossible nul n'est tenu » et le deuxième, que je trouve beaucoup moins sympathique, « L'impossible n'est pas français » (pourtant, il y a les impossibles partout, c'est ça mon hypothèse).
Je vais partir de ces deux petites phrases-là, qui pour moi ne sont pas si petites que ça, pour mon introduction.
Il a raison, Cocteau : Je suis tenue à l'impossible, il me tient et fait partie de ce qui me constitue en tant qu'être de langage, en tant que *parlêtre*. Car

l'impossible est d'abord un fait de langage. Il y a quelque chose qui résiste à la prise par le discours, quelque chose qui échappe. Il y a de l'impossible à dire, de l'impossible à imaginer, quelque chose qui reste de l'ordre d'un réel, de ce qui fait butée et à laquelle je suis tenue tout autant. En clinique, cet impossible à symboliser, il revient. Il revient comment ? Il fait irruption, effraction dans la vie d'un sujet, c'est ce qui fait trauma. Vous avez eu tout un séminaire sur la question du traumatisme. Donc, cette question de l'impossible, vous le voyez, est au cœur de notre clinique, il a sa part dans le symptôme.

Pascale Belot-Fourcade : Qu'est-ce que tu veux dire par « il a sa part dans le symptôme » ?

Angela Jesuino : Cet impossible vient nourrir le symptôme, mais pas d'une façon brute. Il y a un codage. C'est pour cela que l'on n'arrive pas à le lire d'emblée. D'abord, on ne comprend pas ce qu'il se passe. Il y a un chiffrage qui fait que le symptôme ne se donne pas à lire comme ça, simplement.

Pascale Belot-Fourcade : Tu veux dire, par exemple, que lorsqu'un bébé vient vous voir dans votre centre et qu'il ne boit plus, qu'il ne grandit plus, on ne peut pas tout comprendre tout de suite.

Angela Jesuino : Pour pouvoir lire un symptôme il faut un cadre, un cadre thérapeutique, et il faut quelque chose que nous, nous appelons le transfert. Nous avons tous des symptômes, pour beaucoup de nos petits malheurs, et on ne comprend pas tout de suite pourquoi il faut vérifier trois fois si on a bien fermé la porte, par exemple. Ces petites choses qui nous embêtent ont certainement un sens, sont là pour nous rappeler quelque chose, mais on ne le comprend pas d'emblée.
Cette part d'impossible, cette part de réel, cela se traduit par un symptôme dans un trauma, ou chez les psychotiques le délire va essayer d'en rendre compte, peut-être.
Je dis cela parce que je pense que nous y sommes confrontés, à cet impossible, dans toute pratique de discours avec une acuité particulière. Quand je dis « pratique de discours », il s'agit de ce que vous faites, de ce que l'on fait avec quelqu'un quand on se met à parler avec lui.

Pascale Belot-Fourcade : Nous sommes pris dans des discours différents : le discours du social, le discours analytique, le discours du maître…

Angela Jesuino : Le discours médical…

Pascale Belot-Fourcade : Le discours pédagogique…

Angela Jesuino : Le discours du directeur, le discours du pouvoir… Cette question de l'impossible elle est là parce qu'elle est inhérente au langage. Cet impossible, c'est le péage que nous payons pour être des êtres de parole. Quand on est un être de parole, on est décomplété, et heureusement parce que c'est ce qui nous permet de nous lever le matin, d'avoir des désirs. Si on était complètement complets, je ne suis pas sûre que l'on aurait envie de faire quoi que ce soit. On serait sous la couette !
Donc, dans tous les discours, il y a cet impossible, et il faut savoir l'entendre, le repérer et le lire au milieu du discours social ambiant qui prône, au contraire, un « tout est possible » soutenu par le discours capitaliste et ultralibéral ainsi que par un certain discours scientiste et techniciste. On est dans une société, actuellement, où on prône qu'il n'y a pas de butée, on est dans une toute-puissance. C'est très intéressant de voir quelque chose qui fait, je pense, partie de notre modernité, c'est que grâce au discours scientiste, techniciste, on assiste à un déplacement de l'impossible qui touche principalement le sexe et la mort. La procréation assistée, les changements de sexe, l'euthanasie sont autant de façons de déplacer ce qui fait figure d'impossible pour l'être parlant que nous sommes. Nous sommes dans cette croyance que l'on peut maîtriser quelque chose de la mort. La science rend certaines choses possibles, et la société suit. Mais il faudrait se préoccuper des conséquences de cela…

Claude Chevrier : Je pense que cela vaut le coup de s'arrêter un instant là-dessus. Certes, avec la science c'est possible. Mais c'est tellement intégré, ce choix, cette possibilité de changer de sexe lorsque l'on désire être un autre… quelles en sont les conséquences ? Peut-on voir comme un progrès de pouvoir changer de sexe parce que l'on se sent plus femme qu'homme, alors que l'on est né homme, et que la science peut aider une personne dans cette situation ? Est-ce une chance pour la personne de véritablement vivre dans un corps qui correspond à ce qu'elle ressent être. Cela pourra-t-il lui éviter des souffrances ? Cela a des conséquences psychologiques, puisque changer de sexe suppose de changer son rapport aux autres.

Angela Jesuino : Bien sûr que c'est un progrès, un progrès sociétal parce que l'on accorde une existence à cette problématique. Cette question n'a d'ailleurs pas surgi au XX^{e} siècle, elle est vieille comme le monde et a été traitée

dans l'histoire de diverses façons. Là, on arrive à un moment sociétal où l'on va traiter cette demande par une transformation dans la réalité des choses, dans le réel du corps. Mais face à ces demandes-là, il faut traiter au cas par cas parce que certaines peuvent être parfaitement délirantes. J'ai suivi, à l'hôpital psychiatrique, des psychotiques qui avaient été opérés… c'était le suicide annoncé. Donc on ne peut pas dire, dans l'absolu, que c'est un progrès. Est-ce que nous devons répondre à toutes les demandes de la même façon ? On ne touche pas à l'identité sexuelle de quelqu'un sans qu'il y ait des conséquences lourdes pour le sujet et pour son entourage. Et de toute façon, il faut pouvoir lire ce qu'il y a derrière cette parole.
Donc, je vous disais qu'« à l'impossible, je suis tenue ». C'était une façon pour moi de vous introduire à l'importance de cet impossible.
Concernant « l'impossible n'est pas français », l'impossible est bien sûr dans la langue elle-même et donc l'impossible est aussi constitutif du français que de toute autre langue, même s'il n'est pas localisé à la même place à chaque fois. Il suffit d'essayer de traduire un texte d'une langue à une autre pour se rendre compte. Le réel, l'impossible, n'est pas à la même place dans une langue et dans une autre. Cela fait le problème de tout traducteur.

Pascale Belot-Fourcade : Je précise que si tu parles très bien français, ta langue maternelle, d'origine, est le brésilien. Donc tu as un savoir que nous n'avons pas tous. Quand on s'est transporté d'une langue à une autre, on acquiert un savoir sur la question des langues qui ne se superposent pas.

Angela Jesuino : Oui, j'ai une expérience sur la question des langues parce que j'ai beaucoup travaillé Lacan en brésilien. Je vais vous en donner quelques exemples tout à l'heure, pour que vous puissiez toucher du doigt cette question. Gouverner, éduquer, psychanalyser sont des pratiques de discours et, en cela, ces pratiques comportent toutes un impossible et, là encore, ce n'est pas le même à chaque fois. Est-ce qu'il y a un impossible pour la science ? Est-ce le même que celui mis en place par la psychanalyse ? A-t-il la même fonction ? Est-ce que le rapport de la science avec l'impossible est de le repousser sans cesse ?
Or, si ces trois tâches sont impossibles, cela n'empêche pas de gouverner, d'éduquer et de psychanalyser même s'il y aura toujours un reste, un irréductible qui résiste à être éduqué, gouverné, psychanalysé. Ce ne sont pas des pratiques totalisantes et quand il arrive qu'elles le soient, c'est toujours de l'ordre du pire. Donc il faut faire très attention à cette part d'impossible qui caractérise ces tâches.

Pascale Belot-Fourcade : Peux-tu expliquer cette totalisation ? Pour ce qui est de gouverner c'est assez simple, mais peut-être dans l'éducation ?

Angela Jesuino : Dans la gouvernance, on sait très bien que lorsqu'on a un gouvernement totalisant, il est totalitaire, et que c'est de l'ordre du pire.

Claude Chevrier : Cela n'a pas été impossible, puisque ça s'est réalisé…

Angela Jesuino : Exactement ! Concernant l'éducation, un enfant qui est très bien éduqué, où rien ne dépasse, qui obéit toujours au désir de ses parents…

Pascale Belot-Fourcade : Tu en connais ?

Angela Jesuino : Non, mais si ça existait, ce serait très inquiétant. On se demanderait ce qui se passe avec cet enfant, où sont ses pulsions, ses désirs, sa révolte. Donc heureusement que l'on n'arrive pas à éduquer les gens parfaitement. En plus, ce désir d'éduquer parfaitement peut être un peu pervers. Vouloir être dans le tout ne correspond pas à notre nature profonde, nous qui sommes des êtres de langage, donc manquants, défaillants, etc. Quand on oublie cela, ça nous déshumanise. C'est ça que j'appelle la politique du pire, celle qui déshumanise.
Faire valoir un impossible, une limite, un irréductible, ne nous voue pas à l'impuissance. Bien au contraire. Dans une pratique quelconque cela relève de deux positions éthiques différentes : l'impuissance n'a pas à voir avec l'impossible. L'impuissance renvoie à un idéal de toute-puissance. L'impossible c'est autre chose, qu'il faut pouvoir distinguer.

Une autre question que je souhaite discuter avec vous est celle de la distance professionnelle.
Ces deux questions qui relèvent davantage d'un idéal non accompli et dont on se culpabilise, dont on est amené à souffrir ou à s'épuiser dans le travail par exemple.
Par exemple, l'autre résiste à ce qui est bon et beau pour lui et que je peux l'aider à accomplir. Cela nous frustre de voir que l'autre veut qu'on lui laisse sa part d'impossible. Par exemple, on peut aider une personne dans la gestion de son budget pour qu'elle puisse payer ses factures, son loyer, etc., mais on se rend compte, à la fin du mois, que la personne n'a rien payé du tout parce qu'elle a acheté un écran plat. On se dit alors que l'on a mal travaillé, que l'on ne sait pas faire, que l'autre nous a manipulés. On peut se sentir alors

impuissant, mais il me semble que c'est d'autre chose dont il s'agit. La distance relève d'un idéal d'objectivité qui est d'emblée fichu lorsqu'on fait des métiers comme les nôtres.

Pascale Belot-Fourcade : Freud raconte qu'à Vienne, il a croisé une personne en errance qui lui demandait un peu d'argent pour manger. Freud lui a donné de l'argent, et le lendemain l'a trouvé attablé en train de manger un plat de saumon, cher. Il lui a demandé pourquoi elle avait choisi un plat si cher, et la personne a répondu : « Quand je n'ai pas d'argent, je ne peux pas manger de saumon. Donc quand j'en ai, pourquoi je ne pourrais pas en manger non plus ? » Cela montre cet écart !

Angela Jesuino : La distance relève aussi d'un idéal d'objectivité qui est d'emblée fichu quand on fait des métiers comme les nôtres, à savoir des métiers où la parole est en jeu. Si on est trop près de quelqu'un, on ne voit rien, mais si on est trop loin, on n'y voit rien non plus.

Claude Chevrier : Il faut trouver la bonne distance.

Angela Jesuino : Oui, mais qu'est-ce qui fait une bonne distance ?

Claude Chevrier : C'est quelque chose qui se travaille au fur et à mesure des rencontres. À la première rencontre, on peut être plus ou moins proche, et au fur et à mesure on ajuste son rapport à la personne. Donc ça ne peut pas se faire sans connaître la personne.

Angela Jesuino : Ah ! Vous arrivez là où je voulais en venir. En fait, pour comprendre quelque chose il faut se mouiller dans l'affaire. Il faut, quelque part, se laisser affecter par l'autre. Mais il y a une différence entre se laisser affecter par l'autre et se mettre à sa place. Je ne peux pas répondre, désirer, vouloir, pour lui. La place de l'observateur neutre n'existe pas dans nos métiers. Mais il faut reconnaître l'altérité, la respecter, pour pouvoir l'écouter. Il faut reconnaître à l'autre la disparité de sa place, et c'est ça qui nous permet de travailler. Nous n'avons pas la toute-puissance de savoir à la place de l'autre.
Reconnaître l'impossible d'une pratique c'est reconnaître sa limite, reconnaître qu'il y a un indépassable, reconnaître une butée qui, au cas échéant, peut nous obliger à inventer quelque chose pour rendre compte de ce heurt, de cet achoppement. Si on ne prend pas conscience de cet impossible, rien ne bougera.

Je vous parlais en janvier d'un échec thérapeutique qui nous a obligés à inventer un autre dispositif de soin pour prendre en charge la pathologie du lien mère-enfant. Je pourrais vous dire cela autrement : le réel de la clinique à laquelle nous avions affaire, la possibilité de l'identifier en tant que tel nous a permis d'en tenir compte et d'inventer autre chose.
Dans la traduction c'est la même chose : si nous sommes impuissants devant le savoir d'une langue qui n'est pas traduisible dans une autre, devant un jeu de signifiants, devant une équivoque propre à une langue, devant un jeu littéral impossible à rendre dans une autre langue, on ne traduit pas et on donne sa langue au chat !
Par exemple, le mot « encore » en français se traduit en brésilien par le mot « *ainda* ». Ce mot ne rend pas compte de ce qu'on entend en français : « en corps ». Quand on dit « *ainda* » on perd le corps du « encore » en français. C'est un impossible de la traduction, c'est un réel irréductible qui fait butée. Tout n'est pas traduisible.

Pascale Belot-Fourcade : Peux-tu expliquer pourquoi il serait important de garder le « corps » dans « encore » ?

Angela Jesuino : Parce qu'il y aurait quelque chose de la jouissance, qui a à voir avec le corps.

Pascale Belot-Fourcade : Oui, nous entendons au-delà du sens, ça résonne. Cette traduction n'est pas mince, puisqu'il s'agit de la manière dont l'inconscient s'écrit.

Angela Jesuino : Dans les embarras de la traduction, il y a une perte, quelque chose qui n'est pas traduisible. Ces butées dans cette tâche, qu'on pourrait dire aussi impossible, nous obligent souvent à inventer quelque chose dans la langue d'arrivée, en utilisant d'autres recours que cette langue offre.
Cela pour vous dire que la clinique et la traduction sont d'excellents exercices pour se rompre à l'impossible parce qu'affaire de langage, de langue, de parole, d'oralité du texte et, en définitive, de discours.

Par exemple, le cas de cette jeune patiente qui vient consulter parce qu'elle ne sait pas nommer « la femme de ma mère » Ce n'est pas possible à nommer. Pas encore. Il y a là un réel qui ne peut pas rentrer dans un discours, que la parole ne peut pas en rendre compte. Cela touche à la question de la différence des sexes, à ce qui est de l'ordre d'une disparité de places foncière,

que la parité tant souhaitée aujourd'hui ne suffit pas à gommer.
Autre exemple : une patiente, dont le symptôme est la frigidité, vient dire : « Je crois que c'est la représentation de l'acte sexuel qui n'existe pas chez moi. »

Claude Chevrier : Comment procédiez-vous pour travailler avec ces personnes ? Par exemple avec celle qui n'arrivait pas à nommer la femme de sa mère ?

Angela Jesuino : Il faut la laisser dérouler tout ce que cet impossible vient toucher. Car cet impossible vient toucher beaucoup de choses : elle a développé une symptomatologie à partir du moment où elle a quitté le domicile de la mère, qui s'est installée avec sa compagne. C'est à partir de cet impossible à nommer que l'on a tiré le fil du travail, qui a ensuite porté sur sa propre sexualité.

Ce ne sont pas des digressions, mais d'avantage une introduction pour reprendre un point de ma dernière intervention ici, en janvier dernier, sur le dispositif de travail mis en place à l'UAPE à partir d'une pratique de discours, une pratique du discours psychanalytique dans une institution de soins.
Je vous avais dit que ce n'était pas un travail pluridisciplinaire. Nous sommes un CMP, pour adultes, et nous recevions des psychotiques, qui avaient parfois des enfants. La plupart du temps, le parent était hospitalisé et l'enfant placé dans les services de l'aide sociale à l'enfance. Plus on disait « nous, on s'occupe de l'adulte » et l'ASE « nous, on s'occupe de l'enfant », plus c'était dramatique. Donc on a mis en place cette unité parent-enfant, et on s'occupe de la famille. On a compris que dans ces cas, souvent très lourds, on ne pouvait pas travailler sans les travailleurs sociaux. Car ces patients ne venaient pas nous solliciter pour les aider à résoudre leurs problèmes. Ces problèmes se voyaient lors de la maternité, à l'école. Il a fallu intégrer cela dans notre dispositif : ce sont les travailleurs sociaux qui viennent nous voir au moment de la folie de la mère ou du père.
Nous avons mis en place deux choses :
- La première est la médiation thérapeutique. Ce n'est pas du prêt-à-porter, mais de la haute couture : c'est vraiment du cas par cas !
- La deuxième est ce que nous appelons la fabrique du discours. Très régulièrement, tous les mois, tous les quinze jours, nous recevons tous les travailleurs sociaux, tous les intervenants qui sont autour de cette famille.
Je vous disais que malgré ce travail avec de nombreux partenaires, il ne s'agissait pas de travail pluridisciplinaire, ce qui soulève toujours une incompréhension. Pourquoi ce n'est pas pluridisciplinaire ? Pourquoi j'y tiens tant ?

Je disais que c'était le réel de la clinique qui servait de fil rouge, qui donnait le cap pour que chacun, à sa place (de sage-femme, d'assistante sociale…), puisse faire avec ce réel, cet impossible du cas.
Je remercie donc pour cette invitation de travail qui m'a permis de reformuler mieux les choses grâce à cette intervention qui a pour titre : l'impossible en partage.
Ce que nous partageons, c'est l'impossible qui organise la problématique du sujet que nous prenons en charge. C'est cela notre guide, notre viatique pour travailler ensemble malgré la divergence des discours, malgré la différence des pratiques, voire la divergence idéologique charriée par les institutions éducatives, soignantes ou juridiques.
Comment travailler dans l'interstice de ces différents discours ? Comment, autour d'une prise en charge, faire valoir ensemble l'éducatif, le thérapeutique, le juridique ? La réponse est encore une fois dans mon titre : partager l'impossible qui fait le cœur d'une problématique, le reconnaître, s'y plier, faire avec et à ce prix, et à ce prix seulement, parfois inventer avec, inventer à partir de cet impossible.

Le cas D.

Une mère psychotique dans l'impossibilité de s'occuper de sa fille. La mère a été plusieurs fois hospitalisée et la fille est placée auprès des services de l'ASE. Nous nous sommes demandé si nous pouvions les recevoir dans le cadre d'une médiation thérapeutique, qui consiste à faire tiers. Mère et fille étaient dans une confusion de places qui témoigne qu'elles ne sont pas séparées, qu'elles ne font qu'un, qu'une. Elles se voyaient le week-end, et elles passaient alors leur temps enfermées chez elles à jouer à cache-cache, comme si elles avaient le même âge. Il n'y avait aucune pudeur, aucune protection de cette fille de la part de la mère. La fille avait fait plusieurs tentatives de suicide. Il n'y avait pas de tiers possible, tout tiers est destitué par la mère, que ce soit le père, le nouveau compagnon, les institutions de soin, éducatives, etc.
Si les professionnels de l'ASE sont venus nous voir pour mettre en place cette médiation thérapeutique, c'est parce qu'ils n'arrivaient pas à travailler avec cette mère et qu'il y avait en suspens une ordonnance d'un juge qui pourrait permettre un retour à domicile. Le foyer, l'ASE, nous, c'est-à-dire l'éducatif et le thérapeutique, étaient totalement opposés au retour de cette fillette au domicile de la mère, étant donné la pathologie de la relation. Pour nous, très clairement, la maternité restait de l'ordre de l'impossible pour cette mère pour qui sa fille ne pouvait pas être autre qu'elle-même. Il n'y avait pas de

séparation entre elle et sa fille. C'est cet impossible en partage qui a guidé l'ASE et le foyer à rédiger un rapport en demandant au juge pour enfants le maintien du placement, le maintien de la thérapie pour la fille, le maintien de la médiation à l'UAPE pour continuer à travailler le lien. Nous nous étions mis d'accord sur cette conduite à tenir et nous pensions que le juge allait suivre nos préconisations dans ces circonstances. Pourtant, le juge en a décidé autrement et cette fille a été rendue à sa mère cet été. Pour nous, cela venait signer une limite de notre travail. C'est le juridique qui a posé cette limite au travail dans les conditions que nous avions préconisées, que nous pensions praticables face à cet impossible.
Mais comment lâcher dans la nature cette mère et cette fille prises dans un lien tellement pathologique ? Nous avons accepté de continuer les médiations et de rencontrer l'équipe d'AEMO qui avait en charge la mesure éducative ordonnée quand même par le juge et nous avions fixé une synthèse pour voir comment le travail pouvait se poursuivre. Entre-temps nos craintes se sont confirmées et nous avons vu la mère interrompre très vite les médiations.
La synthèse prévue pour après l'été a eu lieu et est venue confirmer notre lecture clinique de ce qui pouvait tenir la place de l'impossible pour cette mère, de ce qui venait organiser son fonctionnement.

Que s'est-il passé ?

Immédiatement, la mère a arrêté la thérapie de la fille, a interrompu les médiations à l'unité d'accueil, elle a viré le mari, a arrêté son traitement, a commencé à délirer, délire où sa fille était son double et ne pouvait pas être reconnue comme étant sa fille, justement, avec tout ce que cela implique comme conséquences. Elle a nié la paternité du père de sa fille, elle a fait une nouvelle tentative de suicide et s'est retrouvée hospitalisée, d'abord au Maroc où elle était en vacances et ensuite en France. C'est la famille de la mère qui a alerté l'ASE et un placement d'urgence a été mis en place pour la fillette complètement envahie par les idées délirantes de sa mère, au point de mettre en cause les visites avec le père.

Comment rendre compte de cette catastrophe ?

Le juridique n'a pas pu reconnaître et partager l'impossible de cette problématique où, sûrement, le juridique servait d'étayage pour faire valoir un tiers qui rendait vivable ce lien mère-enfant, qui permettait à cette femme de ne pas phagocyter complètement cette enfant, et dans cette incomplétude

quelque part contrainte (elle était séparée de sa fille), elle pouvait travailler, se soigner, se marier, vivre en couple. Cette incomplétude, ce tiers soutenu par les institutions, était le garant de l'espace subjectif de cette enfant qui pouvait ainsi grandir séparée de sa mère, garder sa place d'enfant et pas de double ni de soignant de la mère, qui pouvait être socialisée, avoir un espace de parole propre, tout en maintenant un lien médiatisé avec cette mère qu'elle sait malade mais qui est la sienne.
Pourquoi le juridique n'a pas pu reconnaître cet impossible ? Pourquoi cet impossible n'a pas pu être partagé par l'institution juridique dans ce cas-là ? On se heurte là à une idéologie, celle selon laquelle un enfant sera toujours mieux avec sa mère, qui plus est cette mère avait fait des progrès (avait trouvé un emploi, s'était remariée, suivait son traitement, avait déménagé…) et avait donné tous les gages, aux yeux du juge, qui sont des gages sociaux et non psychiques. De plus, les directives actuelles encouragent le retour à domicile. Enfin, nous l'avons appris lors de cette synthèse, ce juge avait déjà eu un désaccord avec l'ASE sur cette situation.
Ici, c'est l'imaginaire qui l'a emporté sur la portée symbolique de la loi et sur le réel de la clinique avec les dégâts terribles et pour la mère et pour l'enfant. De toute évidence, nous n'avons pas pu partager le même impossible. Or, ce qui permet de travailler ensemble, ce n'est pas la pluridisciplinarité, mais de partager un même impossible, mis en exergue par la lecture clinique que nous faisons ensemble, à plusieurs, et de dicter une conduite commune autour de cet impossible. C'est le cadre que nous avons qui permet d'éviter que chacun reste avec son point de vue et ses désaccords vis-à-vis du point de vue des autres, et qui permet de travailler pour que quelque chose de la problématique soit dégagé, en dehors des enjeux institutionnels, de pouvoirs des uns et des autres. Il ne s'agit pas d'échanger toutes les informations, ce n'est pas souhaitable pour le patient et cela n'apporte rien. Il s'agit d'apporter les éléments qui viennent éclairer la problématique. C'est l'écueil de beaucoup de réunions pluridisciplinaires. On passe notre temps à échanger des informations sans cerner la problématique, la part d'impossible qu'elle contient et les symptômes qui en découlent.

Le cas S.

Cet enfant, de parents psychotiques, est placé dans un foyer dans l'est de la France suite à l'hospitalisation de la mère qui en avait la garde à ce moment-là. Nous connaissions cette situation depuis longtemps car lorsque l'enfant était à la crèche, l'ASE nous avait déjà sollicités compte tenu du

comportement du père, qui était alcoolisé quand il venait chercher son enfant à la crèche, et de l'hospitalisation de la mère. La mère avait été hospitalisée suite à une crise d'érotomanie.
Les parents ont déménagé en dehors de la région parisienne, puis l'enfant a été placé dans un foyer de l'ASE. Les grands-parents paternels ont alors sollicité la garde de l'enfant et donc le rapprochement de cet enfant en région parisienne. Ces grands-parents se sont substitués au père de cet enfant sans lui laisser aucune place. Compte tenu de l'attitude des grands-parents, l'ASE a fait les démarches pour que l'enfant soit à nouveau placé, ce qui a soulagé énormément le père et l'enfant, mais qui a déclenché une réaction paranoïaque chez les grands-parents.
Le père a pourtant continué à exercer ses droits de visite et d'hébergement auprès de son fils chez ses parents à lui, où il n'a aucune place (au sens propre et au sens figuré). Le père et l'enfant allaient très mal.
Un travail de médiation commence à l'UAPE et nous avons très vite constaté que le père, malgré sa maladie, tisse un lien important et riche avec son enfant. Tout le travail de l'UAPE consistera dans un premier temps à séparer les droits du père de ceux des grands-parents, qui ont un lien pathologique avec le père : ils veulent « sauver » cet enfant de ce père malade et sont prêts pour cela à persécuter juridiquement tous ceux qui se révèlent être un obstacle à ce vœu franchement paranoïaque : l'ASE, le psychiatre qui s'occupe de leurs fils, nous.
Ils engagent donc une bagarre juridique autour de cet enfant pour récupérer leurs droits et contester ce que la clinique nous enseigne concernant cet enfant : à chaque fois qu'il est livré sans médiation à ses grands-parents, il en revient perturbé, se met en danger, dit qu'il a des petites voix qui lui disent de faire des bêtises, dit que c'est la grand-mère qui lui dit de faire des bêtises à l'école, chez la famille d'accueil.
Ici, le juge pour enfants tient le coup, l'ASE aussi. Le placement est maintenu, les droits du père aussi et ceux des grands-parents suspendus. On va d'appel en appel, l'ASE a constitué un avocat pour elle-même et aussi pour l'enfant. La prise en charge se poursuit en essayant de garder l'écart nécessaire avec les grands-parents, et pour le père et pour l'enfant, en essayant de maintenir un tiers qui est sans cesse délogé par les grands-parents.
Si ce réel de la folie n'est pas partagé, s'il n'est pas reconnu en tant que tel, si ce n'est pas lui qui sert de guide à cette prise en charge où l'éducatif et le thérapeutique dépendent de la loi positive (celle du juge) pour se soutenir, c'est la morbidité qui vient recouvrir la famille, effaçant la place de chacun dans une confusion générationnelle qui ne peut qu'être mortifère, subjectivement,

pour chacun des membres de la famille.
J'ai reçu la grand-mère en entretien car elle voulait qu'on s'explique. Elle a alors évoqué son propre père, lui-même psychotique, et le fait que personne ne lui avait dit, quand elle était enfant, que son père était malade et délirant. Elle est donc dans cette tentative folle de protéger cet enfant du père qu'il a. Il y a ici quelque chose d'une réparation impossible.
Si on méconnaît cette limite que la clinique nous impose, on n'arrive pas à travailler. Le juge a demandé une investigation auprès des grands-parents. Ces derniers ont donné le change et ont diabolisé l'ASE. Dans des situations pareilles, le bon sens ne suffit pas, les bons sentiments non plus, comme par exemple l'idée qu'il est bon de passer Noël en famille entouré de son père et ses grands-parents Si l'on n'abandonne pas cet idéal des grands-parents aimants et pouvant réparer la folie du père, on ne peut pas venir à bout de la problématique.
Nous ne pouvons pas recouvrir ce réel-là avec le manteau de nos discours et de nos bonnes intentions. Il n'y a aucune pédagogie possible auprès de ces grands-parents. La seule thérapeutique à leur égard reste aujourd'hui de l'ordre d'une loi symbolique, certes, mais qui a des effets de contraintes réelles. C'est un bras de fer constant qui passe par le juridique qui nous permet de travailler.

Pourquoi je vous raconte tout cela ?

Pour vous rendre sensibles au fait que pour comprendre cet impossible, ce réel, cette limite que la problématique d'un sujet, d'une famille, met en place, il faut d'abord pouvoir le lire, le décoder un minimum. Lacan parle de « contrer » le réel, pour pouvoir, à partir de ce réel, de cet impossible, de cette lecture, faire du praticable. C'est à ce prix-là que nous pouvons exercer nos métiers impossibles. C'est au prix de cette reconnaissance, c'est au prix de mettre l'impossible au cœur de nos pratiques, au cœur du praticable, au lieu de l'effacer ou l'escamoter.
Vous voyez que si on transforme l'impossible en impuissance, c'est le praticable lui-même qui se trouve mis à mal. Il faut faire avec l'impossible comme limite, comme bord, pour ne pas se noyer dans le marécage de l'impuissance et de ses avatars.
Reconnaître le bord de l'impossible a quelques vertus dont celle de ne pas vouloir forcément le bien d'autrui. Reconnaître la part de l'impossible de tout un chacun pourrait nous protéger aussi de la toute-puissance aussi destructive pour nous-mêmes que pour ceux dont on s'occupe. Cela nous oblige aussi à

une certaine humilité face à la problématique de l'autre, sa part de réel, sa part d'impossible qui est aussi ce qui nous humanise.

Pour conclure, je voudrais vous lire un passage d'un texte de Lacan qui s'appelle *Radiophonie* où il reprend la question des trois métiers impossibles et nous dit ceci :

> « Gouverner, éduquer, psychanalyser sont gageures en effet, mais qu'à dire impossibles, on ne tient là que de les assurer prématurément d'être réelles.
> Le moins qu'on puisse les imposer, c'est d'en faire la preuve.
> Ce n'est pas là contester ce que vous appelez leur discours. Pourquoi le psychanalyste en aurait-il au reste le privilège, s'il ne se trouvait agencer du pas, le même qu'il reçoit du réel, à pousser le sien ? »

C'est très joli, cette façon de nommer le Réel : le psychanalyste doit emboîter son pas sur le « pas », c'est-à-dire le « non », la limite, du réel.
Pour Lacan, l'impossible est de l'ordre du réel : donc puisque ces métiers sont impossibles ils tiennent du réel. Le moins que l'on puisse faire c'est donc de prouver qu'ils sont impossibles avant de les décréter comme tels. C'est une ouverture…

Claude Chevrier : Merci beaucoup, c'était excellent. Ça nous parle bien, toutes ces questions ! Il faut emboîter le pas au Réel… c'est-à-dire qu'il faut mouiller la chemise, c'est ça ?

Angela Jesuino : Oui, c'est cela. Il faut mouiller la chemise face au Réel, sans fantasme, sans idéologie, sans préjugé. Il faut accepter ce qui nous fait buter, ce qui nous échappe, ce qu'on ne comprend pas, ce qu'on n'arrive pas à expliquer. Et face au Réel, ce que nous pouvons faire, chacun de notre place, c'est de faire en sorte qu'il soit noué, avec la parole, avec le discours, l'Imaginaire. C'est un travail de tissage.

Pascale Belot-Fourcade : Ce que tu dis déplace la conception de la psychanalyse : il ne s'agit plus d'interpréter et de sortir les idées du grand sac de l'inconscient. Tu es en train de dire que l'inconscient c'est aussi le social, et qu'il y a moyen de nouer des tissus différents, ceux du Symbolique, du Réel, de l'Imaginaire, et non plus que de se servir de l'interprétation.

Angela Jesuino : J'ajoute que nous avons la chance de travailler dans un cadre qui nous permet cette méthode que je vous ai décrite. Nous avons la chance d'être dans un service public, et il faut que l'on résiste face à ceux qui veulent détruire le service public. Je vous assure que le travail que nous menons avec tous ces partenaires, cela ne pourrait pas se faire dans la pratique privée. C'est le luxe du service public en France. Il faut savoir que ça n'existe pas partout.

L'impossible appartient à l'autre. C'est son impossible à lui ! Il faut reconnaître sa part d'impossible dans l'affaire. M^me^ Belot-Fourcade est spécialiste de cela : c'est très souvent le cas des personnes alcooliques sévères. On est là aux prises avec quelque chose dont, quelques fois, on ne peut pas venir à bout. C'est quelque chose qui appartient à l'autre : sa morbidité, etc. Par exemple, j'ai un patient qui boit beaucoup. Sa compagne a fait une tentative de suicide et leur relation est très difficile pour lui aussi, mais je ne vais pas lui dire de quitter cette femme ! Il me dit qu'il est « soudé » à elle. C'est son impossible à lui. Une fois que cet impossible est identifié, il ne s'agit pas non plus de ne pas y toucher. Il faut travailler avec, le nouer avec d'autres choses. Cet impossible peut alors bouger, prendre d'autres formes. Il faut également percevoir ces évolutions. Il faut être vigilant à ce que rien ne se fige, que les choses soient toujours dialectisées. On suit, on emboîte le pas, en fabriquant du discours autour, en mettant du tiers. Il faut donc adapter notre dispositif en permanence, le revisiter, le fabriquer tout le temps.

Pascale Belot-Fourcade : Nous nous séparons donc maintenant, très contents d'avoir si bien travaillé.

Angela Jesuino : Merci !

Soigner l'institution, un travail infini

Paul Bretécher

8 décembre 2016

Pascale Belot-Fourcade : Je vais laisser le Docteur Bretécher se présenter.

Paul Bretécher : Je m'appelle Paul Bretécher, je suis psychiatre et psychanalyste et j'ai travaillé pendant de très, très longues années, trente-sept ans je crois, à Corbeil-Essonnes dans le service que Lucien Bonnafé avait fondé à la fin de sa carrière, en 1971. C'est important parce que Lucien Bonnafé fait partie de ceux qui se trouvent au creuset de la psychothérapie institutionnelle, même si par la suite il va en bifurquer, en apparence. Lucien Bonnafé est un psychiatre considérable dans l'histoire de la rénovation de la psychiatrie française et qui se trouvait dans le noyau initial à l'hôpital de Saint-Alban pendant la guerre. François Tosquelles y est arrivé en 1940, et il y est resté jusqu'à la fin des années 50. Lucien Bonnafé, lui, n'a rejoint Saint-Alban qu'en 1942, car il commençait à être poursuivi à Paris, étant donné son implication dans la Résistance ; il est donc allé dans cet hôpital où il a rejoint Tosquelles. Ensemble, et avec d'autres soignants, ils ont participé à des actions de résistance tout à fait considérables qui ont culminé à la bataille du mont Mouchet en juin 1944. François Tosquelles est un jeune psychiatre catalan qui, au moment où commence la guerre d'Espagne, est du côté Républicain. Il est par ailleurs membre du POUM (Parti Ouvrier d'Unité Marxiste) qui n'est ni communiste, ni vraiment trotskiste, ni anarchiste. C'est un mouvement qui promeut, entre autres, les coopératives ouvrières, ce qui va compter plus tard dans les représentations et les conceptions de la psychothérapie institutionnelle. Il est donc antistalinien alors que Lucien Bonnafé, lui, entré très tôt au Parti communiste français avant la guerre, aurait pu être considéré – ce qui est trop schématique le concernant – comme étant du côté des staliniens. Or, il y a un passif : les staliniens ont liquidé leurs opposants pendant la guerre d'Espagne. Donc, quand ils se sont retrouvés à Saint-Alban tous les deux, il n'allait pas de soi que ces deux personnages allaient s'entendre. En fait, comme en témoigne une lettre de Bonnafé, qui a été publiée dans un petit bouquin fait en son hommage à Corbeil, où il décrit son arrivée à Saint-Alban, entre eux deux,

le contact va très bien passer. Cette lettre est une pièce formidable, Bonnafé écrit très bien, il est copain des surréalistes, il est par ailleurs copain de Lacan, qu'il fréquentait quand il était interne à Sainte-Anne (c'est le Lacan de l'époque des réflexions « sur la causalité psychique »). Et Bonnafé décrit Saint-Alban comme un endroit arriéré, perdu au fin fond de la Lozère, dans la neige, dans la crasse, avec un fort taux de délation, où chacun dénonce tout le monde, où les voisins se dénoncent entre eux, etc. C'est un lieu qui paraît épouvantable. Et au milieu de tout cela, il décrit un type formidable, très beau portrait de François Tosquelles, jeune, dynamique, gros travailleur et toujours plein d'idées. Comme il vient d'Espagne, il n'a pas le droit d'exercer comme médecin. Il sera recruté en tant qu'infirmier. Il devra donc repasser sa thèse de médecine dont le thème sera « Le vécu de catastrophe dans la psychose », le vécu de fin du monde. Il va l'illustrer par le cas de Gérard de Nerval, le poète. Nerval a connu plusieurs épisodes psychotiques, plutôt mélancoliques, mais il a toujours réussi, même dans les moments où il approche de la catastrophe, à écrire. Il va écrire des poèmes, de très beaux poèmes très inspirés, très illuminés, en prise avec les moments féconds du délire. Il va réussir à faire ça jusqu'au moment où il va basculer dans ce que Michel Foucault appellera « l'absence d'œuvre », c'est-à-dire le silence, ou plutôt son suicide. Et là, évidemment, il n'y a plus d'œuvre, il n'y a plus de personnage. Tosquelles va s'y intéresser, il va travailler sur ces moments d'effondrement que le délire tente malgré tout de circonscrire.

L'histoire de Saint-Alban a été très popularisée et, dernièrement, elle a fait l'objet d'une exposition presque médiatique. Ça a commencé il y a un an ou deux, environ, par un petit livre qu'écrit un auteur de roman noir, Didier Daeninckx. Il écrit cette histoire de Saint-Alban de façon totalement romancée. On pourrait faire un film sur Saint-Alban. S'y rencontrent le psycho anarchiste catalan, le membre du PC surréaliste Bonnafé, celui qui le précède et qui est aussi un type absolument remarquable, le catholique Balvet, qui a contribué à l'humanisation des hôpitaux en France et qui, en 1942, va protester contre la famine qui sévit dans les hôpitaux, ce qui n'est pas rien.

Et puis, il y a caché dans l'hôpital de Saint-Alban Paul Éluard, le poète ; Tristan Tzara va y venir un peu plus tard, en 1945. Est caché Georges Sadoul, juif, historien du cinéma et – vous êtes trop jeunes pour l'avoir connue – Denise Glaser, une animatrice de l'émission de télévision *Discorama*, qui présentait Brassens, Brel, Barbara, etc. Cette très jeune Denise Glaser est juive, elle aussi, et par le hasard des circonstances, elle est aussi venue se réfugier dans cet hôpital. Ce qui fait que Saint-Alban est un asile digne de ce nom, un vrai lieu de refuge. S'y retrouve en 1944, au moment de la bataille

du mont Mouchet, quelqu'un que Lucien Bonnafé a connu quelques années auparavant à Toulouse et qui est un des grands, grands philosophes de la biologie, philosophe des sciences, Georges Canguilhem. C'est un personnage extraordinaire. Actualité : on publie en ce moment ses œuvres complètes et on découvre son immense stature. La publication consistera en au moins cinq ou six livres de sept cents à huit cents pages chacun, alors qu'on ne connaissait de lui que sa thèse et des compilations de quelques-uns de ses articles où il réfléchit à propos de concepts tels que ceux de « normal » et de « pathologique ». Il est philosophe, mais aussi médecin. Je passe sur les détails de sa biographie, mais il va se retrouver à Clermont-Ferrand au moment de la guerre, s'engager à fond dans la Résistance, en devenir un des responsables et, au moment de cette bataille, en 1944, au maquis du mont Mouchet, il va être un des médecins du maquis. La répression après cette bataille est très féroce. Il réussit à s'échapper dans une charrette de foin conduite par des paysans. La moitié des charrettes est arrêtée par les Allemands. Ceux qui sont arrêtés sont tous fusillés, lui réussit à se sauver. Il arrive alors à l'hôpital de Saint-Alban déguisé en curé, car il sait qu'il y retrouvera son complice Bonnafé. Dans ce contexte, tout ce petit monde travaille énormément. Ils sont dans un coin perdu et s'appliquent à définir les éléments de ce qui sera nommé plus tard la « psychothérapie institutionnelle ». Ils travaillent donc à la rénovation de l'hôpital. Mais rénover l'hôpital, c'est quoi ? Tosquelles le résumera en disant : « Pour soigner les patients, il faut d'abord commencer par soigner l'hôpital ». C'est d'autant plus criant et vrai à cette époque asilaire que les gens y meurent de faim. Quarante mille personnes sont mortes de famine pendant la guerre. Ils vont se rendre compte que pour faire vivre cet hôpital, pour lui donner des moyens de subsister, il faut nécessairement tisser des liens avec la population locale. Il faut que les malades puissent circuler plus librement, d'où les entrées et les sorties pour leur permettre d'aller à l'extérieur, au marché, ou chez les paysans. Et cela concerne aussi les soignants.

Un des principes fondamentaux de la psychothérapie institutionnelle sera donc cette liberté de circulation des patients. Alors référée à l'asile des années 1940, majoritairement, en France, concentrationnaire, carcéral, cette décision « humanitaire » de libre circulation va montrer son effet thérapeutique. Aujourd'hui cela peut sembler évident. Mais que voit-on dans les hôpitaux ces dernières années ? Des portes fermées, des chambres d'isolement, des contentions. Allez aujourd'hui demander que les portes d'un service qui reçoit tout à la fois des patients en service libre ou sous contrainte soient ouvertes. Si on en fait la demande, on voit aussitôt, pour de multiples prétextes (sécurité, contrôle, préjugés cliniques), toute une série de réactions négatives se profiler.

Donc, un des premiers principes, tout à fait élémentaire, tout à fait basique, de la psychothérapie institutionnelle reste d'une actualité qu'on pourrait dire autant clinique que politique. Car enfermer les gens, chercher à les contrôler, témoigne d'une conception répressive du traitement de la maladie mentale qui correspond à une option politique précise, empreinte d'ignorance et de mépris à l'égard des patients. Il ne peut y avoir d'asile au sens où Saint-Alban est devenu un lieu de refuge, à caractère thérapeutique s'il n'y avait pas cette liberté de circulation qui en est le corollaire. C'est le premier élément.

Il se trouve qu'en arrivant à Saint-Alban, François Tosquelles a dans ses valises deux livres : la thèse de Jacques Lacan, ce qui n'est tout de même pas banal pour quelqu'un qui était catalan, et le livre d'un psychiatre allemand, Hermann Simon. Celui-ci, dès les années 1920 en Allemagne, avait soutenu qu'il y avait deux choses indispensables pour réaliser des soins en psychiatrie : 1° ne jamais considérer les patients comme des gens irresponsables et 2° ne jamais avoir un pronostic fixé d'avance. Or, une majorité de psychiatres, à cette époque, supposaient que la psychose avait nécessairement un devenir déficitaire. Herman Simon en prend le contre-pied en avançant qu'on ne sait pas comment la psychose évolue, sauf à être victime d'un préjugé. Et ce préjugé aura forcément une incidence sur l'évolution du patient. Troisième élément, il dit aussi : « Mais ces patients, peut-être qu'ils ont envie de s'activer, envie de s'exprimer et pas simplement par la parole ». Il en déduit qu'il faut leur en donner l'occasion et pour cela leur proposer de multiples supports, de multiples médiations. Comme tout le monde n'est pas artiste, tout le monde n'a pas spontanément la propension à s'exprimer par le dessin ou par la musique. Il préconise alors de proposer des activités diverses et simples, qui soient supports d'expression et dont la qualité soit reconnue. Il ne s'agit pas de faire de l'occupationnel, de la vannerie par exemple, simplement pour passer le temps. Il peut néanmoins s'agir de travail manuel à condition qu'il ait la qualité d'un bon travail artisanal. Et ces éléments posés, dira Hermann Simon, contribueront à soigner l'hôpital. Mais introduire des choses un peu innovantes dans un hôpital se heurte à des résistances, à un ordre en place, à des hiérarchies et ça, il faut pouvoir les infléchir, les modifier.

Donc, Tosquelles, en arrivant à Saint-Alban, implante, sous une forme très originale, ce qui s'appellera des « clubs thérapeutiques ». Ceux-ci vont avoir une longue postérité puisqu'il en existe encore aujourd'hui. Petit coup de génie de Tosquelles : il remarque que dans la loi française, il y a la loi de 1901 qui régit les associations, dont tout le monde peut être membre, y compris les patients. Donc, à l'intérieur d'un hôpital, où des patients peuvent être hospitalisés sous contrainte, sans leur consentement, cela ne les empêche

pas d'être adhérents à une association, voire membres du CA ou du bureau de celle-ci. À l'origine, son siège, à cette époque, est forcément situé intra-muros, mais si on maintient l'idée de liberté de circulation, cette association peut très bien avoir son siège en dehors des murs. Alors il crée, il met en place ce club, avec pour principe qu'en font partie principalement les patients qui sont dans les différentes instances. D'une certaine manière, c'est dans un autre esprit la préhistoire des GEM, les Groupes d'Entraide Mutuelle. Donc les patients sont membres de l'association, ils sont associés à des soignants voire, troisième terme, à des gens de la cité, de la campagne, du bourg, qui se sentent concernés par la folie, par relations familiales, par intérêt culturel, artistique… Ça crée alors une association hybride au profit des patients, dont la primauté et l'initiative leur incombent. Cela signifie concrètement que ce ne sont pas les soignants qui vont organiser ou décider de quelles activités vont bénéficier les patients au prétexte qu'elles seraient thérapeutiques. On renverse la perspective dominante : ce sont les patients qui ont l'initiative, parfois avec des suggestions, des discussions avec les soignants, bien entendu, mais ce sont eux qui décident.

Pascale Belot-Fourcade : Ils peuvent décider d'un hold-up.

Paul Bretécher : Alors si quelques-uns décidaient d'un hold-up, il n'est pas sûr que tous, dans l'association, seraient d'accord !

Pascale Belot-Fourcade : C'est un petit cas clinique que je prends.

Paul Bretécher : Bon, en tout cas, certains vont proposer du théâtre et le théâtre se fera ; ils vont proposer des journaux avec des chroniques internes (ce qui s'est déjà fait dans des hôpitaux au XIX^{e} siècle), proposer aussi pour certains de faire un potager. Une multiplicité d'activités va se mettre en place, les règles étant que la direction de ce club échappe à la direction administrative de l'hôpital. Le club doit garder son indépendance par rapport à la tutelle administrative générale.

Pascale Belot-Fourcade : C'est pas possible, ça ?!

Paul Bretécher : L'association loi 1901 le permet. Donc, ils font en sorte de vivre en autonomie. Les autres règles : personne n'est obligé d'y aller. Les patients se choisissent par affinité. C'est important pourquoi ? Parenthèse dans la parenthèse : comme vous le savez, les grands asiles psychiatriques

du XIX^e siècle, Ville-Évrard, Maison-Blanche, etc., faisaient travailler assez systématiquement les patients. Et un historien de la psychiatrie, Georges Lantéri-Laura, a pu dire qu'on travaillait dans ces hôpitaux psychiatriques comme on travaillait dans les plantations du sud des États-Unis. Lantéri-Laura n'est pas un gauchiste, il fait pourtant cette comparaison en connaissance de cause – c'est-à-dire comparer la situation de servitude des patients de l'époque à la situation des esclaves dans les plantations. Les gens vont manger ce qu'ils ont fabriqué eux-mêmes. Si vous allez visiter Ville-Évrard, vous verrez de grandes salles, maintenant abandonnées, dans lesquelles il y a des tas de machines à coudre. Les patients venaient travailler là comme dans un atelier d'usine. Des femmes internées reprisaient les draps, les confectionnaient, etc. Pareil pour les cuisines.

Les conceptions du travail pour Tosquelles sont aux antipodes de cela, bien évidemment. On ne travaille que si on le souhaite, on travaille à son rythme. La production étant une production pour le club, cela permet au club d'avoir ses propres ressources financières et de décider de son attribution : faire une sortie, aller voir un spectacle, etc. Voilà donc le premier temps de la psychothérapie institutionnelle version Saint-Alban. Ce qui s'est inventé là va petit à petit se mettre en place dans d'autres hôpitaux. D'autres clubs vont voir le jour. En 1952, ce ne sont ni Tosquelles ni Oury, mais Georges Daumezon et Philippe Koechlin, deux des promoteurs du secteur, qui qualifieront, dans une communication au Portugal, de « psychothérapie institutionnelle » cette action au sein de l'hôpital. Soigner dans un même mouvement les patients et l'hôpital, c'est instaurer la psychothérapie institutionnelle. Dans l'esprit de cette époque, ils vont utiliser le mot « institution ». Le sociologue américain Erving Goffman parle d'institution totalitaire à propos des hôpitaux psychiatriques dans son livre *Asiles*. Mais le mot « institution », en France, est utilisé dans une autre acception et s'oppose à un autre terme, celui d'« établissement ». On a des établissements de soin, des établissements d'hébergement et les hôpitaux sont aussi des établissements. « Établissement » a pour connotation ce qui est établi une bonne fois pour toutes, ce qui est immuable, le grand cadre général avec son organigramme, avec ses différentes strates, ses hiérarchies et ses rouages. Parler d'institution implique de considérer la dialectique de l'instituant et de l'institué. C'est-à-dire que ce que l'on connaît en général dans une association loi 1901, mais c'est également vrai au niveau social beaucoup plus large, est de l'ordre de l'institution. Tout ce qui relève du jeu politique résulte de l'institué. Si les lois étaient établies une fois pour toutes, ce serait une catastrophe. Le fait que ce soit institué n'est pas sans risques : aujourd'hui, au Parlement, il y a une espèce d'hurluberlu des

Républicains qui veut faire passer une loi interdisant la psychanalyse, ça se discute cet après-midi. Évidemment, on espère que ça ne sera pas retenu mais…

Claude Chevrier : N'empêche que ça passe quand même au Parlement !

Une personne de l'assistance : Il y a un film en préparation avec la réalisatrice qui a fait *Le Mur*. Elle est en train de préparer un autre film, dans lequel il y a pas mal de psychanalystes, qui va sortir en salle. Il s'appelle *Le Phallus et le Pas-Tout*, ou un truc comme ça. C'est du grand n'importe quoi. C'est une attaque contre la psychanalyse, c'est une catastrophe.

Paul Bretécher : Alors, pour reprendre cette dialectique instituant-institué et le mot « institution » qui fait jouer forcément cette tension, on peut faire référence à d'autres écrits, en dehors de la psychothérapie institutionnelle ; par exemple, le philosophe psychanalyste très politique, Cornélius Castoriadis, a écrit un ouvrage majeur qui s'appelle *L'Institution imaginaire de la société* où, remontant aux Grecs, il montre que les formes politiques que l'on se propose sont à chaque fois évidemment des institutions. Elles peuvent être déterminées par un coup de force si on impose la tyrannie, mais elles peuvent être défaites et, dans leur évolution, s'il y a débat démocratique, on sera toujours dans cette dialectique instituant-institué. Le mot « institution » sera un concept important chez Rousseau, qui évoque la volonté du peuple. Cela se retrouvera aussi chez Hegel. Il faut toujours le considérer dans cette dialectique-là et considérer qu'une institution est en évolution constante. Elle peut régresser, elle peut se figer, se durcir. Actuellement, on en a beaucoup d'exemples un peu partout, mais ce n'est pas parce qu'on veut établir un modèle que nous devons le considérer comme le meilleur, ce que tendent à dire tous les gens qui imposent telle ou telle formule de management. Non, ce n'est pas vrai, il faut toujours que d'autres choses se ré-instituent.
Alors partant de cette première phase de la psychothérapie institutionnelle, avec ces patients qui en deviennent membres actifs, Tosquelles de son côté, et puis Oury et ceux qui travaillent à la clinique de La Borde de l'autre, vont entamer des réflexions plus approfondies sur ce qui se passe dans ces groupes d'activités. La clinique de La Borde – Jean Oury, Félix Guattari – est fondée en 1953. Jean Oury vient avec ce premier bagage de la psychothérapie institutionnelle qu'il a apprise à Saint-Alban, puisqu'il y a été interne en 1947 ou 1948 jusqu'en 1950. Roger Gentis a aussi été interne à Saint-Alban. La Borde va être un lieu attractif et formateur. Oury va fonder la clinique dans un cadre

privé, alors que les collègues de sa génération attendaient de lui, très brillant sujet, qu'il soit médecin hospitalier, chef de service voire même, à l'époque, directeur d'hôpital. Mais il va choisir d'être en dehors du cadre public, justement pour avoir de plus grandes possibilités d'innovation.
Plusieurs films ont été consacrés à La Borde et, actualité éditoriale, le cours que Jean Oury a donné à Jussieu en 1985-86 vient d'être publié depuis une semaine. J'en dirai un mot tout à l'heure.
Alors Oury fonde, en 1953, La Borde sur les principes de Saint-Alban en les radicalisant puisqu'il peut le faire. Il s'associe très tôt à Félix Guattari, et dans une espèce de binôme phosphorescent, ils vont imaginer une organisation de la clinique qui échapperait aux rigidités que l'on connaît dans les hôpitaux. Quand je dis rigidité, c'est quoi ? Eh bien pensez tout simplement les 3 x 8 h. D'autres foyers de psychothérapie institutionnelle vont ensuite essaimer en France, mais les deux pôles les plus actifs seront Saint-Alban et La Borde. Dans un premier temps, Tosquelles, Oury, Guattari et C^{ie} vont réfléchir à ce qui se passe au sein des groupes puisque les clubs donnent lieu à la création d'une multitude de groupes. Bien évidemment, ils réfléchissent aussi en parallèle aux fondamentaux de la clinique. Dès 1944, un texte comme « La reconnaissance du malade contre la maladie » insiste sur ce qui sera une constante chez eux : au-delà de l'apparent tableau clinique, c'est-à-dire ce sur quoi tout le monde se met d'accord, que quelqu'un soit schizophrène, mélancolique ou obsessionnel, quelle que soit la façon dont on l'appréhende, il n'en reste pas moins une « personne » – c'est le terme de l'époque, d'autres diraient peut-être un « sujet ». Il s'agit donc de quelqu'un avec qui on est dans une dynamique relationnelle, c'est-à-dire transférentielle d'un type particulier.
Donc premier temps : on doit considérer que les personnes qui coopèrent au sein d'un groupe sont prises par la dynamique du groupe. Chaque groupe a son atmosphère, sa façon de faire, ses rites, etc. Pour le comprendre, ces pionniers vont avoir recours à ce qui se théorise sur les groupes à l'époque : la psychosociologie de Kurt Lewin par exemple, qui a montré que les groupes fonctionnent selon trois grands modèles : il y a des groupes hiérarchiques avec un leader charismatique ; des groupes plutôt anarchiques où tout bouge moléculairement ; et enfin des groupes démocratiques où les décisions se prennent après un débat collectif.
Plus tard, ils se serviront d'analyses plus proches de celle de Bion en introduisant la dimension de l'inconscient. Ils ne se limiteront pas aux textes de Freud, par exemple *Psychologie des foules et analyse du moi*, les premiers textes qui mettent en correspondance la relation d'idéalisation à une figure du chef et le mouvement d'ensemble, de cohésion de la foule et du groupe. Pour sa part,

Bion distingue des groupes qui sont marqués par la dépendance à un chef, à une idéologie ce qui permet de faire ciment. Ce type de groupe qui se veut cohérent est toujours assez dangereux et inquiétant. D'autres groupes, qu'il appelle de type attaque-fuite, sont des groupes qui se constituent en référence à un adversaire externe, mais aussi très souvent à un adversaire interne avec désignation d'un bouc émissaire et expulsion de celui-ci. En général, quand les groupes fonctionnent comme cela, une fois le bouc émissaire exclu, on n'en reste pas là, surgit un deuxième bouc émissaire et la dynamique recommence, il est exclu à nouveau, etc. Et puis, il y a un troisième type de groupe, les groupes qui se font par appariement, c'est-à-dire où les gens se regroupent en noyaux, en sous-groupes, en sous-clans. Cela peut fonctionner dans ce cas-là avec l'établissement de dialectiques où chacun se préserve, mais cela maintient un peu plus de jeu et de dynamique. Donc première approche à La Borde. Félix Guattari, lui, distinguera des groupes sujets et des groupes assujettis. Les groupes assujettis sont les groupes dans lesquels ce qui a lieu est déterminé par l'extérieur. On le voit par exemple dans les groupes d'activité avec les patients où les règles sont totalement fixées par celui qui conçoit son atelier. À l'inverse, les groupes sujets sont des groupes au sein desquels les règles peuvent être élaborées, remaniées par l'ensemble des participants y compris les règles qui portent sur le cadre.

Cette réflexion sur la capacité des membres d'un groupe à redéfinir leur cadre, c'est quelque chose qui pourrait concerner aussi ce qui se passe dans un cadre psychothérapeutique, entre un thérapeute et son patient, un analyste et son patient. Est-ce qu'en fonction de qui ils reçoivent, tous les analystes font pareil ? Je ne pense pas que cela, forcément, soit le cas. Un analyste qui reçoit par exemple un patient délirant, est-ce qu'il fonctionne de la même manière que lorsqu'il reçoit un patient névrosé ? Est-ce que le temps qu'il lui consacre, les dispositions dans lesquelles il se trouve, le tarif qu'il propose, est-ce que ce sont les mêmes ? Est-ce qu'il n'y a pas un ajustement qui s'opère en fonction du transfert établi ? Donc ces réflexions sur les groupes peuvent être transposées ailleurs, voire à des associations politiques.

Un mot à propos de Félix Guattari qui est venu s'associer à Jean Oury : il n'est pas psychiatre, il n'est pas philosophe, c'est quelqu'un qui a fait des études de pharmacie et qui vient se former sur le tas. C'est un grand agitateur et, on pourrait dire, un grand agitateur politique. Il va considérer que les groupes thérapeutiques peuvent être parfois aussi aliénés que les groupes politiques et que les groupes politiques peuvent être aussi aliénés que les groupes assujettis.

Pascale Belot-Fourcade : N'y a-t-il pas une sorte d'erreur à ne pas commettre qui serait d'inférer du sujet collectif au sujet individuel ? Qu'en pensez-vous ?

Paul Bretécher : Alors si vous voulez, je vais faire un tout petit détour avant de vous répondre.
Ce que je veux dire, c'est qu'autour de ça, on parle des relations entre les membres d'un groupe comme si les membres d'un groupe étaient eux-mêmes des personnes bien constituées, personnes, persona, personnages. Et en fait, tous les membres d'un groupe sont des sujets divisés, les patients a fortiori, et même parfois à la limite de l'éclatement ou de la dissociation quand il s'agit de patients psychotiques.
Et dans ces années-là, années 50, survient quelque chose qui n'est pas directement issu du courant de la psychothérapie institutionnelle, mais est amené par ceux qui, beaucoup plus près d'ici, dont Paul-Claude Racamier, ont fondé le XIII[e] arrondissement[1]. Ce qu'ils vont apporter, c'est le récit d'un constat effectué dans une clinique des États-Unis, Chesnut Lodge, où travaillaient des analystes comme Frieda Fromm-Reichmann, Harold Searles, qui s'occupaient de patients psychotiques. Dans cet hôpital, ils accueillent deux chercheurs pour réfléchir à la dynamique des relations soignants-soignés et à la façon dont les patients sont pris en charge. Ces deux chercheurs s'appellent Stanton et Schwartz, d'où l'« effet Stanton et Schwartz ». Ils vont décrire ceci dans un livre qui n'a jamais été traduit en français qui s'appelle *The Mental Hospital*. Je ne connais que le récit que fait Racamier de ce constat. Ils observent que dans un service de cette clinique, Chestnut Lodge, une patiente considérée comme schizophrène va très, très mal, très souvent opposante, extrêmement délirante, très agressive. Ils ont bien du mal à la contenir, à établir des relations durables avec elle, et ils notent que cette femme a deux psychiatres qui s'occupent principalement d'elle. Un premier psychiatre qui est son analyste psychothérapeute, le deuxième psychiatre est une sorte de référent institutionnel qui s'occupe aussi de la pharmacologie, du traitement. Et les deux sont en désaccord. Le psychiatre administratif pharmacologue a de meilleurs rapports avec l'infirmière qui fait fonction de surveillante. Mais tous les infirmiers ne sont pas d'accord avec la surveillante. Il y a débat. Chacun des deux psychiatres critique l'autre, dans les couloirs, au restaurant, chacun avec ses groupes d'affiliés mais ils ne se parlent pas. Chacun va voir le directeur et se plaint. L'enjeu étant : cette patiente est tellement insupportable,

1. L'association de santé mentale du XIII[e] arrondissement de Paris (ASM 13), fondée en 1958 par Philippe Paumelle, Serge Lebovici et René Diatkine.

dit le psychiatre pharmacologue, qu'il faut l'envoyer dans un service fermé. Le psychothérapeute s'y oppose absolument. Vous imaginez très bien le type de discussion qu'il peut y avoir et qu'on a tous connu. Et puis, suggestion de Stanton et Schwartz : et s'ils se parlaient en présence d'un tiers, le directeur ne prenant pas parti. Ils acceptent et ils commencent à parler de leur désaccord mais sans conclure. Chacun explique à l'autre ses raisons, et puis ce qu'il n'avait pas compris de ce que disait l'autre. Et alors constat : au pire de la tension, la patiente avait des symptômes exacerbés jusqu'à des fugues. À partir du moment où ils se parlent, la patiente se calme. Alors ils continuent leur dialogue et se parlent de plus en plus. Une dialectique s'instaure et finalement tout le monde s'apaise, et la patiente aussi. Elle accepte de changer de chambre, ce qu'elle refusait absolument auparavant. D'où ce constat qui paraît élémentaire : il vaut mieux se parler. D'accord. Mais l'hypothèse va plus loin et elle est la suivante : aucun des deux, ni le psychiatre psychothérapeute ni le psychiatre pharmacologue, ne détient la vérité concernant cette patiente. Cette patiente schizophrène a agi transférentiellement, non-consciemment, non-stratégiquement, vis-à-vis de l'un et de l'autre et a fait résonance – après, le terme sera repris sous le nom de « transfert dissocié » –, a fait résonner chez chacun des deux thérapeutes une part particulière de lui-même qui s'est rigidifiée, cristallisée. À partir du moment où les deux, dans leur opposition et leur contraste, font lien, cela aide, et c'est leur hypothèse, à ce que ces tendances contradictoires chez cette patiente schizophrène non pas se réunissent, mais au moins trouvent des bouts d'articulation. Partant de cette idée, Racamier, Tosquelles et Oury parleront de « transfert dissocié » en disant : mais au fond, dans une équipe, il n'y a pas que deux positions et peut-être que les patients vont, dans la relation avec les uns et les autres, susciter l'expression de tels traits de caractère, de telles attitudes, de telles réactions plutôt autoritaires, plutôt permissives. D'où la nécessité de mettre en place, pour comprendre ce qui se passe, non pas une réunion de synthèse, (la synthèse a pour but d'arriver à une totalisation, selon la succession thèse, antithèse, synthèse, et la dialectique s'arrête sur la synthèse), mais une réunion de « constellation », c'est-à-dire comme une constellation dans le ciel.
Quelqu'un comme Oury insistait beaucoup sur le fait qu'il peut être significatif dans une réunion que des gens ne soient pas là. En fait, une réunion de constellation réunit tous ceux qui se sentent concernés par la situation d'un patient ; ça veut dire qui ? La secrétaire qui reçoit à l'accueil, en premier, un patient et qui, peut-être, pendant longtemps sera la seule en contact avec celui-ci, qui viendra prendre rendez-vous et qui ne sera pas là le jour du rendez-vous, et qui reviendra reprendre un rendez-vous. Alors si la secrétaire ne

travaille pas dans cette constellation avec une possibilité d'échange, peut-être qu'au bout d'un certain temps, énervée, elle dira : « Enfin, Monsieur, il faut savoir ce que vous voulez ! » Et elle l'enverra balader. Alors qu'elle peut laisser faire ces allers et retours, accepter cette personne qui apprivoise, petit à petit, le lieu de soin, son ambiance, le temps qu'il faut avant de parler à quelqu'un d'autre. Lors de ces réunions, on voit très bien que se font des croisements : certains patients – et vous devez en connaître ici –, des personnes en errance, vont venir parler de leur problème psychiatrique à la personne qui est éducatrice, qui est psychomotricienne, etc., mais certainement pas aller voir le psychiatre, même si elle est accompagnée une première fois. Et à l'inverse, d'autres personnes iront au CMP pour dire : « Moi, cela va très, très bien, je veux pas de traitement, j'ai surtout besoin d'un logement » ; « Moi, mes problèmes sont essentiellement sociaux ». Alors vient un moment où chacun ayant recueilli un petit bout d'histoire va échanger avec ceux qui sont également concernés. D'où l'intérêt de ces rencontres entre travailleurs impliqués à des places différentes.
Pour aller un petit peu plus loin dans la description des mouvements de changements promus au sein de l'institution, c'est Félix Guattari, à La Borde, qui va dire : « C'est bien, cette mobilité des groupes, cette possibilité d'investissement et de circulation des patients, cette attention à la parole reprise dans les constellations soignantes, mais il faudrait peut-être aussi que la coquille institutionnelle elle-même puisse garder une certaine mobilité, une certaine souplesse ». Et au lieu de s'en remettre à un chef du personnel, des ressources humaines, qui organiserait tout ensemble, il va suggérer de mettre en place un système de permutation des places soignantes dans un cadre qui s'appellera « la grille ». C'est-à-dire que, régulièrement, tous les trimestres peut-être, un groupe de moniteurs va être désigné pour établir l'emploi du temps de tout le monde.

Pascale Belot-Fourcade : Qui appelez-vous les soignants ?

Paul Bretécher : Les soignants, à La Borde, c'est aussi ce qui a posé beaucoup de problèmes à la sécurité sociale, car les « soignants » ce sont aussi les patients d'une certaine manière ; il y a, disons, les « payants » et les « payés ». Parmi les soignants payés, il y a les médecins et puis les moniteurs ; les moniteurs peuvent avoir une formation de psychologue, d'éducateur, d'infirmier, mais viendront, à l'époque, aussi des gens qui vont rentrer dans le champ de la psychiatrie et qui vont devenir moniteurs alors qu'ils étaient philosophes au départ, ou enseignants, avec, en formation interne, les séminaires de Jean

Oury, les séminaires de Guattari ; et puis quelque chose qui, très tôt, va se mettre en place, l'entrée en analyse des médecins et de beaucoup de moniteurs. Jean Oury était en analyse avec Lacan depuis 1955 environ, Guattari également, beaucoup de moniteurs et de médecins de La Borde vont être en analyse et Lacan va former des wagons de Labordiens.

Pascale Belot-Fourcade : Pensez-vous que ceux qui ont fait un trajet analytique sont de meilleurs soignants ? Ou que se positionner comme soignant demande à s'interroger sur soi-même ?

Paul Bretécher : C'est précisément autour de la reprise des constats de Stanton et de Schwartz, c'est-à-dire de l'effet transférentiel du patient vis-à-vis de ses thérapeutes, qu'il va devenir absolument indispensable à ces soignants d'approfondir ce que sont leurs affects, leurs réactions, sortir du préjugé, sortir de l'habitude, sortir du tout fait et être pour chacun sensible à la dimension inconsciente qui est là dans toute situation clinique.
Le propos général depuis longtemps d'Oury, de Tosquelles principalement, c'est de dire qu'au fondement du traitement de la psychothérapie institutionnelle, il y a deux jambes : une freudienne et une marxiste. Oury disait qu'il est indispensable de traiter conjointement l'aliénation sociale, versant sociologique, et l'aliénation psychopathologique. Les deux se combinent, se tressent en permanence. Qu'est-ce qui fige, qu'est-ce qui empêche cet accès à la dimension personnelle du transfert quand on dit à chacun : tu dois faire comme ci, tu dois faire comme ça, a fortiori si on dicte une méthode globalement comportementale ?

Pascale Belot-Fourcade : Les grands analystes, Freud et Lacan, ont toujours avancé que l'inconscient c'est le social, c'est très précis, en tout cas c'est formulé dans la bande de Mœbius. Et puis, Freud a tout de même écrit, en même temps que l'Œdipe, *Malaise dans la civilisation*, c'est-à-dire que c'est aussi déjà une bande de Mœbius. Et donc Lacan a, lui aussi, pensé qu'il n'y a pas de sujet qui ne soit pas inscrit dans le collectif, c'est impossible. Je crois que les analystes de la SPP comme Racamier ne pensaient pas ainsi, de même pour la définition du soignant.

Paul Bretécher : Oui, il y a quand même des choses très intéressantes chez Racamier, quand on relit ses textes, il y a des points de jonction. Les proches de Racamier et de Philippe Paumelle qui vont fonder le XIII^{e}, et ceux qui sont du côté de la psychothérapie institutionnelle, vont avoir dans les années 1950

des confrontations sévères. En particulier sur un point assez décisif : qui est soignant dans une institution ? Pour Racamier et Paumelle sont soignants les psychanalystes patentés, les médecins prescripteurs ; le reste du personnel doit être « humain » et « bienveillant », mais ne serait pas impliqué dans le transfert. On aurait ainsi des infirmiers restant toute une journée à côté du patient sans qu'on prenne en compte la dimension transférentielle établie entre eux. Ils ne seraient que « porteurs », « bonne mère », mais sans que ce soit dit et analysé. Oury va s'y opposer, Bonnafé va s'y opposer aussi.

Donc, Oury et Guattari vont prendre pour hypothèse de travail, ce qui peut se discuter, que la mobilité est aussi importante pour les patients que pour les soignants. Et on pourrait dire que ce qui est en toile de fond, c'est une longue réflexion concernant la chronicité. Comment, à un moment donné, un patient peut s'installer dans une sorte de chronicité routinière, ce qui est très compliqué parce qu'il faut aussi respecter les routines. C'est aussi parfois très protecteur. Un patient, donc, peut s'installer dans une chronicité routinière de plus en plus restreinte, de plus en plus réduite, de moins en moins vivante et dans le même temps, en parallèle, une institution peut être complètement figée dans sa chronicité. Dans ces mêmes années, Lucien Bonnafé, Hubert Mignot et Louis Le Guillant écriront d'ailleurs un gros rapport précisément sur la chronicité. Les historiens ont montré que le mot « délire chronique », invention au XIX^{e} siècle de Magnan, date de l'entassement des patients, à vie pratiquement, dans des grands hôpitaux psychiatriques comme Esquirol, Maison-Blanche, etc. Les personnes seront figées dans leurs attitudes et on en déduira que c'est inhérent à la pathologie. Tosquelles et Oury diront que ce n'est peut-être qu'un effet « pathoplastique », c'est-à-dire induit largement par le mode de relations qu'un environnement entretient avec les patients.

Dans un autre genre, il y a eu des situations dramatiquement expérimentales comme l'hospitalisme de Spitz, c'est-à-dire ces petits enfants coupés de tout contact sensoriel, sensible, humain et qui, mis dans les premiers mois de leur vie dans les couveuses, ne se développaient pas, présentaient des symptômes allant jusqu'à la mort. Donc on voit bien que cette interférence milieu-humain est absolument déterminante.

Donc l'idée de la grille, c'est que les moniteurs à La Borde (ce qui est plus facile à réaliser que dans un hôpital), le cuisinier par exemple, font aussi partie des soignants ; ceux qui s'occupent du jardin également, les secrétaires, tout le monde a une potentialité soignante. À partir de là, ils constatent que tout le monde est susceptible d'occuper alternativement telle ou telle fonction. Bien sûr, il vaut mieux qu'il y ait quand même un cuisinier professionnel qui cuisine, mais qui vient l'aider ? Tout le monde, patients, soignants. D'où

des relations dites transversales par Guattari, c'est-à-dire que quand un soignant et un soigné travaillent ensemble, quand on côtoie un patient dans un cadre différent que le cadre ordinaire, des relations durables s'établissent, très fortes, d'un tout autre type que quand on a seulement vu le patient une fois par semaine dans un bureau. Un dialogue intéressant va se nouer, des relations très fortes s'établir. J'en ai eu l'expérience dans un lieu de soin à temps complet : cela se passait dans un petit pavillon en centre-ville où on partageait le quotidien avec les patients, y compris la nuit. Tous les patients qui sont passés par là à cette époque, tout en me vouvoyant, m'appelaient par mon prénom. Les autres soignants m'appelaient aussi par mon prénom. Quelques-uns préféraient m'appeler « Docteur », mais très peu. Des expériences de ce type, peut-être en avez-vous fait. Je pense aux « séjours de vacances », quand une équipe décide d'aller huit jours au bord de la mer ou en montagne avec un groupe de patients. Il s'y passe des trucs formidables et, après, la relation n'est pas tout à fait la même. Les points d'accroche dans le transfert s'enrichissent.
Alors pour finir sur la grille, dans la mesure où le groupe de ceux qui établissent la grille déterminent le travail de leurs collègues, ce groupe a un pouvoir ; mais ce groupe va aussi changer car il ne s'agit pas que certains règlent leurs comptes à travers cette situation de travail. Donc, tout ça est mobile et induit du changement. Oury comme Guattari, et ce sont des partis pris qui peuvent se discuter, auront en général beaucoup de méfiance à l'égard d'ateliers, d'activités qui roulent comme un train sur des rails. Quand ça marche trop bien, ils craindront la routine, Ils penseront alors qu'il faudrait peut-être changer quelque chose.

Pascale Belot-Fourcade : Quels étaient leurs patients ?

Paul Bretécher : Au départ, les patients étaient de la région de Blois. À l'époque, c'était assez rural. Quand Oury s'installe, je crois qu'il n'y a pas d'hôpital psychiatrique à Blois, ni dans le département. Il s'installe d'abord dans une première clinique, la clinique de Saumery, et trouve les conditions impossibles (les propriétaires ne veulent faire aucun travaux de rénovation). Alors il se barre avec les patients, après avoir prévenu le Conseil de l'Ordre et la sécurité sociale…

Claude Chevrier : Une trentaine de personnes sur les routes.

Paul Bretécher : Voilà, il faut quand même le faire !

Pascale Belot-Fourcade : Ce qu'il faut dire c'est que, aujourd'hui, cet acte-là ne serait pas possible. Il y aurait immédiatement un cordon de gendarmes ou de policiers qui l'aurait arrêté sur la route. Donc, c'est quand même important de situer l'inhibition dans laquelle nous sommes de pouvoir agir comme il faudrait dans le respect de ces sujets. Ça, c'est une dimension importante.

Paul Bretécher : Oui, tout à fait.

Une personne de l'assistance : De nos jours, même si la liberté est restreinte, il y a quand même un espace et je trouve qu'il n'est pas utilisé et que, justement, on reste sur des positions figées, ça s'assèche de l'intérieur ; il y a un petit espace, pourquoi n'est-il pas utilisé à part entière même s'il n'y en a pas beaucoup ?

Paul Bretécher : Je crois que c'est une question de détermination personnelle et de personnalité, de résister aux menaces que l'on fait peser sur les soignants, avec ses responsabilisations individuelles, la recherche du coupable s'il survient un incident…

Claude Chevrier : La délation.

Paul Bretécher : La délation, là aussi on pourrait dire, entre guillemets, la « collaboration » de certains car il n'y a jamais eu d'unanimité en psychiatrie, mais aujourd'hui, c'est peut-être plus tranché que jamais. Il y a des lobbies, il y a des pouvoirs et puis il y a eu la création de l'HAS, la Haute Autorité de Santé, qui a condamné, pas directement, mais qui a suggéré de ne pas recourir à la psychanalyse : en conséquence de quoi ne seraient pas prises en compte les formations qui se réfèrent à la psychanalyse, ou à la psychothérapie institutionnelle.

Une personne de l'assistance : Je fais un parallèle aussi avec le travail social, on est un petit peu dans la même situation, c'est-à-dire qu'on a une marge de manœuvre qui s'amenuise par rapport à ce qu'on peut faire, je me retrouve un peu dans ce que vous dites, mais dans ma fonction. C'est tout ce qui est relation humaine, relation à l'autre qui est très touché. Et il n'y a pas de réactions à part les petits groupuscules, mais il n'y a pas une vraie réaction.

Une autre personne de l'assistance : Aujourd'hui, il y a une manifestation pour les travailleurs sociaux.

Pascale Belot-Fourcade : Sur quoi ?

Une autre personne de l'assistance : Par rapport aux conditions de travail.

Claude Chevrier : Au statut, l'évolution de carrière.

Une autre personne de l'assistance : Au niveau de la Ville de Paris.

Paul Bretécher : Oui, les patients sont des gens de la région. Puis, comme il va y avoir un grand aller et retour entre Paris et La Borde, il va y avoir pas mal d'étudiants et d'intellectuels parisiens, ou d'enfants d'intellectuels parisiens, des jeunes gens qui peuvent être psychotiques ou connaître des accès mélancoliques. Comment j'ai connu la clinique de La Borde ? Je faisais mes études de médecine, j'étais en troisième année et il y avait dans ma promotion une étudiante dont j'étais assez proche qui était très brillante, (elle avait deux ans d'avance). En cours d'année, elle a démarré une bouffée délirante très impressionnante. Il se trouve que j'avais fait la connaissance d'un médecin qui travaillait à La Borde, par des réseaux militants : Jean-Claude Polack. Il avait écrit *La Médecine du capital*, et on discutait, en groupe politique, psychanalyse, etc. Et quand cette copine a fait son épisode délirant, on s'est dit qu'elle ne pouvait pas aller à l'hôpital psychiatrique tel qu'il était à l'époque, qu'on ne pouvait pas la laisser tomber. On s'est organisés pour faire un accueil un peu sauvage et on a contacté la clinique de La Borde. Elle a été admise très vite. Elle y est restée deux ans. Elle a pu reprendre en cours de route, à partir de La Borde, ses études de médecine et elle s'est installée quelques années plus tard comme médecin généraliste, tendance acupuncture. Elle a fait un lien comme ça entre ses idées un peu mystiques et puis une pratique clinique, elle est, je crois, une très bonne médecin généraliste.
Donc il y avait parmi les patients un mélange tout-venant adressé par les généralistes du Loir et Cher et puis des intellectuels, des militants de Paris ou d'ailleurs. On en a une idée en regardant le film qui a été réalisé par Étienne Lalou, Igor Barrère et Pierre Desgraupes : *La Borde ou le droit à la folie*. On peut le trouver sur *YouTube*. On y voit très bien les groupes de patients qui s'expriment, on y voit Oury, Guattari, et ça donne une idée de ce qui se passait alors : on y voit les patients eux-mêmes qui prennent position. On voit que ce sont des gens qui sont quand même très, très bousculés par la psychose, mais très divers et vivants. Alors quand même, et vous avez raison de poser cette question, les patients sont des personnes qui ont choisi d'être là. C'est tout à fait déterminant. Ça distingue radicalement un lieu comme La Borde des

hôpitaux psychiatriques où, du fait des contraintes légales, il est plus difficile de faire bouger les choses. Souvent, on peut voir l'itinéraire de quelqu'un qui subit d'abord un traitement sous contrainte (et cela augmente actuellement en France), et après cette personne peut demander à aller dans une clinique. Là, elle ira de son plein gré. Ce n'est pas tout à fait pareil.

Pascale Belot-Fourcade : Il faut quand même dire, il faut quand même le faire savoir, il y a quand même de moins en moins de traitements sous contrainte.

Paul Bretécher : Non, pas du tout, je vous assure. Le député Robillard a constaté dans son rapport que depuis la loi de 2011 et les modifications prônées par Sarkozy, le recours aux hospitalisations sous contrainte a augmenté, nettement augmenté et la durée de séjour diminué. Donc vous voyez la contradiction artificiellement réglée par la multiplication des contrats de soin quelque peu forcés : les patients, pour sortir, acceptent de « contractualiser » un certain type de soins contraints en ambulatoire. S'ils ne respectent pas ce « contrat » ils seront ré-hospitalisés.

Une personne de l'assistance : Les moyens pour suivre ces contrats de soin ne sont pas forcément renforcés.

Paul Bretécher : Ah non ! Maintenant, je voudrais juste dire un mot à propos de ce qu'a théorisé plus spécifiquement Jean Oury, dont vous trouverez un développement dans son livre *Le Collectif*. C'est un livre très connu où il a essayé, à sa façon et en introduisant beaucoup de concepts lacaniens, de repenser le collectif, c'est-à-dire ce qui se passe au sein de petits ou grands groupes qui réunissent ceux qu'on appelle les soignants et les soignés. Parce qu'il faut toujours faire attention au fait que, quelques fois, dans un lieu de soin, ce sont des personnes en soin qui ont, les unes vis-à-vis des autres, un effet tout à fait étayant, rassurant, ce qui permet leur cheminement vers un mieux être. : quelqu'un peut par exemple sortir ainsi de sa solitude, de son isolement. C'est quand même intéressant. Alors dans cet ensemble-là, Oury va avancer que pour qu'un collectif fonctionne bien, il faut prendre en compte trois choses : le statut, le rôle et la fonction.
Le statut, c'est ce qui nous est donné par le diplôme et ce qui apparaît sur la feuille de paie : psychiatre, psychologue, infirmier, etc. Ça définit le cadre général qui permet d'exercer son métier.
Le rôle, c'est l'imaginaire du statut, c'est la façon de l'actualiser imaginairement. C'est-à-dire typiquement quand le docteur se prend pour un docteur,

s'identifie à un personnage. De même quand l'infirmière s'en tient au stéréotype de l'infirmière : elle croit que c'est ça être infirmière. Ce rôle, il peut être intéressant de le jouer à condition de savoir que ce n'est qu'un rôle. Je peux me dire, à un moment donné, dans telle ou telle circonstance : « là, je vais faire le psychiatre » ; j'incarne donc un certain type de personnage, mais ça ne dure que le temps de l'intervention. Ça ne vaut pas plus que ça. À propos de cet imaginaire, Lacan justement avait pu dire : « Heureusement, De Gaulle ne s'est jamais pris pour De Gaulle ». Il n'y a pas pire que ceux qui, pris dans un rôle, pensent incarner la vérité du métier. Et donc on peut jouer avec un rôle, faire « la bonne maman », l'animateur, le gardien de la tradition, etc. Mais il ne faut pas s'y mystifier, pas plus qu'on ne croit durablement à l'immuabilité de n'importe quel rôle.

Et puis le troisième terme : la fonction. Ce que va dire Oury, et c'est tout à fait juste, c'est que l'institution soignante remplit un certain nombre de fonctions. Au sein d'un collectif, il y en a beaucoup, on pourrait les lister. En lisant son ouvrage *Le Collectif*, j'avais noté qu'il en citait dix-huit. Mais je vais juste citer les principales. Par exemple, qui décide ? Décider, c'est une fonction. Alors qui l'incarne et qui décide, comment ça se passe ? De même, la fonction d'accueil ; l'accueil, comment ça se passe, comment c'est organisé, dans quel dispositif ? Alors qu'ordinairement on raisonnait en termes d'équipe, et même plutôt en termes d'équipes pluridisciplinaires, Oury va dire que cette conception est très insuffisante. S'imaginer qu'il suffit, pour constituer une bonne équipe, qu'il y ait un excellent psychiatre, une psychologue surdouée, un kiné efficace, une psychomotricienne talentueuse, des infirmières motivées, peut être un leurre. Pensez aux équipes de foot où les joueurs sont très bien payés, très renommés et qui perdent leur match contre une équipe moins prestigieuse. Car l'équipe peut ne pas marcher du tout. Ce n'est pas parce qu'on a mis ensemble les supposés meilleurs que ça suffit : ils peuvent être en rivalité, ne pas s'entendre, etc. Bref, ce n'est pas gagné. Oury va donc dire qu'il y a un certain nombre de fonctions que l'on doit nécessairement considérer.

La première fonction qu'il va identifier, il l'appelle la fonction « phorique », qui renverrait un peu au « *holding* » winnicottien ; c'est ce qui permet à cet agencement, à cette articulation des uns et des autres, qu'il y ait quelque chose de porteur pour l'ensemble. Ce n'est pas faire masse, ce n'est pas être soudés, unis ; c'est ce qui permet qu'en se parlant, en se fréquentant, dans l'attention que chacun porte aux autres il y ait du « *holding* » collectif. À la limite, c'est la manière de répondre à la question : « comment vous portez-vous ? » On se porte bien !

Et puis, deuxième fonction, ce qu'il appelle la fonction « diacritique » qui est

proche de « distinguer », c'est-à-dire comment au sein d'un collectif, tout en se portant, il est possible que la singularité de chacun, ses traits particuliers aient leur place. Sinon, c'est l'un ou l'autre, c'est binaire, homogène. Qu'est-ce qui permet qu'il y ait de la distinctivité ?
La troisième fonction, il l'appelle la « fonction pathique », qui évoque le *pathos*, qui a à voir avec le contact, qui a trait à l'ambiance. Quels sont les éléments, les ingrédients, les personnes qui permettent qu'il y ait un certain type d'ambiance favorable, et non pas dramatique ou tendue, dans un collectif ? Or, c'est quand même très délicat. Quelques fois, il suffit de la présence d'une personne pour perturber tout un groupe. Comment faire pour qu'elle ne devienne pas le bouc émissaire ? Et pourtant, on sait bien que quand il y a telle personne à telle réunion, c'est une catastrophe. Cette fonction pathique est compliquée. Comment travailler à maintenir de la distinctivité, à maintenir une capacité de se porter et à maintenir une ambiance d'une certaine qualité. Si tout le monde l'a en tête, ça change peut-être un peu les choses, par exemple se freiner dans ses impulsions, du moins, on peut l'espérer.
La quatrième fonction repérée, Pierre Delion y insiste beaucoup, est la « fonction sémaphorique ». Au sein de ces groupes soignants-soignés ou entre soignants, qu'est-ce qui permet d'alerter, à quels signes l'un ou l'autre sait reconnaître que quelque chose va mal ?
Et enfin, dernière fonction, toujours selon Pierre Delion, la « fonction métaphorique ». C'est la capacité de mettre en récit, de mettre en histoire, de voir par qui, de voir comment ce qui se passe va quand même s'inscrire dans le temps, se déposer en mémoire, par la parole, par le cinéma, par les écrits. C'est souvent important dans les institutions quand, par exemple, à l'annonce d'un colloque, on se demande qui va aller parler du travail que l'on fait ? Qui va en faire la présentation, est-ce que c'est le médecin ? Et on voit des équipes où des soignants se mettent à plusieurs pour écrire un article et prennent un bout de l'histoire à leur manière. Ce n'est jamais l'histoire définitive, ce n'est jamais l'histoire officielle comme un compte rendu en bonne et due forme, mais c'est métaphorique parce qu'il y a du discours, il y a du récit. Ça s'inscrit dans le temps et dans l'histoire, mais ce n'est jamais clos, jamais définitif. Alors avec ces principes, on a des outils pour travailler.

Pascale Belot-Fourcade : Je voudrais vous poser une question. Bien sûr, cette psychothérapie institutionnelle est une organisation spécifique au traitement d'une subjectivité en souffrance.

Paul Bretécher : Absolument.

Pascale Belot-Fourcade : Parce qu'on aurait tendance à vouloir en faire une manière d'être de l'entreprise, c'est important de savoir que c'est dans une adresse à des personnes en souffrance psychique.

Paul Bretécher : C'est ça. Plus précisément, on voit que s'intéressent à la psychothérapie institutionnelle, dans sa réactualisation, beaucoup d'équipes soignantes. La P. T. I. a pu passer pour un mouvement doctrinal. Or, Oury et Tosquelles ont dit que c'est plutôt une recherche qui n'est jamais finie, toujours à repenser, il n'y a pas un dogme. Pierre Delion, qui a été si persécuté pour sa pratique du *packing*, (il a reçu des menaces de mort sur son répondeur téléphonique), Pierre Delion, à sa manière avec les enfants, a repris et développé pas mal de choses très intéressantes à partir de ces prémisses. De même Patrick Chemla à Reims.

Pascale Belot-Fourcade : Oui, mais ce sont des services de psychiatrie.

Paul Bretécher : Ce sont, en effet, des services de psychiatrie. Mais le frère de Jean Oury, Fernand, qui était instituteur, parlait, lui, de pédagogie institutionnelle. Il l'avait appliquée à l'école, et conçu son organisation et ses méthodes pédagogiques dans un esprit proche de la pédagogie Freinet. Et parmi les gens qui se sont ré-intéressés à la psychothérapie institutionnelle, il y a aussi les chercheurs autour de la clinique du travail, les chercheurs qui, au Cnam, par exemple Christophe Dejours, Yves Clot, étudient les effets délétères de l'organisation du travail ou, à l'inverse, ce qui permet de tenir. Ils ont retrouvé des textes anciens de Tosquelles, sont retombés sur des notions comme celles de collectif de Jean Oury et ils les retravaillent à leur manière. Lise Gaignard, qui est psychanalyste à Tours, qui a travaillé à La Borde et qui a fait une thèse en psychodynamique du travail chez Dejours, a ouvert des consultations en psychopathologie du travail avec une manière d'accueillir très particulière. Première exhumation de la psychothérapie institutionnelle.
Puis, deuxième exhumation, Olivier Apprill a eu accès, avant la mort de Jean Oury, aux archives de ce qui s'est appelé le GTPsy. Le GTPsy, c'était un groupe de travail qui s'est réuni entre 1960 et 1965 et qui se voulait une sorte d'avant-garde de la rénovation psychiatrique. S'y retrouvaient François Tosquelles, Roger Gentis, Jean Ayme, Hélène Chaigneau, Félix Guattari, Ginette Michaud, Horace Torrubia et quelques autres. Ils se réunissaient deux fois par an tout un week-end, avec pour consigne lors des échanges de « ne pas s'en laisser passer une ». À partir d'un thème donné comme « fantasme et institution », par exemple, la discussion était très libre, très associative, et

toute contradiction ou confusion était passée au crible. Toutes ces séances ont été enregistrées et tapées par la secrétaire de Jean Oury. Olivier Aprill a demandé à Oury s'il pouvait les exploiter. Il a accepté. Résultat : Olivier Aprill en a conçu un petit livre qui s'appelle *Une avant-garde psychiatrique* où il développe les différentes thématiques des douze volumes du GTPsy.
De son côté, l'éditrice Sophie Legrain, (les Éditions d'une) a sorti les douze volumes du GTPsy. Travaillant sur les archives de Saint-Alban et de La Borde, elle est tombée sur deux cours que Jean Oury avait donnés à Jussieu dans les années 1980, *Les symptômes primaires de la schizophrénie*. Le livre est sorti la semaine dernière. C'est cliniquement absolument passionnant parce que la position d'Oury est, par rapport à une présentation lacanienne stricte, toujours un peu de guingois, pourrait-on dire. Pourquoi ? Parce qu'il est un grand lecteur des phénoménologues allemands, Lacan aussi, ça commence à Karl Jaspers. Oury sonde alors la postérité de Kraepelin qui invente la démence précoce, terme qui rassemblait les psychoses les plus graves et sévères, dans la filiation du mouvement de la dégénérescence qui remontait, en France, à Morel et compagnie. Repris en Allemagne, cela a donné lieu à l'eugénisme avec la stérilisation des malades mentaux. Puis Bleuler, qui d'emblée parle des schizophrénies dans leurs formes différentes et qui, par l'intermédiaire de Jung, va être en contact avec Freud. Il existe une correspondance Bleuler-Freud qui montre leurs désaccords et leurs rapprochements, c'est compliqué. Mais Bleuler considère qu'il y a dans la schizophrénie des symptômes primaires, qui précèdent la tentative de reconstruction du sujet qui se traduit par des symptômes secondaires. On est là dans la grande clinique classique psychiatrique, mais on voit bien que l'idée de reconstruction secondaire peut être compatible avec ce que dit Freud dans *Constructions dans l'analyse*, c'est-à-dire que la symptomatologie de reconstruction, avec le délire, etc., a le caractère d'une tentative de guérison, de tenir debout dans le monde malgré tout et de se poser face aux autres. Ces conceptions auront une postérité développée par les phénoménologues. Alors Oury revisite tout ça et c'est tout à fait étonnant. On y apprend plein de choses. Dans cette évolution, les soignants peuvent envisager que la psychose ne soit pas une condamnation et considérer qu'elle ne conduit pas nécessairement à une forme de vie déficitaire. Cela met fin à une forme d'impasse intellectuelle et soignante. On ne peut pas préjuger de l'avenir de la pathologie, donc on doit trouver les conditions qui favorisent les accrochages transférentiels multiples et permettent que les patients se rétablissent. (Le mot rétablissement est très à la mode chez les Anglo-saxons, mais bon, ça, c'est une autre affaire…)

Pascale Belot-Fourcade : Comme je dis toujours, pour être rétabli, il faut avoir été établi. Or, on commence par une ségrégation, on dit « la schizophrénie », « le bipolaire » et tout ça. Comme on commence par une ségrégation, on ne peut pas établir quelqu'un pour qu'il se rétablisse ensuite. Ce sont des questions de temporalité.

Paul Bretécher : Récemment est paru un petit livre qui a eu le prix de la recherche en sciences sociales du journal *Le Monde*, en 2015, sur le rétablissement. Son auteure est une psychologue, Marie Koenig, et le titre de son ouvrage *Le Rétablissement dans la schizophrénie*. Elle parle du rétablissement, de son histoire venant des États Unis, et puis comme il s'agit d'une thèse sérieuse, elle utilise des tests qualitatifs, des tests quantitatifs, des entretiens semi-directifs, etc. Mais elle en arrive à montrer que les patients avec qui elle a mené cette enquête, vingt-six, peuvent trouver des solutions individuelles pour tenir le coup.
Ce que je trouvais intéressant, c'est que, inévitablement, lors de ses entretiens pour essayer de comprendre quelque chose, pour essayer de mettre du sens, pour essayer d'avoir accès à ce qu'elle appelle le « vécu du patient », avec une grande naïveté, elle retombe sur un phénoménologue, plus actuel que les anciens comme Binswanger, elle retombe sur Paul Ricœur. Mais qu'est-ce que c'est que ce « vécu » du patient sinon l'effet induit par le récit sur nos représentations en fonction du transfert. Donc si on se met à considérer le « vécu » du patient, on considérera la relation et si on considère la relation, on réintroduira inévitablement le transfert et donc la psychanalyse.

Claude Chevrier : Quand on parle de rétablissement, on parle plus de rétablissement dans la langue, dans la communication, dans la rencontre avec l'autre. En tout cas, nous, on en parle du rétablissement. C'est pas un retour à un état antérieur, c'est rétablir dans son environnement la capacité à pouvoir communiquer avec les autres. Quand on a affaire à des gens qui sont issus de la grande exclusion, qui sont coupés complètement du monde, qui sont isolés, qui n'ont plus d'amis, de famille, plus rien…

Pascale Belot-Fourcade : Pourquoi vous ne dites pas établissement ? On a, de la même manière parlé, il me semble, que 30 % des gens qui fréquentent les CHRS sont des enfants qui ont été à la DDASS…

Apolline Darreye : Non, 30 % des enfants de la DDASS entrent dans les CHRS.

Une personne de l'assistance : Comment on sait qu'ils n'ont pas été établis à un moment donné, nous, on n'en sait rien.

Claude Chevrier : Pourquoi on prend le terme « rétablissement », parce que justement on ne veut pas que ce terme, bien que justement anglo-saxon…

Pascale Belot-Fourcade : Ce sont des problèmes de traduction.

Claude Chevrier : Mais peu importe, nous, on le prend à notre compte en disant que ce rétablissement, c'est dans le rétablissement avec les autres, dans la langue.

Pascale Belot-Fourcade : Mais pourquoi croyez-vous qu'avec la psychanalyse ou le psychisme on peut s'établir autrement qu'avec les autres et la langue ? C'est le seul moyen qu'il y a de s'établir. Donc pourquoi, en français, choisir ce mot « rétablissement » qui est un mot anglais, qui nous impose un impossible de la traduction et ne pas parler d'établissement ? Je pense que pour ceux qui viennent ici, ce que vous faites avec la langue et la relation est un établissement. Oui, vous n'êtes pas d'accord, pourquoi ?

Apolline Darreye : On part peut-être du postulat optimiste que, justement, il s'agit d'un rétablissement et pas d'un établissement. On n'en sait pas suffisamment de la personne avant qu'elle arrive chez nous pour dire qu'elle n'a jamais été établie et que nous, on va l'établir.

Une personne de l'assistance : Il y a de nombreuses personnes qui ont été établies.

Apolline Darreye : Bien heureusement, d'ailleurs, et c'est peut-être pas vrai à 100 %, mais on se dit qu'on accueille des adultes, ici, et on parle de rétablissement, on va pas partir de préjugés sur leur passé en se disant qu'elles n'ont jamais été établies.

Pascale Belot-Fourcade : Non, mais vous êtes obligés de traiter ce qui s'est passé avant pour eux.

Apolline Darreye : Oui, mais parler d'établissement, ça voudrait dire qu'avant l'arrivée chez nous, on considère que…

Pascale Belot-Fourcade : Vous ne pouvez pas les rétablir comme ils étaient avant.

Apolline Darreye : Non, ce n'est absolument pas ça, c'est pas rétablir comme avant.

Claude Chevrier : Justement, nous, on prend le contre-pied de toutes ces théories, comment dire, organicistes ou je ne sais quoi, revenir à un état antérieur, pas du tout ! Nous, c'est le rétablir dans les relations avec les autres, le rétablir dans son environnement. C'est quelqu'un qui, à un moment donné, a été coupé du monde pour des raisons x, y, et on parle de le rétablir dans son environnement.

Paul Bretécher : Le mot anglais c'est « *recovery* » et c'est entre « recouvrer » et « rétablir ». Je crois que l'idée de retour à un état antérieur est une idée, même pour la médecine, fausse. Toute personne qui a vécu une maladie grave, a connu un accident grave, après cet événement est nécessairement différent. On vit après avec la mémoire de ce qui a pu être traumatique et Canguilhem l'expliquait très, très bien : d'une part la maladie a sa propre normativité, on ne peut pas opposer normal et pathologique, on pourrait opposer normal à a-normal, hors norme, mais la maladie a son cours régulier qui va être infléchi par le traitement, donc il y a une sorte de normativité de la pathologie et du traitement. Et d'autre part, si vous vous coupez un peu fortement, votre corps portera une cicatrice, donc le corps n'est plus exactement le même. Donc il n'y a jamais de retour à l'état antérieur. Et puis est-ce que demain je serai comme aujourd'hui ? J'espère que je ne serai pas complètement différent, mais je ne serai pas non plus exactement comme aujourd'hui.

Pascale Belot-Fourcade : Je m'appuie là-dessus et je vous remercie, parce que nous sommes entraînés dans les discours anglo-saxons à poser des termes qui ne sont pas les mêmes et à des erreurs de traduction, par exemple le mot « maladie » en anglais a deux sens, le mot « stress » n'est pas le même et on est envahi de contresens qui détournent complètement le sens et la manière dont nous-mêmes allons nous retrouver dans notre langue. On est obligé de se trouver dans notre langue avec « rétablir », c'est-à-dire l'état antérieur, ce n'est pas ce qui est en anglais ; en même temps, on ne peut pas remonter le temps. C'est extrêmement important de toujours bien préciser avec quels mots, quels concepts, nous allons avancer. Il y a une confusion importante. Il s'agit de savoir avec quoi nous travaillons, avec quels mots nous travaillons. Par exemple, je vous ai déjà dit plusieurs fois que nous sommes entraînés dans les questions de genre avec quelque chose de l'intraduisible en anglais : différence des sexes ne peut pas se traduire en anglais, ça se traduit par

différence des sexualités[2]. Et Lacan remarquait, dans *RSI*, qu'il y avait une résistance de l'anglais à l'inconscient de ce fait-là. C'est traduisible en allemand, dans les langues romanes, mais pas en anglais. Cet intraduisible entraîne tout un courant complètement différent puisque, évidemment, c'est dans la lutte sur les sexualités qui n'ont rien à voir avec la question de la différence des sexes. Et donc c'est important de savoir comment les effets de traduction ont des effets qui nous décalent par rapport à notre propre façon de penser et notre propre langue qui est un repère.

Paul Bretécher : Ce que vous dites me fait penser à ce qu'il faudrait faire, dans le domaine de la psychopathologie, ce n'est pas fait je crois, un dictionnaire des intraduisibles. La philosophe Barbara Cassin a entrepris ça en philosophie, il y a des intraduisibles, est-ce qu'on peut traduire « *Dasein* », est-ce que « être là » c'est exactement la traduction du « *Dasein* » de la phénoménologie allemande ? Pour chaque entrée, elle fait un commentaire qui montre comment on s'approche du concept d'origine avec un déplacement. Peut-être qu'en psychopathologie ça pourrait être fait.
Chose intéressante, je connaissais de nom le psychiatre phénoménologue allemand Kurt Schneider. Dans les années 1920-1930, il est un élève de Jaspers, je crois, il connaît Bleuler, et il va chercher les symptômes primaires de la schizophrénie en se disant qu'il faut qu'on se repère mieux. Il va tâtonner pour trouver dix critères de la schizophrénie qui sont chaque fois longuement développés, argumentés, ce qui fait que les cliniciens procéderont quand même prudemment. Ces dix critères vont être repris par les psychanalystes et psychiatres anglo-saxons aux États-Unis, qui sont ceux qui vont construire le DSM III. Et ils vont dire : c'est génial, il y a dix critères.
Alors, ceux qui ont établi le DSM III peuvent dire (maintenant on est au DSM V) que « le travail présenté ici décrit un procédé diagnostic automatisé permettant de recueillir les informations nécessaires à établir des diagnostics selon respectivement 10 et 7 classifications différentes des psychoses non affectives et des dépressions, puis d'établir ces diagnostics à l'aide d'un programme simple d'ordinateur. Notre système se compose de plusieurs listes

2. « Le concept de genre utilisé pour nommer la différence des sexes nous vient de l'anglais. Les auteurs (ou autrices) anglophones utilisent "*gender*" parce que "*sex*", en anglais, renvoie beaucoup plus strictement qu'en français à une définition biologique du masculin et du féminin. *Gender* renvoie à la dimension culturelle de la sexuation du monde à laquelle correspondent les termes français de masculin et féminin. » (Anne-Marie Daune-Richard). Cf. aussi Anne-Emmanuelle Berger : *Le Grand théâtre du genre*.

intégrées et de critères d'évaluation taxinomiques, etc. » C'est-à-dire que ce que le malheureux Kurt Schneider s'était efforcé d'extraire, permettant aux cliniciens de se repérer, est repris et transposé aux États-Unis, simplifié et mis dans un ordinateur, moyennant quoi, en cinq minutes aux urgences d'un hôpital, on peut sortir un diagnostic de schizophrénie.

Une personne de l'assistance : Il y a quelque chose à propos des approches différentes du mot « rétablissement », ça montre l'intérêt du mot, ça prouve qu'autour du mot « rétablissement », la complexité de l'humain…

Pascale Belot-Fourcade : C'est un problème de l'actualisation. Il n'y a jamais eu un médecin qui n'a pas voulu que son patient se rétablisse. C'est un mot très ancien qui était déjà dans Hippocrate. C'était ça, le but de la médecine définie par Hippocrate. C'est là où il y a une actualisation de quelque chose qui peut détourner l'idée, et dire qu'avant on n'avait pas l'idée de rétablir les patients. Ça serait un nouveau concept, c'est là où il y a quelque chose d'une supercherie aussi, on aurait l'impression qu'il y a quelque chose qu'on aurait inventé nouvellement, qui pourrait nous conduire dans les démarches et qui n'avait pas été compris avant, c'est-à-dire que c'est en même temps un déni de ce qui était déjà, l'acte médical banal. C'est pour ça que je suis dans la question ; pour ma part, rétablir quelqu'un c'est très bien, je dis que, effectivement, parfois, en tout cas dans la psychose, pouvoir dans un travail préliminaire avoir établi comment il va pouvoir se faire étayer dans quelque chose qui n'avait pas été mis en place, une métaphore qui n'a pas été mise en place, comment on va pouvoir l'aider avec ce qu'il est, c'est-à-dire qu'il faut peut-être l'aider à établir quelque chose et non rétablir quelque chose qui ne s'est pas fait, c'est-à-dire une métaphore qui n'a pas marché. Vous comprenez ? Dans la psychose, c'est dangereux de penser qu'on va rétablir, parce qu'on va rétablir sur quelque chose qui a vraiment failli, qui est en faille. Rétablir une perversion, un pervers, je crois qu'il ne faut pas le rétablir. (rires) Mais oui, c'est pour ça que dans la clinique, quand on lance des signifiants et qu'on est passé d'ARS en ARS et qu'on lance « rétablir », il y a là danger.

L'ingouvernable institution médico-sociale et ses effets thérapeutiques… possibles

Omar Guerrero

12 janvier 2017

Pascale Belot-Fourcade : Vous connaissez Omar Guerrero, il nous a aidés plusieurs fois dans nos réflexions ; il travaille au centre Primo Levi.

Omar Guerrero : J'ai abordé mon sujet en faisant un pas de côté. C'est ce pas de côté que je vais vous exposer, vous proposer à titre de réflexion. Je vais partager avec vous ces quelques réflexions qui nous sont utiles au quotidien, à mes collègues et à moi-même. Je travaille comme psychologue clinicien dans ce centre Primo Levi, qui accueille des personnes qui ont été victimes de violences politiques et de tortures. Je suis par ailleurs psychanalyste à mon cabinet et j'ai travaillé dans d'autres lieux dont je vais vous parler, car c'est important de savoir d'où on parle, à partir de quelle pratique et de quel discours on s'autorise à parler. J'ai aussi travaillé en CMPP associatif et aussi dans un des derniers CMPP municipaux d'Île de France. (Je crois qu'il n'en reste que deux.)
Cela témoigne d'un désengagement de l'État, je vous en dirai un mot un peu plus tard. J'ai aussi travaillé en hôpital psychiatrique, en pédopsychiatrie auprès d'enfants pendant un peu plus de dix ans. Donc c'est à partir de ces pratiques-là, différentes, que je vais vous parler et pour lesquelles j'essaie de trouver un fil conducteur. Je vous ai proposé comme titre : « L'ingouvernable institution médico-sociale ». (Notamment auprès d'un public vulnérable et précaire.)

Auditoire : Nous, on avait comme titre : « L'ingouvernable institution médico-sociale et ses effets thérapeutiques… possibles ». Ça vous convient ?

Omar Guerrero : Tout à fait, justement c'est encore mieux car c'est un défi. Ces points de suspension, c'est la place que je vous suppose et la place que j'ai pu occuper par moments, cette place où on se pose la question du

possible ou pas des effets thérapeutiques dans une institution. J'ai fait le choix du médico-social parce que je suis sensible au travail des éducateurs, parce que dans presque toutes les institutions j'ai travaillé avec des travailleurs sociaux (assistantes sociales, éducateurs, animateurs) et moi-même, avant de travailler comme psychologue clinicien, j'ai pu travailler comme éducateur. Ce qui m'a rendu sensible à ces difficultés, parce que je pense que c'est une place un peu plus compliquée que celle du médecin ou du psychologue. Dans ces institutions-là, les entretiens ou les missions sont balisés de manière très claire.
Dans le centre Primo Levi, nous avons deux assistantes sociales employées à plein temps alors que l'on avait un mi-temps bénévole il y a vingt ans. Ça vous dit aussi l'évolution de ce public, l'augmentation de ces personnes demandeuses d'asile qui ont été persécutées, torturées dans leur pays. On avait plus de facilités il y a vingt ans pour faire un rapport social, pour écrire une lettre et pour obtenir un hébergement ou des aides pour ces personnes. Aujourd'hui, vous le savez mieux que moi, on a des numéros de téléphone qui centralisent et on n'est pas sûrs de savoir qui on a à l'autre bout du fil. On ne peut plus appuyer une demande comme on pouvait le faire avant. On ne peut pas argumenter, ou bien ça passe « à la moulinette », comme n'importe quelle demande. Cette hiérarchisation, qui était un des rôles du travailleur social, elle est complètement limée, abrasée, ça, c'est comme une petite introduction.

Pascale Belot-Fourcade : Qu'est-ce que tu entends par hiérarchisation ?

Omar Guerrero : Avant, nous, les professionnels, on pouvait appuyer une demande en disant que par exemple : ce patient dont je m'occupe ne pouvait pas être à la rue, parce que sa situation était plus grave que celle d'un autre ; parce que j'ai un patient qui, suite aux sévices dont il a été victime en prison, fait des crises d'épilepsie, il a un syndrome de Bourneville (c'est quelqu'un qui fait des petites tumeurs un peu partout). C'est une pathologie très complexe, il a des accès de colère. Cela s'ajoute à ce qu'il a vécu dans son pays, au Moyen-Orient. On ne peut plus argumenter que c'est important pour lui. Au début, il devait voir des infirmières tous les jours pour son traitement, mais maintenant qu'on a trouvé ce qu'il a, il n'y va que tous les six mois pour voir si le traitement est bien suivi. Le médecin de l'hôpital qui le suit, de temps en temps, fait une lettre en disant que ce serait important que ce monsieur ait un hébergement, un lieu stable. Il a dormi pendant des mois à Stalingrad sous le pont où il payait des compatriotes pour lui garder le matelas, pour pouvoir justement aller à ses rendez-vous médicaux et retrouver son matelas le soir en

rentrant, retrouver sa place. Vous connaissez mieux que moi ces structures. Il a dormi sur un bateau, il y a une péniche qui fait lieu d'hébergement. Il a eu une place, et quand il a pu suffisamment gagner d'argent pour aller dans son pays, rendre visite à sa mère qui était mourante, à son retour, alors qu'on lui avait garanti une place, il ne l'avait plus. Avant, on pouvait hiérarchiser et dire que cette situation méritait un regard particulier. Il n'y a plus de regard, le regard, ce trou par lequel s'écoulent toutes les demandes, toutes demandes confondues.
Mais je disais que j'allais faire un pas de côté. Par rapport à ces trois métiers dont mes collègues ont dû vous parler les fois précédentes, je ne vais pas rentrer dans les détails, rappeler les références à Freud. Je ne sais pas comment mes collègues ont évoqué cette boutade de Freud, mais chez Freud c'était ça, si vous êtes un peu tatillon par rapport à l'écriture, on peut faire une différence entre la première fois où il a écrit cela et la deuxième fois. Ce ne sont pas tout à fait les mêmes termes, mais ça a été peut-être abordé par les collègues, entre les termes utilisés et même les guillemets qu'il utilise la deuxième fois, c'est une façon pour Freud de prendre de la distance par rapport à cette boutade ou à ce bon mot. Ça a été traduit de différentes façons.
Cette phrase impossible…

Pascale Belot-Fourcade : On a aussi valorisé l'idée de la boutade, la boutade, le jeu de mots, c'est en effet un point de sérieux, c'est là où l'on s'accroche au langage, donc c'est encore plus sérieux.

Omar Guerrero : Mais oui, c'est une boutade qui a été dite pour la première fois en 1925, la deuxième fois en 1937 et on continue à écrire des livres, même des essais. On continue nous-mêmes à utiliser ces trois termes comme un prétexte de travail. Quand je parle de prétexte, ça va être un des fils. Il faut penser à l'écriture de ce mot. Quand je parle de prétexte, c'est avant de tisser, avant cette texture que je vais vous proposer de tisser ensemble. Ces trois mots sont : éduquer, guérir et gouverner. J'avais attrapé le dernier pour évoquer les situations qui peuvent être difficiles dans nos institutions médico-sociales, mais on pourrait élargir à d'autres sphères. La sphère médico-sociale m'intéressait parce que j'y suis engagé depuis vingt-cinq ans et je n'ai jamais trouvé d'institutions heureuses, harmonieuses, où justement celui qui gouverne et ceux qui étaient gouvernés étaient en parfaite harmonie, dans le bonheur, allant chaque matin le sourire aux lèvres au travail, et en rentrant satisfaits de tout ce qu'ils ont fait dans la journée.

Pascale Belot-Fourcade : La dernière fois, P. Brétécher nous a parlé de la psychothérapie institutionnelle, comment il a été possible, à une époque, de rallier les idées marxistes et lacaniennes, avec un travail d'équipe effectivement très modeste et qui essayait de prendre en compte le niveau de la parole et de l'écoute. Bien évidemment, cette institution a été malmenée par les pouvoirs publics et la clinique d'Oury a eu tous les malheurs que nous connaissons.

Omar Guerrero : C'est très bien que vous l'ayez évoqué aussi, ça me permet d'aller plus directement à certains points. La deuxième fois que Freud a parlé de ces métiers impossibles, il n'a pas dit « guérir » mais « analyser ». C'était la référence aux soins. C'est pour cela que je voulais isoler l'institution médico-sociale, parce qu'elle est un peu différente des autres, ce n'est pas l'usine à yaourts, la banque ou d'autres institutions qui peuvent avoir un but inscrit dans un discours néolibéral de production, par exemple, où tout est clair, même si on n'est pas content on sait qui est qui dans une hiérarchie d'entreprise. À l'usine on sait à quel niveau de la chaîne on est, on sait exactement le profil dont on a besoin, on peut fouetter plus fort pour gagner plus, produire plus, c'est un discours qui est rodé, c'est très clair. C'est un peu différent quand on traite l'humain et c'est pour cela que je disais que j'isole l'institution médico-sociale parce qu'il y a là quelque chose du soin et pas seulement pour les soignants, les médecins et les psychologues. D'ailleurs, à Primo Levi, c'est l'une des licences qu'on s'octroie, on appelle cliniciens tous ceux qui sont en contact avec les patients et voyez, les mots ont une importance. Quand je dis « patients », je fais référence à un centre de soins. Je ne dis pas comme dans chaque institution où on trouve le mot qui définit le public accueilli, je n'ai pas dit « usagers », « famille », « les enfants » ou autres. Ce sont des patients, c'est un centre de soin, et les deux entrées possibles, les seules entrées possibles pour ce centre P. Levi, c'est de l'ordre du soin : consultation médicale ou consultation psychologique. Les travailleurs sociaux, la juriste, les accueillantes, etc., bien sûr qu'ils peuvent recevoir, mais seulement les patients du centre. Quelqu'un qui débarque au centre, ou qui téléphone en demandant de l'aide pour faire des papiers, pour trouver un hébergement, pour de l'aide juridique ou pour des consultations sociales avec interprète ne sera pas accepté au centre, il sera orienté. Évidemment, il y a une notion d'accueil et d'hospitalité, on avait travaillé là-dessus aussi, c'est-à-dire qu'à l'accueil, la personne s'assoit même si au centre on ne peut pas la recevoir, on l'accueille.

Pascale Belot-Fourcade : Tu veux dire que vous prenez en considération

une demande par exemple d'écriture d'un récit, vous le prenez comme un patient ?

Omar Guerrero : Cette personne qui vient pour l'écriture d'un récit, pour demander l'asile s'il n'y a pas de demande de soin, on va prendre un rendez-vous avec un interprète, si c'est nécessaire, dans une autre institution qui fera cet accompagnement. Donc on a une liste de ces associations, de ces professionnels qui peuvent le faire de façon bénévole ou autre. Mais si ce n'est pas une demande de soin, il ne sera pas reçu au centre. C'est juste une orientation qui est un des rôles que se donne le centre. C'est pour cela que je parlais d'accueil et d'hospitalité. On reçoit et traite cette demande même si on ne la traite pas au centre pour un suivi. On oriente, on peut même téléphoner, prendre rendez-vous avec le professionnel qu'il faut à l'extérieur et la personne ira voir ce professionnel ou cette autre association.

Pascale Belot-Fourcade : Alors comment définis-tu le soin, la demande de soin ?

Omar Guerrero : Il y a pour ceux qui font la demande, quand ils viennent dire, avec les moyens qu'ils ont, qu'ils ne vont pas bien et qu'ils veulent voir quelqu'un, justement parce qu'ils ont été frappés, abusés, enfermés, etc., il y a un entretien d'accueil, et suite à cet entretien d'accueil, il y a une réunion de staff où les professionnels décident d'une orientation médicale ou psychologique qui sera proposée à la personne qui a fait la demande. Il arrive que la demande soit refusée aussi, on va voir qu'il y a déjà un suivi à l'hôpital ou en CMP, que ce suivi a été arrêté parce qu'il n'y avait pas d'interprète. Entre institutions on téléphone aux professionnels. On leur explique qu'il y a des budgets, très peu le savent, cela… À l'hôpital, il y a un budget pour l'interprétariat. Il y a une loi pour cela. Il arrive que la directrice du centre téléphone à l'hôpital pour expliquer que cette personne étant suivie à l'hôpital, elle peut continuer en bénéficiant d'un interprète.
J'insiste sur la question de l'accueil, de ne pas simplement barrer l'accès, expliquer, éventuellement prendre un rendez-vous comprendre la demande. Notre mi-temps bénévole, devenu deux pleins-temps en vingt ans, montre l'évolution de notre social. On a beaucoup de personnes, c'est tous les jours. On a des familles tchétchènes qui viennent en disant il n'y a plus rien pour eux, plus de foyers, qu'ils dorment tous à la rue. Ils vont tous mal et ne peuvent plus être accueillis. J'ai vu une famille avec un bébé prématuré, il dormait dans la salle d'attente de l'aéroport de Roissy, ils n'avaient plus le droit au CADA où ils étaient avant. C'est une situation où on aurait pu argumenter,

demander une aide pour la situation de cet enfant né à six mois, resté trois semaines en couveuse. Pour ce genre de situation, on ne peut plus argumenter, il n'y a plus rien. Ces familles-là, tchétchènes, on leur dit partout qu'on ne comprend pas ce qu'elles disent, on ne sait pas ce qu'elles veulent. Parfois, il y a un enfant qui a été scolarisé un mois ou parfois plus. ; quand ils viennent à Primo Levi, on a des interprètes. On peut leur dire d'attendre ; entre deux entretiens on va pouvoir s'asseoir et voir de quoi il en retourne, les orienter, les aider à remplir le formulaire de demande de soin ou autre chose. C'est pour cela que j'insistais sur la notion d'accueil.

Pascale Belot-Fourcade : Je précise une chose, l'accueil c'est un soin. On en a longuement parlé ici lors d'un séminaire sur le thème de l'hospitalité. Accueillir, c'est entendre une demande qui est forcément plurielle, c'est déjà un soin.

Omar Guerrero : Eh oui, c'est donc pour cela que je disais que toutes les personnes qui sont en contact direct avec nos patients, on les appelle cliniciens à Primo Levi. Au début, l'assistance sociale ne pouvait pas s'autoriser à se dire clinicienne. Elle racontait qu'avec d'autres collègues assistantes sociales, elle était la seule à parler de patients et à les appeler ainsi. Je voudrais aussi reparler des raisons qui m'ont amené à faire ce choix de parler de l'institution médico-sociale. Je vais rappeler ce que disait Freud de ces trois métiers impossibles : éduquer, soigner – de façon large – et gouverner. Pour moi, ce sont trois métiers qui sont noués dans une institution médico-sociale. Éduquer, on pourrait élargir pour savoir ce que Freud entendait par éducateur. Il ne parlait pas seulement des éducateurs, expérimentés, spécialisés, mais aussi des parents qui transmettent des valeurs. Le soin : dans ces institutions médico-sociales vous avez des soignants. Gouverner : dans toute institution il faut quelqu'un qui dirige. On n'est pas dans une équipe où on est tous au même niveau. C'est pour cela que je parle de hiérarchie, parce que dans toute institution il y a quelqu'un qui dirige. Je vais revenir à ces termes pour comprendre ce qu'est ce nouage. Je dis nouage et vous allez comprendre pourquoi je parlais de faire un pas de côté. Quand on parle de métier, j'aurais pu évoquer la profession, les études, la formation de chacun, mais mon petit pas de côté c'était d'évoquer le métier, comme la machine : c'est-à-dire le métier à tisser, le métier à filer. Sur l'étymologie, je fais une évocation rapide : métier vient du latin *ministerium* qui a donné ministère, c'est-à-dire un mot qui regroupe aussi l'administration, la gestion. C'est donc un mot très intéressant.

J'aurai aussi comme objectif avec vous de différencier ce qui est impossible de ce que, parfois, les situations compliquées dans notre travail quotidien nous renvoient comme impuissance ou comme non praticable, et je pense que c'est un début déjà intéressant de faire cette différence. C'est aussi le sens de la boutade de Freud, ce n'est pas parce que c'est impossible qu'on ne va pas le faire. Ce n'est pas parce que c'est impossible que l'on va s'arrêter, disons-le comme cela. Lui-même dit : « psychanalyser, c'est impossible », mais qu'a-t-il fait pendant des décennies ? Beckett, le dramaturge, dans les indications qu'il donnait à ses acteurs, disait : « Essayez (vous pouvez y mettre ce que vous voulez, vous identifier à un personnage…), essayez, échouez, essayez encore, échouez mais mieux ». Je trouve que cela est très juste par rapport au travail que vous faites, que nous faisons dans nos institutions, que Freud a fait. On échoue tous les jours et le but c'est d'échouer de mieux en mieux, pour ainsi dire. C'est-à-dire que dans cet échec de notre prise, c'est qu'on essaie de resserrer au mieux pour mieux cibler. C'est pour cela aussi que j'ai évoqué les effets thérapeutiques, parce que pour les obtenir, il s'agit de ne pas faire n'importe quoi, on a une idée plus ou moins précise de ce qu'on a comme mission, comme objectif. Cette phrase de Beckett peut aussi nous aider à différencier ce qui est impossible de ce qui est praticable ou pas. Revenons au métier d'acteur. L'activité théâtre est une nouvelle activité proposée à nos patients à Primo Levi, il y a un atelier théâtre depuis quelques années, avec des professionnels qui commencent à travailler avec nous. C'est intéressant de voir des patients qui ne parlent pas la même langue, quelques-uns qui ne sont pas francophones et qui se retrouvent là à faire du théâtre. Une femme nigérienne qui a été violée à côté d'un monsieur congolais, d'une personne tchétchène, d'un Colombien ; un groupe très hétérogène où deux acteurs professionnels leur demandent de représenter la confiance. Comment vous allez représenter la confiance ? Est-ce que vous allez trouver les gestes qui recouvrent parfaitement ce que confiance veut dire alors que vous avez été trahi justement par des personnes à qui vous faisiez confiance dans votre pays, alors que vous avez des parcours très compliqués ; eh bien, ils vont échouer, ils vont ajuster petit à petit pour nourrir, non pas pour dire : « un jour, j'ai obtenu la représentation parfaite de tel ou tel geste pour signifier la confiance », mais pour l'enrichir, pour rendre plus complexe cette représentation, donc pour échouer mieux.

Alors dans cette idée de métier, de métier à tisser que je vous demande de prendre au sérieux parce que c'est ce qui va me servir de fil conducteur et qui est pour moi un élément de structure. Je vais vous proposer de faire un parallèle avec tout ce qui existe dans toutes les cultures **:** le tissage et ce que nous

faisons au quotidien dans notre travail. Alors pour le tissage, vous savez que la structure basique d'un métier, c'est deux axes. Vous avez un axe principal, le plus souvent vertical, pour s'assurer justement de sa droiture, il y a même des plombs pour le faire tenir. Donc cet axe principal va permettre que vous puissiez dans l'autre sens tisser, nouer, coincer. On peut utiliser plusieurs termes sur l'axe horizontal, où seraient des fils secondaires. Quel est l'intérêt de vous parler couture ? Vous allez vous demander pourquoi un psychanalyste est venu pendant deux heures vous parler de couture.

Pascale Belot-Fourcade : D'habitude, c'est dans les institutions féminines d'antan que l'on parlait de couture. Dans les institutions mixtes, on a éliminé la couture : il semble aujourd'hui qu'aucun enfant, fille ou garçon, ne sait coudre un bouton ou faire un ourlet.

Omar Guerrero : Je mets à profit mon côté féminin pour vous parler couture, parce que justement ce double axe que je vous propose parle de masculin-féminin aussi. Les psychanalystes, depuis Lacan, ont isolé cela de façon très précise avec des termes qu'on n'a pas besoin de creuser, de nommer précisément cet après-midi, mais qui sont là. Lacan a nommé cela S1 et S2, ce sont des places différentes et ces deux places on les retrouve dans nos institutions, on a ces deux axes et ces deux places qui sont toujours départagées par un troisième terme. Selon les institutions, selon les contextes de relations, le troisième terme qui les départage va être différemment nommé. On peut faire référence au vide, au pouvoir, au savoir, cela va départager ces deux places. Je vais vous dire pourquoi cela les départage.
Dans une institution médico-sociale comme un CMPP municipal, (je vous ai dit que ça a été un de mes lieux de travail et de formation) c'est intéressant de le prendre dans ce sens-là, formateur. Il faut garder l'esprit ouvert pour continuer à se former dans les institutions médico-sociales, même si vous avez de l'expérience. Alors en CMPP : vous avez un médecin directeur et un directeur financier, qui est un employé de la mairie. Quand le médecin psychiatre dit qu'il faut du matériel, par exemple : on a beaucoup d'enfants autistes, il faut acheter des tests. Il peut être aussi question du nombre d'actes. Il ne faut pas sous-estimer tous ces questions financières car c'est au cœur du métier, si je puis dire. Ce médecin ne peut pas décider tout seul, il va soumettre cette demande au directeur financier qui, lui, a le pouvoir décisionnaire, c'est lui qui va dire si c'est possible ou pas. Nous revoilà dans le possible que l'on va éclaircir un peu. Ce pouvoir bicéphale de cette institution vous montre comment ces deux places : les patients et les soignants. Le soignant qui veut

acheter plusieurs tests, qui sont coûteux, ne peut pas décider. Il n'a pas ce pouvoir, le voilà différent de ce directeur financier qui, lui, va décider. Les voilà départagés par rapport à celui qui décide, autorisé par M. le maire qui attribue le budget. On a bouclé le budget pour 2016 et ce n'est plus possible. Et ça s'arrête là. Je pourrais vous donner d'autres exemples pour vous montrer comment ces deux fils, ces deux axes sont départagés

Quand vous allez voir votre médecin, vous croyez être en tête à tête, mais il y a un troisième terme, c'est le médecin qui a le savoir, pas vous. Ce troisième terme est parfois implicite, invisible, parfois il est accroché à un mur et encadré, d'autres fois il est présent. Si vous devez faire un entretien pour une femme tchétchène qui a besoin d'un hébergement, qui ne parle que le tchétchène et le russe et vous aucune de ces langues, il vous faut un interprète, voilà ce troisième qui est visible d'un seul coup, audible, qu'il ne s'agit pas de rendre neutre ou objectif, il est là. On fait avec. Pour revenir à la question de l'impossible, ce n'est pas parce que l'interprète est là que vous allez comprendre tout ce que dit cette dame. Il y a une part qui sera intraduisible, il y a des choses qui vont tomber, que vous ne pourrez pas transmettre quand elle va vous dire « Non, on a discuté avec le beau-père de l'enfant ». C'est qui le beau-père, en français cela a deux sens. En traduisant et en parlant vite, il y a là quelque chose qui est perdu. Qu'est-ce que vous faites avec ça, ça fait partie du trou autour duquel on brode pour que ces deux axes tiennent.

Si vous acceptez ces quelques points de couture, je dirais non pas comme une boutade mais comme un constat que dans nos institutions médico-sociales ces deux axes sont condamnés à travailler ensemble, à tenir ensemble. On peut trouver des mots différents que tisser, nouer, je dirais même coincer. Quand vous analysez le passage des fils, dessus, dessous du tissage, c'est du coinçage. À aucun moment ils ne sont collés, et même pour être collés il faudrait un élément tiers. C'est un coinçage et ce coinçage, selon les cultures, était fait soit par des hommes, soit par des femmes. Il y a des cultures où ces nœuds avaient valeur d'écriture. Il y a eu une très belle exposition à la Pinacothèque, sur les nœuds que faisaient les Incas en Amérique latine avant l'arrivée des Espagnols. Les Incas qui ont construit des bâtisses énormes, des villes avec parfois des pierres de la taille d'un bus alors qu'ils ne connaissaient pas la roue. On ne sait toujours pas comment ils ont fait pour déplacer ces blocs énormes de granit et ils ont réussi à caler ces pierres. Ce que l'on dit aux touristes aujourd'hui, c'est que l'on ne peut pas passer une lame entre ces pierres. Ils ne connaissaient pas non plus l'écriture et pourtant ils communiquaient entre eux. Ils transmettaient des messages, au départ on pensait qu'il ne s'agissait que de comptabilité, mais on a découvert que ces nœuds ont

un fil principal, un cordon auquel sont rattachées des cordelettes secondaires avec un type de nœuds particulier, pour par exemple signifier les dizaines. La couleur du fil peut aussi avoir une signification particulière. Au départ, c'était dans un but comptable, mais on a trouvé des lettres d'amour qui étaient adressées, tissées, comme un collier avec des trames qui pendent. Dans d'autres cultures parfois très anciennes, la question du tissage, la question de faire tenir ensemble deux éléments distincts, était déjà en jeu.

Alors, ce terme de gouverner qui doit nous intéresser, parce qu'il ne faut pas vous laisser gouverner n'importe comment. Vous avez raison de temps en temps de vous hystériser et de dire que cela ne va pas du tout à propos de celui qui gouverne, qui pilote. Ça nous pose la question de l'autorité dans nos institutions, surtout dans le milieu associatif dont je vais vous dire un mot. Je partage un peu ta déception, Pascale, là où le service public était engagé comme dans les CMPP, on est dans un désengagement progressif. « Je suis tombé de ma chaise » quand on m'a dit que c'était l'avant-dernier CMPP municipal de toute l'Île de France. C'est vous dire que la mairie, les élus locaux, de proximité, qui étaient engagés auprès des citoyens, petit à petit cela a été délégué. Ça a été sous-traité par les associations, associations dont c'est le rôle de pallier les carences de l'État, de ceux qui nous gouvernent. Les petites associations se sont regroupées entre elles et les grandes sont venues les absorber, les fusionner. Vous avez des grands groupes (pourquoi pas), mais tout cela répond à une logique d'administration.

Même si la question de l'administration ne vous plaît pas, même si les finances, les questions d'argent vous paraissent étrangères et peu intéressantes par rapport au métier que vous faites, je pense que vous avez tort. Il faut vous y intéresser quand on fait ce métier. De toute façon, les finances s'intéressent à vous. Il faut que les fils tiennent ensemble, il ne faut pas vous laisser ficeler, si je peux le dire comme cela, il ne faut pas non plus vous faufiler. Il faut que vous soyez intéressés par ce qui se passe dans vos institutions, comment la question des finances est traitée. Les institutions médico-sociales ont aussi pour caractéristique d'avoir une articulation particulière entre la partie soin et la partie administration. Ce n'est pas la même mission, c'est là que le médico-social, dans cette articulation, a une mission bien précise. Selon le public que l'on accueille on a une mission : les maraudes pour les sans-abri, l'accompagnement des prostitué(e)s, la délinquance, le traumatisme, les demandeurs d'asile, etc. À chaque fois, ce sont des publics très ciblés, donc avec une mission que l'on se donne comme soignant, pour accompagner, soigner. À Primo Levi est inscrit : soin et soutien ; ça parle aussi de ce côté pluridisciplinaire qui existe, à Primo Levi comme dans beaucoup d'institutions

médico-sociales. Il n'y a pas que des psychologues, des psychiatres ou des éducateurs. Il y a plusieurs métiers représentés pour accompagner au mieux ce public-là.
Alors, ça, c'est une mission, mais nous ne pouvons pas, en tant que soignants, rester aveugles ou penser que notre mission, on peut la mener seul, surtout pour ces publics. C'est un public qui n'a rien à voir avec celui que je reçois à mon cabinet en ville ; quand j'ai une famille, un homme, une femme qui fait une demande de soin, le cadre est totalement différent. Il y a un tarif, des honoraires pour une séance, il y a un cadre de transfert dans lequel ces séances se déroulent ; il y a un suivi, une prise en charge, une thérapie. Cela n'a rien à voir avec les objectifs que je peux me donner en tant que psychologue clinicien parce qu'en institution, je ne suis pas embauché comme psychanalyste. On ne peut pas être employé comme psychanalyste, j'y travaille en tant que psychologue clinicien et mes autres collègues soignants, ceux qui sont en contact avec les patients, ont une mission très précise et quand ça déborde de cette mission, on ne peut pas s'en occuper et on le dit comme cela. La mission de notre argentier est bien différente, mais elle est indispensable. Très souvent, à Primo Levi, on a eu des frictions entre les étages ; celui où on reçoit les patients et l'étage où se trouvent les administrateurs (le responsable financier, les personnes qui font la recherche de fonds). Donc, quelques fois il y a des frictions. On peut avoir un responsable administratif et financier qui nous informe qu'au mois d'août, comme on est moins nombreux, on n'aura pas d'interprète. Ceci nous amène à poser la question : « c'est une information ou on peut discuter ? » Voyez déjà une première tension entre les fils. Pourquoi pas d'interprète ? À aucun moment on ne m'a demandé si pour tel ou tel suivi je pouvais diminuer la fréquence ou faire autrement. On ne peut pas m'imposer cela. Voilà une tension où je vais faire valoir ma mission de soignant pour dire que pendant tout un mois, je ne peux pas me passer de l'interprète que je vois deux fois par semaine. Je peux négocier autrement, je peux prendre en compte le fait que l'on n'a pas assez d'argent pour payer l'interprète parce que l'Europe s'est aussi désengagée. Jusqu'en 2013, l'Europe donnait environ 70 % du budget du centre P. Levi. Après 2013, on nous a annoncé que chaque pays devrait s'occuper du soin des personnes qu'il accueille. En France, le ministère de l'Intérieur a dit qu'il nous verserait 50 000 euros au lieu des 700 000 euros versés auparavant. Imaginez bien la difficulté de devoir faire avec ce décalage, donc la question de l'argent on ne peut pas la négliger.
Il faut pouvoir discuter, il faut s'intéresser à ce tissage pour pouvoir tenir un bout de ce fil. Le rôle de l'administrateur est important aussi parce qu'il est

tenu par une réalité qui n'est pas la même que la vôtre. La vôtre en tant que soignant avec votre patient, en tant que travailleur social avec les usagers, avec les personnes que vous accompagnez. L'administrateur est tenu par une réalité très concrète. On a un budget, on a une marge qu'on peut dépasser ou pas et après c'est tout. Donc pas d'interprète que cela vous plaise ou non, par exemple, ou cette année on ne peut pas acheter le matériel nécessaire. Pour lui, ça rentre dans un tableau Excel, si les comptes sont bons, il est bon. Lui, il pourrait faire ce travail ailleurs **:** chez Danone, chez Renault, à Primo Levi ou à la Ville de Paris… Je force un peu le trait pour les taquiner. Évidemment que ce ne sont pas les mêmes enjeux et pas les mêmes tensions non plus. Quand on travaille avec de l'humain, on suppose que même notre responsable financier est sensible à nos demandes, aux problématiques de Primo Levi. Évidemment, on suppose qu'il ne nous impose pas à l'aveugle certains choix, on a la chance de pouvoir discuter, négocier de tous ces choix. Je pense que c'est important de pouvoir faire la différence entre ces deux réalités. Le côté pragmatique du social qui peut être brutal, contre lequel l'administrateur se heurte au quotidien et qui nous préserve, parce que quand mes patients viennent me dire que le soir, ils ne savent pas où dormir, bien sûr que je peux être affecté, que je peux l'écouter ; je ne sais pas quel imprimé remplir, je ne peux pas prendre cette position de toute-puissance ; ce que souvent les patients qui ont été traumatisés demandent inconsciemment. Je vais assumer ma limite, je vais lui dire que pour moi c'est impossible de m'en occuper directement, mais je vais l'inviter à s'adresser à l'assistante sociale et lui dire qu'il a une responsabilité, que l'assistante sociale ne va pas venir le chercher, il doit faire entendre que c'est important pour lui. Vous voyez, d'une certaine manière, quand il est dans le bureau de l'assistante sociale, moi, je ne suis plus habité par cette difficulté d'ordre réel : un manque d'hébergement, d'argent ou autre, je passe à un autre patient. Mes collègues assistants sociaux, eux, sont parfois très en difficulté et disent qu'ils n'ont plus telle ou telle aide, que la personne n'a plus tel récépissé, on ne peut donc plus lui permettre de bénéficier de telle ou telle structure. C'est l'assistant social qui est souvent en première ligne pour dire les limites de ce qui est possible, qu'avec de telles ressources, par exemple, il ne reste à la personne que le 115 et on lui demande s'il veut essayer.

Très souvent les assistants sociaux se baladent avec ce poids ; c'est comme si la réalité était ce papier de verre contre lequel ils se frottent et dont nous, psychologues et médecins, sommes plutôt protégés. Eh bien, je vous propose de faire le même parallèle avec l'administrateur. Il a un budget, il a une bourse avec une certaine somme, c'est une réalité dont nous sommes préservés. Je suis heureux de n'avoir pas à faire tous les calculs nécessaires pour payer les

loyers, et toutes les dépenses de l'institution où je travaille. En même temps je vous dis que c'est une difficulté pour l'un comme pour l'autre. Pour notre responsable financier ce n'était pas spontané de devoir parler avec les psys, pour savoir si on devait accommoder le budget prévu pour les interprètes ou si on pouvait faire d'une autre manière, si on pouvait donner notre avis sur les achats d'agendas ; ce sont des petites choses, mais parfois, pour des crayons, on peut être en conflit dans nos institutions.

J'ai envie de mettre un mot en surbrillance, c'est la *solidarité*. Je ne parle pas de la solidarité que l'on a dans nos devises ou qu'on utilise tous les jours en parlant des personnes qui sont en difficulté, je parle de S1-S2, de ces deux axes qui doivent être solidaires pour que cela tienne. C'est Lacan qui dit que le S2 doit être solidaire. Entre mon responsable administratif et financier et moi, il faut qu'il y ait, de la part de chacun, un pas, une tentative de compréhension de la logique de l'autre, une souplesse, une tolérance, un intérêt pour que l'on accepte l'un et l'autre de se tordre, de se coincer mutuellement dans nos discours pour que ça tienne ; parce que l'institution gérée seulement par des psys, je ne pense pas que ce soit un modèle de réussite, pas plus que par des travailleurs sociaux ou par d'autres métiers. Donc, je pense qu'il y a là quelque chose d'important à prendre en compte et que l'administrateur, d'ailleurs, nous permet de mieux cerner ce que cela veut dire. Pour l'administrateur, « impossible » cela veut dire réalisable ou pas. Si on lui demande des interprètes pour tous les jours de la semaine, eh bien avec ce coût, ce n'est pas possible, ce n'est pas réalisable, il ne peut pas répondre à cette demande. C'est possible trois jours par semaine, pas plus. Donc, avec ça, on va vers un compromis, on va vers un tissage de nos métiers pour que ce soit réalisable. La notion d'impossible, là, est un peu nuancée.

Un autre point que nous devrions apprendre de l'administrateur, c'est précisément la question de la hiérarchie. Pour un administrateur, l'organigramme doit être très clair ; l'organigramme de l'entreprise, pourrait-on dire, la fonction et la place de chacun. Parfois, quand vous travaillez à l'hôpital, c'est implicite mais c'est clair pour tout le monde. On sait quelle est la place des médecins, des psychologues, des travailleurs sociaux, des rééducateurs, du secrétariat, des administrateurs, etc. Tout est dessiné, d'ailleurs, de temps en temps, on le trouve sous forme de dessin, de schéma pour l'organigramme. À mon arrivée à Primo Levi, il n'y avait pas d'organigramme et comme je venais d'une institution qui était très carrée, j'ai commencé à poser des questions gênantes : pourquoi n'y a-t-il pas de psychiatre ? Qui fait des diagnostics ? Qui décide de la manière dont le suivi doit être fait ? À ce moment-là, on a commencé à préciser des choses car nous étions plusieurs à être avec cet

embarras, pour qui c'était un peu flou. Ça fait partie de ce que certains auteurs ont travaillé et que j'entends comme « l'adolescence du milieu associatif ». Ça n'a pas été tout à fait dit ainsi, mais moi, je le traduis comme cela. Le milieu associatif né en 1901 a connu un moment important après-guerre. Les institutions étatiques étaient très fragiles, le milieu associatif a atteint alors un niveau de maturité, un apogée, et puis, aux alentours de mai 68, il y a eu un moment de crise dans ce milieu que l'on doit prendre en compte, où justement l'organigramme était devenu un peu flou, où il ne faisait pas bon être chef de service. Mai 68, ce n'était pas hier ou avant-hier, ça fait maintenant plus de quarante ans. Cet organigramme auquel je tenais était une boussole et les premiers à ne pas être d'accord étaient mes collègues psys. Ils demandaient pourquoi un psychiatre, on est bien entre nous ; c'est un discours que j'avais déjà entendu quand j'étais éducateur ou dans mes premiers postes de psychologue, où « entre nous » c'était cette égalité, cette fraternité à laquelle on tient tant. On est rassurés de croire que l'on est tous égaux, qu'on a enfin évincé celui qui pouvait être chef, qui était plus. On reste entre nous, on se tutoie. Le problème, c'est que cela ne permet pas de faire avancer les choses, on perd du temps quand on croit gommer la réalité de la sorte.

Un troisième point à remarquer, par rapport à l'administrateur. C'est lui qui ordonne la jouissance, mais prenez la jouissance comme un terme presque juridique ; la jouissance d'un lieu, d'un bien, du temps. C'est lui qui distribue les bureaux, qui détermine les horaires, les tarifs horaires. Évidemment, il y a des conventions collectives, des tas de paramètres à prendre en compte ; ce n'est pas un tyran. Il ne décide pas tout seul, ça se négocie et en France, en particulier, on a des ressources syndicales, hystériques ou autres, pour négocier et maintenir cette tension pour que les fils ne soient jamais flasques, c'est toujours tendu. Ça paraît important de garder cette place de l'administrateur comme celui qui ordonne cette jouissance. Parmi les institutions où j'ai travaillé, j'ai vu que les soignants avaient du mal à supporter cela. Là où ils avaient compris, là où ils avaient négocié avec l'administrateur, les tensions étaient plutôt saines, elles servaient presque de filets, pour que les uns et les autres puissent circuler, faire leur travail alors que dans les autres institutions où cela n'avait pas été négocié, cette jouissance était soit trop excessive, soit trop peu importante ; il y avait un vrai malaise de part et d'autre, d'ailleurs. C'est très courant aujourd'hui d'entendre parler de *burn-out*, de situations de harcèlement et d'autres problèmes qu'on trouve au travail. Vous imaginez si on rajoute ça aux problèmes que l'on a déjà avec le public dont on s'occupe, il y a de quoi faire.

Je vais revenir à la question de gouverner, mais avant je vais vous

rappeler quelques chiffres par rapport au milieu associatif, pour vous donner une idée de l'importance qu'il occupe en France. En 2017, il y a un peu plus de 1 300 000 associations actives pour un budget de 85 milliards, ce qui représente 3,2 % du PIB. Parmi ces associations, il y a 165 000 associations employeurs qui gèrent 185 000 établissements, c'est dire la richesse et la densité de ce tissu, tout ça pour presque 1 800 000 salariés, ce qui représente environ 5 % des salariés en France. Les ressources de ces milieux associatifs sont pour moitié du public : conseil régional, la ville, etc.
C'est important de rappeler ces chiffres-là pour se rendre compte du montant, de la présence, de la densité de ce tissu dans lequel on est tous pris et dans lequel on a tous un rôle à jouer. Parfois, ce rôle n'est pas très clair, mais justement il faut se battre pour le faire reconnaître, pour qu'il soit considéré.
J'aimerais vous proposer de considérer l'impossible de ces métiers comme le fait de faire tenir ensemble deux entités, deux fibres qui sont différentes, hétérogènes, qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre. D'un côté, la question du soin, de l'autre la question de l'administration. Comment les faire tenir ensemble alors qu'il s'agit de places différentes. Quel est ce tiers dont je parlais tout à l'heure, ce tiers, comment le saisir ? Est-ce qu'il est implicite, est-ce que, quelquefois, on peut le situer, est-ce que c'est seulement l'argent qui va servir de tiers pour départager. Ce sont des questions à se poser. Quelle est l'articulation, le tissage qu'on peut inventer pour que nos institutions tiennent, parce qu'elles ont un rôle à jouer, c'est pour cela que j'ai rappelé ces chiffres, ce n'est pas du tout accessoire. Vous imaginez si ce secteur n'était pas présent ; il y a des pays où cela n'existe pas, où toutes ces initiatives sont privées ; des pays où une institution comme la sécurité sociale n'existe pas, si vous arrivez avec une jambe cassée il faut montrer la carte bleue.

Une personne de l'assistance : En France aussi, il y a des endroits où ça se passe comme cela.

Omar Guerrero : On y vient, car c'est un modèle qui est très répandu. Pendant vingt ans on a dit que l'Amérique et l'Amérique latine étaient des laboratoires de ce qui allait venir. On y est, justement, avec un système de mutuelles, tu fais bien de le rappeler, avec une loi qui a changé l'année dernière ; mutuelles qui sont obligatoires pour l'employeur à partir d'un certain nombre de salariés. On en vient à une séparation dangereuse entre ce qui était avant assumé par le public et qui le sera désormais par le privé.
Quand c'était du public, on pouvait défendre le fait que l'on est tous égaux, on est citoyens, on cotise. Que l'on soit riche ou pauvre, on peut être reçu

aux urgences alors que dans le privé, ça ne fonctionne pas comme cela. Ce n'est pas le même rapport entre public et privé, le même rapport que j'ai à cet impossible. Je voulais terminer cette évocation de l'impossible et de ces deux axes en gardant toujours en référence que ces deux axes peuvent renvoyer aussi à la relation de couple**,** homme-femme ; place d'homme, place de femme. Comment les articule-t-on ? J'imagine qu'autour de vous, tous les couples que vous connaissez, tous les mariages sont heureux, n'ont jamais de heurts, autres que le bon heurt de la vie de couple. Quelquefois, dans nos institutions, une façon de reconnaître ce tiers qui partage les deux places est de contribuer à leur solidarité, c'est l'intervention d'un professionnel qui incarne pour un certain temps, ce tiers. Je fais référence là à des pratiques que vous connaissez : les groupes de parole, analyses de pratiques ou supervisions. Je mentionnerai l'importance de la psychanalyse dans l'analyse de pratiques et les supervisions. C'était une démarche essentiellement faite par des psychanalystes, qui prenaient en compte ce que Freud a appelé le contre-transfert. Ces trois types de pratiques contribuent justement à ce que ce tissage nous permette de parler du couple, de nos institutions ou du lien social. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle lien tout ce tissu, d'une nation, d'un pays, eh bien ces pratiques contribuent à ce que ce tissu tienne dans une institution ; à ce que l'on ne soit pas seulement pris dans les filets mais que l'on devienne acteur ; d'où l'évocation aussi de Beckett tout à l'heure ; qu'on soit acteur, qu'on assume une part de responsabilité. Nous avons chacun notre part, à notre niveau, qui n'est pas le même mais que l'on peut avoir, à partir de cette place que chacun occupe. Qu'est-ce qui est attendu de moi ? Quels sont les effets que je peux produire autour de moi ? Quelle est la tension de ce nœud que je peux produire, entretenir. Je vais peut-être m'arrêter là-dessus. L'idée, c'est celle d'un métier, vous voyez, comme la profession, puisque métier vient aussi de *ministerium*, de l'administration, vient de comment on gère un savoir-faire. C'est peut-être l'un des enjeux dont nous avons à discuter.

Pascale Belot-Fourcade : Quand tu as parlé des Incas, j'ai trouvé ça tout à fait passionnant. Par leurs signaux ils introduisaient un lien social. Je ne suis pas sûre que ce financier participe au lien social, dans le sens où lui-même n'est plus assujetti à rien du tout. Le signe, le calcul Excel, n'est assujetti à rien d'autre et c'est là que nous avons toute cette évolution de la déshumanisation car nous ne sommes plus assujettis à quoi que ce soit. Donc pour que le système que tu prônes puisse prendre en compte ces deux hétérogènes, cela suppose que ces deux hétérogènes reconnaissent qu'ils sont assujettis à la même chose, même de manière différente.

Omar Guerrero : Je te remercie parce que ça va me permettre d'être plus clair. Il y a un élément, un des fils conducteurs que je voulais faire entendre c'est l'éthique, avec des références comme celle de Kant : « L'éthique ne se mesure pas au possible » et de là il y a tout un développement que l'on pourrait faire sur l'éthique, sur ce que l'on appelle dans nos institutions : la déontologie de chaque métier. Et c'est là quand je parlais de nouage, il ne s'agit pas d'un simple compromis, mais d'une tension puisque je vous faisais un cours de couture, un de mes multiples boulots a été celui de réparateur de machine à coudre. Il y a ce que l'on appelle une tension sur une machine à coudre. Ce réglage est très important et cette métaphore que j'emploie par rapport à ce responsable administratif et financier qui dit qu'il ne peut plus payer. À un moment donné, il a été question de changer le nom de notre association en la gardant association Primo Levi avec toutes les activités qu'il y avait autour : formation, soin, plaidoyer, etc. Et donc à ce moment-là, les soignants, on a tiré sur la corde pour produire une tension et même un mouvement de grèves, d'absence de dialogues, comme cela peut arriver dans n'importe quelle institution.

Pascale Belot-Fourcade : Vous n'avez pas changé de nom ?

Omar Guerrero : On a changé en mettant l'accent sur le soin. Cela ne s'appelle plus Association Primo Levi, mais Centre Primo Levi et cela a été acté devant le conseil d'administration en précisant que l'activité principale du centre était le soin. Et donc, il y a une éthique à laquelle on se réfère et on ne peut pas dire comme dans ce CMPP municipal dont je vous parlais, où je me souviens d'être arrivé un jour où toutes les portes étaient fermées. L'administrateur avait changé les serrures pour nous empêcher de venir travailler un jour où il avait décidé que ce n'était pas possible. Les horaires d'ouverture devaient correspondre à ceux de la mairie, alors vous imaginez bien que pour faire venir des parents qui travaillent c'était compliqué. On s'est battus, c'était un peu plus compliqué car il avait le maire avec lui. Mais pour dire que ces tensions-là, ce n'est pas seulement une question de se soumettre, mais de les régler et de dire le fil, et éventuellement de trouver des compromis. Cette tension-là doit tenir compte d'une éthique et c'est pour cela que j'ai commencé par parler de l'institution médico-sociale, parce qu'on a une éthique par rapport au soin, ce n'est pas la même chose que la déontologie tout simplement que l'on peut trouver dans d'autres institutions, par rapport à la non-concurrence, etc. Dans le soin, c'est un domaine tout à fait différent où l'éthique concerne autre chose, l'humain au sens large, pour

certains on va parler de secret médical, de secret partagé. On est concernés par quelque chose de totalement différent et c'est important que ça puisse servir de référent commun. C'est là le but de cette tension. Quand je parlais de faire entendre ou d'être entendu, c'est qu'on se mette d'accord, si on est un centre de soin il y a une éthique qui doit être commune. Je vous donne un exemple : quand on manquait de moyens (on manque toujours de moyens, mais on veut croire qu'on sort la tête de l'eau depuis 2013, l'année où l'Europe a arrêté de financer), on a retrouvé un équilibre qui existait avant mais, évidemment, il a fallu passer par beaucoup de recherches de fonds privés. Alors va-t-on accepter que Mac Do, qu'Adidas, qui fait fabriquer ses chaussures par des enfants – que par ailleurs parfois nous recevons –, que d'autres grandes entreprises financent notre centre ? C'est une question. On a donc demandé la constitution d'un comité d'éthique, c'est en cours actuellement avec les administrateurs, c'est une manière aussi de les sensibiliser à cette éthique commune. À un moment donné, on nous a invités à recevoir des journalistes, pour mieux faire connaître notre centre et donc nous permettrait de recevoir plus d'argent. Au départ on a donc reçu quelques journalistes, fait quelques conférences de presse pour parler de notre clinique, tout en étant très réservés, avec la pudeur d'un clinicien et là, les journalistes voulaient des photos de nos patients et voulaient que l'on raconte des récits un peu plus croustillants. Ils nous disaient que chaque fois que l'on s'approchait de ce qui fait fantasmer leur public, on utilisait des mots un peu vagues comme abus sexuels. Ils voulaient savoir comment c'est arrivé, ils demandaient à photographier des patients dans la salle d'attente et là, on a refusé. Voilà, cette référence commune à l'éthique nous a amenés à prendre position. On a repris cela avec l'administrateur en posant nos conditions à l'égard des journalistes puisqu'il y a eu débordements. S'ils veulent des photos et que c'est une condition pour eux, ce n'est même pas la peine de leur proposer un entretien, nos conditions éthiques, les voici : nos patients ne sont jamais sollicités par la presse, jamais de photos, de récits qui pourraient les mettre en danger ou mettre en danger la confidentialité des suivis. On a fait un colloque sur la pudeur, il y a deux ans, on est en plein dedans. Comment on va accepter de dévoiler d'un côté et de l'autre d'utiliser la pudeur comme un outil thérapeutique. Tout cela pour vous expliquer ce qui pourrait être une éthique commune. Cependant, un jour, un médecin, au Conseil d'administration vient dire que les patients qui sont là depuis longtemps, on pourrait les proposer pour une conférence de presse et comme cela le centre serait très connu. De temps en temps, il faut donc revenir sur cela. Il y a quelqu'un qui a fait une très jolie métaphore par rapport à ce tissu pour que ça fasse un manteau, que ça nous couvre comme le lien social,

c'était d'ailleurs une référence aux Grecs par rapport au tissage. C'est donc en termes d'éthique que je réponds à ta question.

Une personne de l'assistance : Si je peux rajouter quelque chose, Il y a l'éthique qui vous lie et puis il y a le projet commun, le projet d'établissement, qu'on soit directeur financier, médecin. Tous les professionnels de votre structure sont réunis autour du même projet d'établissement, ça a du sens aussi, non ?

Omar Guerrero : Oui, mais c'est pour cela que je parlais de niveaux de responsabilités différents, c'est-à-dire que si je suis à l'accueil, à la recherche de fonds ou responsable de la page Internet, le contact avec les patients et le niveau de responsabilité n'est pas le même. Évidemment, on est tous tenus par un projet commun, mais ce projet lu par les uns et les autres peut avoir un sens un peu différent. La personne qui s'occupait de la page Internet, il y a quelques années, nous disait que des photos des patients pourraient booster nos pages. Et faire que cette page soit très connue et donc faire que nous obtenions plus facilement des dons et ça va dans le sens d'un projet commun. Là, il fallait rappeler certaines choses qui pouvaient lui échapper, soit par manque de sensibilité ou d'intelligence au sens premier ; dans le sens de lire entre les lignes, d'avoir l'intelligence d'un projet. Un projet commun peut incarner cette communauté, cette une référence, mais cela ne suffit pas. C'est pour cela que j'insiste sur la référence éthique qui nous engage autrement.

Une personne de l'assistance : Et sur la nécessité de discuter ensemble.

Omar Guerrero : Oui, exactement. J'ai peut-être parlé trop rapidement de groupes de parole, d'analyses de pratiques, de supervisions, mais évidemment que déjà, au cœur de l'institution, la pratique des réunions de staff et de synthèses contribue justement à un nouage hebdomadaire de ce travail commun. Parce que par rapport à un projet commun – je reviens au CMPP municipal –, le directeur financier, lui, il faisait carrière, peu lui importait que l'on reçoive des adultes, des enfants, pour lui c'étaient des chiffres. Projet commun : oui, mais surtout, il savait qu'il faisait carrière à la mairie, qu'il était fonctionnaire et si ses comptes étaient propres chaque année, c'étaient des points en plus, il allait briller plus, mais le contenu, malheureusement, il s'en détachait très facilement. Il fallait que le psychiatre, chef de service pour la partie soin, lui rappelle de temps en temps qu'il y a des choses que l'on ne peut pas faire comme certains projets que, naïvement, il pouvait proposer pour faire plus d'argent. Il proposait des activités qui pouvaient mettre en danger la

confidentialité des enfants qui étaient suivis au centre ou des projets qui n'avaient pas de but thérapeutique. L'activité théâtre, dont je parlais tout à l'heure, c'est une activité réfléchie autour du soin pour avoir des effets thérapeutiques justement. Ce projet peut faire lien, peut faire un pour tous, mais cela ne suffit pas. Il faut broder autour pour que l'éthique nous engage autrement.

Une personne de l'assistance : On ne sait pas, le contexte étant très difficile et se durcissant, il se peut qu'un jour vous soyez confrontés au fait qu'il n'y ait plus d'argent et qu'il y ait cette proposition-là, que feriez-vous ? Est-ce que vous diriez non, quitte à ce que le centre ferme, ou est-ce qu'il y aurait un compromis possible pour continuer à être ouvert et à fonctionner ?

Omar Guerrero : Le contexte social étant ce qu'il est actuellement, ce jour est déjà arrivé il y a quelques années avec des propositions très compliquées et on a déjà dû faire des choix. On a eu des années où il a fallu accepter qu'au mois d'août, on n'avait pas d'interprète. Le fait de le savoir en amont nous permettait de travailler cela avec les patients. On pouvait leur dire que pendant ce mois-là, on ne pourrait pas les recevoir avec un interprète.

Une personne de l'assistance : Cette évolution a bien été travaillée avec un directeur financier, un responsable financier qui a permis une remise à niveau des finances dans un but commun, partagé, pour permettre à l'association de perdurer. Son rôle est aussi constructif dans ce cheminement-là. On ne se retrouve pas dans une situation où les administratifs ne comprennent rien au soin et les soignants qui ne comprennent rien à l'administratif. Il est peut-être possible de travailler ensemble sur des sujets partagés avec une éthique commune sans avoir forcément une dichotomie entre les deux mondes. Aujourd'hui, on ne peut plus fonctionner comme cela. Peut-être à la mairie, qui nomme le directeur financier sans lien entre l'envie de la personne de se retrouver dans un environnement de travail spécifique et son envie de faire carrière, ce sont des choses différentes aussi.

Omar Guerrero : C'est une caricature que je vous propose, comme lorsque vous regardez une caricature sur un journal, les traits du personnage sont exagérés et vous l'identifiez tout de suite. Donc, là, vous avez identifié des personnages que vous avez croisés dans votre parcours, mais ça ne veut pas dire que toutes les institutions fonctionnent comme cela et même Primo Levi, dont je peux me plaindre sur tel ou tel point, a un fonctionnement plutôt

agréable. Comme dans toutes les institutions il y a des moments de crise. Il y a six ans, il y a eu un *turn-over*, il y a une partie des professionnels qui a été renouvelée. Il y a donc des choses qui s'aménagent autrement. Au-delà du trait un peu chargé que je vous ai proposé, évidemment, je ne suppose pas que toutes les institutions soient en même temps en crise et que vous ayez affaire à une hétérogénéité trop importante entre ces deux fils. L'important, c'est que nous aussi, en tant que professionnels, on ait un engagement et une intelligence de ce qui s'y passe et que l'on ne soit pas seulement pris comme des poissons dans ce filet pour ne pas être dans une position où on ne fait que suivre. Il y a des choses à dire, à défendre et pas seulement ; le responsable administratif et financier dont je vous parle, c'est en même temps quelqu'un de très humain. Il y a quelquefois des choses qui lui échappent, une fois il s'est heurté à des psys qui étaient là depuis le début et qui peuvent réagir de façon presque sectaire ou violente, qui se braquent aussi. C'est plus facile de reprendre des choses en réunion ou en tête à tête, justement, pour que ce tissu tienne et que l'on soit solidaires. Parfois, la référence à l'éthique peut aider et parfois elle est inaudible. Il ne faut pas généraliser et diaboliser les uns et les autres. C'est pour cela que je parlais aussi d'un effort de traduction, de lecture mutuelle, d'un pas qu'on fait vers l'autre. C'est pour cela aussi que l'on peut faire le parallèle avec le couple. On ne va pas dire que dans tous les couples chacun est borné sur sa position d'homme et de femme, sinon on ne trouverait aucun couple qui marche, l'espace de quelques semaines.
Je vous dirai que dans les couples homme-homme ou femme-femme, les deux positions restent différentes, il y a une place d'homme et une place de femme, même si cette relation-là cherche à la gommer, ce qui peut être légitime pour eux, mais les deux places restent différentes, c'est pour cela qu'ils connaissent les mêmes problèmes.

Une personne de l'assistance : Il y a une chose qui m'a frappé, tout à l'heure, vous aviez parlé de toute-puissance qui, finalement, était passée d'une personne à l'autre en dé-corrélant l'administrateur qui va décider. Dans mon expérience, c'est bien ça qui est complexe ; c'est à celui qui a les cordons de la bourse de décider avec cette équipe, avec des choix tout à fait complexes et, a contrario pour le gestionnaire, très difficiles à porter.

Omar Guerrero : C'est difficile à porter si ça se passe un peu comme vous le dites, mais il y a des choses à négocier. J'ai vécu des grèves, des pétitions de différents salariés, ce sont des choses possibles. J'ai été sensible à ce que disait Pascale, tout à l'heure, par rapport à l'éjection du sujet. Il est éjecté quand

on est sur un tableau Excel, il n'y a pas de place pour la petite bourde, pour le lapsus, pour l'oubli, le retard, ça ne rentre pas ; alors que nous travaillons tous avec ce qui va un peu de travers, avec ce qui dysfonctionne, avec ce qui est de l'ordre de l'humain mais avec du subjectif. Quand l'administrateur ne l'entend pas et que vous dites qu'en dernier ressort c'est lui qui décide, parce que c'est lui qui a les moyens financiers, il y a alors un moment de crise, de tension, c'est ce qui est arrivé à Primo Levi en 2006. On signifie que l'on ne peut pas travailler comme cela, alors qu'on cherche avec ce public, qui a déjà été éjecté. Les personnes qui viennent à Primo Levi ont déjà été éjectées dans des situations de tortures ou de persécutions, leur humanité et leur subjectivité ont été menacées, niées, balayées donc on ne peut pas renouveler cette opération, au contraire on travaille avec eux cet accompagnement, cette thérapie. La prise en charge de ces patients est particulière en ce sens que l'on accompagne le retour d'une subjectivité, On doit la valider, l'accompagner pour qu'elle ressurgisse, donc on ne peut pas en même temps la nier. Alors quand il y a eu des moments où l'administrateur disait : « C'est comme cela, il y a une réalité, je décide, je tranche, c'est comme cela », c'est là qu'on peut en venir à des compromis. Je vous ai parlé d'un mois d'août sans interprète, on a proposé que ce soit sur deux mois et que l'on fasse une semaine sur deux. On introduisait là un critère thérapeutique ; pendant les deux mois on pouvait quand même maintenir une thérapie, non pas hebdomadaire, mais tous les quinze jours, mais il n'y a pas de rupture violente pour des personnes qui sont en situation difficile. C'est une façon de modifier ce tissage.

Une personne de l'assistance : Le gestionnaire peut justement participer à cette mesure

Omar Guerrero : Oui, bien sûr. Il faut le lui faire entendre et c'est pour cela que je disais aussi qu'il ne faut pas le prendre pour un idiot non plus, il faut le sensibiliser.

Pascale Belot-Fourcade : Il faut le prendre pour quelqu'un qui est en grande souffrance !…

Omar Guerrero : Mais oui ! Cela témoigne parfois d'une angoisse très grande, de situations difficiles pour les décisionnaires. Donc, quand je disais qu'il ne faut pas les prendre pour des idiots, j'ai l'expérience de certains collègues psychanalystes qui vont voir l'administrateur et qui lui disent : « Tu ne tiens pas compte du grand A ». Ces situations concernent aussi les médecins,

la collègue juriste venue par exemple rappeler la loi 2002 C, etc. Chacun dans son domaine peut vraiment aller à l'extrême et être sectaire, sans le vouloir. C'est là que je dis que chacun a son niveau de responsabilité, que ce soit le psychologue clinicien, le juriste, le travailleur social, le médecin ou les accueillantes, chacun fait un pas pour se rendre audible, c'est ça contribuer aussi au tissage. Si je n'aime que moi, que ma façon de dire, dans ce jargon partagé entre tel ou tel métier, si je ne fais pas un pas vers l'autre pour me rendre audible, comment partager une éthique commune, un projet commun d'établissement ? Avec l'exemple des interprètes, on explique pourquoi une rupture de soins est un problème pour nombre de patients. On peut essayer d'envisager les choses autrement. J'accepte moi aussi de diminuer le nombre de mes rendez-vous, mais en introduisant de l'acceptable. Pour l'administrateur et son tableau Excel, l'opération revient au même. C'est une solution trouvée pour se rendre audible et permettre ce nouage avec l'autre.

Une personne de l'assistance : Les directeurs d'établissements sociaux sont avec des tableaux Excel, mais aussi, c'est à eux que revient l'élaboration du projet d'établissement, la mise en place d'une éthique, ce n'est pas aussi tranché que vous le disiez tout à l'heure.

Omar Guerrero : Oui, mais le projet d'établissement ne se fait pas sans vous. J'ai envoyé des piques tout à l'heure à l'égard de certaines catégories, mais j'ai vu des travailleurs sociaux à qui l'on proposait une participation à l'élaboration du projet répondre qu'il fallait leur envoyer un écrit. Il n'y a pas eu d'écrit, pour eux, il y avait trop de monde à la réunion, ils n'ont pas parlé. Ça s'est fait avec les trois personnes qui ont parlé qui n'étaient pas forcément les travailleurs sociaux. Ce sont des situations dont j'ai été témoin.

Une personne de l'assistance : Est-ce que vous avez aussi pensé la gouvernance de l'institution en pensant à un tissage entre d'un côté les professionnels et de l'autre les patients dans le cas de votre institution, en tout cas la question de la participation.

Omar Guerrero : Dans le soin, c'est un peu particulier. Je ne l'envisage pas comme une association de consommateurs qui répond à ce discours libéral plutôt. Je n'ai pas obtenu satisfaction de mon produit, donc je me plains, je demande remboursement. Là, il y a une prise en compte du client, mais moi, je ne reçois pas des clients et cette position par rapport au savoir, au savoir-faire du clinicien – et là, je sais que je serai en désaccord avec des collègues

qui, eux, sont pour des tentatives qui ne sont pas nouvelles, ça existe depuis quelques décennies –, d'associer les malades, d'associer des ex-patients de l'hôpital psychiatrique, pour participer à de nouveaux développements. Pourquoi pas, mais dans ma pratique à Primo Levi, ou dans les CMPP dans lesquels j'ai travaillé, ça ne se pratique pas et la place est différente. Il y a une demande que l'on adresse au clinicien ou à l'institution, une demande par rapport à quelque chose qui nous échappe et quelque chose qui est paradoxal, car comme le disait Pascale tout à l'heure, c'est quelque chose d'intime. On emmène l'enfant parce qu'il fait pipi au lit, on ne sait pas pourquoi, ça nous échappe, on est les parents, on l'aime beaucoup, on pense faire tout ce qu'il faut pour notre enfant et il a un symptôme qui se met à clignoter, et ça nous échappe et on ne sait pas pourquoi. Quand on s'adresse au clinicien, le pédopsychiatre ou le psychologue qui va le prendre en charge, on suppose que ce clinicien sait ce qu'il va faire, qu'il sait l'acte, la thérapie qu'il faut pour que cet enfant aille mieux, pour que le symptôme se calme, disparaisse et que tout rentre dans l'ordre mais en tant que parent, en tant qu'enfant ça échappe. Comment demander à ces parents ou à cet enfant, ça pourrait être aussi légitime, de noter l'institution, de participer à un projet d'établissement ? C'est très compliqué parce qu'ils sont pris dans un mouvement de transfert. On fait confiance à l'institution, au professionnel qui nous a reçus la première fois, etc. C'est une relation très délicate, mais qui pour nous, psychanalystes, est une institution ; c'est le cadre qui permet que mon intervention thérapeutique ait des effets. Si je rapporte un rêve à un ami au café, qu'il me dit : « Ah, tu as encore rêvé de cette fille, ça veut dire que tu es amoureux d'elle. », mais si je le dis à mon analyste et qu'il prélève un mot et me dit : « Ah, la fille », qu'il souligne un mot, je vais penser qu'il veut me dire quelque chose que je n'avais pas entendu. Il a autorité clinique, autorité pour entendre quelque chose qui m'échappait et donc je vais le prendre au sérieux. Ça va me préoccuper pendant deux ou trois jours et je vais revenir le voir en lui disant qu'il avait raison, alors qu'il a juste dit « Ah ». Ça peut paraître magique, mais c'est cela le transfert, je lui fais confiance au point de prendre son « Ah « (parfois un rire ou une interprétation), comme une coupure. Cela va avoir des effets car la fois suivante, je reviendrai en disant qu'il avait raison. Je vois les choses autrement.

Je vais envisager une relation tout autrement. Est-ce que je vais aller sur une espèce de site Internet ou de réseau pour « liker » mon analyste, pour dire je « kiffe » mon analyste. Il a bien fait ou pas, parce que ce jour-là je suis arrivé cinq minutes en retard et il m'a fait la tête, ou il m'a fait la remarque, ou il n'a pas voulu me recevoir.

Une personne de l'assistance : Puisque vous percevez le pouvoir d'agir des patients comme une notation, une évaluation, ou peut-être que le pouvoir d'agir des patients peut s'inscrire dans quelque chose de l'ordre du collectif, responsabiliser la personne, lui faire confiance sur certaines choses ? Ça n'enlève rien au rôle de l'analyste.

Omar Guerrero : J'ai pris ce volet-là de la notation, c'est le plus compliqué et parce que j'en ai entendu parler. Il y a une marge d'évaluation dans laquelle on a voulu que les usagers se prononcent, mais prenons d'autres choses. Par exemple, la durée des séances. Est-ce que vous seriez pour que l'on demande aux patients quelle est la bonne durée des séances au CMPP ? Est-ce que vous avez une idée de la durée qu'il faut ?

Une personne de l'assistance : Cela dépend des situations. Avec un enfant autiste, je peux être trente minutes en séance et avec une adolescente psychotique, je ne sais pas… quarante-cinq minutes.

Omar Guerrero : Je pourrais vous parler de la tête du médecin directeur quand il m'a vu sortir au bout de cinq minutes de séance avec un enfant, me demandant si j'avais oublié quelque chose dans la salle d'attente. Il m'a convoqué dans son bureau. Comment le faire entendre au responsable administratif ou financier ? Dans quel tableau Excel vous allez mettre cela, c'est compliqué ? Comment va-t-on demander aux parents, parents qui parfois s'étonnent que la séance soit finie au bout de quarante minutes ? Est-ce que c'est aux parents de décider ? Je faisais référence à ce savoir, aux connaissances, quand vous allez voir votre médecin, qu'il a fait l'ordonnance, qu'il a fait le bon diagnostic en dix minutes, que voulez-vous faire à la onzième minute ? Boire un café ou parler des primaires !!! Pourquoi pas, mais ce n'est plus thérapeutique. Je pense que vous-même, peut-être en tant que patient, vous avez une idée de ce qu'il faudrait comme durée pour que vous vous sentiez bien, accueilli, considéré, suivi par votre médecin traitant. Mais il y a des choses que vous ignorez.

Une personne de l'assistance : Ça dépend si on a des ressources ou pas.

Pascale Belot-Fourcade : Oui, c'est supposer une participation. Ce qui n'est pas tout à fait pareil que le paiement d'un honoraire. Quand on prend une chambre d'hôtel, on ne paye pas des honoraires. Il y a effectivement quelque chose sur le lieu de vie, sur l'organisation d'un lien de convivialité. Dans une

demande de soin on n'est pas dans une convivialité. Parfois, on est obligé de remettre du voile, tu as parlé de rétablir la pudeur et le voile, ou parfois faire une interprétation qui est une coupure. Vous participez à la remise du voile effectivement pour que les gens puissent se déployer dans du social, alors qu'ils auraient envie de se cacher et de ne plus exister. C'est un rôle important. Il peut cependant arriver que vous soyez obligé d'interpréter.

Une personne de l'assistance : De déchiffrer.

Pascale Belot-Fourcade : Oui, de déchiffrer. Ce ne sont pas des situations tout à fait superposables. Il y a des lieux où ce n'est pas possible et des lieux où cela devient possible d'interroger des résidents.

Une personne de l'assistance : L'interrogation ne doit pas seulement être dans l'évaluation. Sur un lieu de soin, on peut imaginer qu'il y ait quelque chose de l'ordre du collectif, comme l'accueil. Il y a des interactions au niveau de l'accueil. Il peut y avoir une cafétéria, il peut y avoir des patients qui sont dans l'attente, peuvent prendre la décision de servir du café à d'autres personnes et cela fait partie du collectif de l'accueil, sans être dans quelque chose de l'évaluation. C'est plutôt dans ce sens-là.

Pascale Belot-Fourcade : Ce n'est pas tout à fait pareil au centre Primo Levi ; vous avez intégré l'accueil au soin et c'est d'un autre ordre.

Omar Guerrero : Il y a deux salariés qui travaillent à l'accueil, qui se relaient. Elles sont parfois là toutes les deux. La notion d'accueil est très importante. Maintenant, j'entends votre remarque double. J'avais pris le biais de l'évaluation, mais il n'est pas le seul et j'ai vu aussi des initiatives dans les hôpitaux psychiatriques, des patients qui tiennent le secrétariat ou autre. En même temps, cette structure que je vous proposais pour l'institution médico-sociale et où je mettais l'accent sur l'institution médico-sociale, elle est moins visible dans d'autres institutions. Si on est à l'usine, le seul but est commercial, lucratif, on n'a pas à penser à donner une grande place à l'humain. En même temps, on voit que si je réduis un peu trop la place de l'humain, ça devient de l'esclavage, je peux transgresser la loi. Je vais être obligé de me tenir à un niveau acceptable. Maintenant, cette logique de ces deux places hétérogènes existe partout, à partir du moment où on commence à parler, cette logique double est active. Quand on va acheter le pain, quand on consulte le médecin, quand on demande l'heure à un passant dans la rue, à chaque

instant, il y a ce jeu de places qui s'installe et qui installe une dissymétrie. Ne serait-ce que le fait de parler, il y en a un qui parle et un qui écoute. Quand vous posez une question, c'est vous qui parlez et moi, je vous écoute. Il y a cette alternance de ce lien qui permet qu'on cohabite. Maintenant, évidemment, on peut penser ces deux axes, dont je parlais tout à l'heure et penser aux usagers d'un CHRS. Il y a des choses pour lesquelles ils vont pouvoir se prononcer : la propreté, tout ce qui concerne l'hôtelier. Pour ces prestations-là, ils peuvent se prononcer, donner leur avis, il y a plus ou moins de place pour prendre en compte ces avis. Il y a des choses sur lesquelles ils ne vont pas se prononcer. Ils n'auront pas le droit de proposer des modifications des heures d'ouverture de l'accueil.

Une personne de l'assistance : On peut leur poser la question, leur demander leur avis. Certains le donnent sans qu'on leur pose la question.

Pascale Belot-Fourcade : Vous avez déjà eu des réunions ?

Une personne de l'assistance : On a des conseils de la vie sociale, il y a une partie comme ça et une partie qu'on travaille. La participation collective des résidents peut avoir des effets thérapeutiques.

Omar Guerrero : Là, vous voyez, quand vous parlez de projet de soin, c'est ce qui se passait à l'hôpital. C'était organisé, il y avait une visée thérapeutique. On pensait que ça pouvait aider à une socialisation, un retour vers une intégration sociale. Il y a des choses qui ont été essayées, certaines intéressantes, d'autres moins. On a toute latitude pour essayer des choses, mais quand il y a un projet thérapeutique avec une visée thérapeutique. Quand vous allez voir votre médecin qui partage son cabinet avec d'autres médecins, ça ne vous vient pas forcément à l'idée de vous occuper du café pour tout le monde. Vous êtes à une place de patient, vous patientez. La différence des places est très claire. Il y a d'un côté les médecins qui viennent de temps en temps accueillir un patient dans la salle d'attente et vous, vous êtes un patient. Votre avis ne va pas intervenir pour décider de la couleur du mur de la salle d'attente. Oui, on peut dire qu'il faut savoir rester à sa place. Ce sont les médecins qui vont décider de la couleur du mur, ils ne s'occuperont pas de l'avis des patients. Même si c'est très à la mode aujourd'hui, les médecins ne feront pas une pétition en ligne pour demander votre avis. Je pense qu'il faut faire cela avec un peu plus d'intelligence. Il faut connaître le but ; si pour vos résidents le but c'est de les accompagner à une responsabilisation, à ce que leur avis compte

et entre dans un cadre (il y a tout un processus pour ça) c'est très bien, je suis pour. Cette hétérogénéité des deux places, on l'accommode un peu. On va voir les résidents d'un côté et à ce moment-là, on va voir les professionnels en place de S1, d'autorité, de décideur, C'est vous qui savez pourquoi vous décidez de telle ou telle activité, des heures d'ouverture. Moi, en tant que clinicien, je sais pourquoi j'arrête une séance au bout de quinze minutes avec ce patient-là, lui non, pas forcément. Il entendra peut-être après coup, je fais le pari qu'il entendra, il me fait confiance pour ne pas trop râler quand la séance lui a paru trop courte ; je fais le pari qu'il va faire confiance au professionnel que je suis, qu'il accepte cette coupure. Là encore, en tant que professionnel, je suis en place de S1, lui, il est en place de S2 et tout l'accompagnement du psychanalyste c'est d'inviter ce patient qui vient à chaque fois se mettre en position secondaire jusqu'à ce qu'il s'autorise lui-même à être en position d'autorité de quelque chose. À redevenir sujet.

Oui, on est tenu par un pacte. Là, tu parles de pacte, moi, j'aimerais le lier par rapport à ce que je disais du cadre. Du moment où on s'adresse à un autre, avec le mot que l'on utilise pour cette personne, on installe un cadre. Quand vous vous adressez à des usagers, à des résidents, à des patients, vous installez des cadres différents et c'est un cadre qui engage. Le patient qui vient à Primo Levi, il sait qu'il vient en tant que patient et non demander un logement par exemple, il ne vient pas pour dire toute la vérité sur son récit. Il vient pour une demande de soin, le reste peut être accessoire, secondaire. Lui et moi sommes tenus par ce pacte qui nous nomme l'un et l'autre (clinicien et patient). C'est un cadre très précis et c'est très important. Quand vous parlez de ce S2, de cet axe secondaire qui pourrait être représenté aussi par les résidents, bien sûr, à ce moment-là, ça implique ce petit déplacement dont je ne parlais pas au tout début, mais qui peut exister sans être parfaitement superposé, ça peut se concevoir. Mais à ce moment-là, oui, dans quel cadre, dans quel but, par quel pacte êtes-vous tenu à ce moment-là ? La question s'est posée de savoir si on allait proposer des ateliers à Primo Levi. Est-ce que les cliniciens vont participer aux ateliers ? Est-ce que ce sera des bénévoles, alors qu'on a toujours refusé que des bénévoles soient en contact avec les patients. ? Est-ce que ce sera un étudiant qui animera l'atelier théâtre ou un professionnel qui participera dans le cadre d'une association qui serait association partenaire ? Les interprètes sont professionnels et donc ils sont tenus à une confidentialité, au secret professionnel, ils sont diplômés, ils appartiennent à une entreprise de traduction, et ce n'est pas un proche qui va traduire. Je parlais de pudeur, tout à l'heure, c'est une façon d'être cohérent avec ce but de maintenir un projet qui se décale un petit peu d'autres centres avec lesquels on travaille comme

associations partenaires. Des collègues, à Bordeaux, s'y prennent autrement. Eux, à chaque séance, ils sont huit dans la pièce, l'interprète joue un rôle de médiateur. C'est une façon de pratiquer qu'ils argumentent. C'est un cadre un peu différent qu'ils proposent. Ce sont des choses qu'il faut questionner en permanence, c'est possible de déplacer un peu ce jeu, mais ça peut être dangereux (je comprends ton « coup de gueule », Pascale) parce qu'il y a eu des débordements car on a cherché une inversion et on a produit des choses malheureuses. Je vous donnais l'exemple de la salle d'attente où on se retrouve avec une salle d'attente peinte de n'importe quelle couleur à vouloir suivre les désidératas de patients qui n'avaient rien à dire là-dessus. Il n'y avait pas de but thérapeutique. Il y a des ateliers en réflexion actuellement et d'autres qui ont été mis en place il y a un an ou deux et qui sont très intéressants parce qu'il y avait une réflexion ; un groupe d'écriture pour enfants et un groupe de théâtre pour adultes. Ce n'étaient pas forcément les patients qui avaient demandé, ils nous ont fait confiance. Une tentative faite il y a dix ans n'avait pas marché. Rien n'empêche des tentatives si on reste dans un cadre, dans une mission qui fait boussole pour nous tous. Actuellement, on manque de clarté pour nos missions.

Une personne de l'assistance : Parfois, il faut rester à sa place, c'est important ; que ce soient les professionnels, les patients ou les résidents.

Omar Guerrero : La place, c'est ce qu'on appelle aussi un signifiant. C'est de là qu'on parle et on est pris dans ce pacte de parole. Le patient qui vient très angoissé parce qu'il va être mis à la porte de son foyer car il a eu un refus à sa demande d'asile, il lui reste trois jours pour quitter le CADA, il demande que je passe un coup de fil et que je fasse une lettre pour justifier de je ne sais quoi. Bien sûr, je peux être tenté de sortir de ma place, de jouer à l'assistante sociale, mais je ne sais pas quels sont les bons termes. Ça m'est arrivé avec mes premiers patients de faire des attestations de suivi pour l'avocat. J'avais fait une lettre qui mentionnait qu'il avait subi des sévices, la lettre m'a été retournée par l'avocat car le juge l'a refusée en indiquant que je ne pouvais être un témoin. Je suis retourné à ma place pour dire qu'en tant que professionnel, je pouvais constater un symptôme cohérent avec le récit que faisait le patient. À ce moment-là, ça peut être utilisé dans la procédure mais de façon très partielle. Le psychologue constate ça pour cette partie seulement et c'est très important pour ces personnes-là, car suite à des tortures et des sévices, il n'y a plus de hiérarchie, tout est écrasé, tout revient au même et toutes les personnes sont les mêmes. C'est pour cela que si on peut contribuer

à remettre chacun à sa place… oui, mais ce n'est pas toujours facile. Même à Primo Levi, pris par l'angoisse que suscitent nos patients, on va parfois titiller l'assistante sociale parce qu'un patient a fait une demande de rendez-vous depuis plusieurs jours sans réponse. Oui, mais l'assistante sociale n'a pas de place. Ce n'est pas à moi, en tant que psychologue, de lui mettre la pression. Ce sont des petites tensions qu'on règle peu à peu pour que chacun, à sa place, on ne fasse pas un nœud mais qu'on tisse quelque chose. Je ne sais pas si l'image vous parle, après ce que je vous ai dit d'un métier.

Une personne de l'assistance : Je pense qu'en tant qu'établissement médico-social, on a de plus en plus de difficultés à travailler avec le soin, à l'hôpital notamment, avec des patients qui font l'aller-retour, pour qui on a appelé les pompiers trois fois dans la journée ; on peut se rendre compte de ce qu'est le soin aujourd'hui et dans sa fonction curative, mais « le prendre soin », c'est autant du côté des soignants que de l'éducatif… Ce « prendre soin », on le retrouve de moins en moins dans nos structures.

Omar Guerrero : La notion de « prendre soin », je l'attrape au vol car c'est une expression que l'on utilise nous aussi, alors que c'est une institution sur laquelle est inscrite : soin et soutien aux personnes victimes, etc. Quand on dit « soin », quand on est obligé de le définir pour des journalistes, des partenaires associatifs ou autres, on dit que « soin », ce n'est pas seulement la thérapie, nous prenons cela au sens large et c'est « prendre soin », et on le déplie. Nos médecins disent parfois que pour pouvoir ausculter un patient, il faut trois ou quatre séances avant de savoir où il a mal, avant de pouvoir lui prendre la tension. Quelqu'un qui a été attaché dans le noir pendant six mois, ou même plus, qui a eu des problèmes de vue, qui a été fracturé, ressoudé à l'envers… Vous ne pouvez pas lui mettre d'emblée un appareil pour mesurer la tension. C'est très difficile aussi pour le kiné. Avec le médecin et le psychologue aussi, on ouvre et c'est seulement avec cet écheveau, avec toutes ces fibres mélangées qu'il amène, que l'on commence petit à petit à essayer de discerner, de séparer, de savoir ce que je vais pouvoir prendre en charge, ce que j'accepte de représenter comme manque, de dire : ça, je ne pourrai pas, mais il y a un professionnel qui va pouvoir dans la même maison prendre une spécificité et commencer à séparer tout ça. Ça fait partie du travail et c'est déjà du thérapeutique. Mais ça ne se fait pas d'emblée.

Une personne de l'assistance : Même si les professionnels ont chacun leur spécificité, il n'est pas rare que l'assistante sociale entende une personne se

plaindre de mal aux dents et l'infirmière en entende une demander la CMU… Chaque professionnel a cette mission d'accueil et d'hospitalité et, à partir de là, de réorienter la demande et de l'accompagner dans cette demande.

Omar Guerrero : On réceptionne cette demande, on est responsable. Ce que Lacan a utilisé, ce qu'il appelle « discours », c'est l'adresse. C'est aussi une façon d'accuser réception. Quand le patient, le résident, l'usager nous adresse quelque chose, c'est de lui dire qu'on est dans la relation, dans ce pacte de parole, j'ai reçu quelque chose même si je ne peux pas le traiter. On va en faire quelque chose.

Une personne de l'assistance : En tout cas, ça nous donne une responsabilité.

Omar Guerrero : Oui, la parole engage.

Une personne de l'assistance : Dans votre pratique, vous est-il arrivé de faire le constat qu'une personne qui venait consulter au centre dise des mensonges ?

Omar Guerrero : Il y a deux personnes qui vont aller en prison pour avoir fait semblant d'être victimes des attentats. À Primo Levi, c'est rare. Cela m'est arrivé une seule fois sur plus de dix ans de pratique. Ce qui est moins rare, c'est qu'il y a des personnes qui ne renraient pas dans le mandat de P. Levi. Ce mandat est calé sur la convention de Genève, on ne reçoit que des personnes qui ont été victimes de sévices, pas les bourreaux, et la seule exception ce sont les enfants-soldats qui ont été des deux côtés comme l'indique la convention de Genève. Il m'est arrivé à plusieurs reprises, mais ça reste rare, de voir des personnes qui, au bout de six mois, me disent qu'avant d'avoir été victimes elles avaient été enrôlées de force alors qu'elles étaient jeunes, ou des personnes à qui on a refusé le statut de demandeur d'asile politique parce qu'ils avaient été repérés par d'autres, ou parce qu'ils avaient été repérés des deux côtés ; mais c'est une demande de soin, ça reste très rare et puis, pour le cas du réfugié menteur, je n'en ai eu qu'un et ce fut quelqu'un d'extrêmement intelligent qui savait qu'il jouait gros et qui voulait sauver sa vie ainsi. Il n'avait pas été victime de sévices comme toute sa famille, il était le seul rescapé donc il avait menti pour obtenir un statut. Mais il a pu me le dire. Dans une relation, je reviens sur la question du cadre, de confiance. C'est quelque chose qui s'entendait un peu. J'insiste pour dire que c'est extrêmement rare. Contrairement, parfois, à ce que dit l'administration ou les politiques, qui vont dire que la moitié des demandeurs sont de faux demandeurs d'asile.

Je tiens à le rappeler : à Primo Levi, on propose une formation aux administratifs, tout de suite après leur arrivée. Ils lisent aussi nos travaux. Il y a cet engagement qu'on essaie d'entretenir aussi. Quand ils lisent des travaux qu'ils ne comprennent pas, on en parle après. Il y a une sensibilité qu'on essaie d'entretenir, ce sont des partenaires. Vous voyez, entre ces deux axes, entre ces deux fils, il faut qu'il y ait ce rapport de partenaires. On a une part de responsabilité l'un comme l'autre.

De l'impossible du soin au praticable : une expérience en CMPP

Louis Sciara

2 février 2017

Louis Sciara : Je suis médecin directeur d'un CMPP depuis maintenant onze ans. Je suis passé en pédopsychiatrie alors que je n'avais pas vraiment d'expérience, si ce n'est recevoir des adolescents à mon cabinet. Et avant, j'ai été praticien hospitalier à mi-temps dans le secteur public. Je vais vous parler de l'institution des CMPP et de l'institution CMPP, ses particularités, ses modalités de travail, à propos de cette question de l'impossible. De l'impossible du soin au praticable, c'est une dénomination qui est valable pour le soin, et pas seulement, et elle ne se cantonne pas à des questions institutionnelles. C'est évidemment une question qui concerne la relation duelle, en libéral par exemple, et pour tout praticien. Mais, encore une fois, cela ne concerne pas que le soin. Cela concerne aussi l'impossible d'éduquer, de gouverner… On va y revenir.
Alors, première chose à dire, de l'impossible du soin au praticable, c'est une façon d'exprimer qu'il s'agit de partir de l'impossible pour accéder au possible, dans le transfert. Je pense que vous avez entendu ça à peu près cinquante mille fois, mais je ne peux pas le formuler autrement.

Pascale Belot-Fourcade : Cette phrase pourrait être explicitée, parce qu'on a tous pratiquement le même canevas à développer. Mais par rapport au style que nous avons chacun comme analyste et par rapport aux singularités des institutions et de la demande sociale qui est faite à ces institutions, il faut à chaque fois définir l'impossible et le possible, et l'écart, comment ce trajet se fait, car c'est un trajet.

Louis Sciara : Évidemment, si j'interviens, c'est pour l'indiquer dans le cas du transfert. Alors qu'est-ce que c'est que le transfert, puisque ça reste dans le cas de la relation duelle. Mais on sait bien que quand on est deux, on est déjà beaucoup plus et, en institution, il y a aussi plusieurs intervenants, donc

ça complique encore plus la tâche.
Je vais vous dire quelques mots sur l'impossible, l'impuissance et le praticable, avant de déployer mon propos.
L'impossible : je suis allé voir hier dans le dictionnaire. L'impossible, ça qualifie ce qui ne peut être, ce qui ne peut se faire, ce qui ne peut agir. Dans l'étymologie, diverses acceptions, c'est : l'extravagant, l'extraordinaire, le fantastique, l'irréel, l'apparemment sans issue. On dit aussi qu'une personne est impossible si une personne est insupportable, mais il y a l'expression « faire l'impossible » ou « à l'impossible nul n'est tenu ».
Jean-Pierre Lebrun dit : « À l'impossible chacun est tenu ». Oui, mais à condition d'entériner le fait que la langue nous inscrit dans une dimension d'impossible. Parce qu'on ne peut pas tout dire et chaque langue a ses spécificités, mais il y a une dimension qui va au-delà des mots et qui reste inqualifiable, indicible, irreprésentable. C'est une définition de l'impossible, l'indicible, l'irreprésentable, hors sens.

Pascale Belot-Fourcade : Je voudrais rajouter : intraduisible.

Louis Sciara : L'impossible est une catégorie. Les lacaniens parlent de la catégorie du Réel. C'est une des trois catégories que sont le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, parce que pour compter un, il faut trois. C'est ce qu'essaie de nous amener Lacan à propos de la topologie. C'est déjà compliqué parce que c'est la façon dont le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire se nouent. C'est ce qui fait que le Réel est une catégorie, mais c'est aussi le produit du nouage du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. C'est une définition lacanienne. Le Symbolique, c'est la dimension de la langue, c'est l'ordre du langage, du signifiant. L'Imaginaire, c'est le fait que tout sujet se construit avec l'image de l'autre, à travers la question du stade du miroir. Donc c'est cette relation à l'autre qui fait notre spécificité, notre dépendance, qui passe par les mots et par l'image. Et puis, Lacan avait défini le Réel comme catégorie. Au début, c'était ce qui n'était pas Symbolique, puis progressivement il est arrivé à la définition de l'impossible en tant qu'intraduisible, indicible. C'est un point essentiel. Le jour où j'ai saisi que le Réel était ce qui nous guidait dans notre pratique, qu'elle soit celle du travailleur social, de l'avocat, du praticien, etc., j'ai compris qu'il y a toujours quelque chose qui échappe. Et c'est évidemment extrêmement contradictoire avec les discours sociaux actuels qui tendent à prouver qu'on peut arriver à maîtriser la langue, la parole, les discours. On s'aperçoit qu'on ne maîtrise pas grand-chose, y compris dans l'intimité et le quotidien de la vie. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas s'atteler à la

tâche, mais qu'à l'impossible chacun est tenu !
Les discours sociaux, les institutions qui relaient les discours sociaux tendent à gommer le discours de l'impossible pour essayer de nous faire entendre que tout devient possible.
Tout ça n'est pas sans lien, Lacan n'a pas fait ça sans Freud. Dans les élaborations de Freud, il y a la dynamique d'un chercheur. Il a mis en place la psychanalyse, mais il est revenu beaucoup sur ses élaborations théoriques. Ce qui est une façon de rendre compte que, comme pour tout chercheur de toute discipline, il y a quelque chose qui échappe. Comme quand on écrit un bouquin : on a l'impression qu'on tient quelque chose, et puis ça échappe. Heureusement, sinon ce serait un circuit très fermé… Et quand on sait, c'est foutu : je le dis d'une manière très radicale parce qu'analytiquement, le jour où l'analyste se présente comme quelqu'un qui sait… Même si c'est important d'être dans une position où l'on transmet à l'autre. Mais il faut reconnaître que l'on est en deçà de ce qu'on sait. Puisque finalement plus on creuse, moins on sait, et la vérité s'échappe d'autant plus.
Chez Freud, il y a la question de ce qu'il a appelé « le reste ». C'est-à-dire que vous pouvez décortiquer avec un sujet les détails de son rêve, ses associations, il y a toujours un reste. Il y a toujours quelque chose, là, qui ne peut pas être dit, qui échappe à l'entendement même de l'analyste. Lui qui peut éventuellement entendre quelque chose qui lui donne des pistes, mais il n'y a pas de clé des songes. Même si c'est pour beaucoup vraiment symbolique, suivant les langues et les cultures. Dans *Au-delà du principe de plaisir*, Freud fait valoir qu'il y a une dimension de pulsion de mort qui échappe à la logique de la pulsion de vie. C'est-à-dire que la pulsion de mort est inhérente à d'autres processus de la vie : elle participe de cette logique de la vie. Dans les notions de traumatisme, la question du Réel, c'est cette façon d'être pris dans une telle effraction, dans l'effroi de quelque chose qui ne peut pas se symboliser, qui ne peut pas être réfléchi et qui pétrifie, glace. De la même façon, on peut considérer que quand on parle des questions de l'inconscient – qui sont toujours rattachées à la façon dont un être humain s'inscrit dans la langue, dans le langage, mais toujours avec les questions qui l'animent, celles liées à de la sexualité – il y a quelque chose qu'on appelle le refoulement primaire. C'est une notion très difficile sur laquelle il y aurait beaucoup à dire. Il y a un article qui est absolument éblouissant, mais extrêmement difficile, de Bernard Vandermersch, dans *La Revue Lacanienne*[1] sur la question du refoulement primaire. C'est quelque chose qui participe du refoulement même du sexuel,

1. B. Vandermersch, « Littoral ou topologie du refoulement » in *La Revue Lacanienne,* 2009/1 n° 3.

mais aussi du refoulement inhérent à toute langue, et comment ça vient se corréler à la question de la sexualité.
Par exemple, aussi, ce que Freud appelait « les énigmes de la biologie ». Il en reparle dans l'article où il évoque la question des métiers impossibles[2]. Il y a aussi ce qui concerne les limites de la cure, les limites de la psychanalyse d'un sujet. C'est évident que quand on fait une psychanalyse, on s'aperçoit qu'on croit attraper quelque chose, mais ça relance sur autre chose ! On arrive quand même à des points clés, mais pour autant il reste des choses en suspens, avec des points d'interrogation qui peuvent être source de dialectique pour un sujet, mais qui peuvent aussi se refermer à la fin de l'analyse ou revenir des années plus tard. On n'a jamais tout analysé.
De la même façon, tout ce qui concerne les résistances dans la cure, c'est aussi lié à cette question du Réel. La question du Réel concerne la psychanalyse, mais on peut l'étendre à la question du soin, à la clinique en général, à ce qu'on appelle le thérapeutique. Et pour le travail social, ce qui est certain c'est que la question de l'impossible n'est pas forcément connue. Vous êtes confrontés au quotidien à des personnes qui connaissent des situations impossibles, des réalités de vie impossibles. On voit bien qu'on se heurte au psychisme du sujet, à ses points d'impossible, à ce qu'il peut faire et ne peut pas faire. Ça renvoie tout de suite à la question de l'impuissance : qu'est-ce que c'est que l'impuissance par rapport à l'impossible ?
J'ai l'air d'en parler comme ça très bien, mais même la question de l'impossible et de l'impuissance est une question difficile. Lacan a inscrit ça dans les discours analytiques, dans ce qu'il appelle les structures langagières, qui sont les discours qu'il a définis comme étant les discours hystériques, les discours universitaires, les discours du maître, et qui resituent les dimensions de la parole selon le type de discours auquel on peut être confronté à son insu. Il avait défini la barre de l'impossible, de l'impuissance, il n'avait pas situé ça de la même façon.
Je vais me référer à mon livre *Banlieues*[3] pour vous indiquer la complexité de ces notions d'impossible et d'impuissance selon la conception lacanienne. Dans ce texte, je renvoyais à un article de Marc Darmon qui m'avait éclairé et qui s'appelle « La méthode des discours », dans le *Livre compagnon de L'envers de la psychanalyse : séminaire 1969-1970 de Jacques Lacan* (Édition de l'ALI, 2007). Lacan a défini et formalisé les structures subjectives du langage sous la forme de quatre discours qui constituent autant de modalités de lien social : le discours du maître, le discours de l'hystérique, le discours de

2. S. Freud, « L'analyse avec fin et sans fin », 1937, in *Résultats, Idées, Problèmes II*, PUF.
3. L. Sciara, *Banlieues, Pointe avancée de la clinique contemporaine*, Érès, 2011.

l'analyste, celui de l'université. Le discours du maître n'est ni plus ni moins que l'écriture de la structure de la parole du sujet qui parle, un sujet divisé par sa parole et qui, dès lors qu'il parle, a une parole qui lui échappe ; un sujet qui, à son insu, en dit plus qu'il ne le croit, soumis qu'il est alors à la logique de son inconscient. Il prend la parole à partir d'une place avec un signifiant maître (S1) et il devient agent d'une parole qu'il adresse à l'Autre (S2). En parlant, il est soumis sans le savoir à son inconscient et au refoulement qui le fonde. Un sujet, au sens lacanien du terme, est un *parlêtre*, il est représenté par un signifiant (S1) pour un autre signifiant (S2), au prix d'une perte qui indique un Réel singulier propre à chaque sujet, celui de l'« objet perdu » selon Freud, celui que Lacan nommait *objet a* (objet cause du désir qui divise le sujet, le singularise comme sujet désirant et oriente son fantasme). Sujet divisé par sa parole ($), il est pris dans la parole, porté par les mots, effet des mots, effet de signifiants, pour le dire comme Lacan. Pour définir les discours, il a indiqué leur organisation et souligné qu'ils reposent sur quatre places différentes (celle de l'agent du discours, celle de l'autre à qui il s'adresse, celle de la production et celle de la vérité, située sous la barre du refoulement, mais qui n'en anime pas moins l'agent du discours), qu'ils sont orientés, vectorisés et jamais ne se bouclent, laissant place aux dimensions de l'impossibilité et de l'impuissance. Comment définit-il ces deux dimensions ? La flèche de l'impossible (de la place de l'agent à celle de l'autre, de S1 à S2 dans le discours du maître) réalise l'impossible propre à chaque discours, comme l'écrit Marc Darmon qui précise, en citant Lacan dans *L'envers de la psychanalyse* : « C'est à se trouver défini comme l'impossible à démontrer dans le registre d'une articulation symbolique que le Réel se place ». Quant à la flèche de l'impuissance, Lacan la situe dans le *gap* entre places de production et de vérité, *gap* qui tient du Réel. Elle est inhérente à la structure topologique de l'écriture à quatre places que Lacan propose pour chaque discours, c'est « un obstacle de structure » qui traduit « une impuissance à atteindre la vérité directement, positivement et complètement » : la vérité n'est pas toute, elle ne se donne qu'à moitié.

Pascale Belot-Fourcade : Un sujet ne peut pas arriver à dire tout de lui en un mot, à toutes les places. On ne peut pas dire le mot qui est nous-même. C'est impossible. C'est ça notre grand impossible : le langage ne nous permet pas de nous saisir en un mot. On est obligé de faire un tour, et c'est ça l'impossible. On est tous inscrits dans le langage, on est toujours en quête de ce qui va nous représenter. Qui allons-nous être ? Et c'est ça qui nous fait courir : on cherche ce signifiant. Mais quel est l'autre signifiant qui va dire « c'est

moi » ? C'est quelque chose d'extrêmement concret.

Louis Sciara : C'est concret, mais ça montre l'évanescence du sujet de l'inconscient, car le sujet est porté par les mots et ça lui échappe. Il ne peut pas tout dire, il est pris dans les discours. Cela se traduit dans la structure de la parole par quelque chose qui reste évanescent et qui file le long des mots. Dans la théorie lacanienne, le sujet c'est quelqu'un d'évanescent par excellence. Il y a quelque chose qui échappe. Ce qui était intéressant dans cet article de Marc Darmon, c'est qu'il faisait allusion à cette dimension à propos des trois métiers cités par Freud : gouverner, éduquer, psychanalyser. Éduquer par rapport au discours universitaire, gouverner par rapport au discours du maître, psychanalyser par rapport au discours psychanalytique et le quatrième discours, c'est celui de l'hystérique. L'hystérique dit que l'impossible c'est autour de « faire désirer ». Comment quelque chose du désir est transmis dans la parole, suscité par la parole ? Comment rendre compte d'une dimension d'aspiration à ce désir et en même temps de quelque chose qui est toujours en défaut ? Et il opposait chez Lacan, dans les écritures des discours, impossibilité et impuissance. Il disait que l'impuissance relève bien d'un fait de structure : dans tout discours, fondé sur ces quatre places dont j'ai parlé, il y a quelque chose qui ne permet pas de relier le quatrième terme avec le premier. Ce n'est pas quelque chose qui se boucle, pas comme dans ce que Lacan évoquera par la suite avec le « discours du capitaliste », dont la particularité est d'être un faux discours, certes fondé sur quatre places, mais fonctionnant comme un circuit en huit, sans butées, sous forme de *turn-over* sans place du Réel, sans manque, sans impossibilité ni impuissance. Pseudo-discours dont les conséquences sont importantes sur les subjectivités contemporaines, puisque subvertissant la structure de la parole, véhiculant l'idée que le sujet humain n'est pas soumis aux lois de la parole et du langage, donc non soumis au manque, à l'impossible, au réel, puisqu'on lui trouvera toujours sur le marché consumériste l'objet qui viendrait satisfaire son manque, son désir. Bref, une supercherie qui fait illusion… et a de graves conséquences sur les individus de nos jours.

Pour ce qui concerne l'impuissance, c'est donc une impuissance à atteindre la vérité directement, positivement et concrètement. Parce que la vérité ne se donne qu'à moitié. Tout ça pour dire que l'impossible, je l'entends comme une catégorie. Comme quelque chose qui échappe fondamentalement, comme le disait Pascale. L'impuissance, je l'entends différemment. Alain Rey parle de l'impuissance qui renvoie au manque de moyens ou de force

pour faire quelque chose[4]. Ça renvoie à la question de l'impuissance sexuelle, l'incapacité de faire acte, de faire un acte sexuel. Ça renvoie à un manque de puissance créatrice. C'est un terme qu'employait Stendhal à propos de la création. Mais à mon sens, ça relève d'éléments d'une réalité différente que la question de l'impossible. Il y a deux éléments qui paraissent tourner autour de la question d'impuissance. Ce sont des éléments de la réalité au sens de quelque chose qui ne peut pas être mis en place du fait que ça s'impose au sujet sans qu'il ait moyen de faire autrement que de subir. Ça, pour moi, ça relève plutôt de l'impuissance. Ce n'est pas pris forcément dans la question de l'impossible, même s'il y a de l'impossible dans son dire. Et l'autre aspect, il me semble que c'est pour les névrosés. L'impuissance, c'est le sentiment qu'au lieu d'entendre la dimension de l'impossible, il va entendre la dimension de ne pas pouvoir y arriver. Mais parce qu'il ne peut pas creuser ce qui est en lui et qui le met en défaut, y compris à pouvoir essayer d'y répondre, ce n'est pas une impuissance. Il peut faire certaines choses, mais ces choses restent toujours limitées parce qu'il y a un impossible qui les limite. Il y a un conflit inconscient. Le sujet va rester avec ses résistances et va plutôt se plaindre du côté de « c'est impossible », là où lui-même pourrait répondre de quelque chose. Pour autant, l'impuissance, l'entendre c'est déjà accepter l'idée de l'impossible. Dans la façon d'être pris dans le transfert avec la jouissance d'un névrosé, ce n'est pas sans toucher quelque chose de l'analyste et la façon dont lui-même est pris dans ces affaires pour essayer d'y mettre bon ordre. Mais l'analyste reste un analysant. Il y a la direction d'une cure, mais il y a la façon dont on est impliqués subjectivement. Même en mettant sa jouissance dans sa poche, parfois elle déborde pour l'analyste. Normalement, il est censé y faire attention, travailler la question, contrôler, superviser, mais il y a quelque chose qui met en difficulté. C'est pour ça que c'est un métier impossible. Le praticable, *praticabilis* : c'est ce qui peut être employé, ce qui peut être mis en pratique. À mon sens, c'est la rencontre de ce qui est possible, de ce qui se pratique, de ce qui s'inscrit dans le transfert. Mais dans les conditions de la mise en place du transfert. Et pour une institution, on voit bien que le transfert peut être diffracté. C'est pour ça qu'on fait un travail de synthèse, d'équipe, pour voir qui fait quoi, à quelle place, à partir de quelle fonction. Mais le praticable est déjà pris dans ces notions d'impossibilité et d'impuissance. C'est aussi l'impact du désir de l'analyste. Freud le reprend sans arrêt dans « Analyse avec fin et l'analyse sans fin ». Cette question que Lacan appelait « le désir du psychanalyste ». Mais Freud interroge sans arrêt la place

4. A. Rey, *Le Dictionnaire historique de la langue française*, Nathan, 2011.

de l'analyste. Comment entendre les limites de l'analyse avec le roc de la castration ? Le transfert est déjà en soi ce qui obéit aux conditions déterminées par le cadre du transfert, les séances… C'est la façon de prendre en compte les déterminations langagières du sujet qui vient déposer sa parole au sujet supposé savoir que vient représenter l'analyste. C'est ça qui est le plus déterminant : c'est la structure clinique langagière du sujet qui s'adresse à l'analyste qui va être surdéterminante pour définir le praticable. Il y a de l'impossible et il y a ce qui est praticable. Ce n'est pas sans l'inventivité du praticien, et sans un effort de rigueur de la part du praticien. C'est-à-dire que c'est lui qui doit entendre ce qui circule dans le dire et dans l'échange, y compris dans la présence, le corporel, les attitudes.

Tout ceci, ce sont des éléments généraux qui définissent le cadre de mon intervention d'aujourd'hui. Je vais vous parler maintenant de mon travail en institution, notamment en CMPP, de cette institution et de l'association dont elle fait partie (APSI, seconde association du Val de Marne dans le champ du médico-social). L'institution, c'est très compliqué, mais, pour un analyste, il y a toujours ces trois dimensions : Réel, Symbolique, Imaginaire qui doivent être prises en compte. Elles doivent être sans cesse articulées dans un travail en institution, surtout pour un clinicien. Concernant le CMPP, je vais vous parler de la pratique avec l'enfant, l'adolescent, et leurs parents. À savoir que l'on n'a pas affaire simplement à une relation duelle avec un adulte (comme dans une cure psychanalytique classique). Il y a non seulement les multiples références concernant l'institution, mais aussi la prise en compte des parents, de la demande, la façon dont l'enfant est dans la famille, les symptômes qui seraient propres à l'enfant et les symptômes qui seraient révélateurs de ce qui fait symptôme dans la famille. Dans quoi, lui-même, vient en dire quelque chose tout en s'en saisissant comme son propre symptôme dans certains cas.

Je vais reprendre le projet institutionnel des CMPP de l'APSI (en tout). J'ai participé grandement à son écriture. Il faut savoir qu'il y a des CMPP municipaux et des CMPP associatifs. Un tel projet répond à une exigence de la loi du 2 janvier 2002 qui rénove l'action sociale et médico-sociale. Pour chaque établissement social et médico-social, il est élaboré un projet d'établissement et de service qui définit ses objectifs, pour cinq ans, notamment en matière de coordination, de coopération et d'évaluation des activités et de la qualité des prestations, ainsi que ses modalités d'organisation et de fonctionnement.

Autrefois, les projets d'établissement étaient plutôt élaborés par les praticiens, et ils remontaient aux tutelles. Maintenant, avec les nouvelles directives, c'est plutôt l'ARS qui fixe les projets, et les cliniciens doivent s'y adapter. Quand nous avons élaboré le projet – en insistant sur le fait que chaque CMPP qui

avait été créé au fur et à mesure depuis 1967 avait ses spécificités, son histoire, sa singularité –, on ne voulait pas tout homogénéiser. Pour autant, on s'est mis d'accord sur un certain nombre de principes.
Il existe désormais ce qu'on appelle les Contrats Pluriannuels d'Objectifs et de Moyens (CPOM). Ils visent à une bonne gestion, soucieuse dans les textes de la qualité des services rendus, soins y compris, mais ils sont surtout une modalité de contrôle exigée par les tutelles. C'est une façon légitime de rendre compte du coût, mais souvent très éloignée des préoccupations cliniques et de l'éthique du soin. Qui plus est, ils contribuent à une certaine homogénéisation des pratiques. Les cliniciens souhaitent qu'il y ait une certaine marge de manœuvre, un écart, puisque le réel c'est ce qui tient compte de cet écart entre les bonnes intentions, ce qui s'est inscrit et symbolisé, et ce qui est possible, praticable.
Les CMPP sont régis par le Code de la santé publique et leur statut a émergé, pour la première fois par décret en mars 1956, puis il a été revisité une seconde fois en février 1963. Actuellement, le cadre même du CMPP est remis en question. C'est une institution qui coûterait trop cher et qui ne serait plus à l'ordre du jour, essuyant des critiques majeures sur la référence à la psychanalyse, initialement reconnue. Les intérêts financiers divergent des préoccupations cliniques et l'heure est au biologisme, à la pharmacologie, au comportemental, aux méthodes supposées scientifiquement reconnues, au neuro-développemental pris dans une perspective cognitiviste, au pédagogisme actif neuro-scientifique, au détriment d'une prise en compte du sujet humain considéré dans sa globalité et surdéterminé par la parole. Les psychothérapies n'ont plus le vent en poupe. Les associations de parents ont une influence majeure sur les autorités politiques. Elles sont très importantes dans la vie démocratique, mais sont trop souvent influencées, voire financées par les industries pharmaceutiques et leur logique. Les parents prônent davantage des thérapies qui s'appuient sur des vérités scientifiques prouvées, tout en ayant à l'esprit le manque de moyens, le manque de CMPP, de structures de soins, les délais trop longs d'attente (à juste titre). Les responsables de ces associations sont pris dans ces discours et réclament des méthodes adaptées et scientifiques. Ce qui est dommage, c'est que les politiques ne se saisissent que de l'avis de certains, sans prendre en compte l'hétérogénéité d'autres parents, conscients de l'importance du travail clinique et de l'importance de la référence à la psychanalyse. Sans jamais oublier qu'il y a des conflits d'intérêts majeurs. Quand les laboratoires pharmaceutiques sont partie prenante pour payer des associations, par exemple, pour que le lobby TDAH soit maintenu, pour que les médicaments soient vendus, ce n'est pas n'importe quoi…

Les CMPP pratiquent le diagnostic et le traitement des enfants « inadaptés mentaux » – voilà comment c'était défini en 1953 – dont l'inadaptation est liée à des troubles neuropsychiques ou à des troubles du comportement susceptibles d'une thérapeutique médicale, d'une rééducation médico-psychologique ou d'une rééducation psychothérapique ou psychopédagogique, sous l'autorité médicale. Donc, il y a des différentes facettes. Le diagnostic et le traitement sont effectués en ambulatoire sans hospitalisation du malade. Ils sont toujours mis en œuvre par une équipe composée de médecins, d'auxiliaires médicaux, de psychologues, d'assistantes sociales et, autant que de besoin, de pédagogues et d'éducateurs. Ils ont comme but de réadapter l'enfant en le maintenant dans son milieu familial, scolaire et social. Le traitement comprend une action sur la famille qui peut recevoir au centre toutes les indications nécessaires à la réadaptation de l'enfant, et éventuellement toutes les thérapeutiques lorsque, dans l'intérêt de l'enfant, elles ne peuvent être dispensées ailleurs. Les soins s'étendent à la postcure. Ces textes sont toujours en vigueur. À partir de l'année 1956, c'est ce qui a été développé, sur fond d'une alliance entre les ministères de la Santé et de l'Éducation Nationale. Ça s'est dessiné surtout avec l'apport des psychanalystes d'enfants, et le fait que des sujets avaient déjà des difficultés dans l'apprentissage. C'est ce mariage-là qui a permis la mise en place des CMPP. Ce n'est pas le « Centre Médico Psychologique » rattaché au secteur psychiatrique et inscrit dans le champ du sanitaire, mais bien le « Centre Médico Psycho Pédagogique », dans le champ du médico-social, à la différence des centres de psychiatrie qui n'ont pas le mot « pédagogique » dedans.
Les CMPP sont nés après la Seconde Guerre mondiale. Au départ, il y avait un souci dé-ségrégatif à l'endroit des enfants taxés d'anormaux, aussi parce que les psychanalystes réfléchissaient aux difficultés des apprentissages, à comment les identifier en tant que révélateurs d'un symptôme, d'une dynamique symptomatologique prise dans l'appareil psychique des jeunes sujets concernés.

Pascale Belot-Fourcade : Il faut dire que les pédagogues ont suivi Winnicott, Dolto. C'est grâce à des personnes qui ont effectivement accompagné des enfants en déprivation. C'est l'objet de ce livre extraordinaire de Winnicott : *Déprivation et délinquance* (1994). C'étaient des enfants perdus dans le monde, orphelins. Les analystes se sont emparés de ça d'une façon extrêmement sérieuse. Avec G. Aubry, F. Dolto, et J. Lacan, cette école-là a apporté une tentative de traitement. M. Mannoni, R. Diatkine, S. Lebovici… M. Mannoni était anthropologue aussi, son fils a fait beaucoup de travaux sur

la question de l'enseignement des mathématiques dans les centres d'enfants en difficulté. Cet apport a introduit une nouvelle pédagogie, celle qui ressortait d'avant la guerre était une pédagogie de la III^{e} République : le bonnet d'âne, les tapes… Ils se sont aperçus qu'effectivement, on pouvait améliorer cette pédagogie pour tous.

Louis Sciara : En 1946, se crée le Centre Claude Bernard, qui existe toujours, premier CMPP. Une chose intéressante, il y a dans le décret du 18 février 1963, après celui initiateur de 1956, un propos que je vais vous lire : « Lorsque le Centre dispense sous l'autorité et la responsabilité des médecins agréés, qui crée les CMPP ? Aux enfants dont l'état le requiert, une psychanalyse, une rééducation psychothérapique, une rééducation de la parole, une rééducation de la psychomotricité, il doit s'assurer le concours d'un personnel compétent. » Vous remarquerez qu'il y a plusieurs façons d'aborder le travail avec un enfant, et la psychanalyse est nommément citée. Elle est inscrite dans les statuts de 1963. Or, dans le projet institutionnel de l'APSI, nous l'avons repris et la direction a accepté.

Pascale Belot-Fourcade : Ce qui est important après la guerre, c'est l'industrialisation et la perte de la ruralité. L'équivalent des immigrés aujourd'hui, c'étaient les ruraux et certains immigrés des pays européens : Portugais, Espagnols, Italiens. Évidemment, ces enfants dans la démocratisation étaient dans une inadaptation La fonction paternelle n'est pas la même.

Louis Sciara : Je dirais qu'avec les effets subjectifs engendrés par les migrations, on constate que le rapport au père peut être modifié, différent. Les modalités inhérentes aux effets de la logique de la fonction paternelle vont varier.

Pascale Belot-Fourcade : Ça introduit une dimension autre dont on ne tient pas compte en ville. Les enfants avaient du mal à s'installer dans les villes, à devenir des enfants de l'industrie. On le voit avec les vacances scolaires. On allait à l'école, on reprenait la troisième semaine de septembre car c'était modulé avec les travaux des champs. Tout ça est modifié puisque, maintenant, on pense même reprendre au mois d'août.

Louis Sciara : Pour vous donner des éléments sur l'APSI où j'exerce, je dirai qu'il y a quatorze CMPP, environ 48 000 consultations à l'année sur l'ensemble des CMPP, et que la grande majorité des enfants qui consultent sont dans la tranche d'âge sept-onze ans. J'ai constaté qu'il y a de plus en

plus d'enfants de maternelle du fait de l'exigence du social et du droit qui fait que les enfants doivent tous être logés à la même enseigne, intégrés à l'école commune. La loi sur le handicap de 2005 avec la mise en place des MDPH, l'extension plus malencontreuse de la notion de handicap, les réalités des discours politiques induisent une demande sociale majeure. À ceci s'ajoute le bien-fondé de la nécessité de prendre en charge précocement un enfant qui pose problème. Mais on n'en donne plus forcément les moyens. Maintenant, on doit aller plus vite, faire des dossiers plus rapidement, être immédiats dans les soins à prodiguer, en rendant compte de leur efficacité ! Sans omettre que les redoublements n'ont plus lieu. Il faut même faire des dérogations pour que les enfants soient maintenus le temps nécessaire aux effets du soin, mais elles ne sont plus si aisément acceptées. Par exemple, je vois un enfant qui est largué, car il est arrivé il y a trois ans en France, il parle mal le français, il va mieux, mais comme il est arrivé à la limite d'âge pour le CM1, ils veulent le faire passer en 6e directement. Il faut demander une dérogation pour qu'il passe en CM2 tout simplement… Les gens qui travaillent dans les CMPP sont obligés sans arrêt de faire des tractations avec les écoles, lesquelles partagent aussi la même analyse, mais pas le rectorat. Dans l'ensemble, la plupart des enfants consultent par le biais des difficultés d'apprentissage, et notre travail c'est de comprendre comment ça s'inscrit dans la psyché de l'enfant, dans la famille. Et d'entendre également qu'il y a des pathologies avérées qui se traduisent selon ce mode. Un enfant qui symbolise mal ou qui ne trouve pas d'assise subjective dans sa vie habituelle, comment voulez-vous qu'il puisse apprendre quelque chose ? Le travail thérapeutique consiste à faire régulièrement – je travaille beaucoup comme ça – des synthèses avec l'équipe, voire avec les intervenants extérieurs au CMPP selon chaque situation. Il y a tout un travail à faire avec l'environnement familial (guidance parentale), social et scolaire. Il s'avère indispensable. Seulement, il faut savoir que dans les CMPP, nous n'avons pas affaire qu'à des enfants qui n'auraient que des problèmes d'apprentissage, des petits névrosés en difficulté et qui ont besoin d'aide parce que c'est un moment essentiel, et c'est déjà délicat de maniement… je pense à la classe de CP qui reste surdéterminante pour la suite de la scolarité. On fait passer les enfants, mais ils sont en deçà du niveau requis. On oublie parfois aussi qu'un enfant né en novembre ou décembre, on le traite comme s'il était né en janvier, alors que dix mois d'écart, c'est énorme à cet âge-là. Il y a à prendre en compte qu'en CMPP, nous recevons de plus en plus d'enfants atteints de syndromes autistiques, de psychoses infantiles graves. Les difficultés sociales majeures que rencontrent les familles sont également vectrices de problèmes psychiques et cognitifs.

La majorité des enfants consultent donc entre sept et onze ans, il y a peu d'adolescents, 25 % à peu près. Il y a une majorité de garçons. Il y a de plus en plus de filles. La tendance se nivelle un peu plus : 60 % et 40 %. Il y a quelque chose malgré tout qui commence à toucher les filles. On dit toujours que les filles, dans la scolarité, s'en tirent beaucoup mieux que les garçons, mais pour autant il y a plus de filles qui consultent, et les problèmes de limites qu'on entendait avec les garçons touchent de plus en plus de filles.

La loi de 2005 sur le handicap a été fondamentale, créant les MDPH, offrant une légitimité de droits et de prestations pour les personnes handicapées. La loi de 2009, hôpital, patients, santé, et territoire, vise à décloisonner les secteurs sanitaires et médico-sociaux sous l'égide des ARS. Il y a des endroits où il y a des carences, il n'y a pas assez de médecins. Les embauches d'orthophonistes, de psychomotriciens, d'assistants de service social sont plus compliquées, souvent en termes de rémunération. Il y a des endroits en France où il n'y a pas grand monde. De la même façon, il y a des départements et régions plus dotés en établissements et d'autres moins. Ce que je crains et qui s'avère très nettement, c'est qu'effectivement les questions budgétaires deviennent si contraignantes qu'elles finissent par homogénéiser les pratiques, la dimension soignante, faisant abstraction des singularités subjectives et cliniques, conduisant à démanteler l'esprit clinique des CMPP, très attaché jusqu'à présent à la référence à la psychanalyse dans le respect d'autres approches. C'est le combat en cours des cliniciens vis-à-vis des tutelles politiques.

Je voudrais vous rappeler aussi qu'il y a un volet médical majeur dans les CMPP. C'est-à-dire qu'il y a un médecin-directeur, parfois d'autres médecins qui sont sous sa responsabilité, comme le reste de l'équipe. Il reçoit tous les enfants et adolescents au moins une fois. Il y a toujours un psychologue et un médecin qui reçoivent séparément le patient. Parfois une orthophoniste, parfois une psychomotricienne. Au bout d'un certain nombre d'entretiens, six maximum, car la Sécu ne prend en charge que les six premiers, le médecin-directeur doit faire un certificat afin que le médecin-conseil donne son accord pour la prise en charge au CMPP. Il faut que les familles soient initialement inscrites à la sécurité sociale. Les AME, depuis quatre-cinq ans, on continue à les recevoir exceptionnellement, mais normalement nous ne sommes pas tenus de le faire.

Je travaille à Villeneuve-Saint-Georges : quarante-cinq nationalités, des populations très pauvres, souvent des situations précaires, parfois irrégulières du côté des parents migrants… Le médecin doit réfléchir avec l'équipe au diagnostic, aux propositions de traitement. Une fois les différents rendez-vous

nécessaires effectués, on fait une synthèse et on décide de qui fait quoi. En tant que référent principal, il m'arrive, si une institution me téléphone, quand il y a une sorte d'urgence, de « griller » la file d'attente ; par exemple pour des collèges, pour l'UEMO… Actuellement, nous avons une file d'attente d'un an, le CMP aussi. On n'a pas assez de moyens pour répondre au plus tôt aux demandes. Les médecins ont un rôle de responsabilité au niveau de la synthèse, de coordination du travail, de référents institutionnels… On signe systématiquement des papiers qui font contrat avec la famille. On signe ce qu'on appelle le DIPC : Document Individuel de Prise en Charge. On décrit comment ça fonctionne, on donne le livret d'accueil et les parents signent pour dire qu'ils acceptent dans un premier temps que l'on fasse une évaluation des problèmes de leur enfant ; dans un deuxième temps, on leur restitue les conclusions de la synthèse et on leur propose un engagement pour le suivi de leur enfant, tout en leur précisant de prévenir, au cas où ils ne peuvent venir aux séances et en disant aux parents de prévenir s'ils ne viennent pas, et si l'enfant sera accompagné ou pas. C'est une façon de mettre un cadre. À l'endroit où je travaille, on fait des nocturnes, mais comme on n'est pas assez nombreux dans les CMPP, en majorité à temps partiel : la plupart de mes collègues ont un mi-temps, comme moi. On arrive à couvrir du lundi après-midi jusqu'au vendredi matin, mais on fait quatre nocturnes jusqu'à 19 h 30. À chaque fois, il y a un psychiatre, une secrétaire qui a un rôle fondamental dans l'accueil. Non seulement elle a toutes les prérogatives, les directives de la direction puisqu'elle est le relais de la direction administrative, mais aussi l'accueil des patients et des familles. C'est elle qui prend les notes pendant les synthèses, elle rédige et, dans les dossiers, il faut insérer des comptes rendus prudents, de plus en plus neutres : ça doit être très médical. Il y a une assistante sociale compte tenu des problèmes sociaux importants et deux orthophonistes qui ont un rôle très important, puisque les psychopédagogues n'existent plus. À l'époque, il y avait des enseignants spécialisés : ils entendaient la dimension psy et la dimension plus technique.

La plupart des gens qui travaillent en CMPP sont des gens qui s'intéressent à la psychanalyse et y ont été formés. L'orthophoniste a un rôle majeur, puisque la demande sociale, la demande des écoles et des parents l'exigent. La difficulté pour nous, c'est de faire entendre à des parents dont les enfants viennent pour des difficultés de lecture, que ces derniers doivent faire un travail en thérapie parallèlement. Maintenant, ce qui est à la mode, c'est la psychomotricité. Puisqu'on a affaire de plus en plus à des CHU qui font des diagnostics d'évaluation et des bilans très précis, extrêmement techniques, la difficulté c'est de faire entendre une dimension clinique au-delà du technique. C'est-

à-dire que la dimension clinique passe souvent au second plan. On peut très bien faire un bilan psychologique, savoir faire des tests de personnalité et puis par ailleurs exercer comme psychothérapeute dans un CMPP, mais avec un autre enfant que celui qui a passé des tests. On peut en arriver à ce que, dans les CMPP, au lieu de laisser la prévalence à tout ce qui serait avis très spécialisé, très qualifié, le clinicien psychologue, orthophoniste ou psychomotricien, plutôt que de mettre en avant la thérapie, soit amené à faire passer un bilan, comme dans les centres hospitalo-universitaires, lesquels emploient des mots plus médicaux et neuro-biologiques. Ça permettrait d'éviter que les parents aillent systématiquement dans un lieu où on ne se préoccupera pas du sujet mais de la méthode à employer pour contrecarrer un trouble cognitif ou comportemental selon leur terminologie. À l'inverse, il est évident que quelqu'un qui fait passer des bilans ne peut pas être en place de thérapeute. Tout cela ce sont des nuances, mais dans l'ensemble les CMPP demeurent un lieu qui reste spécialisé, qui oriente les soins moins du côté de la technique, mais sans la négliger, d'autant que les directives de santé deviennent plus draconiennes, en appelant à une plus grande scientificité, du moins est-ce ce qu'ils préjugent. Donc, c'est un équilibre difficile à trouver.
J'ai écrit il y a quelques années un article sur les retards de parole et de langage. Avec des enfants, c'est difficile, ça s'inscrit parfois dans des pathologies, des syndromes autistiques et des psychoses avérées, mais aussi comme quelque chose qui fait symptôme dans la façon dont l'enfant se développe ou qui vient en place de symptômes dans la dynamique familiale. J'avais un peu forcé le trait, mais j'avais constaté qu'il n'y avait aucun enfant dont le retard de parole n'était pas corrélé au somatique, au pulsionnel (problème moteur, énurésie, plainte somatique…). Et il me semblait que c'était important de le souligner, car le corps et la parole sont indissociables.

Pascale Belot-Fourcade : Également, à quatre ou cinq ans, ils n'ont pas l'autonomie pour manger tout seul : c'est la même chose, c'est la bouche. C'est important car ça permet d'envisager des cures très différenciées.

Louis Sciara : Oui, ça permet surtout d'entendre la globalité d'une symptomatologie. Par exemple, pour un secteur particulier, celui de l'oralité qui touche à l'alimentaire, au nourrissage, à la respiration, à la phonation ou pour un autre, l'analité qui touche aux fonctions sphinctériennes, à l'échange avec l'Autre, il faut pouvoir situer l'incidence de la dynamique développementale, car l'enfant évolue, il n'a pas une structure subjective figée. Comment des fonctions peuvent se spécifier, se différencier ou pas, au fur et à mesure de la

maturation de l'enfant, c'est très important. Pour répondre à la question de la singularité du sujet et de la façon dont l'*objet a* guide son fantasme, c'est là qu'on peut s'apercevoir de la teneur des difficultés.
Concernant les familles, on ne travaille pas sans l'accord des parents pour confier l'enfant, sans leur désir, même si on se trouve très vite en difficulté par exemple avec des mères qui ne supportent pas qu'il y ait une thérapeute, puisque ça vient faire ombrage à leur fonction maternelle. D'autre part, faire entendre qu'il y a une pathologie avérée est très délicat. En sachant que c'est extrêmement difficile chez l'enfant d'être aussi affirmatif, car on ne sait pas l'impact de l'évolution, du transfert, des suppléances possibles qui en découlent. On essaye de faire entendre des choses sans forcément coller un diagnostic. Il m'arrive parfois de parler de psychose, d'autant plus qu'à l'heure actuelle on ne parle que d'autisme. Les parents consultent bien souvent avec un diagnostic en tête, via l'Internet ou parce qu'à la PMI on leur a dit telle chose, que l'enfant serait déjà hyperactif à l'âge de trois ans… Nous ? On essaie de tempérer pour restituer la dimension clinique dans toute sa complexité. Tout en veillant à ce que les parents soient partie prenante, pour qu'ils entendent qu'il y a des éléments du diagnostic qui peuvent être parfois inquiétants, mais qu'on ne peut pas préjuger de ce qui va advenir, pour laisser les portes ouvertes, ne pas figer l'enfant dans une étiquette, une maladie, un handicap. Il y a aussi des enfants qui ne relèvent pas que du CMPP. Ils ont besoin de soins dans un hôpital de jour, dans un CATTP, de prises en charge autres en IME, en SESSAD, dans des lieux où il y a des prises en charge différenciées qui nécessitent de connaître ces structures. Les CMPP ne sont pas sectorisés, donc il n'y a pas le secteur qui vient compléter notre pratique. Il faut savoir nouer des liens avec le secteur sanitaire public CMP, hôpital de jour…
Dans les CMPP, la pluridisciplinarité permet une panoplie de modes de traitement : depuis la rééducation orthophonique, la rééducation psychomotrice jusqu'aux psychothérapies individuelles et de groupe. Les groupes permettent de prendre en charge trois à cinq enfants : relaxation, conte, etc. Avec deux thérapeutes et en général des stagiaires qui viennent étoffer l'équipe thérapeutique. Nous avons noté que les cas sont de plus en plus complexes et que les enfants nécessitent de plus en plus de double, voire de triple prise en charge (avec l'orthophoniste, le thérapeute…). Notre file active diminue alors que les demandes croissent. Tout ceci pose la question des conditions de la demande, des parents, de l'école, du service social, du judiciaire… Mais, quand on commence à prendre des enfants en charge, on continue quand bien même ils nécessitent plusieurs suivis, ce qui diminue justement la file active. L'attente concerne le premier rendez-vous seulement. Ce n'est pas un

service d'urgence, le CMPP. La fibre sociale amène à considérer qu'on aurait à prendre en charge plein d'enfants, mais nous n'en avons pas les moyens. Un des enjeux actuels est la demande pressante des tutelles de dissocier diagnostic et traitement. Faire du diagnostic et des consultations d'évaluation pour répondre aux demandes, puis pour le traitement on verrait… Les cliniciens, pour la majorité, considèrent que ce n'est pas dissociable. Car dans le cas contraire, cela voudrait dire qu'on devient des experts mais plus des soignants.

J'ai des tas de patients qui nous sont adressés par le CMP parce qu'eux-mêmes ne peuvent pas répondre. Or, je dis – c'est le devoir du secteur public – que les CMPP ne sont pas des centres d'urgence. Pour autant, je grille les files d'attente quand je suis interpellé pour des situations compliquées ou dangereuses pour l'enfant : on les reçoit. Mais les collègues considèrent que si on reçoit trop d'enfants, on fait un travail bâclé. Alors, que fait-on valoir, la qualité ou la quantité ? À mon sens, il faut continuer d'entendre diagnostic et traitement sous l'angle du transfert. L'hôpital Debré, par exemple, envoie un enfant diagnostiqué TDAH avec une prescription de Ritaline. Elle est parfois reconduite trois mois après par le médecin traitant, lequel adhère au diagnostic du centre de référence. Alors, il faut discuter, avec les familles, le médecin traitant du bien-fondé du traitement dont on n'est pas convaincu… Mais comment expliquer qu'on prescrive un traitement sans veiller à un suivi clinique resserré ? Les cliniciens des CMPP et des CMP ne seraient là que pour délivrer des soins comme si leur avis diagnostique n'avait aucune importance !

Il y a dix ans, je prenais connaissance du fait que les effectifs de psychiatres seraient diminués de 40 % en 2020. C'est ce qui arrive. Sauf qu'on n'en forme pas davantage. On ne comprend pas comment les pouvoirs publics font une telle politique de santé où on ne forme plus assez de médecins, alors qu'il y a beaucoup de psychologues qui n'ont pas de travail.

Il y a actuellement une dynamique déjà appliquée dans beaucoup de pays européens. Les responsables ont envie de recevoir dans les meilleures conditions possibles, mais on n'en a pas forcément les moyens. On demande à l'institution de modifier son fonctionnement. On peut modifier son fonctionnement, mais on touche à un point d'impossible, car il n'y a de praticable qu'à condition de prendre la mesure de l'impossible. Recourir à de plus en plus d'évaluations est étroitement lié à une politique budgétaire restrictive. Mais l'évaluation ça devrait être naturel. Une institution doit réfléchir à ce qu'elle fait, transmet, à comment elle accueille ; c'est un renouvellement de la réflexion permanent. C'est vrai qu'il y a des institutions qui dormaient. Pour autant, les innovations qu'on nous propose sont à la mesure du dis-

cours actuel, ce qui est important c'est de toucher un maximum de gens en proposant un maximum de choses ; on ne peut pas y arriver. Il n'empêche que quand je grille les files d'attente pour certains ados, c'est qu'il y a une situation de crise à laquelle il y a du danger si on ne répond pas. Par contre, il y a des situations pour des enfants qui sont hypertrophiées par l'école, parce que l'école est un peu dépassée, que l'autorité est remise en question à tous les niveaux, que l'enseignant est dépassé, qu'un enfant de huit ans sème la terreur dans l'école… Il y a des cas de figure extrêmement différents. Et je me retrouve à accepter au CMPP des enfants qui ne peuvent pas être suivis au CMP. Les tutelles incitent à colmater les besoins, les manques. Par exemple, en essayant de dé-spécifier le travail des professionnels : faire du psychologue un éducateur, de l'assistante sociale quelqu'un qui a son avis médical… C'est cette dé-spécification des places, des fonctions et discours qui est le pendant d'une politique qui se voudrait volontariste, au moindre coût et avec le plus d'efficacité possible.
Autre cas de figure ; les enfants placés en famille d'accueil par des placements familiaux. Nous avons des enfants en famille d'accueil située à Villeneuve ou dans une commune limitrophe de notre CMPP. Normalement, il est pris en charge par le placement familial. Quand j'accepte une prise en charge à ce titre, je sais que nous aurons affaire à un enfant qui est déstructuré, qui va mal, qu'il va falloir mettre beaucoup d'énergie, qu'une prise en charge souvent ne suffit pas, il en faut souvent deux, sans minimiser qu'il faut que la famille d'accueil suive, que le placement familial soutienne cette dernière. J'ai eu un cas incroyable. Celui d'un enfant dont les parents réels ont changé de département de résidence. Le père a demandé le rapprochement de l'enfant. Le juge a donné son accord. Il a fallu discuter avec l'ASE pour qu'elle mande au juge de bien réfléchir, de lui rappeler la pathologie paranoïaque du père, afin qu'il maintienne tout de même l'enfant dans sa famille d'accueil où il se sentait très bien. Mais il y a des questions juridiques, des droits parentaux et parfois aussi des questions budgétaires moins louables. Ce sont des cas extrêmes mais ça arrive.

Je vais vous présenter un cas clinique :

C'est une préadolescente qui nous soucie beaucoup actuellement. C'est une prise en charge qui date de trois ans. À l'origine, c'est une jeune patiente de onze ans adressée par son médecin généraliste qui nous explique que sur fond de timidité quasi pathologique depuis toujours, elle a développé une phobie scolaire depuis quelques semaines. Elle refuse de se rendre au

collège. Elle n'est pas « oppositionnelle » mais dans un réel état de blocage. Il existe une réelle urgence dans cette situation. J'ai pu joindre le médecin au téléphone. Il m'a dit qu'il la connaît depuis petite et est sidéré car elle n'a jamais pu dire un mot. Sans jamais avoir eu de retard développemental pathologique, elle a toujours été « particulière » sur le plan relationnel ce qui semblait plus qu'inquiétant.
Quand elle arrive au CMPP, elle fait vraiment très petite fille. Elle a onze ans et arrive avec ce problème de « phobie scolaire ». La phobie scolaire, c'est assez compliqué. Mais ce qui a été compliqué, c'est la façon dont les choses se sont mises en place au CMPP. Elle fait l'objet, et continue à faire l'objet, d'une controverse qui m'a mis en difficulté. On a été frappés par le fait que cette jeune fille était effectivement très pusillanime, elle ne disait strictement rien. Elle restait quasi silencieuse face aux différentes personnes qu'elle a pu rencontrer. Ce qui m'a frappé dès le départ, c'est une configuration familiale très fermée, avec une fille unique, un père et une mère travaillant au même endroit en tant que fonctionnaires d'État. Dans leur travail, il y a beaucoup à « taire » comme ils le font aussi en famille. Ces deux personnes sont originaires de la même province française. Comment cette enfant pouvait-elle parvenir à se saisir de ses difficultés qui lui occasionnaient une souffrance ? En sachant que « cette phobie » s'était déjà manifestée, esquissée à l'école primaire, avant de s'amplifier au point de lui rendre impossible l'accès au collège, à la rendre impuissante à en franchir le seuil. Malgré la prise en charge, elle n'a jamais pu reprendre l'école. Depuis trois ans, à deux reprises, j'ai fait des certificats pour qu'elle bénéficie d'une scolarité par le CNED. Dès le départ, une des thérapeutes du CMPP l'a prise en charge, la recevant toutes les semaines, et j'ai essayé d'accompagner le suivi individuel par un suivi des parents, sachant que leur enfant refusait de me voir. Je l'ai très peu reçue avec ses parents. Seule, c'était impossible. Les parents ne pouvaient pas supporter de la forcer, de la contraindre. La grande difficulté ça a été de faire le pari que quelque chose de cette « phobie scolaire » puisse être parlé par cette enfant. Pas seulement pas ses parents. Le pari transférentiel était aussi de pouvoir entendre la valeur symptomatique de ce refus scolaire, et ce qu'il dévoilait de sa structure clinique. C'est une enfant qui est devenue adolescente et qui a malgré tout changé physiquement. Mais elle reste toujours une jeune fille très frêle, sans qu'il y ait de problèmes d'anorexie. Elle a une mère surprotectrice, qui adore sa fille, une mère qui est toujours dans une dimension où elle nie la difficulté. Un père qui faisait de la musique avec sa fille et qui, progressivement, a laissé tomber. Elle excluait aussi son père de son travail scolaire. Toute la difficulté était d'essayer d'amener ses parents à ce que la fille me

consulte. Ma collègue était perdue elle-même dans le repérage, puisque cette patiente lui disait peu et lui paraissait énigmatique, avec une interrogation justifiée sur une probable psychose. Cette patiente ne fréquentait que sa famille, puis elle a commencé à établir des liens, outre ses cousins, une amie par les réseaux sociaux, restant toujours isolée, sans phénomènes hallucinatoires évidents, toujours en retrait, non sans nous interroger sur son rapport à son corps. Parfois, nous avions le sentiment qu'elle avait honte. Elle ne pouvait pas me serrer la main, me regarder. De fait, elle semblait plutôt manifester une réticence dans un registre psychotique.

Il y avait des éléments que j'estimais inquiétants et le pari de ma collègue continuait qu'elle parvienne enfin à esquisser une subjectivation personnelle, sans en passer par une médicalisation ou une hospitalisation. Un point de vue qui a fait l'objet de beaucoup de discussions, de désaccords, mais qui pouvait se justifier durant un temps. Car on n'opère pas de la même place quand on est médecin ou psychologue dans un travail comme cela. Avec des parents qui, tout de même, cherchaient à éviter mon point de vue, me disqualifiant à leur manière, privilégiant le point de vue de ma collègue qu'ils appelaient « docteur ». J'ai modéré mes ardeurs concernant l'hospitalisation, la mise en observation, insistant malgré tout sur l'intérêt d'un temps de séparation – puisque c'est une histoire tellement autarcique – pour arriver à ce que les soins ne soient plus seulement prodigués par le CMPP. Il fallait en passer par un temps d'observation hospitalier pour mieux évaluer la situation clinique, l'impact de la séparation temporaire avec ses parents. Et tout de même, pendant ces deux ans et demi, avec un suivi très resserré avec ma collègue thérapeute, elle a pu mettre en place un lien relationnel par l'intermédiaire de l'Internet avec deux adolescentes de son âge, en miroir. L'impression clinique que j'avais depuis le début était plutôt celle d'une psychose symbiotique, comme si elle restait dans le corps maternel. Un père qui ne pouvait pas faire séparation, qui malgré tout était extrêmement attentif, trop maternant aussi, et une triade familiale qui avançait groupée, trois en un. Sur un mode où l'enfant était en otage d'une problématique familiale dans laquelle il ne pouvait pas se dissocier sans remettre en cause l'ensemble de la famille. Pour tout ça, c'était très difficile et s'est posée plusieurs fois la question suivante (une première fois autour d'une amorce d'idée d'hospitalisation) : la question de faire un signalement. À l'heure actuelle, il y a des nouvelles lois qui concernent les enfants potentiellement en danger. Il y a un article qui précise que toute personne qui estime qu'un enfant est en danger du point de vue de sa santé, de sa sécurité, ou quand il y a des violences physiques avérées, toute personne peut le signaler ; que ce soit l'école ou ailleurs. Cela a fait l'objet d'une grande discussion

puisque la crainte de l'équipe était que cette enfant se précipite encore plus dans le danger, qu'elle décompense plus fortement, que la famille allait voler en éclats, et surtout que la dynamique de soin instaurée puisse se rompre.
Je vous en parle car elle témoigne de l'impossible propre à la structure clinique de cette patiente et d'une impuissance concernant une synergie des thérapeutes pris dans le transfert à des places différentes. Peut-être aussi une impuissance du fonctionnement institutionnel de notre équipe, à l'occasion d'une situation limite et parce que le CMPP n'est pas suffisant pour assurer seul les soins, avec des acteurs qui font partie d'une même équipe et qui ne sont pas forcément d'accord dans la manière de fonctionner. Ma responsabilité étant de trancher, j'ai fini par faire une demande d'information préoccupante. C'est une information qui est transmise au Conseil départemental, à la Cellule de Recueil d'Informations Préoccupantes, on envoie ce papier qui est transmis au procureur. Il y a une évaluation et des retours. Je l'ai fait pour qu'il y ait un tiers socio-éducatif, sans incriminer les parents sur leur bonne volonté, même si on sent bien qu'il y a une dynamique inconsciente dans cette famille qui fait que rien ne doit bouger et que tout doit rester dans le secret. Avant le signalement, les parents avaient pris rendez-vous mais ne l'ont pas honoré. Après, ils ont repris rendez-vous, mais on ne sait pas s'ils viendront. Depuis… du temps a passé et elle a été hospitalisée. Le suivi se poursuit toujours avec les mêmes difficultés avec les parents, mais les soignants sont désormais d'accord sur le plan du diagnostic et de la stratégie de soins. C'est une situation qui demeure encore trop figée, un tableau clinique assez pauvre, une ado qui, malgré ces séances régulières avec sa thérapeute, continue à déployer un imaginaire extrêmement pauvre.
J'ai choisi de parler d'un cas qui nous a mis en difficulté, ça laisse entendre quoi ? Quelque chose de la structure familiale y contribue, tout en la protégeant… Mais jusqu'où ?
Ce cas clinique essaie de montrer ce qui a été praticable et, au final, quelque chose qui paraît impossible. Quelque chose d'« impuissanté » par la dynamique familiale, et qu'il s'agit de continuer de remettre au travail pour expérimenter les limites du toujours praticable.
C'est un cas qui illustre la responsabilité soignante d'une équipe, y compris quant à la décision à prendre de faire ou non un signalement.
Pour terminer, je vais reprendre le texte de Freud : *L'Analyse sans fin et l'analyse avec fin*. Il l'a écrit à la fin de sa vie. C'est un texte qui est le fruit de l'expérience d'un analyste averti, et c'est dans ce texte qu'il évoque les trois impossibles : gouverner, éduquer, analyser. C'est un texte concentré sur le travail individuel du thérapeute, de l'analyste avec le patient. Ça ne met pas en

cause la famille. Voyez comment à l'échelle de l'institution ça peut être plus compliqué. Freud va interroger la façon dont les analystes procèdent, et les limites d'un travail de cure, approfondi. Alors que dans les CMPP, je ne parle pas de psychanalyse mais de psychothérapie, car en institution on peut faire un travail analytique, mais ce n'est jamais une cure type, les conditions ne sont pas les mêmes. En institution, la clinique est nourrie par la pensée analytique, mais pour parler de psychanalyse les conditions ne sont pas remplies. Dans ce texte, il fait un rappel au sujet de la pulsion de mort comme « poussée du vivant à retourner à l'absence de vie. » Comment la question de la mort et de la vie est en toile de fond avec toujours cette dimension de l'impossible qui échappe au sujet. À son insu ? C'est parce qu'on a des rites funéraires que s'est mise en place la question du symbolique.

Dans le texte, il fait référence à Ferenczi, cet analyste hongrois très attaché à Freud, avec qui ils ont eu beaucoup d'échanges, de correspondances et d'oppositions. Ferenczi avait tendance à beaucoup interroger l'empathie, c'est-à-dire la façon dont l'analyste, le thérapeute, s'impliquait dans le travail clinique. Il insistait beaucoup sur les dimensions du contre-transfert. Il rappelait avec force que l'analyste est partie prenante du processus. Certes, mais ce qui prévaut malgré tout, ce sont les conditions déterminées par la structure psychique d'un sujet. À l'impossible nul n'y est tenu ; en même temps, on est tenu par ces questions de l'impossible, donc de toute façon on doit y aller. Mais Freud disait beaucoup dans la façon de procéder du thérapeute. Il reprenait les termes de Ferenczi, indiquant qu'au fond on a beaucoup à apprendre de ses propres errements et erreurs. L'errance, c'est à la fois un bon signe pour mettre quelque chose au travail et une bonne indication pour prendre la mesure de la dimension du réel. Freud citait aussi la question du Moi du patient et le caractère propre de l'analyste qui peuvent participer aux résistances de la cure. Il répond à Ferenczi en disant que la dimension de l'impossible est là. Les analystes sont des personnes qui ont appris à exercer un art indéfini, et ont par ailleurs le droit d'être des hommes. Cela ne veut pas dire que l'analyste pétri par son expérience analytique ne soit pas averti, puisqu'on ne sort pas de la même manière en tant que sujet, à l'entrée et à la fin de l'analyse. Pour autant, on ne peut pas non plus exiger des psychanalystes qu'ils soient des surhommes, qu'ils échappent aux déterminations humaines de la parole et du langage… De nos propres failles inconscientes, on est toujours dupé. Freud disait que l'analyste est vraiment perturbé par ses propres défectuosités. On peut certes exiger d'eux qu'ils aient un haut degré de rectitude psychique, une supériorité dans la façon de repérer les choses. Il dit : « Arrêtons-nous un instant pour assurer l'analyste de notre sincère compassion, sachant qu'il doit

dans l'exercice de son activité satisfaire de si lourdes exigences. Il semble presque, cependant, qu'analyser soit le troisième de ces métiers impossibles dans lequel on peut être sûrs d'un succès insuffisant. »
Il dit d'emblée que quelque chose va être de guingois, qui ne marchera pas tout à fait. Les deux autres sont connus : éduquer et gouverner. Il dit : « Que le futur analyste soit un homme accompli avant qu'il ne se soit occupé d'analyse, partant que seules puissent se tourner vers ce métier des personnes d'une si haute et si rare perfection, c'est ce qu'on ne peut manifestement exiger. Mais où et comment le pauvre malheureux doit-il acquérir cette aptitude idéale dont il aura besoin dans son métier ? » La réponse sera dans l'analyse personnelle. Dans la façon dont lui-même est pris dans l'idée de l'inconscient, de refoulement, etc. Il fait allusion aussi au moment compliqué dans l'analyse où les analystes eux-mêmes apprennent à utiliser des mécanismes de défense qui leur permettent de détourner de leur propre personne les conséquences et exigences de l'analyse pour le patient. En les dirigeant vers d'autres cibles, qui restent elles-mêmes comme elles sont et peuvent se soustraire à l'influence de l'analysé.
Dans les dangers de l'analysé/analysant, il y a le fait que l'analyste lui-même y mette tellement du sien qu'il oublie la problématique de l'analysant, et du coup l'analyse perd de sa substance. Le pari de l'analyse, c'est qu'il y ait une fin, mais pour autant on sait que pour ce métier si particulier de psychanalyste – faire métier avec de l'impossible –, il est préférable que quelque chose soit remis au travail. En refaisant des « tranches » !
À la fin de ce texte, il dit que, quels que soient les cas de figure, deux choses reviennent tout le temps à propos des hommes et des femmes. Il dit qu'au fond il y a le roc de la castration. Ce point de réel, un point qui devient souvent un point de fin d'analyse. Le fait pour une femme de l'aspiration positive à la possession d'un organe génital masculin. Et pour l'homme, la rébellion contre sa position passive ou féminine envers un autre homme. Il insiste sur ce qu'il appelle le refus de la féminité. Il dit que ces éléments-là font que, de toute façon, analyse avec ou sans fin, on vient buter sur ce point de réel qui est un point d'impossible : la castration est le rapport même du rapport au langage puisque toute langue obéit à une castration puisqu'on ne peut pas tout dire. Là-dessus vient se mettre en place la question de papa, maman, Œdipe, la castration au niveau singulier de la structure subjective, en se heurtant à cet impossible du langage. Il y a toujours un écart entre la question de l'impossible et de l'impuissance, du praticable, mais ce qu'il faut avoir à l'esprit, c'est que si on n'a pas perçu cette dimension du réel et de l'impossible, on ne peut pas vraiment entendre les limites de l'analyse. De même, il n'y a pas

de psychanalyse neutre, ni de hasard dans le choix de faire une analyse avec un psychanalyste ou avec une psychanalyste. Suivant sa position sexuée, les problématiques transférentielles se déploient différemment. Cet écart est très important, même si au fond le praticable demeure le pari nécessaire qui s'inscrit aussi dans le désir du psychanalyste, mais ça ne se fait jamais sans que l'analysant soit demandeur de quelque chose.

Dans un CMPP, quand c'est un enfant, les enjeux transférentiels s'avèrent différents avec un enfant, un adolescent, qu'avec un adulte. La demande est rarement portée par l'enfant, mais pour ça, il faut qu'elle soit déjà portée par les parents et il s'en saisira ou pas. Les parents, en arrière-fond, demandent des comptes, mais il faut leur faire entendre la temporalité inhérente à une thérapie. Ils ont parfois des exigences du genre : « J'ai vu sur Internet que, finalement, s'il allait voir un comportementaliste ça irait plus vite. À quoi ça sert…? » Ces problèmes-là, on doit les traiter en permanence, de même que le manque de réponses, les délais d'attente trop longs… Les responsables de ces associations, à l'instar des tutelles politiques, sont pris dans ces discours. Ce qui est dommage, c'est qu'ils tendent à nier le savoir propre à l'exercice si délicat de la clinique et qu'ils ne se saisissent plus que de l'avis de certains… le plus souvent peu cliniciens et bien loin de… la clinique psychanalytique du transfert !

Dites-moi quel est votre métier

Pascale Moins

17 mars 2017

Claude Chevrier : « Dis-moi quel métier tu fais, je te dirai qui tu es. » Je trouve que c'est un thème qui est magnifique. La question qui est posée est extraordinaire parce qu'elle renvoie à notre subjectivité, à chacun d'entre nous, à la question du pourquoi on fait ce boulot, pourquoi on fait ce travail. Et puis, toujours avec une petite pensée, je dirais de Jean Oury, j'ai envie de dire qu'Oury était quelqu'un qui se posait toujours des questions et qui se disait : « Mais qu'est-ce que je fous là ? »
« Qu'est-ce que je fous là ? », ça renvoie vraiment à notre condition, à nos formations, à ce que nous sommes et à ce que nous faisons aujourd'hui. Et c'est vraiment un grand plaisir d'accueillir Pascale Moins qui va nous parler de tout cela. On l'écoute attentivement. Merci beaucoup.

Pascale Moins : Alors moi, je suis psychiatre, je travaille dans un service de consultation où je reçois entre autres, sous l'appellation « unité de psychothérapie et de psychopathologie du travail », des gens, des personnes, souffrant au travail ou venant à propos du travail, pas toutes mais un certain nombre, et depuis 2002. Donc, ça fait un petit moment que j'écoute ces questions de ma place dans un service où ce n'est pas une spécialité. Ce n'est pas un service d'expertise ni de pathologie professionnelle. Nous tenons beaucoup à cette position qui est difficile à faire entendre.
Je vais essayer de traiter ce que j'ai appelé « Dites-moi quel est votre métier », puisque c'est une question que je pose à un moment. La question du métier.

Je vais reprendre ce thème dans l'œuvre de Freud qui est celui des métiers impossibles et qui a résonné avec cette question que je pose, moi, à un moment, et qui est : « Dites-moi quel est votre métier ? »
Donc, je suis retournée lire Freud. Dans l'œuvre de Freud, il y a deux références aux trois métiers impossibles qui sont donc : gouverner, éduquer, analyser. La première référence se trouve dans sa préface à *Jeunesse à*

l'abandon de August Aichhorn et date de 1925.
En 1925, Freud dit d'ailleurs « *kurieren* » en allemand, qui est plutôt « soigner ». Ces trois métiers ont en commun leur exercice qui relève d'une manière spécifique pour chacun d'eux, d'une résistance relative aux effets de leur confrontation avec un impossible. On va revenir là-dessus. Autre point commun, ces trois métiers renvoient à des institutions dont le fonctionnement est censé assurer, garantir leur exercice et leur filiation. Je veux dire : l'État et ses instances politiques, l'école et ses gradations, soigner et psychanalyser. L'impossible peut être posé comme moteur et comme garantie. Cet impossible est de fait pris dans le langage, avec le langage et la parole.
Dans le texte de 1925, Freud écrit « impossible » sans guillemet, puis dans *L'Analyse finie et l'analyse infinie*, en 1937, il met des guillemets. Je ne sais pas pourquoi. Je n'ai pas trouvé de gens qui commentent cette affaire de guillemets si ce n'est peut-être pour atténuer la radicalité de l'adjectif « impossible ». Pour chacun des trois métiers, l'impossibilité serait donc attachée à la finalité (surtout dans *L'Analyse finie et l'analyse infinie*), à l'absence de réussite au regard des objectifs. Freud associe ces trois métiers au fait que pour chacun d'eux, on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant et tout son article de 1937 tourne autour de la problématique de la fin de l'analyse, autour de la grande inconstance des résultats même si on ne vise ni la guérison, ni la perfection psychique, ni le bonheur. Ces trois métiers sont en effet liés par un pouvoir comme au cœur de leur action, et donc par la potentialité d'en abuser. J'ai retrouvé un article d'Eugène Enriquez qui s'appelle « L'art de gouverner » dans lequel il reprend ceci et lie les trois métiers impossibles pour cette raison qui m'a intéressée : que ce sont les seuls métiers qui exercent un pouvoir nu sur les hommes, autrement dit un pouvoir sans médiation. Je trouvais que c'était intéressant pour ce qui nous occupe.
Une autre chose, qui peut-être est moins originale, est qu'il n'y a pas de science définitive du gouvernement, ni de l'éducation, ni des soins. Il y a des savoirs, construits par la clinique, par l'expérimental, mais la rencontre vivante autour de la guérison, de la psychanalyse, de l'éducation, du vivre ensemble ne s'y réduit jamais. Ceci nous enjoint à assumer l'impossible et à ne pas le figer dans une théorie. Peut-être la question du pouvoir nu pourra nous faire discuter.

Or, aujourd'hui, pouvoir et autorité sont en souffrance. Nous le voyons assez quotidiennement. Quand la légitimité sociale manque, les rivalités duelles s'installent ainsi que les abus, qui apparaissent au fond comme par le passé, mais aujourd'hui on a affaire à des face-à-face que rien ne médiatise.

Nous voyons ainsi fleurir les accusations de démission et d'abus. C'est ce que j'entends quand j'écoute les gens qui viennent me voir parce qu'ils souffrent au travail. Il y a un réel social qui envahit le champ professionnel comme ça, autour des abus.

Je vais passer par un petit texte. Dans un discours fait à Yale à l'adresse des psychanalystes américains paru dans *Scilicet 1* en 1975, Lacan dit ceci : « Être un analyste est un *job*, et de fait un *job* très dur. C'est même un travail inhabituellement fatigant et si je reprends les mots du denier analyste que je vis avant cette visite aux États-Unis, il me confia qu'il avait besoin de se reposer un peu entre chacune de ses analyses et que cela donnait son rythme à son travail. Quant à moi, dit Lacan, pour vous dire la vérité, je n'ai pas le temps de me reposer entre deux analyses, cela parce que du fait de ma notoriété, beaucoup de gens viennent pour être analysés et pour me demander de les analyser. Hier, dans la maison de untel, un groupe d'analystes m'a demandé comment je choisissais mes patients. Je répondis que je ne les choisissais pas comme ça tout droit, mais qu'ils avaient à témoigner de ce qu'ils attendaient pour résultats de leur requête ». Lacan fait là allusion à ce qu'il a introduit, les entretiens préliminaires, alors que Freud parlait, lui, de petits traitements à l'essai. Ce qui m'a intéressée, c'est que Lacan, pour parler aux Américains, utilise une dimension d'adresse dans la langue anglaise avec le terme de *job* et parle du travail du psychanalyste. À l'époque, c'était un mot peut-être un peu plus fréquent. « *Job* » emprunte à la langue anglo-saxonne qui est à la fois le petit emploi faiblement payé mais également, par extension, tout emploi rémunéré, travail, mission, tâche. J'ai essayé de regarder ce qu'était l'étymologie anglaise du mot « *job* ». On retrouve quelque chose qui est un mot qui désigne un morceau. Avec Marx, entre autres mais quand même, nous avons appris combien le travail est le lieu par excellence de l'échange social et de l'aliénation. Donc le champ du travail est le lieu où se croisent social et individuel, collectif et singulier.

Je rappelle que le collectif, c'est aussi ce qui ne va pas de soi puisque le collectif, ça se construit. Recevoir des personnes mises à mal au travail, dans et à travers les liens du travail, m'a conduite à réfléchir au fil des années à la moins mauvaise position pour les accueillir. Un métier impossible pour écouter ceux qui voient leur travail empêché, parce que c'est ça que j'écoute au fond, un travail empêché d'une manière ou d'une autre par un réel social. Alors ce réel social, de quoi s'agit-il ?

On voit dans la presse, parce qu'on est aussi immergé dedans, chômage de masse, détérioration du lien social et malaise individuel qui vont de pair, je ne vous apprends rien. J'entends souvent l'employé privé de la maîtrise, de la

réalisation d'un objet fini. Beaucoup de gens ne savent plus très bien en quoi consiste leur travail, leur tâche de travail, la finalité de ce travail.
Alors on peut expliquer cela par la rationalisation, la fragmentation des liens pour la productivité, le codage des communications, la traçabilité, la mise en concurrence et l'isolement des travailleurs qui contribuent, au fond, à dépersonnaliser le travail. Et s'il y a des demandes d'expression et de participation sollicitées, elles sont souvent un peu factices, ce sont des méthodes de management : « soyez plein d'initiatives pour votre entreprise ».
Elles ne donnent que l'illusion d'exister, d'être entendu. L'individu reste aux prises avec une sorte de coercition indéchiffrable qui va se montrer implacable au moment où il va être désigné comme déviant, arrogant, peu productif ou inutile, et alors brutalement mis au placard ou savamment poussé à partir. Il peut également, dans le cadre de la destruction du savoir-faire et de la culture du travail, dans le cynisme ambiant, tomber à l'extrême (il y a les morts subites par « *karoshi* » que les Japonais étudient depuis très longtemps sans pour autant beaucoup changer leur mode de travail), s'effondrer dans un épuisement physique et psychique avec la menace de perdre son emploi.
Il y a également l'emploi précaire. J'ai le fils d'une amie qui s'est vu proposer, après la fin d'un stage, un emploi non rémunéré. Il était en Espagne, on lui a dit qu'il était formidable, épatant et on lui a proposé de rester dans l'entreprise tellement il était bon stagiaire, mais sans être payé. Eh oui. Alors j'en parlais avec mon amie et on se disait que c'était quand même inouï. Il y a les CDI, les CDD, les stages, les CDD prolongés et maintenant les emplois non rémunérés, bénévoles… On lui a dit qu'il était épatant, qu'il pouvait rester, qu'il avait un poste de travail mais qu'on ne le paierait pas. Ça, c'est hors de mon bureau, mais bon, j'ai des oreilles…

Pascale Belot-Fourcade : Ce qui est différent du bénévole qui y va de sa propre volonté.

Claude Chevrier : Disons que dans le bénévolat, il y a quelque chose d'une aspiration, d'un désir de venir à l'aide d'une institution, quelque chose comme ça. Là, il n'a aucun statut, c'est sans statut. C'est autre chose que le bénévolat. Même s'il n'était pas obligé de rester…

Pascale Moins : Il n'est pas resté ! Mais je trouve quand même inénarrable qu'on lui ait proposé ça très sérieusement comme une faveur, une faveur sérieuse. C'est cela qui est surprenant. Ce n'est pas comme s'ils lui avaient dit :

« Si on avait des sous on te garderait, si on avait de quoi te payer on pourrait te garder ».
Voilà, pour camper le paysage.
Alors, moi, les questions qui me sont venues depuis le temps que j'écoute tout ça, c'est d'abord cette espèce d'envahissement du propos par la question du travail, avec une description très minutieuse. Comment les gens sont rendus malades, comment ils sont malmenés à ce point-là ? Pourquoi les solidarités ne fonctionnent-elles plus, et de cette manière-là ?
Une espèce d'absence de gouvernance, d'évanescence des syndicats, de disparition des collectifs, c'est ce que j'ai entendu. Et, j'ai aussi entendu, à l'écoute de certains, une espèce de mariage personnel, individuel, sans limite avec le travail qu'on peut appeler « *burn-out* », ou épuisement au travail, par la violence des récits, des mises à l'écart, de la disparition dans l'organigramme et celle des effets psychiques liés au monde du travail, je les appelle comme ça.

Il est vrai que ça m'a interrogée et ça nous a interrogés dans l'équipe : comment encore proposer la possibilité d'y comprendre quelque chose à des gens qui arrivent dans cet état ?
Dans *Malaise dans la civilisation* qui date de 1939, Freud faisait ce constat : « L'homme est tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser, de le tuer ». Petit rappel de notre envers de la civilisation. Donc, si je m'en tiens à quelques repères, je peux encore travailler, y compris avec un métier impossible pour écouter des choses difficiles.
L'inconscient n'est pas à l'écart du reste du monde et les spécialistes de l'inconscient non plus.
La centralité psychique du travail promue dans la psychodynamique du travail par Christophe Dejours vient de Robert Castel (nous avons fait quelques recherches dans le service parce que tout le monde se demandait ce que c'était que cette affaire de centralité psychique du travail) et est à entendre comme la centralité du travail dans la vie pulsionnelle et dans la place sociale du sujet.

Pascale Belot-Fourcade : Tu peux reprendre ?

Pascale Moins : Oui. La centralité psychique du travail est très promue dans le courant de ladite « psychodynamique du travail » et nous avions des débats en disant : « D'où ça sort, ce truc, que c'est central psychiquement ? »

Alors, chez Robert Castel, c'est ce qui constitue la place d'un individu dans le social, et chez Christophe Dejours c'est à entendre comme la centralité du travail dans la vie pulsionnelle, au sens où ça vient dans les rêves, dans les productions de l'inconscient. On travaille aussi la nuit, malgré soi… Un autre point de repère, puisque j'évoque quelques points de repère pour écouter les gens, est celui que Lacan apporte avec le discours du capitaliste. C'est une modification du lien, du lien social comme un lien logique d'implication dans un couple. Les discours de Lacan, c'est un repérage de liens logiques d'implication dans des couples : professeur/universitaire et enseignant, maître et esclave, analyste et analysant.

Le discours du capitaliste modifie ce lien, il programme le lien de chacun au gadget à consommer. Le discours du capitaliste rend compte d'un discours où le sujet est rivé à son objet et en position de semblant, c'est-à-dire en position de se croire assujetti à rien, réduit à sa place. On observe les effets, les liens se défont dans la famille et dans le travail. Ça a été aussi un point de repère.

Puisque je parle un peu de moi, à un tout autre niveau de question et plus du côté d'une impuissance, il y a celui, très concret, des demandes d'arrêts de travail, de prescriptions de psychotropes, de certificats, d'échanges avec les médecins du travail, de repérages de problématiques qui restent confinées à une dimension très médico-psychologique individuelle sans évolution notable de la position subjective. Il y a la demande de dopage : stimulants, antidépresseurs parfois associés à la prise d'alcool pour tenir, rester au travail sans élaboration, sans ouverture.

Tout ça renvoie à l'insuffisance de l'action du psychiatre dans le champ social et aux limites du métier du psychiatre, à l'impuissance. Devoir assister à l'engouement, à l'engluement d'un patient dans une procédure juridique sans fin peut donner envie de renoncer à faire émerger un simple petit décalage de position. Or, il s'agit bien de ne pas renoncer justement, sachant que le travail psychique ou du subjectif peut s'énoncer, peut aussi être un lieu où la souffrance se fige.

Nous avons pas mal travaillé autour de la question du trauma et de la victime. De la position dans laquelle on peut être en étant victime. Comment aider les gens à passer au-delà de ça. Car évidemment, ça fixe les gens dans une position de plainte sans fin.

Je voulais parler d'une notion un peu envahissante et qui est celle de la vulnérabilité parce que c'est une notion à la fois commode – on entend bien de quoi on parle –, mais à la fois un peu équivoque. À propos de la vulnérabilité, toute difficulté au travail peut aujourd'hui conduire sur la voie de l'attribution causale à la fameuse vulnérabilité personnelle sans que soit

évoquée la causalité psychique. Dans le contexte social contemporain caractérisé par l'accroissement des épreuves et de la sélectivité, celui qui a moins réussi à ses épreuves que les autres sera a posteriori identifié comme faible.
La vulnérabilité n'est plus reconnue comme intrinsèque à la condition de l'être humain, un être de désir, mais réduite à un attribut assigné à quelques-uns : la catégorie des personnes vulnérables qui permet d'attribuer a priori la responsabilité des événements à celui et à ceux qui en sont victimes.
Voilà, c'était par rapport à la question de la victime.
Comme le dit Dominique Lhuilier qui s'intéresse au travail, la vulnérabilité est bien une condition négative de la vie. Il indique que la santé, la capacité de s'autodéterminer ne sont que possibles. La vie humaine est conditionnée par son usage, au double sens du terme : que les autres font de nous et que chacun fait de lui-même, y compris au travail. Alors, on retrouve là l'impuissance et l'impossible sur la scène du travail et aussi, on va la retrouver dans le lieu où on écoute : comme un point d'impuissance à dire ou d'impossible à dire.
Je vais en reparler à propos d'une patiente.
La question du métier que j'ai mise en titre de mon propos est importante puisqu'elle permet de décentrer un peu du drame individuel et oblige à faire un récit un peu ordonné, oblige peut-être à toucher à ce point d'impuissance à dire qui est important à dégager.

Pascale Belot-Fourcade : Qu'est-ce que tu veux dire par « impuissance à dire » ?

Pascale Moins : Alors, question difficile comme ça. Il me semble que des gens à qui on propose de venir parler, qui sont venus parce qu'ils se disaient malmenés et maltraités au travail, s'attendent à être écoutés dans leur récit pathologique et pas forcément à avoir à avancer un peu autrement dans leur discours. Et du coup, on tombe à un moment sur quelque chose qui les aide à passer d'une position de victime à celle d'être un peu l'auteur de leur situation, de leur position. Parfois, ils butent un peu là-dessus, sur l'impuissance qu'ils ont à dire quelque chose. Voilà, c'est cela que je veux dire.

Pascale Belot-Fourcade : Tout à fait. C'est une limitation interne de…

Pascale Moins : Oui, qui peut être un impossible parfois, ça se recouvre. Au fond, les gens ne viennent pas forcément avec cette idée qu'ils vont avoir à dire. Ils viennent dans un bureau de psy, mais ils nous confondent parfois avec un avocat, un inspecteur du travail…

Pascale Belot-Fourcade : C'est-à-dire que c'est pour transformer la plainte.

Pascale Moins : Oui, c'est ça. Ça transforme la plainte.
Oui, alors c'est le chemin, le point qui est difficile. Il y a des gens avec qui la plainte ne se transforme pas beaucoup, on va buter là-dessus.
Je me suis intéressée au métier, donc je suis allée lire des choses sur l'étymologie et puis un article sur le métier comme un analyseur des transformations du monde du travail. Alors je vais vous en parler.
Alors, l'étymologie, je pense que vous la connaissez. C'est « *mestier* » et en bas latin « *ministerium* ». C'était aussi la fonction du serviteur au XIII^e^ siècle. Il y avait cette fonction du serviteur et cette fonction confondue avec le « *misterium* » a fabriqué la personne du serviteur de Dieu. Donc, du côté de la fonction et du service, et qui a gagné en extension, et ensuite, on voit l'activité de la femme de mauvaise vie qui est dite « femme de métier » au XII^e^ siècle mais aussi la fonction royale. Ce n'est qu'à cette époque que « métier » commence à s'appliquer au service d'une fonction ou d'un art, en particulier celui des armes.
Et on voit apparaître la locution « gens de métier ». D'abord pour parler des lettrés, des personnes douées de connaissances, avant qu'elle ne désigne, au XVI^e^ siècle, les artisans et les ouvriers.
Les métiers recouvrent à partir du XIV^e^ siècle l'ensemble des associations professionnelles désignées comme corporations. L'expression « avoir du métier » traduit la maîtrise principalement d'un savoir-faire.
Aujourd'hui, on a une petite résurgence du métier, du côté d'une notion plus largement fourre-tout. Les grandes partitions que la notion de métier permettait d'établir ne résistent plus vraiment au forçage sémantique que lui font subir les contemporains. « Avoir un métier entre les mains » était une sécurité, ce qui n'est plus garanti de nos jours. On distinguait le travail manuel du travail intellectuel, ce qui est désormais accusé de simplicité puisqu'on sait que toute activité de travail mobilise et des capacités cognitives et un investissement corporel. « Avoir un bon métier » était gage de revenus conséquents et satisfaisants, mais ne suffit plus à protéger contre les avanies du marché du travail et « avoir du métier » ou de l'expérience est plutôt une problématique sociale de travailleur vieillissant dont l'âge est perçu comme un handicap dans la course à la productivité.
Néanmoins, il y a un certain retour en grâce du métier : d'un point de vue intellectuel d'abord et au risque de l'extension infinie, des tentatives visent à rendre autrement intelligibles des activités qui échappent habituellement, par exemple le conseiller financier à la poste. Quand on fait

des restructurations dans les services de la fonction publique, on introduit un peu de logique marchande. On fabrique des nouveaux métiers : conseiller financier à la poste. D'un point de vue pratique, ensuite, et au risque de la dilution totale, les essais de légitimation professionnelle qui ne répondent pas vraiment aux définitions du métier, mais on dit le métier de chef d'entreprise, le métier du syndicaliste. On assiste donc un peu à une dilution de la réalité du métier, mais on voit que c'est devenu un attracteur de sens. S'il y a une certaine polysémie, ça nomme à la fois la situation, la place, la profession, la position, l'emploi, la tâche, la charge, la fonction, le poste. Tout cela n'a pas le même sens et l'intérêt de conserver cet appel au métier – et c'est la question que je pose – n'est pas seulement de produire des effets vertueux, mais de nommer un peu quelque chose qui fait la part belle à l'œuvre, l'invention technique et l'action constitutive de l'être en société : vous entendez sans doute que je fais un peu référence à Hanna Arendt (*Condition de l'homme moderne*).
Ce n'est pas sûr qu'il y ait encore de l'œuvre et qu'on ait beaucoup de respect pour l'invention technique et l'action constitutive de l'être, mais bon…

Je vais passer à la question de la souffrance au travail et du travail empêché puisqu'on va l'attraper comme ça. Je reprends les questions qui ont déjà été travaillées par d'autres, par C. Dejours, qui sont le décalage de plus en plus important aujourd'hui entre le *travail prescrit* et ce que la personne a inventé pour faire siennes les tâches qui lui sont réclamées et qu'on nomme le *travail réel*. Il y a un écart. Vous savez que les douaniers font la grève du zèle, c'est-à-dire que quand ils font exactement le travail prescrit, rien ne marche. C'est parce qu'ils ne font pas le travail prescrit que ça fonctionne.
Donc, il y a eu pas mal de travaux là-dessus et qui sont assez intéressants et qu'on entend chez des personnes, ce qu'elles inventent pour tenir au travail.
Dans ce que j'ai entendu depuis plusieurs années, on entend bien l'impuissance d'un travailleur à pouvoir dire précisément ce dont il est dépouillé.
Parfois, c'est nommé comme ça chez les gens qui ne sont pas bien dans leur poste de travail : « Au milieu des réformes, des restructurations, je ne me reconnais plus », c'est exprimé comme ça. C'est-à-dire que la question de ce qui n'est pas possible ou de ce qui est enlevé dans le travail reste difficile à préciser, à nommer.

Pascale Belot-Fourcade : Tu ne crois pas que c'est parce que ce n'est pas dans la même dimension ?

Pascale Moins : Peut-être bien.
C'est vrai, quand on demande aux gens de décrire ce qu'ils font comme métier, comme travail, il y a ce point… à la question : « Qu'est-ce qui a changé ? » C'est une difficulté, on entend bien quelque chose d'une difficulté de lieu : où ça se passe ? Alors, je continue un peu dans quelque chose de général : on peut dénoncer le maître contemporain, c'est-à-dire le management tous azimuts dont un des mots d'ordre est que toute différence doit disparaître. Alors, toute différence doit disparaître, c'est-à-dire que l'homme au travail se voit privé de sa façon personnelle de travailler. Cette perte ne se compense pas ailleurs et ça fait blessure ouverte, pour reprendre Freud dans *Deuil et mélancolie*. On peut dire qu'ici, la souffrance au travail représente ce que l'homme a perdu de son rapport tout à fait singulier au travail. Pas tant la place professionnelle qui est perdue car souvent elle est conservée, pas tant la perte d'estime ou la considération des collègues mais l'homme a parfois perdu une part « insensée » de son travail qui le lui rendait supportable. Il a perdu sa façon personnelle de pouvoir jouir de son travail. Je pense que c'est un des points qui concerne le psychanalyste.
Je pense que c'est d'autant moins exprimable qu'il y a une espèce de discours du management où tout est codifié, c'est-à-dire qu'il y a des fiches de poste, des missions… Il y a la description la plus minutieuse possible de la tâche de travail… Donc la part de ce qui n'y serait pas, de ce qui manquerait, là, on ne sait même plus où la trouver. Les gens sont empêtrés là-dedans pour parler d'eux. Je vois les aides-soignantes à l'hôpital qui ont des fiches très détaillées, quand on leur demande ce qui ne va plus, c'est rendu encore plus compliqué par ces espèces de fiches de procédures qui recouvrent leurs tâches de travail et qui effacent ce qu'elles peuvent y mettre de personnel, comment elles s'en débrouillent.

Claude Chevrier : C'est une perte de la subjectivité, oui.

Pascale Moins : Donc je reprends ça. La psychanalyse est concernée par la souffrance au travail comme l'expression d'un irréductible propre à chacun et qui, pourtant, passe par le langage même s'il ne passe pas par le sens commun. Cette souffrance est l'occasion de découvrir un lien social inconnu qui ne se fonde pas sur un idéal collectif ou sur le trait identificatoire prélevé sur le chef qui fédère tout le monde comme celui de la moustache…
J'avais écouté Philippe La Sagna dans une émission de France Culture, ce sont des notes anciennes, qui s'appelaient « Quand le travail tue ». Il disait : « Il faut qu'il y ait dans l'entreprise une place pour ce qui rate, ce qui est obscur,

ce qu'on ne comprend pas, pour un temps perdu. Il faut savoir donner toute sa place à ce qui ne sert à rien. (…) La grande maladie contemporaine c'est que tout doit servir à quelque chose : pas de perte. » Et il concluait : « Pour une part l'être humain ne sert à rien, c'est ce qui fait qu'il est humain. »
Donc, est-ce qu'on peut lire la souffrance au travail comme une sorte de mélancolie moderne ?
Ces transformations du travail, on voit qu'elles ont des incidences subjectives, qu'il y a une évolution où chacun joue gros sous la pression des nouvelles formes d'organisation de travail et l'incitation à s'impliquer personnellement, à se responsabiliser, à transformer la réussite ou l'échec. Danièle Linhart (qui est la sœur de Robert Linhart, auteur de *L'Établi*) est sociologue et a beaucoup travaillé sur cette question de la pseudo-autonomie, la pseudo-inventivité des salariés qui les met dans des idéaux terribles puisque quand ils ratent, ce sont eux qui ont raté et pas le profil de poste.
On a des transformations : précarisation de l'emploi, stagiaires, CDI, CDD, la fragilité des collectifs de travail s'ils existent encore, la conflictualisation des relations au travail qui empoisonnent la vie quotidienne au travail.
Alors, pendant des années, avant de recevoir les « *burn-out* », nous avons reçu les harcelés du travail.
Il y avait des gens qui se sentaient harcelés, on entendait qu'ils racontaient uniquement des consignes de travail. C'est-à-dire que ça les harcelait, une simple consigne de travail ou un désaccord sur la manière de s'y prendre, si ce n'était pas écrit dans une procédure. Un désaccord c'est un harcèlement, c'est-à-dire que ça fait abus. Ça fait abus et il y a des endroits où il y a quelqu'un qui peut dire que c'est comme ça mais, puisqu'on parle aussi dans les métiers impossibles de « gouverner », il y a plein d'endroits où il y a des directions mais il n'y a plus de gouvernance. Il n'y a plus personne qui tranche, alors les gens s'engagent dans des trucs, sont dans des désaccords… Ça fait des trucs impossibles. Je parlais la dernière fois avec quelqu'un qui s'intéressait à l'époque au travail et qui fait de la recherche, qui est économiste et qui me disait qu'il avait repéré, il y a quelques années, quelque chose au sein de ses étudiants chercheurs, qui était qu'ils ne supportaient plus la critique. Il me disait qu'il avait vécu, lui, une époque où la critique était une dialectique constructive et que, maintenant, il avait des élèves étudiants chercheurs en économie qui se mettaient à pleurer quand ils soutenaient quelque chose et qu'il y avait une critique. Ce point qu'il repérait et qui fait que ce n'est plus possible d'être critiqué alors que ça fait partie de la construction de la pensée, du travail et de la formation, il l'avait repéré comme un truc singulier qui était nouveau pour lui et qui, pour les étudiants, était impossible.

C'était une entame personnelle d'être critiqué et plus du tout pris du côté de la construction, du cheminement de pensée, ça fait verdict.
Alors, il y a des gens qui ont dénoncé la psychologisation, le psychologisme qui se traduit par une espèce de traduction floue, comme ça, de ce qui peut se passer et qui est en miroir de ce qu'on voit. Il y a une sorte d'interprétation, de lecture, un peu d'autosuffisance. Parfois, il a aussi des gens qui se présentent comme s'ils construisaient leur propre poste de travail, on est obligé de leur rappeler que le travail c'est aussi « *tripalium* ». On y est utile, mais on va aussi au travail pour travailler contre de l'argent. Il y a des gens qui s'autoconstruisent quelque chose de très individuel en regard de cette promotion de l'autonomie, de la responsabilité qui suggère que chacun est acteur de sa vie professionnelle, de son parcours. Il y a une mode chez les managers pour les « *softs skills* », les compétences non techniques qui sont des talents. On essaie de fabriquer (tu parlais du charisme), de reproduire le charisme d'un manager. Comment fabriquer des choses qui ne se fabriquent pas…
Or, on sait que dans un collectif, les choses peuvent fonctionner bien pour des choses qui ne sont pas reproductibles comme ça, des choses qu'on ne peut pas inscrire dans une fiche de poste.
Un des points dont on a beaucoup entendu parler, c'était la question des suicides au travail.
La première fois que j'ai entendu ça, c'était dans la presse et à un colloque au CNAM, où C. Dejours avait annoncé que ce serait la grande question à venir. Les gens qui se suicident sur les lieux de travail, de manière plus que démonstrative : avec des lettres, etc.
Alors, il y a eu toute une période où on a entendu « est-ce qu'il faut que je me suicide pour qu'on m'écoute ? » On a envie de répondre « trop tard », mais l'ambiance n'est pas très drôle…
Le suicide se fait sur le lieu où ça se passerait mal. C'est très compliqué de faire des processus d'attribution causale car chez les gens c'est imbriqué : vie professionnelle, vie extraprofessionnelle, pathologie préexistante.
On a beaucoup entendu ça avec des gens qui disaient « est-ce qu'il faut que je me suicide pour qu'on me reconnaisse ? » Ça rejoint ce que tu disais sur la question du narcissisme où c'est une question de vie ou de mort d'être reconnu. Donc, on sait bien que les affrontements des analyses unicausales rabattues du côté des traits personnels de la victime ou, à l'inverse, du côté des conditions de travail ne donnent pas toujours grand-chose.
J'ai l'habitude de dire qu'on ne voit pas de psychopathologie particulière du travail dans le service. Il me faut le préciser pour éviter les malentendus. On reçoit des paranoïaques avec des chefs qui les persécutent, on reçoit des gens

qui répètent des histoires familiales et le découvrent quand ils veulent bien venir en parler, on voit également les effets d'une organisation du travail pas très sympathique. En général, dans les consultations, on suit à peu près, quand il y a des réformes à l'APHP, à la poste, dans les hôpitaux, les groupements hospitaliers, on voit que ça malmène les gens. Il n'en reste pas moins qu'au un par un et au singulier, on ne peut pas repérer ça.
Alors, je vais parler de l'une des pathologies de l'activité de travail, je n'aime pas tellement le dire comme ça, mais c'est utilisé comme ça aujourd'hui. C'est l'activité de travail emballée ou empêchée, il y a deux figures : celle du surtravail et celle du sous-emploi. On va dire comme ça. Alors le surtravail, qui est une expression d'Yves Clot, c'est se donner tout entier.
« La pression temporelle, conjuguée à une charge de travail accrue, trace la voie de ce surmenage, exposé au risque de rupture. L'intensité de l'implication dans le travail sollicitée par le management, appréciée comme une condition de la performance est le creuset de cette fragilisation. À la sursollicitation du milieu du travail répond un surinvestissement du sujet qui s'absente à ses autres engagements. "Se donner tout entier" peut être le genre de situation où se noue justement le drame de la conscience professionnelle » (Y. Clot, 2013).
On voit ainsi des gens qui ont encore trois postes en main : une caissière de supermarché qui a aussi le rangement, la supervision des autres. Et elle n'a pas le choix. Mais on voit surtout que l'implication dans le travail est appréciée et sollicitée. En regard, on voit l'exigence à l'égard de soi-même, de son travail, particulièrement quand le travail prend toute la place dans la vie du sujet, ça peut conduire une personne au sentiment qu'elle perd pied, qu'elle n'arrive plus à suivre et à une profonde déstabilisation. Il y a, en général, un effort personnel qui s'impose de plus en plus comme la variable d'ajustement d'une organisation saturée de contraintes et la personne participe à ça. Chacun prend sur soi jusqu'à l'épuisement des ressources. Et il y a une sorte, sur la scène du travail, d'inflation imaginaire de toute-puissance, de l'autosuffisance. Travailler en oubliant, ce n'est pas tellement un oubli mais plutôt un déni du réel, un déni du fait que travailler c'est aussi toujours être confronté à des limites, des difficultés, des échecs, comme s'il n'y avait jamais de perte.
Après la pause, je vais vous parler d'une patiente.

Une personne de l'assistance : Je me demandais si la sur-responsabilisation, l'autoresponsabilisation ne vient pas d'un problème identitaire. On a grandi avec une idée de ce qu'on doit être, on a inclus dans ce chemin structurel, personnel, le fait de surinvestir certaines choses comme le fait d'être responsable de tout, d'avoir un rôle très important à jouer.

Vous voyez, pas dans l'intention du pouvoir, de l'autorité, mais dans l'intention du sens : de son propre sens et du sens qu'on donne à ce qu'on fait. Donc, je me dis que ce surinvestissement vient sûrement d'un cheminement personnel qui fait qu'aujourd'hui, dans l'éducation des enfants, ou même dans certains milieux, on surinvestit les enfants avec cette image-là. Je ne sais pas, c'est une hypothèse.

Une autre personne de l'assistance : Il y a aussi la culpabilisation derrière…

Claude Chevrier : Ça rejoint la reconnaissance. L'enfant a besoin d'être reconnu.

Une personne de l'assistance : Ce n'est pas quelque chose que l'adulte acquiert mais que l'enfant vit, qu'il prend pour lui et qui le structure en tant que personne adulte plus tard.

Pascale Moins : On peut tout à fait faire cette hypothèse, mais c'est vrai que ça va avec cette idée qu'on peut travailler sans limite alors que le travail c'est une confrontation avec les limites, qu'on ne peut pas tout faire tout seul…

Une personne de l'assistance : Et la gestion de l'échec, ça s'apprend : qu'est-ce qu'un échec, déjà, et comment on arrive à le dépasser, à l'accepter, à le gérer.

Pascale Moins : C'est-à-dire que ce qui est très valorisé, quand même, c'est toujours la disponibilité, l'engagement, la performance, l'excellence. C'est un fonctionnement sans fin, comme ça. En regard, il y a la demande de reconnaissance au travail. C'est un puits sans fond, la reconnaissance ! On n'en a jamais assez, ça fuit, ça fuit toujours ! C'est vrai au travail ou ailleurs…

Pascale Belot-Fourcade : C'est très compliqué pour le sujet de séparer son implication personnelle et ce qui appartient au travail. Cela s'appelle l'aliénation. On peut se référer à la notion d'aliénation de Lacan qui pose que l'assujettissement au social reprend le premier assujettissement au langage. C'est important parce que ça évite de faire une séparation entre d'un côté le social et de l'autre le sujet.
Il est sorti dans *Libération* le rapport de la CFDT sur le travail, mais ce qui est apparu tout de suite et que nous avions remarqué, c'est que la plupart des gens sont contents au travail : il y a des gens qui disent qu'ils s'amusent, qu'ils discutent. C'est un lieu d'existence, de reconnaissance réciproque. Il n'y a

pas que le chef qui est un bourreau, il y a des endroits où on plaisante, où on se dit des choses. La demande de reconnaissance que nous avons est sans fin. N'oublions pas aussi que notre corps a une existence dans le travail.

Une personne de l'assistance : Par rapport à ce que vous dites sur ce rapport, que les gens sont contents au travail, les gens sont contents d'avoir un travail…
Je suis un peu étonnée car de l'expérience qu'on a au niveau social, c'est qu'il y a une grande mutation qui va tellement vite… Moi, je suis assistante sociale et on entend les gens se plaindre. Il y a une souffrance parce que les gens n'ont pas le temps de s'adapter. Il y a une incompréhension, il n'y a pas de sens à leur travail. Alors que les gens soient heureux…

Une autre personne de l'assistance : Moi, ce que je vois dans les transports en communs, avec mes amis, ce qui revient ce n'est pas ça. Ce qui ressort c'est que les gens vont au travail parce qu'ils sont obligés d'y aller, qu'il y a une énorme souffrance de ne pas comprendre… Vous voyez, maintenant les personnes sont heureuses de partir en retraite ! Avant, les gens retardaient le départ en retraite, maintenant, s'ils peuvent partir plus tôt, ils partent.

Pascale Moins : Il y a plein de facteurs. Maintenant, il y a des lieux où on fait partir les gens. Il y a des séminaires sur comment prendre sa retraite. Ce n'est pas pour calculer ses points de retraite, c'est pour comment s'occuper à la retraite, comment organiser son temps, tricoter, crocheter. Ça n'existait pas avant.

Pascale Belot Fourcade : Le problème, c'est aussi l'allongement de la durée de la vie. Quand j'ai commencé mes études, on s'était aperçu que la retraite coïncidait presque avec la fin de la vie. Ce sont des mesures très délicates. Tous ces gens vont devoir vivre trente ans de plus…

Pascale Moins : C'est un débat intéressant, dans cette question il y a des angoisses d'aujourd'hui. Moi, j'ai travaillé à Saint-Denis. Je me suis occupé de la psychiatrie dans la ville de Saint-Denis. À l'époque, je me souviens qu'autour de la question de la retraite, je recevais beaucoup d'hommes dans une question du *conjugo* difficile du passage à la retraite de couples qui n'avaient jamais vécu ensemble, qui avaient des horaires décalés. Ils se retrouvaient à deux, dans un petit deux-pièces. En général, madame est occupée avec les courses, les liens sociaux de voisinage. Et je recevais des hommes déprimés

qui me disaient : « Moi, je sors du petit-déjeuner et je lui dis : “Qu’est-ce qu’on mange à midi ?” Et elle est fâchée ». Alors je faisais des prescriptions, je leur disais de s’inscrire : il y avait des petits jardins ouvriers à Villepinte. Ça faisait un deuxième lieu où exister. On peut voir les copains, bêcher l’hiver ou jouer à la pétanque, mais dans un autre endroit parce que c’était l’enfer de se retrouver à deux après le travail ; et avec une grande perte, avec le regret des liens sociaux du travail.
Même si les gens se plaignent, les liens sociaux au travail sont très importants. Beaucoup de gens déplorent quand ça se démolit.

Pascale Belot-Fourcade : On voudrait trouver un équilibre parfait entre le bonheur au travail et le malheur au travail, mais je ne crois pas qu’on aille le trouver. Il apparaît toutefois qu’à la retraite qui pourrait être une libération par rapport au travail, certaines pathologies se déclenchent.

Une personne de l’assistance : J’ai une question, je voudrais avoir votre avis. Les conditions de travail il y a cinquante ans étaient plus difficiles, plus physiques, on travaillait plus longtemps. Est-ce qu’aujourd’hui on serait plus fragiles, plus fragilisés du fait qu’on accepte moins les changements ? Qu’est-ce qui fait qu’aujourd’hui il y a cette problématique-là ?

Pascale Moins : Il y a une pénibilité physique qui est moindre au travail aujourd’hui, sauf pour certaines personnes. Je ne sais pas si vous avez écouté une série d’émissions sur France Culture l’année dernière à propos du travail en usine, c’était dans *Les Pieds sur terre* de Sonia Kronlund. C’est assez intéressant sur le travail en usine encore aujourd’hui. Ce qui est moins difficile pour essayer de répondre à votre question, c’est qu’il y a moins de charge physique, on porte moins, il y a plus de machines, les gens travaillent moins d’heures (les gens travaillent 35 heures). Ce qui est aussi plus difficile, c’est qu’il y a moins de travail, il y a des heures chômées, il y a du chômage obligé, il y a ce que l’on appelle le lissage des 35 heures sur l’année avec des moments où les gens n’ont pas assez pour vivre pour le mois.
Et puis, il y a des modalités. Autrefois, un chef d’atelier se débrouillait pour savoir qu’untel travaillait plus vite, l’autre moins vite et que sur l’ensemble de la chaîne, ça allait bien. Il y avait une équipe. Aujourd’hui, le chef d’atelier, on lui demande d’accélérer le rythme et la production. Quand je travaillais à Saint-Denis, il y avait des gens qui travaillaient pour des marques de cosmétiques et qui vissaient des tubes de rouges à lèvres toute la journée. On leur demande d’aller un peu plus vite et s’il y a une des femmes qui travaille un

peu plus vite et bien, ça permet de supprimer un poste. Dans l'équipe, chacun cherche à sauver son poste. C'est-à-dire qu'il y a quand même une recherche de rentabilité qu'il y avait peut-être avant, mais les gens, ce qu'ils disent, c'est qu'ils sont soumis à peut-être moins de charge physique mais à beaucoup plus de rentabilité et beaucoup moins de temps. Il y a des gens qui n'ont même plus le temps d'aller aux toilettes. Ce n'est pas dans tous les métiers, mais c'est quand même l'introduction de choses qui vont contre le rythme du corps au travail. Je reçois une femme qui a tout le temps des infections urinaires. Elle n'a pas le temps d'aller aux toilettes. Alors je lui dis : « Mais si vous besoin d'aller aux toilettes, allez aux toilettes », mais elle a peur. Elle a peur que sa chef ne soit pas contente si elle va aux toilettes ou qu'elle le lui interdise. Elle est quand même dans une attitude assez craintive, infantile, mais face à des injonctions terribles. Si on a besoin d'aller aux toilettes, on va aux toilettes. On apprend ça aux enfants. Et en regard, il n'y a même plus de respect des besoins élémentaires

Une personne de l'assistance : Mais cette peur se dénote à toutes les strates de l'entreprise. À travers ces fiches de poste où on fixe des objectifs à réaliser, on sent que le manager a la trouille…

Pascale Moins : C'est-à-dire qu'il ne faut quand même pas trop jouer le jeu de tout ça.

Une personne de l'assistance : Mais certains le demandent parce que ça les sécurise.

Pascale Moins : Oui, il y a une participation volontaire. C'est la servitude volontaire…

Une personne de l'assistance : Ça leur donne aussi l'impression de se protéger : « Puisque ce n'est pas dans la fiche de poste, on n'a pas le droit de me le demander. » C'est assumé, c'est brandi comme défense.

Pascale Belot-Fourcade : Charlie Chaplin avait vu juste !

Pascale Moins : Oui ! On va faire une petite pause.

Pascale Moins : Je vais vous parler d'une femme que je reçois depuis plus

d'une année et qui a une histoire d'épuisement professionnel qu'on pourrait nommer un « *burn-out* », avec toutes les questions que ça pose au-delà de l'effet médiatique et de mode. Elle m'a autorisé et encouragé à le faire car elle trouve qu'il y a très peu de structures d'aide pour des gens comme elle, « pris au piège du travail ».
Je disais à Pascale tout à l'heure qu'il y a des modes, puisqu'après le « *burn-out* » il y a eu le « *bore out* », comment on est malade, on s'ennuie au travail. Moi, j'ai reçu beaucoup de demandes pour faire des stages pour faire des mémoires autour du « *bore out* » et puis, depuis un an, ça s'est arrêté. Et puis, il y a peu de temps on m'a parlé d'autre chose qui s'appelle le « *blurring* », qui est l'effacement progressif de la frontière entre la vie professionnelle et la vie privée. Ça, je pense que c'est un peu moins sérieux.

C'est une femme qui est venue me voir dans un état de fatigue et d'épuisement physique et psychique très avancé. Cela faisait deux, trois ans qu'elle allait travailler le matin avec le ventre noué, des nausées, des vomissements. Elle dormait à peu près deux heures par nuit avec un emploi du temps qui était le suivant : elle se levait à huit heures pour être au travail à neuf heures, travail qu'elle quittait à vingt-deux heures et à vingt-trois heures elle recommençait à travailler jusqu'à trois ou quatre heures du matin.
Le week-end, elle s'était mise à travailler pour rattraper son retard de la semaine en étant de plus en plus fatiguée
Elle n'avait plus de règles depuis un an, des somatisations multiples (mal au dos et mal à la tête), les fameuses nausées, une perte de poids. Elle était extrêmement maigre.
Elle était dans une espèce de spirale et voulait qu'on l'aide. Je lui ai proposé un arrêt de travail qu'elle a refusé. Elle a refusé un arrêt de travail parce qu'à part en travaillant plus pour compenser ses difficultés de concentration, ses difficultés intellectuelles, elle ne voyait rien d'autre à faire. Il n'était pas question pour elle de quitter ce qu'on pourrait appeler un signifiant-maître pour elle : elle était directrice. Pas question de quitter son poste. Elle voulait qu'on l'aide sans quitter sans poste. Je l'ai reçue quelques fois : elle était en larmes. Il fallait qu'elle s'extraie de son bureau pour aller pleurer, elle ne savait même plus pourquoi… Elle était de plus en plus lente. Elle fonctionnait comme ça, comme un petit soldat robotisé. Elle n'avait plus ses règles depuis des mois.
Je souligne qu'il n'y a eu aucune disposition d'aide du côté de son entreprise, aucun aménagement de son poste, qu'elle ne l'a pas sollicité directement mais elle avait demandé de l'aide par rapport à sa charge de travail.
Elle était seule, sans amis. Elle travaillait dans cette société depuis la fin de

ses études avec cette cheffe un peu « surhumaine », mais qui était la cheffe qui lui avait proposé, lorsqu'elle était stagiaire, ce poste de travail alors qu'elle-même pensait que personne ne voudrait d'elle au travail. Donc, elle était à la fois dans une affection et une admiration pour cette cheffe en marbre qui, elle, tenait le coup. Et cette modalité entre elle et la cheffe, qui l'invitait un peu affectueusement et qui lui disait qu'elle allait bien pouvoir continuer comme ça. Et un jour, je la vois si mal que je lui prescris un arrêt de travail et lui propose d'être hospitalisée. Elle allait vraiment très mal avec des idées de suicide durant toute une journée.

Elle refuse, elle a honte, dit-elle, mais elle accepte d'aller dans la famille puis elle m'explique qu'elle ne peut plus rester seule, qu'elle a envie de se foutre en l'air car elle ne voit pas « comment redevenir quelqu'un de performant au travail ».

Elle dit assez vite qu'au fond, elle a toujours répondu à ce que demandait l'autre et n'a jamais pu refuser les demandes.

Elle ne peut pas s'opposer, tout comme elle ne peut s'opposer à aucune demande de cette femme cheffe. Elle a une conviction, qui va durer un moment, de n'avoir comme seul emploi possible que ce poste-là dans cette société-là. C'est presque devenu une certitude pour elle qui est la conséquence d'une construction un peu fixée et il faut un peu de temps pour qu'elle puisse questionner ça. Alors, pendant que je l'arrête, lorsqu'elle est en arrêt, elle va un moment aller un peu mieux. Elle va aller un peu mieux. Elle va se mettre à découvrir qu'elle peut faire des choses et aimer cela, et qu'elle peut même avoir des amis. Et ça la ravit. Alors, elle est dans une petite période un peu euphorique, comme ça. Comme si c'était une nouveauté, une découverte. Avec ce travail, elle n'a pas eu le temps pour se construire tout cela. Donc, tout va plutôt mieux même si elle ne cesse de pleurer à chaque fois que je renouvelle l'arrêt de travail. Je le renouvelle car elle est épuisée, elle met des heures à pouvoir relire un petit texte. Elle ne peut toujours pas lire un livre, elle ne peut pas regarder une émission de télévision ni écouter une émission de radio.

Je me retrouve un peu coincée à l'extraire du travail avec un arrêt de travail et à prolonger les arrêts de travail. Il y a la rentrée scolaire et elle part en vacances, ce qu'elle ne faisait plus beaucoup. Elle part en vacances et elle est même un peu heureuse d'être en vacances. Elle a quelques idées de travail « autrement » : s'occuper de mécénat.

Avec la rentrée scolaire, ça se défait, c'est-à-dire que c'est la rentrée et qu'elle ne « rentre » nulle part et qu'autour d'elle, tout le monde fait sa rentrée. Elle va très mal, elle s'écroule et elle pleure. Elle me fait systématiquement part de son mécontentement, me demande que je trouve quelque chose d'efficace

et que je l'aide à trouver une voie de sortie.
(Je précise qu'il n'y a eu aucune proposition d'aménagement de son poste du côté de la société où elle travaille, aucune attention aux horaires, à des limites dans l'organisation du travail.)
Alors, vous voyez, elle est dans une jouissance très particulière avec ce travail où il n'y a pas de limite pour elle. Je me suis posé la question du travail comme suppléance, du travail complètement pris dans la jouissance Autre… Comment elle se traite elle-même, c'est-à-dire qu'elle ne mange pas, ne dort pas, ne s'occupe pas du tout de son corps. Comment elle ne cesse de ne pas supporter l'idée de perdre ce poste de directrice et puis là, il y a un point qui émerge sous une forme de résistance que je peux entendre dans le transfert. Avec moi, elle ose me dire qu'elle n'est pas contente et que ça ne se passe pas bien parce que ça ne progresse pas, que je la fais pleurer quand je la mets en arrêt de travail.

J'essaie de supporter de ne pas trouver de voie de sortie miracle. Donc elle est restée sur cette modalité comme ça, très triste, de ne pas pouvoir reprendre, de ne pas être prête. Cela fait plus d'un an qu'elle est arrêtée. Et elle cherche toujours des méthodes, Elle a participé à un nombre impressionnant de sessions de mieux-être, elle va à peu près partout comme ça.
C'est pour vous présenter le type de situation où je suis renvoyée à mon métier impossible, mais aussi à mon impuissance ; mais ça concerne aussi ce que je dois tenir. Si je ne tiens pas cette place, elle ne peut pas trop se fâcher avec moi si je ne tiens pas ma place.

Il y a chez elle ce que certains pourraient appeler une perte de subjectivité. Il y a des moments où il n'y a presque plus de sujet, elle colle à tout ce qui passe : le dernier qui passe et qui dit que le massage c'est bien et elle va faire du massage, le programme de réassurance de soi, elle est prête à s'inscrire à toutes ces choses-là. Et dès qu'elle est seule, elle ne peut pas rester dans son appartement, elle ne peut pas se faire à manger, elle ne peut pas sortir s'acheter des choses, elle ne peut pas s'habiller, se laver. Elle est dans des difficultés extrêmes.
Je me suis posé la question chez cette femme qui n'a jamais pu avoir une parole adressée, c'est-à-dire qu'elle a été dans une sorte de programme éducatif classique : on fait de la danse, du piano, on réussit bien à l'école, on a un travail, on gagne de l'argent. Elle ne peut pas quitter cet emploi car il ne lui est pas possible qu'elle ne soit plus directrice, elle le dit très bien, elle est très attachée à ce titre. Donc elle est mariée avec ce travail, dans un lien où elle

refuse d'entamer quoi que ce soit.
Quand même, on a pu faire un petit pas. Et elle a pu se poser la question de travailler dans un autre rythme puisque la question des rythmes a pu être un peu abordée : les rythmes du corps et ses rythmes à elle. Elle est dans des rythmes, elle s'intéresse au rythme de la nature avec les jardins et peut être un métier là-dedans… Qu'elle puisse être dans un métier qui ne la lie pas dans un rythme de travail vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Pascale Belot-Fourcade : Et ça a changé pour elle ? Au début de son travail, elle était dans un rythme qui était supportable pour elle ou…

Pascale Moins : Très vite, dans ce poste, elle a tout de suite énormément travaillé et vu tous les autres collègues rester un moment, partir, s'en servir comme d'une carte de visite. Elle a découvert que comme elle était une femme, elle était moins payée, que comme elle n'était pas diplômée comme les autres (elle est très intelligente et bien diplômée), elle était un peu moins payée, mais elle est là.

Une personne de l'assistance : Les départs successifs ne l'ont pas interrogée ?

Pascale Moins : Interrogée oui, elle est assez vive et réfléchit rapidement, mais cela a été sans produire un effet pour elle. Elle a toujours eu très peur qu'il n'y ait pas d'autre lieu pour elle… Ce que j'appelais la conviction, qui a été un peu entamée, qu'elle a de n'avoir aucun endroit possible en dehors de celui-là. Elle n'est pas la première personne que je rencontre comme ça. C'est une « non-représentation », presque. C'est le premier travail qu'on lui a proposé alors qu'elle pensait qu'elle ne trouverait pas de travail. Elle le repère maintenant. Elle dit qu'au fond, c'était là depuis le début, ce trait un peu manipulateur de cette direction qui la flatte, une connivence ironique entre femmes brillantes intellectuellement. Quand elle va mal, sa cheffe l'invite au restaurant et lui donne une petite tape dans le dos en disant « allez, ça va aller », du coup, elle n'a même pas le temps de dire quoi que ce soit. On ne le lui laisse pas. Elle ne prend pas la parole, elle n'adresse de parole à personne.

Pascale Belot-Fourcade : Les mystères du masochisme ; *tripalium*, masochisme. C'est vrai que là, ça résonne tellement.

Une personne de l'assistance : Il y a quelque chose de la mère qui se joue avec la cheffe.

Pascale Moins : Alors, elle repère ça. C'est une femme très intelligente. Elle a bien repéré qu'avec la cheffe, qu'elle a beaucoup aimée au début et même encore maintenant, c'est compliqué pour elle. Elle est terrorisée à l'idée de lire, elle ne veut plus lire ses mails. Comment se séparer d'elle ? Elle a repéré qu'il y avait quelque chose « comme » avec sa mère. Elle le dit. Donc oui, elle est dans un type de jouissance masochiste.

Il y a la question de la structure et la question de cette femme qui n'a jamais adressé une parole, j'entends une parole vraie quelque part. Elle a trouvé une psychologue du travail avec qui elle fait une sorte de coaching. Cela ne tient pas, c'est-à-dire que s'il faut qu'elle sorte se promener une heure par jour, alors elle le fait trois heures durant, s'il faut qu'elle s'alimente bien, alors elle s'alimente hyper bien. Tout est transformé en performance, performé.
Donc, on voit bien qu'il y a une espèce d'emballement qui s'est produit pour elle avec des alertes qui existent depuis des années : elle n'a plus ses règles. Il y a une dérégulation du corps, totale, sans limite.

Une personne de l'assistance : Et la question de la maternité ne s'est jamais posée ?

Pascale Moins : Elle s'est posée comme « il faut que je me dépêche ». Question classique. Donc plutôt du côté de la norme, plutôt que d'une envie de maternité. Si on veut un enfant, il faut se dépêcher.

Une personne de l'assistance : Il y a une obsession de la norme chez elle qui est très impressionnante, je trouve. Dans tous les aspects de sa vie elle applique le même mode d'autocontrainte. Elle a grandi avec ça, ce sont ses repères premiers. On dirait un arbre qui a grandi dans un étau. Elle n'a pas fait sa crise d'adolescence…

Claude Chevrier : Il y a quelque chose d'impossible à dire…

Pascale Belot-Fourcade : C'est presque aussi une anorexie.

Pascale Moins : Alors, j'avais un peu pensé à ça, qu'elle pouvait être dans un programme, comme peuvent l'être les anorexiques. Elle n'est pas dans les restrictions, mais elle est dans une espèce de sur-régime : s'il faut marcher une heure, elle marche trois heures.

Claude Chevrier : Une structure psychotique ?

Pascale Moins : Alors, je me suis posé la question de la place du travail chez elle et de la structure, du travail comme suppléance.

Claude Chevrier : Et alors ?

Pascale Moins : Alors je me pose la question ! Question ouverte…

Claude Chevrier : Parce que la question de son désir n'est pas tellement posée, c'est le désir de l'autre.

Pascale Moins : Oui, elle est complètement soumise, comme ça, mais elle peut repérer, quand même, qu'elle avait envie de certaines choses ou situations. Donc elle a des petites idées, comme ça.

Une personne de l'assistance : Qu'elle n'avait jamais eues avant ?

Pascale Moins : Qu'elle a eues mais qu'elle n'avait jamais pu faire.

Une personne de l'assistance : C'est peut-être un début de quelque chose.

Pascale Moins : Il y a des débuts… J'en ai parlé parce que je pense que dans les histoires recouvertes par le terme « *burn-out* » ce n'est pas très rare. Effectivement, dans l'organisation du travail, on lui a demandé de beaucoup « bosser », le travail qu'elle fait peut remplir vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Et elle-même est prise dans autre chose aussi, quelque chose d'elle-même en écho, une absence de désir recouverte par cet assujettissement au désir de l'Autre, dans ce lien terrible au travail.

Une personne de l'assistance : S'il n'y avait pas eu quelque chose de pathologique elle ne serait peut-être pas restée ?

Pascale Moins : Les autres s'en vont. Elle ne peut pas.

Claude Chevrier : C'est pathologique. Les autres sauvent leur peau.

Pascale Moins : C'est d'ailleurs dans ces moments où les autres s'en vont et sauvent leur peau qu'elle repère qu'elle est toujours là. Ce qui surgit, ce sont

des angoisses absolument massives et des idées de suicide.

Une personne de l'assistance : Elle est toujours sous antidépresseurs ?

Pascale Moins : Oui.

Une personne de l'assistance : Et quand elle parle de son travail, elle dit qu'elle l'aime ?

Pascale Moins : Oui, qu'elle l'a aimé.

Pascale Belot-Fourcade : La passion dans le sens étymologique…

Pascale Moins : Oui, souffrir avec.

Pascale Belot-Fourcade : C'est une passion.

Claude Chevrier : Alors quelles sont les pistes possibles avec elle ? Qu'est-ce qui peut advenir ?

Pascale Moins : Qu'elle puisse se mettre en place peut-être avec un peu de désir. Qu'elle trouve une autre passion.

Claude Chevrier : Un compagnon ?

Pascale Moins : Alors les compagnons, il faut qu'ils supportent sa passion parce qu'il y en a qui sont partis parce qu'elle ne peut faire que ça.
À l'opposé, si je peux le dire ainsi, une autre affaire est d'être sous-employé, sans emploi. Le sous-emploi ou le sans-emploi est aussi une situation qui n'est pas commode.
La question, elle, est souvent celle-là : comment exister encore en étant un objet disqualifié et comment il y a encore du sujet ?
Je reçois un monsieur que je vois depuis pas mal d'années qui, lui, est sorti du travail. C'est un monsieur qui était un autodidacte assez débrouillard, qui n'a jamais fait d'études et qui avait suivi une trajectoire d'ascension sociale. Il était l'aîné d'une fratrie. Lui a réussi en étant à un poste de responsable dans une boîte, il a bien gagné sa vie et il avait dans son travail un grand souci de loyauté. Il défendait ses équipes, il se souciait de chacun, il a toujours sollicité des augmentations et des avancements de poste pour ses collègues. Puis, il y a

eu une restructuration, la société a été rachetée et on lui a demandé de « faire le ménage », ça se dit comme ça. Un nouveau directeur a été embauché et lui a demandé de réduire son équipe et de réfléchir à son avenir à lui. C'est toujours un peu mauvais signe ! Alors, il a défendu les postes de tout le monde et puis s'est passée la chose suivante : quelques collègues de son équipe se sont plaints de lui auprès de la direction. Il a été convoqué pour faute grave et licencié.

Il a fait son enquête et il a découvert que plusieurs salariés avaient été sollicités pour porter plainte contre lui. Et puis, il a compris que son poste était un peu particulier dans l'organigramme et qu'il n'y en avait pas d'autre comme lui, que ça gênait la nouvelle direction. Il a repéré ce qui se passait à un niveau qui le dépassait lui, mais dont il a tout de même été l'objet. Le nouveau directeur, qui était passé dans plusieurs sociétés, était connu pour tenir un rôle de « liquidateur ou d'exterminateur ». C'était son surnom dans les sociétés où il passait. Il était engagé pour faire des restructurations, c'est un type de métier particulier.

Ce monsieur est quand même venu parler de ce que ça lui faisait, d'une part de la dégringolade sociale et de l'autre d'avoir travaillé dans une société pendant des années, d'une part avec un prénom à consonance française. C'est-à-dire qu'on lui avait demandé d'abandonner son propre prénom pour que ça fasse plus français.

Il est venu dire combien il avait été attentif au facteur humain, à la vie de ses salariés en entreprise, à leurs remarques, à leur fatigue. Qu'il fût toujours loyal, que lui n'avait jamais oublié d'où il venait. Il n'avait pas fait cette procédure pour gagner quelque chose pour lui parce qu'il a un côté un peu monsieur loyal, mais pour que ça n'arrive pas à d'autres personnes. On peut être idéaliste et c'est un idéaliste sympathique.

Il a été quitté par sa femme, il a commencé à boire l'après-midi puis le soir pour tenir le coup. Et il a commencé à devenir très isolé. C'était un monsieur très sociable, très content d'aller travailler, très investi dans les liens sociaux à son travail qui, d'ailleurs, lui suffisaient.

Il n'a pas eu tellement d'amis en dehors de son travail. Il s'est mis à mal dormir, à faire des cauchemars, à revivre les scènes humiliantes sur le lieu de travail et à se lever uniquement pour les choses nécessaires comme s'occuper de ses enfants et venir parler. Même s'il avait repéré ce que j'ai cité plus haut, la restructuration, la conjoncture, c'était incompréhensible pour lui qu'on en soit venu à le traiter comme ça, à solliciter des faux témoignages de ses propres salariés subordonnés.

C'était un point sur lequel il revenait tout le temps, l'incompréhension. Il le

comprenait comme un système de restructuration mais pour lui, c'était insupportable et surtout cela avait produit l'effet de réversibilité de sa position sociale dont il a découvert qu'il n'était pas maître.
Il s'est mis à questionner son extrême naïveté, son hyper loyauté et son absence de méfiance découvrant que, tout à coup, qu'il était tout nu, sans rien, dans le vide. Comment avait-il pu attendre autant d'un métier qui l'avait éjecté de son poste, mais aussi d'une place sociale, d'une fonction sociale. Pendant deux ans, il n'a rien pu faire d'autre que d'être assis chez lui, de s'alcooliser seul le soir. Mais il a pu s'occuper de ses enfants. C'est du côté de cette place, dans sa fonction paternelle qu'il a pu un peu réinvestir les choses. Il a pu revoir un ami plus âgé et faire des projets d'enseignement dans le champ du social. Il voulait faire des formations pour les travailleurs sociaux.
Il est parti un peu à l'étranger pour voir ce qu'était le bénévolat. Il est revenu avec cette question qu'au fond il ne savait pas tellement comment faire dans sa vie. Que faire d'autre dans une relation avec un autre que de prendre la place de celui d'être utile ?
Il est revenu avec cette question du bénévolat, c'est-à-dire qu'il a repéré qu'il ne savait pas vraiment comment entrer en relation avec l'autre autrement que dans cette proposition d'être utile, que ça faisait des années qu'il fonctionnait comme ça, depuis toujours, presque.
Alors, ce monsieur ne va pas mal, il s'occupe de ses enfants, mais il n'a jamais pu ni voulu retourner dans le monde du travail. Il a décidé qu'il préférait être « sans travail » que d'en être éjecté comme un déchet. Il se retrouve pour le moment dans une vie hors travail, réfléchissant au prix à payer pour ça.

Une personne de l'assistance : Et son procès a donné quelque chose ?

Pascale Moins : Oui, son employeur a été condamné après des passages et recours aux prud'hommes à payer une somme ridicule, mais il a gagné son procès.

Une personne de l'assistance : Symboliquement.

Pascale Moins : Oui, ça n'a pas eu l'effet de soulagement qu'il espérait, mais oui, il a gagné son procès.

Pascale Belot-Fourcade : Il a eu une compensation financière ?

Pascale Moins : Oui, mais très petite. Elle a couvert les frais d'avocat. Et puis,

aux prud'hommes, il y a une position de ne pas trop indemniser des gens. Il a gagné avec des tas de subtilités, des analyses de problèmes de procédure, contre la mauvaise foi de l'employeur qui s'est retourné contre le fameux directeur « exterminateur » qui a déjà quitté l'entreprise. Ce sont des gens qui sont labiles dans les entreprises.
On voit combien il y a une violence pour lui du fait de la disqualification de ses propres valeurs et du fondement du travail bien fait pour lui. On voit également comment ce n'est pas juste une histoire d'investissement dans le travail, ni une incapacité à s'adapter au changement. Pour ce monsieur, il est impossible d'y retourner.

Une personne de l'assistance : Est-ce qu'on peut dire qu'il a vécu un traumatisme ?

Pascale Moins : Lui, il ne le dit pas comme ça. C'est plutôt du côté de la trahison, une trahison sociale, professionnelle, humaine. Oui, on peut dire que ça l'a traumatisé au sens courant. Il est quand même sorti d'une alcoolisation massive qui a duré deux ans.

Pascale Belot-Fourcade : Par quels moyens ?

Pascale Moins : Il a renoué avec un homme qui a l'âge d'être son père, un ami de la famille, chez qui il est beaucoup allé, qui est un monsieur très bavard qui lui parle beaucoup. C'est la modalité avec laquelle il a raccroché. Et en s'occupant de ses enfants. Ce sont ses deux points d'appui. En allant être utile. C'est pour ça que je dis qu'il n'est pas trop traumatisé. Cette question de l'utilité et de l'utilité pour l'autre : même s'il repère qu'il ne sait pas tellement faire autre chose, l'utilité sociale, l'utilité pour l'autre, il l'a retrouvée. D'ailleurs, ce n'est pas un monsieur qui est dans une espèce de rumination.

Une personne de l'assistance : Il a peut-être eu une perte de confiance dans ce qu'il avait investi. Peut-être que retourner au travail c'est insécurisant pour lui.

Pascale Moins : Il ne le dit pas du tout du côté de l'insécurité. Il dit : « Aujourd'hui, je ne referais pas ça ». Ce n'est pas pareil, il n'est pas insécurisé, il dit qu'il ne referait pas ça : « Se transformer, changer de prénom, aider autant les autres ».

Une personne de l'assistance : Ce changement d'identité au niveau du

prénom, ça l'a impacté aussi ?

Pascale Moins : Oui, il le dit. Il a porté un autre prénom que son prénom pour que ça fasse plus français tout le temps de son travail là-bas, sur la suggestion de son patron et puis parce qu'il a trouvé que c'était plus commode aussi.

Claude Chevrier : Ce n'est pas rien de changer de prénom.

Pascale Moins : Mais c'est un monsieur qui a beaucoup aimé son travail, qui n'a pas d'aigreur hormis cette histoire qu'il a su lire assez vite. Il a vu qu'il y avait une restructuration et que ça chauffait pour lui. Il a fait ce qu'il pensait devoir être fait : il a défendu ses salariés, mais bon, il s'est fait rouler dans la farine, il a vu des gens se retourner contre lui. Il a été un peu dépité par rapport aux relations humaines, mais il ne s'en veut pas. Il ne se fait pas de reproches, humainement. Je voulais juste dire qu'il a changé de prénom pas tout à fait comme on fait changer de prénom sur une plate-forme téléphonique où tout le monde s'appelle Martine ou Jean-Paul. Là, lui, il a pris un prénom français avec la même initiale que son prénom parce qu'on lui a dit qu'avec son patronyme un peu passe-partout, ça conviendrait mieux.

Claude Chevrier : C'est scandaleux.

Pascale Moins : Cela a correspondu pour lui à la séparation d'avec son milieu d'origine. Il est celui qui a le mieux réussi dans la fratrie, qui a quitté le village de montagne, qui a quitté sa mère. Il a été partie prenante, il n'a pas reçu le prénom unique comme dans les plateformes téléphoniques, il a pris son prénom français. C'est une relecture après son éjection du travail qui l'a fait se questionner là-dessus. À l'époque, il raconte que ça ne lui a pas du tout coûté, il a même trouvé que ça faisait partie de sa trajectoire. Il a choisi lui-même son nouveau prénom. C'est pour ça que je dis que ce n'est pas la même démarche que sur les plateformes téléphoniques…

Claude Chevrier : C'est les dérives du capitalisme.

Pascale Belot-Fourcade : Dans son accession sociale, il y a eu là quelque chose d'un exil qui s'est formulé parce que, parfois, réussir vous exile du milieu d'origine. Ça va dans les deux sens.

Une personne de l'assistance : Ce qu'on peut noter dans l'histoire de ce

monsieur, c'est qu'il a été surpris. Il ne pensait pas que l'attaque viendrait de la base.

Une autre personne de l'assistance : Par les frères.

Une autre personne de l'assistance : Il a été là où ça faisait le plus mal.

Claude Chevrier : C'est les dérives du capitalisme. J'ai connu un monsieur qui était expert-comptable et qui vivait très bien dans la région de Chartres. Il s'appelait Abdou.
Et puis, son grand patron du cabinet d'experts-comptables lui a proposé de descendre dans le sud de la France. Il lui a dit : « Tu ne descendras pas prendre ce poste important si tu continues de t'appeler Abdou ». Ça l'avait complètement retourné, mais comme il avait envie aussi de cette réussite sociale, il s'est fait appeler Alexandre. Il n'a pas vécu plus de deux ans. Il n'a pas vécu plus de deux ans avec le prénom Alexandre.

Pascale Belot-Fourcade : Par qui était donné le prénom ? Qu'est-ce qu'il signifiait ? Bien sûr que c'est très important, mais je veux moduler pour dire que le changement de prénom n'a pas qu'un sens de non-considération. C'est compliqué.

Pascale Moins : Non, c'est violent, mais dans ce temps second où il perd son emploi.

Une personne de l'assistance : Si tu es étranger, tu ne peux pas avoir d'ascension sociale. On ne peut accepter l'ascension sociale de l'autre.

Pascale Belot-Fourcade : Il a répondu à une demande sociale. C'est la trahison des frères qui a certainement pour lui un écho dans sa culture extrêmement grave. On n'est pas blessé de la même manière selon comment on a été élevé. Tout cela est un nouage entre le sujet, son histoire et les demandes sociales, et si on en fait des archétypes, on ne comprend pas ce qui se passe pour quelqu'un. Il est revenu en arrière en se disant « j'ai été »… C'est à partir de là qu'il pourra se réorienter.

Une personne de l'assistance : Et peut-être pourquoi pas différemment. Peut-être que ce monsieur, avec ce prénom d'origine, pourra réfléchir davantage à quelle ascension lui fait envie, mais avec son prénom.

Pascale Moins : Bien sûr, je pense qu'il n'est pas loin de devenir travailleur social.

Une personne de l'assistance : Un des métiers impossibles !

Claude Chevrier : Bienvenue !

Pascale Moins : Un des métiers impossibles qui ont quand même du sens…

Une personne de l'assistance : Mais dans le cas de ce monsieur, c'est une façon d'éliminer quelqu'un en l'attaquant personnellement, en essayant de le démolir personnellement. Ça révèle un système… C'est quand même une attaque qui a dû être pensée, qui a dû être réfléchie sur ce qui lui faisait le plus mal. Ils l'ont attaqué sur son travail…

Pascale Moins : Faute grave au travail. Plaintes de salariés dont il s'occupait comme quoi ils étaient maltraités par lui. Vous savez, il y a le directeur exterminateur qui leur a dit : « Si tu ne te plains pas, c'est toi qui pars… » Ça se joue comme ça.

Claude Chevrier : Le harcèlement ça marche. Il y a des mots-clefs.

Pascale Belot-Fourcade : Le détournement pervers de la loi.

Pascale Moins : On va terminer et je voudrais dire un mot sur les métiers impossibles. Il y a quelques années, j'ai reçu une femme très sympathique et intelligente, adressée par son médecin généraliste, parce qu'elle avait un nom de poste de travail devenu idiot. À la suite d'une fusion, elle s'est retrouvée à un poste de travail payé à l'identique, mais où elle ne savait même plus ce qu'elle avait à faire. C'était une femme très diplômée. Je l'ai vue quelques fois seulement et puis elle a arrêté ; et elle est revenue me voir il n'y a pas très longtemps en me disant que, finalement, elle pouvait répondre à une de mes questions. Ma question était : « Est-ce qu'elle était attachée à son nouvel employeur ? » Sur le moment, elle m'a rappelé qu'elle m'avait dit : « Oui, bien sûr ». Deux ans plus tard, elle avait réfléchi et elle venait me dire que finalement « Pas du tout, non ». Du coup, elle avait entrepris une formation pour un autre métier afin de partir, pas tout de suite mais dans un an. Alors ce métier, c'est un métier de médiateur. Elle veut devenir médiatrice.

Claude Chevrier : Au Pôle Rosa Luxembourg ! (Rires)

Pascale Moins : Quand je lui avais demandé quel était son métier et qu'elle n'avait pas pu me répondre, ça l'avait surprise. C'est ce qu'elle m'a rapporté, il n'y a pas longtemps. Elle avait été gênée, angoissée de ne pas pouvoir répondre à cette question, c'est-à-dire que cette femme, elle avait un métier et, tout à coup, elle n'en avait plus et ça l'avait beaucoup troublée. Donc, cette difficulté à nommer son métier était liée au fait que l'origine de la problématique n'est pas dans la personne qui travaille mais aussi au niveau de l'organisation du travail et de la déstructuration de celui-ci. Qu'est-ce qu'elle avait à accepter ? Ces questions étaient venues un peu et, finalement, elle avait décidé de partir.
Donc, il y a quelque chose qui est possible un petit peu dans les métiers impossibles : c'est de faire une interprétation, une traduction. Et que, finalement, beaucoup de gens éjectés comme ça se tournent vers des métiers impossibles, des métiers de sens. Des métiers qui ont du sens, des métiers du travail du sens.

Claude Chevrier : Merci beaucoup !

Vers l'avenir

Françoise Bernard

20 avril 2017

Françoise Bernard : Merci de cette occasion offerte de penser ensemble, de façon dialectique, les événements de notre quotidien.
J'avais choisi pour titre initial : « Vers l'avenir », signifiant par là un indéfectible enthousiasme pour penser que rien n'est jamais terminé et qu'il y a toujours un avenir possible.
Puis, en préparant cette intervention, mon regard s'est porté dans ma bibliothèque sur : *Le Métier de vivre* de Cesare Pavese ; j'ai alors transformé ce titre en interrogation : « Vivre, est-ce un métier ? » Faut-il être initié, faut-il l'apprendre, faut-il l'appréhender, au sens premier du mot : avoir peur de quelque chose, avoir peur d'y aller ? En tous les cas, le métier de vivre, ce n'est pas faire le *job* !
C'est avec crainte et tremblement que je prends la parole, mais je la prends sans stupeur, faisant appel à ces poètes et écrivains dont le verbe m'anime ; Le poète, dans la racine grecque *poeïen*, c'est celui qui fait les choses, c'est celui qui agit. Un jour, effectivement, j'ai décidé d'agir sur le cours de mon histoire professionnelle…
Cet acte m'a amenée à créer, à côté de mon activité de psychanalyste, un Institut d'innovation pédagogique et à soutenir la méthode que j'ai élaborée, la méthode « Autographie-projets de vie ».

Ce jour-là, il m'est apparu comme une évidence fulgurante que je devais quitter mon poste de fonctionnaire pour aller vers l'inconnu, soutenir ma méthode par la création d'un institut. J'ai été une fonctionnaire enthousiaste, un peu à la Jaurès, travailler pour l'autre, ne pas compter ses heures… En tant que fonctionnaire, j'ai pu créer cette école « Vers l'avenir », l'ancêtre des Écoles de la deuxième chance, que je préfère appeler les écoles de la première chance. J'ai pu initier un des premiers self-services informatiques, travailler avec un ministre sur l'accès des femmes aux nouvelles technologies, être en poste à la Commission des Communautés Européennes à Bruxelles,

bref, j'ai vécu des moments heureux, créatifs, collaboratifs.
Mais un jour, en réunion, j'entendais sans les écouter les paroles bourdonner autour de moi, je réfléchissais au sens de la vie et à ma place. Je me disais que là où j'étais, d'autres pouvaient occuper ma place et que si je continuais à l'occuper, c'était un peu par paresse, peut-être par lâcheté au sens où Lacan l'entend, c'est-à-dire lâcher quelque chose. C'était d'autant plus curieux que j'avais élaboré une méthode qui était publiée, où il s'agissait pour un jeune Thésée d'entrer dans le labyrinthe, d'affronter le Minotaure et d'en sortir victorieux. Le poste dans lequel j'étais, tel un Minotaure, je ne pouvais pas l'affronter. Alors il m'a fallu trancher, comme dans cette métaphore reprise par Lacan, la bourse ou la vie. Effectivement, je pouvais garder la bourse, une situation confortable et attendre dix, quinze ans la retraite. Le risque était là, je n'avais aucune certitude de réussir, je ne savais pas si je ne m'étais pas trompée sur mon désir. Je ne pouvais pas le savoir puisqu'on ne le sait qu'après avoir pris sa décision. Aujourd'hui, je peux dire que ce fut un bon choix !
En franchissant ce Cap de Bonne Espérance, je peux soutenir d'autres dans leur désir de le franchir. L'espoir, n'est-ce pas ce qui nous tient ? Ce que soulignent ces paroles de Michel-Ange : « Dieu a donné au souvenir une petite sœur, elle s'appelle l'espérance ». On peut aussi traduire : « Dieu a donné au souvenir un petit frère, il s'appelle l'espoir ». L'espoir, l'espérance dans quelque chose qui nous guide ; ça peut être dans la foi en la psychanalyse, en Dieu, dans un idéal démocratique, dans l'art, mais c'est espérer ! Un philosophe allemand, Ernst Bloch, a écrit un livre appelé *Le Principe Espérance*[1]. Il était en RDA, la République Démocratique Allemande, et ne pouvait alors en sortir. Une libraire de la ville de Tübingen, en RFA, a lu son ouvrage et a fait en sorte, avec quelques autres dont j'étais, que ce poète, cet écrivain, puisse quitter la RDA pour venir en Allemagne de l'Ouest.
Cette histoire vécue quand j'avais vingt ans m'a marquée parce que j'y retrouve tous les ingrédients d'un chemin de pensée, traduire l'espoir en acte, par la parole, la présence d'un autre qui peut autoriser la sortie d'un labyrinthe apparemment sans issue, et permettre d'aller vers l'inconnu. Nous retrouvons cette phrase de Lacan, « Ce que vous faites sait ce que vous êtes » (*Les non dupes errent*, 11 décembre 1972). Vous l'écrivez comment « sait » ? De quel savoir s'agit-il ? Et à partir du moment où l'on agit, comment entend-on le savoir qui nous agit ou que nous mettons en acte ?
J'ai eu envie, donc, d'inventer, non pas seule mais avec d'autres – on n'invente

1. E. Bloch, *Le Principe Espérance*, coll. Bibliothèque de philosophie, Gallimard, 1976.

jamais seul –, et toujours à partir de ce que d'autres ont dit, écrit, créé. Un psychanalyste m'a toujours soutenue, Charles Melman dont j'apprécie et les actes et les paroles ; également les écrits de Lacan, Freud, Melman, Winnicott, Oury, Balint… Les collègues psychanalystes avec lesquels j'ai souvent discuté. Comment peut-on intervenir en groupe avec une éthique analytique ? Est-ce encore de l'analyse ? De l'analyse en extension ? Les collègues pédagogues : comment faire émerger une parole singulière dans une classe ? Comment prendre en compte l'empêchement de penser ? Comment ne pas « en-saigner » ? Henri Desroche qui a créé le collège coopératif, mettant en place les fondements de la VAE, la validation des acquis de l'expérience. J'ai rencontré aussi sur ma route Paolo Freire, pédagogue, également maire de Rio de Janeiro, auteur de *La Pédagogie des opprimés*. Puisque nous sommes entre les deux tours des élections présidentielles, comment traduirait-on aujourd'hui « la pédagogie des opprimés » ? C'est un terme des années 1970. La pédagogie des SDF, des errants ? On voit bien comment notre pensée s'actualise dans une époque. Paolo Freire est opposé à ce qu'il appelle la pédagogie bancaire. Bertrand Schwartz, initiateur des missions locales, et tous ceux avec qui nous n'avons pas cessé de remettre cent fois sur le métier notre ouvrage !

Également, Borges, René Char, Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*… Le terreau dans lequel les idées poussent ne cesse d'être cultivé.

Cette démarche de mise en mouvement s'est actualisée dans la méthode « Autographie » avec, comme ligne de force, partir d'un Impossible pour aller vers un ailleurs possible.

De quel impossible parlons-nous ? S'agit-il de la catégorie de l'Impossible, ce Réel inatteignable, la mort, le sexe ; ou s'agit-il de tous ces petits impossibles que nous nous imaginons impossibles et qui nous rendent impuissants ? Prendre en compte cet Impossible et questionner.

Le questionnement, le point d'interrogation est au centre de ma démarche ; le « Pourquoi, », le « quoi », qu'est-ce que nous espérons ? Qu'est-ce que nous demandons ? Qu'est-ce que nous n'osons pas penser ? Qu'est-ce que nous devrions penser ? Avec qui pourrions-nous penser ? Avec quels autres ? Quels lieux pour réfléchir en groupe et infléchir ces questions ?

Avec la question au cœur des séminaires « Autographie Projets de vie : *Où en suis-je ?* » peut émerger la singularité d'une parole dans un groupe, un collectif ; c'est un *je* et un *nous* dans un tissage créatif. Une interrogation adressée à l'autre, mon semblable,

Pour Lacan, « Le style, c'est l'homme à qui je m'adresse ». Je dis quelque chose de moi selon la personne à qui je m'adresse ; et dans un groupe, je parle

à l'autre, aux autres et je m'interroge avec les autres. Pour Guillevic, poète, « Avec, le plus beau mot de la langue française ».
S'interroger, oui, mais comment ? Droit au but ? Comme le robot qui dit : « Nous sommes le plus beaux, nous allons droit au but » ?
Nous abordons les questions par des détours. Du détour parce que ce Réel, on ne peut pas l'appréhender directement. Il faut en faire le tour. Il faut le contourner pour pouvoir en approcher quelque chose, en dire quelque chose. Le détour, c'est un peu le tour du potier. Pour Édouard Glissant, c'est faire le tour de la question au lieu de l'aborder de front et « ce tourner autour » invente un nouveau rapport au Réel.
Il importe de passer par l'Imaginaire et, au cours de ce détour, pouvoir être surpris, étonné, pouvoir être parfois sidéré. Un détour possible, regarder vers le passé pour envisager l'avenir. Regarder aussi vers le passé de l'humanité pour aller vers l'avenir de l'humanité.
Ainsi, le détour par le mythe. Et le mythe, c'est une histoire qui est contée, racontée, invérifiable, universelle, mais qui s'adresse à chacun de nous. À chacun dans ce que nous pouvons en entendre dans notre singularité.
Un mythe m'a choisie, de façon étonnante ! le *mythe du Minotaure*, Le mythe du labyrinthe, de Thésée, d'Ariane et du Minotaure.
Thésée entre dans le labyrinthe, affronte le Minotaure et ressort victorieux du labyrinthe grâce au fil qu'Ariane lui a donné. Il quitte la Crête avec Ariane et ses compagnons jusqu'à l'île de Naxos où ils jubilent, puis Thésée repart vers Athènes et, à la suite d'un oubli fâcheux, devient roi à la place de son père. Voilà le cœur du mythe qui est évidemment plus ample que cela.
Le mot « labyrinthe » est issu d'une langue qui n'a toujours pas été déchiffrée, le linéaire A, ce qui donne lieu à des traductions diverses. Et autorise la liberté d'interpréter ce labyrinthe en paroles, en dessins ; autant de personnes, autant de labyrinthes différents !
À qui est-ce que je m'adresse, nous nous adressons dans ces séminaires ? Soit à des groupes constitués soit à des personnes aux situations diverses, passer le bac, faire face à une maladie, se marier, partir à la retraite, avoir une promotion… Des personnes confrontées à un Réel qui s'articule autour de modes différents, une difficulté au travail, un problème de relation aiguë, une addiction, un traumatisme, une maladie…
Et face à ce Réel, nous le savons, elles réagissent de façons différentes, avec différents processus ; processus d'inhibition, de fascination, d'impuissance. Quelques exemples : Telle responsable d'une garderie pour jeunes enfants prend sa retraite et souhaite que l'association continue selon son idéal à elle, mais la jeune génération n'a pas la même conception du travail. Comment en

parler, comment mettre cet Impossible au travail ?
Tels alcooliques, étonnés du détour par le mythe : « On n'a pas du tout parlé de l'alcoolisme ». On y revient d'une façon différente et les résultats sont surprenants.
Telles personnes au chômage longue durée. À Cergy-Pontoise, un séminaire « Projets de vie » sur quatre jeudis consécutifs. Le premier jeudi, je conte le mythe avec un certain nombre de signifiants, une dame très en colère me dit que c'est vraiment inouï de venir raconter des histoires à des gens qui n'ont pas d'argent, pas de travail et que vraiment ce n'est pas sérieux. Le jeudi suivant, avec un ton très différent, cette dame me dit, dit au groupe – le groupe, comme dans le théâtre antique, c'est parfois le chœur : « Vous savez ce qui s'est passé ?
— Non, dis-nous ce qui s'est passé.
— En rentrant à la maison, j'ai dit qu'on m'avait raconté une histoire de Minotaure dans le labyrinthe qu'il faut affronter. Mon mari m'a dit alors :
— Et alors, tu as dit, toi, qui est ton Minotaure ?
— Ben non.
— Mais enfin, tu sais bien quel est ton Minotaure ?
— Ben non.
— Mais enfin, qu'est-ce que qu'on fait tous les dimanches ?
— Ben, on va déjeuner chez mes parents.
— Oui ! Et à tes parents, qu'est-ce que tu leur dis ?
— Ben, qu'on travaille, tous les deux.
Alors le chœur :
— Alors qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas aller voir tes parents.
Et après, l'histoire s'est poursuivie avec une heureuse issue professionnelle.
Il faut de la part de l'animateur, de celui qui est dans cette position, une certaine audace, une confiance en son éthique pour oser déranger…
Comme l'écrit René Char : « Celui qui vient au monde pour ne rien déranger ne mérite ni égard, ni patience ». Déranger ce qui est trop bien rangé, chacun dans sa case, un alcoolique c'est un alcoolique ; où est l'humain ? L'identité est alors bien figée !
Un exemple récent :
Melilla, enclave espagnole au Maroc, où je suis allée deux fois cette année, invitée par un professeur de français pour animer un séminaire à l'intention d'élèves de Terminale.
Comment y suis-je arrivée ? Où commence l'histoire ? Ce professeur, espagnol, de français, en stage au collège Gabriel Péri à Aubervilliers, a participé à un séminaire pour des élèves de Troisième Professionnelle. Et, ayant

entendu les paroles, les réactions des élèves, a souhaité mon intervention dans son lycée.
Il y a toujours, ce « un jour » où quelqu'un se dérange, dit : « J'y vais ! »
Je ne soulignerai jamais assez l'enthousiasme des éducateurs, des professeurs, de celles et ceux qui animent, qui ont le souci des jeunes, des élèves et qui, sachant leur incomplétude, font appel à l'autre, à un autre.
Ainsi, tous nos séminaires co-animés font-ils entendre deux voix, deux singularités dans des discours différents prononcés dans un respect mutuel.
Dans ce lycée de Melilla, les élèves, majoritairement d'origine marocaine, parlent espagnol et arabe, ont envie, comme en France, de réfléchir à leur avenir afin d'aller vers des métiers qu'ils aiment.
Ne parlant pas espagnol, j'avais demandé que seuls les élèves parlant correctement le français participent au séminaire. Or, le matin, on m'annonce que quatre jeunes filles ne maîtrisant pas très bien le français allaient participer au séminaire ; j'ai refusé, et donc devant moi, on a signifié mon refus à ces quatre jeunes filles dont l'une entièrement voilée, l'autre avec un voile léger, la troisième avec une minijupe et la quatrième en pantalon ; elles acceptent avec un sourire timide. J'ai eu l'image d'Iphigénie qui partait au sacrifice et je me suis dit : « Tu fais une erreur fondamentale, tu dis qu'il faut ouvrir, qu'il faut accepter l'autre ! » Je suis revenue sur mon refus et cela a été formidable : ces jeunes filles ont été moteur dans le séminaire et ont participé à toutes les mises en jeu et en questionnement. Cet exemple souligne la responsabilité de l'animateur dans la conduite d'un groupe et la nécessaire, constante vigilance.
Les élèves ont été inventifs, s'appuyant sur leur quotidien.
Un exemple de mise en scène du mythe du labyrinthe :
— Ischam – le professeur : Nous allons faire un examen surprise.
— Tous : Pourquoi ?
— Ischam : Parce que je suis le professeur.
— Abdalak : D'accord et moi, je suis l'élève.
— Ischam : Faut pas être impoli.
— Mohammed : Il n'a pas été impoli.
— Ischam : Je suis le professeur, vous êtes des élèves. Vous savez bien que le pays n'a pas besoin de quatre économistes. Je vais faire une sélection naturelle.
— Abdu : Darwin nous a expliqué la sélection naturelle, en faisant référence à la mort des individus qui ne sont pas adaptés.
— Mohammed : C'est ça, mais Darwin n'a pas utilisé comme exemple les examens ! Mais où avez-vous obtenu votre titre, mon Dieu ?

— Soufian : Ça m'est égal, de toute façon, je n'aurais pas réussi mon examen.
— Mohammed : Vraiment ?
— Soufian : Je ne sais pas ce que tu fais ici, le professeur a parlé de sélection naturelle.
— Abdalak : Mais il n'évolue pas en avant, il évolue en arrière.
— Un élève : Monsieur le professeur, je vais vous exposer une théorie et si je vous impressionne, nous réussirons tous l'examen. Supposons que dans le monde il y a seulement cent pièces de monnaie que la banque tient en propriété, la banque nous en prête à dix personnes une pièce à chacun, avec le compromis de lui rendre onze pièces de monnaie la nuit suivante. Cela n'est pas possible, étant donné que dans le monde il n'y a pas cent dix pièces de monnaie, il n'y en a que cent. C'est impossible de rembourser l'argent. La banque délaie le remboursement de notre dette en même temps qu'il augmente les intérêts bancaires et c'est comme cela que nous continuons pendant longtemps à travailler pour la banque, pendant des années et nous devenons ses esclaves.
— Ischam – le professeur : Félicitations, vous avez réussi l'examen.

Il y a tant de façons de faire vivre ce mythe !

Pascale Belot-Fourcade : Pourquoi t'avaient-ils appelée à Melilla ?

Françoise Bernard : Je pense qu'il y a déjà le transfert de travail de ce professeur qui a suivi la formation de formateurs pendant un an, prenant l'avion tous les mois, qui a convaincu le proviseur d'expérimenter cette méthode de réflexion sur des projets à élaborer.
Pour l'administration, cela signifie de supprimer les cours pendant deux jours, ce n'est pas rien ! C'est aussi le pari que les élèves de Terminale puissent mettre, en début d'année scolaire, leurs projets en perspective, qu'ils puissent en parler en groupe. Et lorsque je suis revenue pour le deuxième tour, certains étaient assurés de ce qu'ils voulaient faire, d'autres qui souhaitaient devenir médecins ont dû faire face au principe de réalité et s'orienter vers la profession d'infirmier ; donc rêve et réalité. D'autres encore dans l'indécision. Nous ferons une troisième séance, mais là par Skype, pour voir au mois de juin où ils en sont. L'intérêt, c'est bien de permettre à ces élèves de se constituer un collectif, un groupe qui parle et se parle.

Pascale Belot-Fourcade : La mise en place du possible pour eux dans

la transmission ?

Françoise Bernard : Savoir qu'il y a de l'impossible et mettre en place du possible.
Ce sont des séminaires de questionnement. Je suis contente lorsque certains ne sont pas contents ! Je me souviens de mon école « Vers l'avenir », un jeune de seize ans avait dit en partant : « C'était nul ! » Il avait ajouté autre chose que je ne dirai pas, et je m'étais dit : C'est formidable, il sait qu'il peut me le dire !
La semaine dernière, j'ai co-animé avec le professeur un séminaire de deux jours avec des étudiants de Dauphine en Master 2 d'audit (vingt-cinq ans ininterrompus de séminaires dans cette université !) Mon ambition, c'est qu'ils osent dire, qu'ils arrêtent cet empêchement de penser ; quand vous leur dites : « Pouvez-vous poser une question », ils me disent : « Laquelle ? »
Je leur ai proposé de poser des questions par post-it et je vous les lis telles quelles : « Comment vaincre la peur de l'autre et de l'inconnu ? Pourquoi sommes-nous à l'intérieur alors qu'il fait si beau dehors ? Jusqu'où accepter d'être vulnérable en se livrant ? Ça va ? Croyez-vous que l'on peut manger plus de six Tucs en une minute ? Comment choisir entre deux choses que nous aimons ? Comment travailler sur la confiance en soi ? Qu'allons-nous faire jusqu'à 13 heures ? Avez-vous aimé le séminaire ? Comment expliquer l'inaction générale ? Qu'allons-nous faire ? Est-ce qu'il faut prendre tous les risques dans la vie ? Comment sera ma vie dans dix ans ? Est-ce que les morales s'appliquent à tous ? Comment savoir si on prend une bonne décision ? En quoi mieux connaître les gens me permet de mieux me connaître ? Pourquoi dessiner le labyrinthe les yeux fermés ? Que faisiez-vous à vingt ans ? Comment accomplir ses objectifs ? Qu'est-ce que le temps pour soi ? Comment identifier son potentiel ? Quels conseils pour l'après-séminaire ? Comment peut-on être surpris par l'autre et par soi-même ? »
Chaque séminaire entraîne une mise en mouvement, apporte un étonnement renouvelé.
L'autre jour, Pascale Belot-Fourcade parlait de retrouver cet *objet a*.
Il y a quelque chose, là, de jubilatoire à entendre comment la pensée se met en mouvement et comment la confiance s'instaure pour oser dire.
La parole se déploie dans la confiance parce qu'il y a dans tous ces séminaires un cadre très rigoureux et des règles de façon à permettre à un processus de s'enclencher. Le cadre, celui d'un séminaire professionnel, et la « *sensure* » vont être le fil de ce séminaire. Le mot « *sensure* », avec un « s », « s-e-n-s », selon l'écriture du poète Bernard Noël, qui disait récemment combien, de la

création de ce mot, il en était fier. Ce qui importe, c'est le dialogue intérieur et instaurer une limite dans ce qui se dit dans un cadre professionnel. Il y a une parole singulière et non intime, une parole aussi qui part du tout-venant comme ces tessères qu'on se passe de main en main et parfois une parole qui fait sens. Les règles sont en général établies avec le groupe : dire *je*, accepter l'autre, écouter l'autre ; et c'est ainsi un processus qui s'enclenche.
Il y a de nombreux points de butée, l'administration (mais pas toujours !), les objectifs à atteindre, les compétences à développer, la reprise par les autres professionnels de ce qui a pu émerger dans le séminaire, le temps !
Il faut pour les initiateurs avoir confiance dans cette démarche qui ne propose pas de solutions « *ready made* » !
Un participant disait : « On ne voit pas tout de suite à quoi ça sert, mais c'est après. C'est pourquoi j'aime bien le séminaire parce que dans "séminaire", on sème. »
Je dirai, en semi-conclusion, que nous sommes allés du côté du métier, le métier à tisser, tissage de paroles dont j'ai essayé de rendre l'épaisseur et les couleurs, mais également du côté du métier à filer ; nous avons pris quelques fils, quelques fils d'Ariane, l'interrogation sur le lieu, le lieu où je suis et le lieu où j'en suis. Comme autre fil, la parole tenue et soutenue. Comme le disait un jeune élève de Quatrième à Quiévrechain : « Ici on parle ».
Un autre fil, celui du désir. « Désir » vient du latin *desiderium*, que l'on traduit par « séparé de l'étoile » – nous pouvons aussi traduire *siderium* par astre. Parfois, s'approcher trop de son désir, qu'est-ce que ça provoque ? Quelqu'un posait la question : « Mais comment je peux trouver mon désir ? » Un élève de douze ans : « Comment je fais pour garder Thésée en moi ? » Thésée, celui qui entre dans le labyrinthe et en ressort victorieux.
Et puis d'autres fils encore, le fil de la reconnaissance, avec ce « re » de « reconnaissance », le même que dans « respect », reconnaître quelqu'un, n'est-ce pas se retourner pour savoir si on l'a bien vu ?
Ces fils nous ont guidés pour parcourir un certain labyrinthe, affronter un Minotaure toujours énigmatique, pour sortir du labyrinthe, sinon transformés tout au moins interrogés.
Ne s'agit-il pas du métier de vivre, le poète ne s'y est pas trompé et, en consultant le *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, nous découvrons que métier et mystère ont des racines très proches, contiguës, *mysterium* et *ministerium* qui viennent du grec « *mústê* », initié, mystère, une manière intime de penser. Le métier, le mystère, chacun vit avec ce secret, certes avec des degrés d'initiation différents, mais chacun participe de cette énigme au cœur du métier de vivre. Quant à moi, je garde le désir de l'énigme, de l'interroger

encore et toujours. Et vous ?
(Applaudissements)

Une personne de l'assistance : Une phrase que vous avez dite m'a interpellée, celle que vous attribuez à Lacan : « Ce que vous faites sait ce que vous êtes ». Ça m'a interpellée dans la mesure où dans le travail auprès des personnes qu'on accompagne, justement, on essaye de ne pas les résumer à leurs actions. Ça va à l'encontre, on essaye de ne pas identifier les personnes par leurs actions.

Françoise Bernard : Oui, je crois que sait/c'est, fait entendre l'énigme.
Madame, votre question introduit quelque chose d'essentiel, c'est le malentendu. Parce que le malentendu est fondateur du dialogue. Dans le mot « dialogue » il y a *dia*, il y a deux. Il y a aussi « diable ». Et *logos*, la parole. Le dramaturge R. Dubillard a forgé le mot « diablogue ». Il y a quelque chose qui se dit que je n'ai pas entendu, il y a du malentendu et nous pouvons continuer à parler !
Je partage votre interrogation, ne pas identifier quelqu'un à un état, une situation de chômage, d'addiction… Mais c'est en faisant que l'on va savoir ce que l'on fait. Si je commence à écrire, j'écris. C'est un acte. Le lendemain, quand je lis ce que j'ai écrit, je peux dire : « Ah, tiens ! » C'est en écrivant que je sais ce que j'écris. Pascale, tu veux ajouter quelque chose ?

Pascale Belot-Fourcade : La question de l'écriture c'est un peu particulier, parce que quand on parle, on ne sait pas qu'on a écrit et qu'il y a des choses écrites qui se disent. Quand on parle, on ne sait pas ce qu'on va dire forcément. C'est bien cette espèce de jeu que tu fais jouer en quelque sorte par ces questions si simples : « Dites-moi une question ».

Françoise Bernard : En t'écoutant je repense à une scène dans un séminaire. Il y avait de grands antagonismes entre des gens de religions différentes.
L'un des outils jeu s'appelle le Dédalescope, un tableau dans lequel sont mis en lien différents événements de notre vie (on emprunte toujours quelque chose à quelqu'un, Michel Serres parle de notre « manteau d'Arlequin ». Ma rencontre avec Henri Desroches et son tableau *la bioscopie*, m'a permis d'élaborer le Dédalescope, en y ajoutant d'autres colonnes sur la transmission). Ce Dédalescope est rempli en plusieurs temps, d'abord seul et ensuite à deux, chacun interroge l'autre, puis rend compte de l'autre par un écrit lu devant le groupe. Les binômes sont constitués par un tirage au sort. Ce jour-

là, à Dauphine, deux étudiants de confessions différentes qui s'opposaient en permanence doivent s'interroger mutuellement. Et la classe a retenu son souffle en se disant : « Ça va être sanglant ». Le lendemain, chacun a présenté l'autre en disant : « Eh bien, je ne savais pas qui tu étais ».
Ils sont allés au-delà de l'apparence, en prenant le temps de la parole et de l'étonnement. Certes, toutes les histoires ne sont pas aussi belles, mais je suis persuadée qu'en prenant le temps, dans un certain cadre et avec certaines règles, de se parler, il est possible de ne pas être dans la méconnaissance. Merci de votre intervention.

Une personne de l'assistance : J'ai une question sur justement les outils déployés lors des séminaires, vous avez parlé du Dédalescope… Les objectifs du séminaire…

Françoise Bernard : Oui, j'ai hésité en préparant mon intervention à faire quelque chose d'académique, ou au contraire à faire des détours.
Je vais répondre encore par un détour.
Ces séminaires s'insèrent dans un dispositif à quatre temps. Dans le premier temps, il y a une demande qui nous est adressée : une situation problématique, un souhait de réflexion…
Par exemple, je suis intervenue plusieurs fois dans une classe où les élèves et les enseignants ne s'entendaient plus. Et donc, toujours dans ce premier temps, la discussion, réflexion : qu'est-ce qu'on pourrait faire ?
Le deuxième temps, le temps du séminaire pour « adultes », « responsables », etc. En tout cas quelqu'un y participe pour se porter garant, vis-à-vis de ceux qui suivront ce séminaire, qu'il correspond bien à leur éthique. Parce que je ne souhaite pas qu'on me croie sur parole, j'aime bien que les gens soient un peu comme Saint Thomas et qu'ils disent : « Oui, ça peut correspondre à ma situation » ou « Non, ça ne correspond pas ».
Le troisième temps du dispositif, c'est effectivement ce séminaire lui-même de deux ou trois jours, avec le responsable en co-animation, deux discours différents ; et dans cette animation, la hiérarchie des places inscrite dans un ordre symbolique.
Le quatrième temps est l'élaboration de ce qui s'est passé pendant les précédentes journées pour inventer encore autre chose, en prenant « inventer » au sens archéologique du terme. Un inventeur, c'est un archéologue, quelqu'un qui découvre ce qui est enfoui, ce qu'on ne voit pas et qu'il met à jour. Ainsi, à Quiévrechain, depuis douze ans, les élèves de Quatrième puis de Troisième vont pendant une journée s'emparer du séminaire pour proposer leurs

élaborations à leurs professeurs, à leurs parents, etc.
Alors j'en viens à votre question. Vous avez raison, il y a plusieurs outils-jeux qui accompagnent cette méthode. Le mythe est décliné sous toutes les formes, dessins individuels, collectifs, pièces de théâtre, dessins, les mises en espace. Le Dédalescope est interrogé aussi sur quatre temps successifs. Et d'autres inventions comme le métier qui n'existe pas, le rêve à poursuivre, un power point, une vidéo, un collage, une interview par Twitter ; l'important, c'est d'avoir la structure initiale afin que chacun puisse inventer. Rien de figé, c'est une démarche, même si elle a dû être, à un moment, figée pour être publiée sous le titre « Le parcours et le projet — l'Autographie Projets de Vie, quel fil d'Ariane ? »
Donc, l'invention au quotidien, dans une co-invention de propositions inédites dans le cadre d'un dispositif rigoureux.

Pascale Belot-Fourcade : Il y a une chose qui m'a beaucoup intéressée, c'est quand tu as dit que c'était un autre qui allait parler de soi parce qu'on ne peut passer soi-même que par l'autre. Peut-être que peux-tu, un peu, préciser cela, quel est l'intérêt que ce soit l'autre qui décrive qui tu es.

Françoise Bernard : Voilà, c'est véritablement réintroduire l'altérité.
Avec le labyrinthe, nous sommes partis vers l'imaginaire mythique, l'imaginaire personnel. Comment aller vers le symbolique, vers la parole ?
C'est bien ce que vise la mise en œuvre du Dédalescope. Chacun se rend compte qu'il interprète la parole de l'autre ; être professionnel, n'est-ce pas savoir que nous interprétons, nous avons une vision ?
Comment en suis-je venue à nommer la méthode « Autographie – Projets de vie » ? J'ai toujours donné des cours à l'université en parallèle de mes différents métiers. À Paris VIII, je demande à mes étudiants qui viennent tard le soir, qui travaillent au Mac Do pour payer leurs études :

« Pourquoi étudiez-vous ?
Un silence abyssal.
— Eh bien, on étudie.
— Oui, mais pourquoi ? »

Il m'a alors semblé impossible de ne pas faire quelque chose.
J'ai eu la possibilité d'inventer dans cette université une UV qui n'existait pas ! Comment aborder cette question des projets sinon par un détour ? Proposer le détour par un jeu auquel tout le monde joue : la marelle. J'ai demandé

à ces étudiants inscrits en FLE (français langue étrangère), de différentes nationalités, d'écrire leur vie sous forme de marelle. Et à ma grande surprise, j'ai découvert de nombreuses formes de marelles, l'étudiant coréen a décrit sa marelle en spirale, une étudiante égyptienne propose une autre marelle, une autre chante et chorégraphie sa marelle… J'ai appelé cette UV « Autobiographie de projets » Et puis, un jour, j'écris « autographie ». Et là, ce *lapsus scripti* m'a émerveillée et a donné le nom à la méthode. L'« autographie », un récit de soi adressé à l'autre au sein d'un groupe.
Et l'on quitte le Narcisse penché sur lui-même dans son autobiographie étincelante pour aller vers l'autographie – dans une adresse d'altérité. Ce lapsus rappelle Freud, bien sûr, et aussi Guattari, c'est dans l'après-coup qu'on s'aperçoit comment ce qui semble ne rien dire veut dire quelque chose !
Je reviens au Dédalescope avec ses différentes colonnes, les événements significatifs dans sa vie, les études formelles et informelles, les activités sociales, professionnelles, la transmission, les projets à venir. Remplir ce tableau n'a rien d'évident ! Chacun est libre de le remplir comme il l'entend, de ne pas le remplir. Cela lui appartient.
Ce premier temps est celui de l'autobiographie, je ne peux m'adresser à l'autre que si je sais d'où je pars et d'où je parle. Le deuxième temps consiste en un échange à partir d'un deuxième Dédalescope où chacun va interroger l'autre. Choix de l'autre par tirage au sort. Exercice d'écoute et d'écriture.
Le troisième temps consiste à présenter son binôme par un écrit lu ou dit devant le groupe : présenter quelques fils, quelques lignes de force sans dévoiler de l'intime. Le texte est soumis auparavant à l'appréciation de l'alter ego.

Une personne de l'assistance : Tout est spontané ou il y a des questions prédéfinies ?

Françoise Bernard : Très bonne question ! Je propose un cadre de questions pour soutenir l'écrit. Les participants sont libres de retenir ou non telle ou telle proposition. Donner un titre à la vie de celui qu'on interviewe, trouver quelques fils d'Ariane, réfléchir à ce que l'autre peut vous transmettre, l'imaginer dans sept ans. Conjuguer l'autre au futur ! Le fait que l'autre vous imagine ouvre d'autres perspectives que celles dans lesquelles on est soi-même enfermé.

Claude Chevrier : Il n'y a pas de négociations ?

Françoise Bernard : Il y a négociation, le texte peut être modifié, raturé, selon

la règle du mi-dire ; il est arrivé que des personnes refusent, et pourquoi pas !
Le regard de chacun dans le groupe va changer car on découvre l'autre, son semblable, sous un aspect qu'on ne connaissait pas. Ça a des effets, si je prends une classe, des effets sur les professeurs qui découvrent leurs élèves et sur les élèves entre eux.
Ainsi, à Brive-la-Gaillarde, une femme alcoolique dit son nom de jeune fille, un nom basque signifiant « la maison verte » et, tout à coup, cette femme était la dame qui habite la maison verte ; elle a pu dire son amour de la poésie, de la littérature, des mots, elle a décollé de l'alcoolisme !

Alors l'altérité, c'est un peu ça, qu'est-ce que je peux écrire dans ce texte pour présenter mon binôme devant le groupe, comment l'autre va-t-il l'entendre, ce texte qui est lu devant les autres. Cela nécessite effectivement un certain courage, une certaine lucidité. Dans un groupe, passer par l'écrit met le temps en suspens, permet de faire l'effort de symbolisation, de voir qu'on ne peut pas tout dire, d'avoir des traces. Quand il y a des personnes qui ne savent pas écrire, ce que je propose c'est que celui qui ne sait pas écrire dans le binôme parle à l'autre qui sait écrire et qui va écrire pour lui. Et donc, il va lire ce qu'il a écrit de ce que l'autre aura dit. Je me souviens d'un homme arrivant de Kabylie, ayant fui des choses très dures, analphabète. À la fin du séminaire, il s'est levé et a dit : « Moi, je veux écrire au tableau », et il a fait un « e » puis un « g » puis un « l » et il a dit : « Voilà, je suis comme un aigle, comme l'aigle de mes montagnes ! »
C'est-à-dire ne pas s'arrêter là, ne pas s'arrêter à je ne sais pas écrire. Ce n'est pas grave, allez-y.

Claude Chevrier : Je trouve très intéressante la manière dont vous abordez le sujet, le thème de cette année, la question de l'impossible puisque nous, on a réfléchi à cet impossible autour de ce qu'a pu écrire Freud des trois métiers impossibles et vous nous ramenez quelque chose avec votre désir profond de lutter contre cet impossible, des propositions qui nous paraissent audibles, intéressantes et surtout comment rendre un récit audible, particulièrement dans le travail que nous faisons avec les personnes que nous rencontrons. Ce qui est intéressant, c'est peut-être à partir de leur récit de pouvoir leur restituer pour qu'il y ait aussi une autre compréhension de ce qui se passe dans cette relation et aussi dans leur rapport au monde. Et je trouve que vous l'avez bien fait, avec en même temps la poésie, c'est tout ce qui est important pour nos métiers qui sont impossibles ; on a choisi aussi un thème d'actualité : gouverner. On voit bien combien c'est compliqué, on ne va pas dire que c'est

impossible, mais c'est compliqué, éduquer, soigner ; je trouve que votre proposition est intéressante et qu'elle peut nous faire réfléchir au rapport que nous avons avec les personnes que nous accompagnons.

Françoise Bernard : Merci beaucoup, je suis très sensible à ce que vous dites et, justement, cette poésie, ce *poeïen*, dans laquelle il nous faut rester.

Une personne de l'assistance : J'ai deux questions. La première : est-ce que vous avez expérimenté votre méthode dans un cadre professionnel, c'est-à-dire dans des problématiques professionnelles, entre différents corps de métier par exemple ? Et deuxièmement, plutôt sur le choix de la méthode : est-ce que la problématique identifiée lorsque la demande vous est faite influe sur le choix des outils que vous allez utiliser lors du séminaire ?

Françoise Bernard : Je vais prendre dans l'ordre les questions. Oui, je fais des séminaires interentreprises, c'est ce que vous voulez dire ?

Une personne de l'assistance : Par exemple, au sein du médico-éducatif ?

Françoise Bernard : Oui. Et entre métiers différents, par exemple des séminaires sur l'écoute. Qu'est-ce que c'est qu'écouter ? L'écoute, ça coûte, ça coûte de s'intéresser à l'autre ! Comment permettre à quelqu'un d'être le sujet de ce qu'il dit, de ne plus avoir peur de l'autre.

Une personne de l'assistance : Après, c'est votre métier, je ne sais pas en fonction de quels critères vous choisissez en fonction de la problématique identifiée.

Françoise Bernard : Dans le dialogue, c'est-à-dire dans le malentendu.

Une personne de l'assistance : Par le détour !

Françoise Bernard : Voilà (rires), tout à fait. Se dire que chacun a une place, qu'il n'a pas la vérité. J'essaie d'entendre dans le mi-dire. La restitution est importante. Quand vous demandez aux participants de restituer ce qu'ils ont vécu dans le séminaire, que ce soient des gamins de douze ans ou des vieux de trente ans et des tout jeunes de soixante ans, ils apportent des réflexions, des interrogations auxquelles je n'aurais jamais pensé.
Ce n'est pas le jeu de la vérité, ce n'est pas le jeu de la censure, il y a cette alternance du caché, du voilé, qui fait qu'on ne va pas savoir – heureuse-

ment ! – tout ce qui se passe dans le groupe. Par contre, on va en entendre quelque chose. Chaque séance, chaque demi-journée se termine par ce que j'appelle un scintillement de paroles, des signifiants, un mot qui interpelle. Par exemple, à la fin de la première demi-journée d'un séminaire de deux jours à la fac : rêve, oser, cadeau, navette spatiale, soupe, questionnement, projet, donner, question, échange, interprétation, espérance, temps, offrir, choix, amour.

Pascale Belot-Fourcade : Tu donnes foi au langage. Françoise connaît énormément de langues, elle peut lire la poésie de beaucoup de langues et dans la traduction, on a cet objet qui, à chaque fois, nous manque puisque traduire une langue est quasiment impossible : il nous manque toujours le mot qui nous permettrait de traduire exactement. C'est aussi par ce biais-là que tu travailles. Deux personnes ne parlent pas exactement la même langue ; ce n'est pas parce qu'on parle le français ensemble qu'on parle la même langue. Bien sûr, on doit parler le français et c'est ce qu'on apprend à l'école, mais nous avons tous des langues privées. Dans les familles, on sait bien que les frères et les sœurs n'ont pas la même langue, curieusement. Et c'est quand même ce passage d'une langue à l'autre, de singularité à singularité, qui donne ce réseau et cette épaisseur d'où peut sortir le mot espoir, projet.

Françoise Bernard : Oui, le mythe, je suis loin de l'archétype, ce qui m'intéresse, c'est le labyrinthe de chacun. Dans un séminaire récent, il y avait de nombreux étrangers et nous leur avons proposé un scintillement de paroles dans leur langue maternelle. Ce qui a donné : « merci » en malaisien-indonésien, « merci » en chinois, « gentil avec les autres » en anglais, « santé » en hongrois, « reconnaissant » en chinois, « merci » en brésilien, *carpe diem*, « profite de l'instant », *wabisabi* en japonais qui veut dire un degré de perfection corrigé par un degré d'imperfection, « c'est merveilleux », *corazon* en espagnol, etc.

Pascale Belot-Fourcade : Cela ne se termine pas par un discours clôturé, chacun a pris la parole par des mots épars. Notre drame inconscient n'est formé que des mots qui s'articulent plus ou moins bien, voilà. Le tout c'est qu'ils ne se fossilisent pas. Ça ne se termine pas par un discours de clôture et c'est quand même important de savoir que nous ne sommes que des bouts de mots. C'est ce que tu fais apercevoir et c'est pour ça qu'ils sont un peu abasourdis quand ils arrêtent.

Françoise Bernard : Ils sont très étonnés ! Moi aussi, lorsque j'entends une

question telle que : « Mais à quoi ça me sert de connaître l'autre ? Moi, je n'ai pas besoin de l'autre ».

Pascale Belot-Fourcade : Tout le monde a son selfie actuellement !

Une personne de l'assistance : S'il n'y avait pas les autres pour voir les selfies…

L'impossible : ultime recours

Thierry Roth

11 mai 2017

Votre question est, me semble-t-il : quel est votre problème avec l'impossible ? Je m'adresse prioritairement aux travailleurs sociaux travaillant ici, à quelques psys aussi, et je sais que la question de cette année vient de vous. Je me permettrai donc, après quelques remarques, de vous questionner sur ce qui vous pose problème avec cet impossible et d'où vous pouvez croire qu'on pourrait le lever ou pas.

Vous nous connaissez assez, les différents intervenants de l'AMCPsy, pour savoir que nous n'allons pas résoudre la question de l'impossible. Que fait-on avec ça ? Quand Freud parle des trois métiers impossibles, et précisément celui de psychanalyser, il se heurte à un obstacle, et il semble en être bien ennuyé. On n'a jamais aimé l'impossible, tout le monde connaît la phrase de Napoléon : « l'impossible n'est pas français ». Il n'était pas lacanien, Napoléon, de toute évidence, d'ailleurs ça n'a pas très bien fini pour lui, à peut-être vouloir rejeter l'impossible… Je crois que le slogan de Nicolas Sarkozy en 2012 était « ensemble tout devient possible », ça n'a pas très bien marché non plus.

Si vous interrogez des psychanalystes sur ce thème, c'est probablement parce que vous savez que pour la psychanalyse, l'impossible n'est pas un élément comme ça, que l'on rencontre ou pas dans certaines situations. L'impossible est au cœur de la clinique. On travaille à partir de l'impossible. L'impossible est, je dirais, à l'origine des problèmes cliniques et il en est éventuellement aussi – dans les meilleurs cas – la résolution. Une fin de cure peut être le fait de se confronter, d'accepter, de faire avec cet impossible, autrement que par la révolte ou le désespoir de départ.

Freud rencontre l'impossible malgré lui, il s'en serait bien passé. Il ne l'a pas tellement conceptualisé, ce que Lacan fera davantage. Freud rencontre le roc de la castration chez l'homme. C'est-à-dire qu'il ne se soumettra jamais vraiment à ce que l'analyste lui propose, à ce qu'il représente comme autorité. Cette angoisse de castration, on ne pourrait jamais s'en défaire selon Freud,

donc la fin de cure serait toujours quelque peu ratée, pour la femme aussi parce que la femme se heurtera, elle, à « l'absence de pénis » selon Freud, l'absence du phallus, et quoi qu'on lui propose, elle sera toujours dans la frustration et dans le manque et, du même coup, on se heurte là encore à un échec programmé… Et puis Freud découvre aussi la réaction thérapeutique négative, la compulsion de répétition, la pulsion de mort, bref il doit être un peu déprimé – je ne crois pas d'ailleurs qu'il était particulièrement gai. On voit bien en tout cas l'évolution dans son parcours, entre l'engouement des débuts et les obstacles ensuite. Il est beaucoup plus enthousiaste dans les premières années qu'à la fin. Lacan aussi, d'ailleurs… Il y a une évolution générale de ce type chez ces deux grands maîtres. L'enthousiasme des débuts se confronte ensuite à du roc, à de l'échec.

Freud rencontre l'impossible par sa clinique, mais il dit, « il y a trois métiers impossibles : gouverner, éduquer, soigner », qu'il reprend ensuite en « psychanalyser ». Trois métiers, notez-le, tous basés sur le verbe, sur le discours et donc la tentative de faire lien entre des *parlêtres* (Lacan), entre des humains, des êtres parlants à des places bien sûr différentes. Ces trois métiers sont donc basés sur le verbe et visent à faire du lien entre des sujets parlants qui sont à des places différentes. Freud ne met pas dans ces métiers les ingénieurs, les agriculteurs, et pourtant leurs métiers sont loin d'être faciles… Non, il s'agit d'éduquer, gouverner, psychanalyser. Pour un chirurgien, il n'y a peut-être d'impossible que provisoirement, en attendant que la science progresse davantage. Le langage est donc au cœur de cette notion d'impossible.

Freud se heurte à cet impossible dans sa pratique de parole, mais n'a pas conceptualisé tellement ce rapport à l'impossible, il en fait plutôt ce à quoi il se heurte et dont il est bien embêté. Lacan se heurte aux mêmes obstacles, évidemment, mais il met vraiment l'impossible au cœur ; pas seulement comme un fait d'expérience mais au cœur de la structure, de la clinique, notamment avec sa notion de réel. Je suppose que vous connaissez tous à peu près les notions de Réel, Symbolique et Imaginaire. En deux mots, la boussole psychanalytique lacanienne c'est le Réel, le Symbolique et Imaginaire. Il y avait le Moi, le Ça et le Surmoi chez Freud. Je vais très vite parce qu'on pourrait faire les trois heures là-dessus : le symbolique, en gros, c'est l'ordre du langage, ce qui fait de nous des êtres parlants et ce qui nous introduit dans le monde des représentations et d'une certaine manière de l'insatisfaction. En tout cas, ça fait le lien entre les humains et en même temps ça les sépare. Mais l'humain est fait de ça, cet être parlant que Lacan appelait le *parlêtre*, puisque son existence vaut justement d'être prise dans la parole… Il est parlé avant même d'être parlant. Il est encore dans le ventre de sa mère et il est déjà

imaginé et parlé par beaucoup, et dès sa naissance il est pris par un flot de parole, de dénominations diverses. En ce qui concerne l'imaginaire, c'est évidemment le monde des images, le monde des fantasmagories, le monde aussi des identifications, et cela se complète avec le symbolique. Ces instances ne sont pas séparées, Lacan les nouera toutes les trois pour bien faire entendre qu'elles n'existent – dans les bons cas – qu'en étant nouées, plus ou moins bien mais en étant autant que possible nouées. Dans les fantasmes, il y a un scénario par exemple, et une jouissance. On voit bien que ce ne sont pas que des images, que les images sont aussi complétées par des mots et il y a donc nouage nécessaire entre symbolique et imaginaire, mais avec aussi un réel de la jouissance. Dans le cas du stade du miroir, on a le bébé qui se voit dans le miroir et la mère qui va venir lui parler, l'identifier en s'enthousiasmant. Donc nouage du symbolique et de l'imaginaire… Et donc enfin le réel qui est peut-être plus difficile à appréhender, qui est justement ce qui échappe au symbolique et à l'imaginaire, ce qui échappe à la parole, à l'image, ce sur quoi on n'a pas de prise et que Lacan identifie notamment à l'impossible à plusieurs moments, après plusieurs acceptions du réel, l'une d'elles étant donc l'impossible, ce sur quoi on n'a pas de prise. Avec le réel, on peut dire que Lacan met l'impossible au cœur et c'est évidemment un pas intéressant puisque, du coup, ce n'est plus un heurt occasionnel d'expérience mais c'est au fondement des choses, de structure pourrait-on dire !

Rien que le complexe d'Œdipe, ce fameux complexe d'Œdipe, ce petit garçon qui devrait renoncer à sa maman sous la menace d'un éventuel papa – quand il est là – et qui, par ce renoncement, pourra éventuellement désirer… La petite fille aussi doit renoncer à sa maman, sinon elle ne pourra pas s'échapper, mais elle devra aussi renoncer à son papa après. Il y a un double renoncement pour la femme, et une forme de migration aussi pour quitter la première identification virile. Que vient dire ce complexe d'Œdipe ? Au-delà de savoir s'il est toujours d'actualité ou pas, s'il a lieu ou pas, s'il est juste ou pas, s'il pourrait se repérer chez tous les patients de Freud aussi clairement ou pas ? Au-delà de tout ça, ce que le complexe d'Œdipe vient signifier, c'est qu'il y a un renoncement nécessaire. À la toute fin de sa vie, Freud parlera même du lait maternel. Il était sur son lit de mort, on a retrouvé des notes comme ça sur sa table de nuit, il écrivait encore, quelques heures avant sa mort… Mais cet Œdipe c'est surtout le renoncement nécessaire pour pouvoir désirer. Ce qu'on appelle l'interdit de l'inceste, c'est ça. Si on ne renonce pas à l'inceste, comment pouvoir désirer ailleurs, désirer tout court, même ?

Il y a une sorte de « guerre de jouissances » chez le tout-petit, entre la jouissance immédiate, corporelle, sensorielle que notamment la mère permet dans

les premiers temps, ce corps à corps avec la mère, cette première jouissance, l'objet est là, il répond au mieux, un cri et elle est là, une faim et elle est là, une envie de câlin et elle est là, elle est toujours là, trop là peut-être, tout ce que vous voudrez. Et une autre jouissance qui est celle de l'entrée dans le langage que la mère va pouvoir permettre, mais le père bien davantage encore – structurellement en tout cas. Le père est le premier Autre de la mère, le premier « étranger », celui qui vient faire tiers entre la mère et l'enfant. Ça pourra être autre chose, mais il faudra bien qu'il y ait du tiers, du symbolique. Cette entrée dans le langage est une autre forme de jouissance, une jouissance dans le lien à l'autre qui, évidemment, a d'autres caractéristiques. Avec le complexe d'Œdipe, ce qu'on peut retenir (et qui n'est effectivement guère à la mode comme le dit Pascale), c'est le renoncement nécessaire pour pouvoir désirer.

Il est vrai qu'on ne retrouve pas l'Œdipe chez tout le monde aujourd'hui. Et donc l'une des questions majeures de la clinique, c'est : quelle interprétation chacun va faire de l'impossible ? On a beau faire dix conférences sur l'impossible, je ne crois pas que quiconque ici s'y résolve complètement… C'est comme la mort. On sait bien qu'on va mourir, mais on essaie de vivre un peu tranquille… La mort ce n'est jamais pour aujourd'hui. Même à quatre-vingt-dix-huit ans, vous voyez des gens qui ont beau dire qu'ils veulent mourir, c'est rare ceux qui vont au bout, ils disent toujours que, peut-être, demain il y a un truc sympa à faire, il va faire beau, il y a un truc à regarder à la télé… il y a toujours l'idée que c'est pour plus tard, qu'on va manquer d'argent même si on en a beaucoup, jusqu'au moment où c'est là, mais au moment où c'est là, on n'est plus là donc la question ne se pose plus.

Il y a toujours quelque chose qu'on va mettre sur l'impossible. C'est notamment le rôle du fantasme, ou aussi ce qu'on appelle parfois le caractère. La manière dont un sujet en vient à l'existence et en vient à se faire son « roman familial » (Freud), forme d'interprétation de l'impossible. Un impossible que le sujet peut chercher à cacher, à refuser, à récuser, à nier (termes non synonymes). D'une certaine manière, le fait qu'il n'y a personne pour vraiment nous guider, que dans l'Autre il n'y a personne pour vous dire ce qui est bien ou mal, voilà le plus insupportable. Il y a toujours une forme d'errance, mais on ne s'y résout pas car on continue à s'en prendre à un chef, un parent, un politique… Le nouveau président élu n'est même pas encore là qu'il y a déjà des manifestations. Gouverner est impossible.

La clinique vise à prendre acte, dans le meilleur des cas, du texte inconscient qui nous mène et nous malmène. Ce qui fait que quand on voit les gens pendant un certain temps, ou même des proches qu'on revoit à intervalles plus ou moins éloignés, on se dit souvent « il n'a pas changé, il se marre pour les

mêmes choses, il râle pour les mêmes choses ». Ceci, juste pour vous montrer qu'il y a des choses qui se mettent en place et qui font le sujet, à savoir ce texte… L'inconscient est fait de mots, de lettres, de signifiants qu'on essaie de déchiffrer et c'est ce qui fait que les gens répètent, ils divorcent et retrouvent les mêmes désillusions, ils changent de boulot et retrouvent les mêmes problèmes, ils déménagent et retrouvent les mêmes impasses… Il peut y avoir du changement, bien sûr, mais il y a des choses qui ne bougent pas trop et qui tiennent au fantasme fondamental de chaque sujet, ce fantasme qui est justement ce qui vient au-dessus du trou de l'impossible, du rien. Moi, ça me déprime presque en le disant… Je ne vais pas faire ce que font les coachs, qui viennent et disent qu'il va y avoir une solution : « Tu ne sais pas faire avec les filles ? Je vais te dire comment faire, et tu verras, elles vont toutes te tomber dans les bras », ou « Tu ne sais pas comment te vendre au boulot, je vais te montrer et tu seras au top ». Ce n'est pas ce que font les psychanalystes, c'est peut-être pour ça qu'ils n'ont pas la cote, mais ils ne promettent pas ça, ils ne mentent pas. Ce qu'on propose à nos patients, c'est d'arriver à lire ce qui les façonne, la manière dont ils dysfonctionnent, car on est tous dans le dysfonctionnement permanent. Quand je reçois un nouveau patient, il a bien sûr déjà réfléchi, parlé à des proches, parfois consulté, pris toutes sortes de résolutions, il s'agit souvent de quelqu'un d'intelligent, cultivé et malgré tout ça ne va pas. Des patients arrivent à quarante ou cinquante balais, ça fait trente ans qu'ils réfléchissent à leurs problèmes, ça n'a pas avancé d'un pouce. Et ces personnes ont réfléchi avant de venir consulter, elles ont échangé longuement, parfois avec des proches, des parents, des frères, des sœurs, des amis, elles ont pris et repris des résolutions (demain, j'arrête l'alcool, et j'ai arrêté, et puis j'ai repris), etc.

Pascale Belot-Fourcade : Tu travailles justement dans le lieu où il faut que quelque chose quand même existe et continue malgré tous ces impossibles. Peux-tu nous parler de cela ?

Thierry Roth : C'est prévu, mais je ne veux pas aller trop à la facilité, directement à ces cliniques un peu extrêmes que sont les toxicomanies par exemple. Je préférerais commencer par la clinique quotidienne, qui finalement se confronte un peu aux mêmes choses. Ils ont réfléchi, pris des résolutions et ça ne va toujours pas. Ils ont vu des coachs, fait des thérapies… Ce qu'on peut leur proposer, c'est une lecture de ce qui les modèle, et prendre en compte la manière dont ils ont fait avec ça, donc *in fine* leur fantasme, l'impasse de leur jouissance, une inadéquation éventuelle de la jouissance

et du désir, ce sur quoi je reviendrai particulièrement avec les addictions, et prendre en compte le coût psychique, y compris du traitement, parce que dans le traitement psychique il faudra bien qu'ils fassent avec le fait qu'il y a un bénéfice et un coût, et que si ce coût est refusé, les bénéfices ne seront pas non plus au rendez-vous. Là aussi on touche à l'impossible.

Pascale Belot-Fourcade : C'est intéressant, car personne n'a encore abordé ce sujet-là et tu oses le faire. C'est très important comme traitement de l'impossible de penser qu'il y a un prix, un coût.

Thierry Roth : Je parle essentiellement de coût psychique, bien sûr, et pas du coût financier (qui symbolise quelque peu le coût psychique). Je vais faire une première incise sur les addictions. Dans beaucoup de cas d'addictions, on peut, lorsque les personnes ont déjà fait un certain travail (lorsque l'on n'est pas avec des gens complètement désinsérés et très malades), on peut au bout d'un certain temps, parfois assez rapidement, se rendre compte dans ces problèmes d'addiction qu'il y a une sorte de compétition de jouissances… Cela reprend un peu ce que je vous disais sur la jouissance du tout-petit, jouissance quasi organique du corps à corps et jouissance qui passe par l'autre et par le langage. Il y a, dans la manière dont parlent beaucoup de gens de leurs addictions, un mode de jouissance très spécifique. C'est une jouissance directe, facile. Il suffit d'avoir son produit (et un peu d'argent pour se le procurer). Une jouissance directe, facile, illimitée, sauf l'épuisement du corps voire la mort, l'overdose, le coma éthylique, mais en tout cas dans la majorité des cas l'épuisement. Ils vous racontent qu'ils s'endorment habillés, qu'ils ne se rappellent plus du tout qui les a ramenés à la maison, etc. Jouissance directe, facile, illimitée, parfois source de culpabilité après coup et à court terme, car ils regrettent souvent, après. Mais ils recommencent… Jouissance également solitaire, quand bien même elle est parfois en public. Souvent ils vous racontent qu'ils prennent des produits en cachette. Ça va des ados qui fument des joints devant leurs jeux vidéo toute la nuit au mari qui boit dans la cave de son pavillon, en passant par plein d'autres occasions, comme ces femmes qui boivent encore plus facilement en cachette que les hommes. C'est une jouissance assez cachée, donc, et solitaire, quand bien même elle se fait parfois en soirée… C'est quand même chacun avec son produit, même avec d'autres autour. J'ai reçu plusieurs fois des couples de toxicomanes, si l'un arrive à se sevrer et pas l'autre, ça devient compliqué pour le couple.
Il y a donc là un lien à ce produit qui est très fort, que j'appelle parfois de type masturbatoire… C'est une jouissance masturbatoire, en effet, puisqu'elle

est facile, directe, solitaire, éventuellement culpabilisante, elle ne passe pas par l'autre, on n'a pas à se prendre la tête avec les envies, les tabous, les quiproquos du ou de la partenaire, les désaccords, les différences, etc. Là, avec les addictions, on est dans quelque chose de masturbatoire, direct, facile, sans limite, contrairement à la jouissance sexuelle qui, elle, pour des raisons aussi bien psychiques qu'organiques, a une limite qui n'est pas celle de l'effondrement ou de la maladie. Donc il y a cette jouissance-là qui vient rejeter l'autre, rejeter aussi les désirs du sujet lui-même, souvent ils ont une famille, des boulots, des envies, des projets et ils perdent ça ou risquent de le perdre progressivement. Parfois, d'ailleurs, ils viennent consulter parce que leur femme leur dit qu'elle ne restera pas s'ils n'y vont pas… Ou parce que leur patron leur dit qu'ils ne vont pas pouvoir continuer à bosser ensemble ou parce qu'ils n'ont plus d'argent, etc. J'ai eu un patient addict au jeu qui a mis sa carte bleue en interdit bancaire dans un premier temps, puis celle de sa femme, puis celle de sa mère ! C'est la commission de surendettement qui l'a emmené au soin… C'est toujours du réel que vient la limite dans ces cas-là. Le corps qui s'épuise, qui tombe malade, l'argent qui n'est plus là… Il y en a qui finissent dans des lieux comme celui-là où vous travaillez. Ils n'ont plus rien, ils se retrouvent SDF, ils ont tout perdu…

Il y a une compétition, donc, entre cette jouissance directe, masturbatoire, solitaire, etc., et la jouissance qui passe par l'autre et passe aussi par le désir, c'est-à-dire ce qui les a fait se tenir debout pendant un temps, mais qui, elle, est une jouissance plus compliquée, plus décevante, limitée, c'est quelque chose qui passe par le ratage, ça ne va pas vraiment au bout, il y a toujours une forme de ratage que ce soit dans le rapport sexuel ou dans le rapport aux autres. Il y a un impossible du rapport sexuel, comme le formulait Lacan. Entre la jouissance d'un homme et d'une femme il n'y a pas de complémentarité, de concordance qui ferait que ça marcherait comme sur des roulettes. Donc cette jouissance-là, jouissance phallique, a l'avantage d'être en lien avec le désir, en lien avec l'Autre, avec l'inscription du sujet dans le social et dans le lien à l'autre, mais c'est une jouissance qui rencontre les aléas, les difficultés et tout ce qui vient faire limite. À côté de cette part d'impossible, il se trouve que des sujets ont eu cette rencontre bizarre et ont aimé cette rencontre, rencontre avec cette jouissance addictive qui récuse totalement l'impossible, sauf l'impossible qui a trait au réel, comme on l'a vu et auquel ils vont se heurter. Et, évidemment, c'est là qu'ils arrivent, qu'ils viennent consulter.

Dans le cas de ceux qui viennent consulter parce qu'ils se disent qu'ils commencent à boire trop, ou fumer trop, et qui viennent rapidement car ils commencent à s'en inquiéter, le problème est souvent réglé en trois mois,

je veux dire rapidement. Ça va être beaucoup plus compliqué pour ceux qui viennent après des années passées à en jouir et qu'à un moment le coût réel du corps, le coût financier, social, est tel qu'ils viennent, mais s'ils avaient pu continuer sans trop de dégâts ils ne seraient jamais venus.

Pascale Belot-Fourcade : Ceux qui s'en sortent, c'est ceux qui sont capables de mettre le « prix ».

Thierry Roth : Il m'est arrivé de dire à des patients que c'est quasiment un choix éthique, un choix de vie entre deux modes de jouissance qui ne sont pas les mêmes ! Il y a presque un choix éthique, en effet. Tout le monde est capable de se sevrer. C'est de tenir le sevrage qui est plus compliqué… Cette histoire de coût à supporter renvoie à l'impossible et à la castration : il y a du manque, mais lié au symbolique.
Il y a des produits, pas toujours très chers et qui viennent combler le manque. Ça peut paraître plus intéressant. On est dans une modernité du droit à la jouissance, société de consommation qui pousse à récuser l'impossible et le manque, à proposer toujours de quoi boucher le manque à être par tous ces petits objets, les smartphones, les ordinateurs, toutes ces nouvelles prothèses diverses, dans le champ technologique, médical, sexuel. Quand j'ai commencé à travailler, c'était le début d'Internet, maintenant beaucoup de patients sont sur des sites de rencontres géolocalisées. J'ai un patient qui voit une fille tous les jours. Je ne sais pas comment il fait. Cela ne donne pas grand-chose en général, de toute façon il ne peut faire la place à une seule vraie rencontre… J'ai quelques patients qui sont en couple et savent que leur partenaire est sur des sites, et eux aussi y sont, ils vérifient si leur partenaire est connecté ou pas, ça crée des disputes… Dès lors que vous avez des sites qui proposent à un jeune homme des milliers de profils de séduisantes jeunes femmes, pourquoi voulez-vous qu'il s'arrête à celle qu'il a chez lui ?
Là aussi je reviens au coût. Ne devient pas addict qui veut. À part avec quelques produits particulièrement accrocheurs, telle l'héroïne. Vous filez de l'héroïne à quelqu'un un peu régulièrement, il va devenir – physiologiquement – accro. Mais il y en a qui vont se ruer dans un sevrage tout de suite alors que d'autres vont n'avoir qu'une envie, c'est de reprendre de l'héroïne. Par rapport à ces sites de rencontres, certaines personnes y vont parce que, finalement, quand vous avez trent-cinq ans, que vous travaillez, vous ne rencontrez pas énormément de monde, vous voulez trouver un ou une partenaire, je ne vois pas en quoi ce ne serait pas une méthode, rapide qui plus est. Il y a même beaucoup de gens de plus en plus âgés qui vont maintenant sur ces sites, ils ne savent

pas comment rencontrer, sinon. Certains vont utiliser ça, d'autres n'aiment pas ce côté virtuel, on met des critères et ça doit coller ou pas, il y a des gens que ça rebute, ils font une rencontre, ils trouvent ça nul et n'y retournent plus. Mais parmi ceux qui y vont, ce n'est pas obligatoirement la majorité des gens, mais chez les jeunes qui ne sont pas dans quelque chose de solide en couple, la plupart sont branchés au moins sur un ou deux sites… Il y en a qui n'y vont plus car ils s'en sont lassés, mais ensuite il y aura quand même deux types de sujets : ceux qui vont se servir de ces sites pour trouver un ou une partenaire et, quand ils ont trouvé quelqu'un avec qui ça colle à peu près, ça ressemble à ce qui se passe dans la vraie vie, c'est-à-dire qu'ils vivent leur aventure qui va durer ce qu'elle durera (là aussi je ne veux déprimer personne), et ils arrêtent d'aller sur ces sites de rencontres parce qu'ils ont trouvé une fille ou un garçon avec qui ça marche plutôt pas mal, presque comme s'ils l'avaient rencontré à une soirée chez des amis ou au boulot… Et puis, six mois ou trois ans après, ça s'arrête et, éventuellement, ils vont retourner sur un de ces sites, ou pas, et s'ils retrouvent quelqu'un avec qui ça fonctionne à peu près, ils arrêtent à nouveau de fréquenter ces sites. Ils ne sont pas addicts. Mais je vous assure que j'ai eu quelques patients, à mon cabinet, complètement accros. Ils ne peuvent pas aller au cinéma sans regarder régulièrement leur smartphone pendant le film à la quête de nouveaux messages. J'ai même une patiente qui sortait parfois du film parce qu'elle n'avait pas de réseau dans la salle et qu'elle attendait des messages de plusieurs mecs avec qui elle avait été en contact, et elle ne pouvait pas attendre deux heures. Ces sites proposent tellement de profils, toutes ces belles images, toutes ces belles promesses à des gens qui ne demandent que ça, et avec là aussi une récusation de l'impossible : si un profil ne te convient pas, il y en a 1 253 autres connectés. Tu cherches la tranche d'âge, couleur des cheveux, métier, etc., et pareil pour les femmes qui cherchent un homme, ou une femme, il y en a pour les hétéros, homos, bi, Trans, par religion, il y a des sites de rencontres pour musulmans, pour juifs, pour bouddhistes, tout est prévu, pour infidèles mariés aussi. Il y avait même une pub : « Donnez du tonus à votre couple, choisissez l'infidélité pour remettre un peu de piment dans votre couple », tout est prévu. Et face à cette proposition de l'objet de jouissance idéal, on est toujours en déficit. Chaque rencontre va ouvrir la voie à l'impossible de l'union réussie entre deux êtres, qui plus est entre un homme et une femme. Sauf qu'il y en a qui, ne supportant pas cet impossible-là, au lieu de trouver des jouissances dans des produits qui leur permettent de tout oublier, de ne plus penser, ils vont retourner sur ces sites en permanence (et vérifier parfois que leur partenaire y est aussi, ce qui provoque des crises de jalousie alors qu'elle-même, pour vérifier que son

mec était branché, évidemment elle était branchée aussi). Mais ça semble dur de débrancher… Débrancher une promesse de jouissance permanente, et avec les portables c'est tout le temps. Il y a des femmes qui disent que c'est impossible de répondre à toutes les sollicitations qu'elles ont. Et quand les rencontres se font dans la réalité, soit c'est un gros ratage et ça ne plaît pas du tout, et même quand ça a l'air de marcher un peu il y en a, ceux qui sont vraiment accros, qui ne peuvent pas se contenter du ou de la partenaire trouvé(e), même si ça se passe plutôt bien, qui ne peuvent pas donner de chance à ce début de rencontre parce qu'il y en a plein d'autres qui sont là et peut-être qu'il y a mieux : il y en a un qui est plus mignon, qui gagne plus d'argent, qui est plus sociable, qui est plus grand, plus marrant… Dans la réalité, il n'y a pas cette obsession-là. Il y a dans notre modernité quelque chose qui vient repousser la limite, l'insatisfaction propre, pourtant, à tout lien.

Pascale Belot-Fourcade : Ça ressemble à la civilisation des marieurs. Ça s'est toujours fait.

Thierry Roth : Oui, mais les marieurs c'est différent, car ils disent très clairement au début que ça ne va pas coller… Il y a une blague comme ça, un marieur fait venir un futur marié qui veut lui présenter sa future épouse. Il la voit et dit au marieur : « elle est vraiment très petite ». Le marieur répond « Oui, mais c'est mignon les femmes petites ». Puis il la voit de plus près et dit « et en plus elle est assez grosse ». « Oui, bon c'est joli aussi, et puis elle peut maigrir ». « Mais elle est un peu bossue en plus ». Le marieur répond « Mais tout le monde porte sa bosse ». Après, il lui dit encore à voix basse : « Et puis en plus elle a… » le marieur l'interrompt : « Mais tu peux parler fort, elle est sourde ! »
Cela montre qu'on savait que ça ne collerait pas vraiment. Le principe de la religion était de dire que la femme a son rôle à mener, l'homme le sien, et puis débrouillez-vous comme ça, faites des enfants… C'est ça, la clinique freudienne : des gens frustrés par leurs devoirs imposés par une société religieuse, moraliste, patriarcale dont on est relativement sortis. Ce qui ne veut pas dire que les gens vont mieux, mais ils ont des problèmes différents. Il y avait un discours qui prescrivait d'accepter le ratage relatif, et l'aménagement. Il fallait trouver un aménagement pour que ça marche à peu près. Il y avait des cas extrêmes, des hommes très violents qui battaient leur femme, on pouvait parfois arriver à des séparations, mais c'était vraiment dans des cas extrêmes. Il fallait prouver que l'autre s'était comporté de manière vraiment horrible, sinon on se dépatouillait, on trouvait un bon aménagement, ou pas trop

mauvais, plutôt. Maintenant, c'est plutôt des déménagements que des aménagements… À une époque, il y avait donc ce discours qui prescrivait de faire avec et qui poussait les gens à essayer de faire avec ces difficultés, alors que là, notamment par ces sites de rencontres dont je vous parlais à l'instant, on voit des sujets qui sont pris dans ce type de promesse et de jouissance, promesse de toujours trouver mieux, l'objet idéal qui, évidemment, ne se trouve pas. Il y a là une pente possible à la récusation ou au refus de la castration.

L'impossible, pour la psychanalyse, je dirais que c'est l'impossible dépassement de la castration. Ce n'est pas vendeur. La psychanalyse ne promet pas ce que promettent les coachs, la vie en plus ou le truc en plus, soyez plus comme ceci, mieux comme cela, devenez plus séduisant, riche, fort, beau, etc. Le développement personnel, la pleine conscience, etc. La psychanalyse, elle, va proposer d'accepter le manque, la castration et l'impossible. Si avec ça on dure, c'est qu'on est doués ! Mais en même temps, on reçoit tous à nos cabinets des gens qui ont fait du développement personnel, qui ont fait ça avant, qui font ça parfois en parallèle… Et ils se rendent bien compte que comme toute couverture, ça réchauffe un peu sur le moment, quelqu'un qui s'occupe de vous, vous donne un bon conseil, vous donne un truc, vous accompagne… Mais ils se rendent bien compte que, sauf pour des choses très ponctuelles et circonscrites, cela ne suffit pas. Ce texte inconscient qui revient, vous pouvez donner tous les conseils que vous voulez, par définition quand il y a un peu de transfert le conseil peut marcher un petit temps, mais on sait tous que ces conseils sont plutôt faits pour ne pas être suivis. Assez souvent de toute façon, vous pensez bien qu'il n'y a pas grand-chose à conseiller.
Il y a une tendance aujourd'hui à la course à la jouissance d'une part et au refus du manque, de l'impossible, ce que la psychanalyse appelle donc la castration. La castration ce n'est pas simplement ce que Freud a laissé entendre à un moment, le père qui vient dire « Attention, tu laisses ta mère tranquille, sinon il va t'arriver des bricoles ! » Il s'agit plutôt d'une forme imaginaire de la castration. La castration symbolique est dans le langage au départ… Dès lors qu'on se parle, on ne se comprend pas, je crois que tout le monde en fait l'expérience au quotidien, ça échappe, chaque mot renvoie à un autre mot, mais ce qu'on voudrait vraiment dire, y compris moi, là, cet après-midi, ça échappe toujours. Qu'est-ce qu'on dit, pourquoi, à qui ? On n'en sait pas grand-chose. On ne sait pas vraiment ce qu'on dit, pourquoi, à qui, et ce que cet interlocuteur va entendre ? Encore l'autre jour, j'allais à mon cabinet un matin, j'étais à pied tôt le matin place de la République. J'entends une femme qui hurle au téléphone : « Mais non, je ne t'ai jamais dit ça ! », c'est le

quiproquo permanent… Alors, effectivement, quand on en a marre, on va avoir envie de se prendre son quart de rouge ou son whisky, ou son joint et puis on ne pense plus à rien, comme ils disent.
Donc, la castration, on n'en veut pas, pourtant elle est dans le langage, dès lors qu'on parle ça échappe. À chaque petite apparition de cette castration on peut avoir son produit, et éviter ainsi la déprime ou l'angoisse. Le sujet s'arrête, il est en panne, il ne répond plus. « J'en ai marre, je ne me lève plus, tout ça me saoule, j'arrête ». Ce qui fait que beaucoup de patients, aujourd'hui, sont dits bipolaires… En addiction, il y a actuellement 2/3 des patients qui arrivent en disant « je suis bipolaire ». Mais, évidemment, tout addict a une pente bipolaire. Il s'excite avec ses produits, il est comme un fou, il court à leur recherche, il fait des fêtes arrosées de toutes sortes de substances, et régulièrement il s'effondre, il réalise qu'il va droit dans le mur, il est épuisé, seul… Et donc ils sont dits bipolaires. On voit des phénomènes du même genre en dehors des centres d'addiction, dans nos « addictions communes ». Parmi ceux qui courent les sites de rencontre, il y a ceux qui ont un rendez-vous tous les jours et, au bout de deux mois, reviennent : « J'en ai marre, ça ne colle jamais, ça ne me plaît pas, de toute façon avec les filles ça ne va jamais », puis ils dépriment. Ça n'en fait pas pour autant un grand bipolaire, mais pour certains, oui…
Les animaux, comme vous le savez, ils n'ont pas ce type de problème, ils suivent leur instinct. L'humain, il est l'effet de la dénaturation d'un organisme par le langage. Ça me semble bien spécifier ce qui définit l'humain par rapport à l'animal et ce qui définit l'humain en tant que *parlêtre*, sujet de l'inconscient. Nous sommes des mammifères, mais des mammifères parlants, c'est ce qui nous pose tant problème. Du coup, on est complètement dénaturés par le langage, ça ne fonctionne plus du tout comme ça fonctionnerait sans ce parasite. Les animaux ne passent pas leur temps à se demander s'ils préfèrent la brune ou la blonde, s'ils regrettent d'en avoir désiré une autre la veille, s'ils ont fait le bon choix de boulot, s'ils ont respecté tel proche. A priori, ils ne passent pas leur temps à culpabiliser, ils sont moins obsédés par le sexe que nous… Les choses sont tout de même plus simples. Plus j'avance, plus je trouve l'humain malade, nous sommes tous malades. On est pris dans ces bizarreries qui viennent du langage. On décide un truc puis on fait l'inverse. C'est quoi l'amour, ce type qui vous raconte qu'il a trouvé l'amour fou et puis, six mois après, c'est la même personne en face, mais elle ne lui plaît plus. Voire il ne la supporte plus. Pourquoi ? Souvent il ne sait même pas. C'est de la clinique quotidienne, ça.

Pascale Belot-Fourcade : C'est vrai que l'amour est un substitut, pour

amadouer la castration. D'ailleurs, je t'interrogerai par rapport aux anciens toxicomanes que tu soignes. Dans ces situations, la question de l'amour est drôlement entamée. Ce qui est important, c'est aussi que tu travailles dans des lieux un peu extrêmes : un CSAPA, (Centre de soin, d'accompagnement et de prévention en addictologie). La question de l'amour c'est quelque chose qui est là, c'est une substance enivrante. C'est Freud qui le disait. Comment opères-tu, toi ?

Thierry Roth : C'est très variable. Il y a ceux qui viennent pour une addiction récente, je pense à deux patients que j'ai vus récemment. Une jeune femme qui se met à fumer des joints parce que son nouveau copain fume beaucoup. Elle commence à s'en inquiéter, ça fait quelques mois. Et un autre patient qui est un monsieur retraité, soixante-deux ans, à la retraite depuis peu de temps, qui a toujours été un bon buveur, il buvait facilement dans les repas d'affaires parce qu'il était dans le commerce. C'était souvent deux verres à midi et un ou deux verres le soir chez lui, et là, il se rend compte qu'avant de boire, à midi, il prend un apéro un peu avant, puis deux verres à midi, puis le soir il commence à boire un peu plus tôt et les trois ou quatre verres qu'il buvait avant se transforment en sept ou huit verres.
C'est ce que je disais rapidement tout à l'heure, ces personnes-là, à partir du moment où elles viennent me voir, elles sont quasiment guéries parce qu'elles s'en inquiètent assez rapidement. Ce qui veut dire qu'en général, ce n'est pas fondamentalement leur truc, leur structure. Si, déjà, elles se disent qu'elles sont en train de partir en vrille, c'est que, structurellement, l'addiction n'est pas leur solution fétiche. Il y a un danger qu'elles y tombent, elles le savent, parfois ça va être compliqué, il faudra traiter par exemple la déprime du nouveau retraité, ou voir comment la jeune fille dont je parlais va se dépatouiller de son partenaire, va-t-elle aimer ou pas le cannabis, quel bénéfice va-t-elle y trouver car cela peut lui permettre aussi de calmer les questions et soucis qu'elle avait. Les cas vont être plus ou moins lourds, mais globalement, ceux qui viennent assez rapidement pour une addiction récente, ça se passe assez bien et ça finit soit par un suivi relativement court, soit par un travail assez « classique », de psychanalyse éventuellement.
S'ils viennent sous la pression de l'extérieur, c'est qu'en général ils sont déjà allés beaucoup plus loin, qu'ils ont clairement pris goût à ça et que c'est l'entourage ou le médecin traitant – ou la justice – qui les force à consulter. Quand ils viennent pour cela, ou même d'eux-mêmes car ils sont au bout du bout, épuisés, malades, ruinés, esseulés, on n'est plus dans le même registre. On est déjà avec des patients qui ont vécu dans l'addiction pendant quelques

années, qui ont pris leur pied dans l'addiction et qui se rendent juste compte qu'ils sont à bout de forces, que ça ne peut plus durer, mais que ça dure justement… Alors, évidemment, le traitement va être plus compliqué, pluridisciplinaire nécessairement. Je crois qu'il faut avoir l'humilité, que ce soit comme médecin, psy ou travailleur social de se dire qu'on ne va pas pouvoir les en sortir tout seul. Il s'agit de pouvoir travailler en équipe, et pour ce qui est du psy essayer de voir quel est le texte inconscient qui est derrière. Pourquoi il boit, qu'est-ce que ça cache, comment il jouit, quel est son choix de jouissance, choix qui peut perdurer, il y en a qui n'accepteront jamais d'être soignés par exemple. On peut proposer tous les médicaments « miracles », ils ne voudront pas. Ils ont leur truc, et quand même c'est le pied ce truc-là, même si on doit en payer le prix. Pourquoi s'embêter avec son partenaire, ses parents, son frère, sa sœur, son patron, etc. Il y a ce truc-là, on le prend et on ne pense plus à tout ça, c'est quand même tentant… On pourrait presque dire que ça serait stupide de ne pas y aller.

Mais tout cela a bien un coût. Et pour ceux qui s'en rendent compte bien tard ça devient compliqué, parfois c'est trop tard, et puis cela prouve que ce fonctionnement addictif, ils s'y sont inscrits, contrairement aux deux cas dont je parlais tout à l'heure, avec une certaine délectation. Ils viennent, poussés par leur entourage, la maladie ou leur épuisement. Ce sont des gens souvent épuisés. Ils « n'ont plus le choix », même si on a tous vu des patients ayant un cancer du poumon fumer, des alcooliques cirrhotiques continuer à boire… Le travail pluridisciplinaire est, je crois, une nécessité autant qu'une difficulté.

La psychanalyse elle-même devrait permettre qu'on s'en débrouille mieux avec ses symptômes, qu'il s'agisse d'addictions ou de tas d'autres symptômes. Mais comme le dit Charles Melman, on guérit parfois de sa cure… On apprend des choses, on résout des problèmes, on a une sorte de clairvoyance, de division par rapport à ses symptômes, d'acceptation de ce vide dans l'Autre. Certains se relèvent du divan et recourent de la même manière qu'avant. Ils se sont mis à nu dans leur analyse, mais s'empressent de remettre leur gros manteau et leur bonnet. Parfois avec des patients qui ont déjà fait un travail avant, on se dit que l'analyse n'a rien donné, mais un peu plus tard on se rend compte que si, qu'il s'est passé des choses, mais que malgré quelques progrès, le patient aurait comme refoulé les progrès en question, il aurait « guéri de sa cure ». Freud disait qu'il fallait refaire des tranches régulièrement…

Qu'on le veuille ou non, la castration est là, simplement on ne l'accepte pas toujours pour autant. On peut chercher à éviter la castration, la refuser, la récuser, même si elle a été bien repérée lors d'un travail psychanalytique. Il y a effectivement la castration symbolique qui est celle dont on parle en général,

le fait que par le langage ça échappe et qu'il y a du manque, le manque est créé par le langage, c'est une castration très spécifiquement humaine. Il y a aussi une angoisse de castration imaginaire dont Freud parlait beaucoup. Les films d'horreur la mettent admirablement en scène. Et puis aussi une castration réelle. Ce n'est pas simplement l'hypothétique menace « on va te couper le zizi » comme on pouvait l'entendre au tout début parfois chez Freud. Pour refaire un pont avec le champ des addictions, la castration chimique, ça existe. Il suffit de prendre beaucoup d'héroïne et vous êtes sûr que vous ne baiserez plus par exemple, en tout cas pour les hommes. Il peut y avoir là un choix… Quand vous avez bu vraiment beaucoup d'alcool, vous savez aussi que de ce côté-là, il ne va pas se passer grand-chose après avec votre partenaire… On se rend compte qu'il y a une manière de se castrer chimiquement, dans le réel. Je me rappelle avoir eu une femme en thérapie pendant assez longtemps et une de mes collègues suivait le mari. Les deux étaient de grands toxicomanes, héroïnomanes. Les deux étaient en sevrage avec de la méthadone. Elle expliquait qu'avec le temps, ils avaient retrouvé une forme de tendresse et de sensualité asexuée dans un premier temps, puis avec des rapports sexuels dans un second temps. Il y avait des difficultés dans la vie du couple, mais des effets s'étaient ressentis de ce point de vue… Un jour, elle me dit que ça ne va pas, que son mari a rechuté. Je dis « Ah bon, comment le savez-vous ? » Elle me dit « Parce qu'il est nerveux, fuyant, et il ne bande plus ». Et cela s'est en effet vérifié avec ma collègue qui suivait le mari. Donc la castration dans le champ du réel c'est pas si rare.

Les patients qui nous viennent, c'est souvent d'ailleurs parce qu'ils ont « rencontré » la castration dans le réel, dans la maladie, dans des coûts divers… Alors comment opère-t-on ? Dès lors qu'il y a une forme de transfert qui peut se mettre en place avec ces patients, on peut mettre en mots ce qu'il en est de cette castration réelle et de ce coût de la jouissance, et même en arriver à la dimension d'un choix éthique, choix de jouissance, de vie. Vous pourriez dire : « Mais tu fais comme tu veux ». Bien sûr qu'il y a une jouissance plus facile, mais il y a aussi un coût. Il y a un peu, comme dirait Lacan à propos de la masturbation, la jouissance de l'idiot. Il ne faut pas avoir fait des grandes écoles pour découvrir la jouissance des produits, c'est simple. Il y a d'autres jouissances, d'autres choses dans la vie qui demandent un peu plus d'intelligence, d'effort, de courage, de curiosité, de ce que vous voudrez. En veut-on forcément ?

Cette castration réelle, de par cette jouissance réelle, cette jouissance d'objet, elle peut se mettre en mots et on redécouvre alors l'impossible, c'est-à-dire qu'il y a un impossible à vouloir jouir de ça. Dans mon exemple du couple :

visiblement, ils s'étaient sevrés, ils s'y tenaient, leur couple en ressortait plus uni, ils parlaient davantage, ils avaient retrouvé une sexualité, et malgré cela l'homme a rechuté. Donc ce n'est jamais gagné. L'homme dans son choix de jouissance a donc bifurqué à nouveau, semble-t-il… Pourquoi ?

Pascale Belot-Fourcade : Quand tu soulignes une question d'éthique, on a l'impression que tu as acquis ça simplement par un peu de bon sens. Or, c'est tout un chemin en psychanalyse de pouvoir fonder ce discours.

Thierry Roth : Oui, il y a cette fameuse maxime de Lacan, très connue : « l'éthique de la psychanalyse, c'est de ne pas céder sur son désir ». Ce serait facile de l'entendre comme quelque chose du genre, « si vous avez vraiment fait une analyse, jouissez comme vous voulez, allez au bout de votre désir ». D'abord, Lacan parle de désir et pas de jouissance, ce qui n'est pas tout à fait pareil. Ne cède pas sur *ton* désir ça veut dire, d'une part respecte ton désir, il n'est pas plus tordu que celui du voisin, pas moins respectable, ou tout aussi tordu, peu importe, mais en tout cas ton désir, si c'est le tien, il va bien falloir faire avec, donc ne le cède pas pour épouser celui de l'autre, celui du partenaire par exemple, ne cède pas sur ton désir, c'est le tien, assume-le. Et puis *ne cède pas* sur ton désir au sens, donc d'aller au bout, effectivement, mais pour en voir l'impasse, la structure. *In fine*, ce désir se heurte à un manque, à un impossible. Si vous trouvez l'objet de votre désir idéal, c'est plutôt l'angoisse qui débarque. C'est pour cela que les gens courent plutôt en général pour trouver un peu d'insatisfaction ! J'avais un patient qui ne s'entendait pas du tout avec sa femme, il avait une maîtresse. Non seulement sexuellement c'était beaucoup mieux avec elle, mais il parlait aussi beaucoup plus qu'avec sa femme qui criait tout le temps. Sa maîtresse était très douce, elle le réconfortait quand il n'allait pas bien. Il passait un week-end sur deux avec sa maîtresse. Il la décrivait comme extraordinaire et sa femme insupportable. Il n'avait pas d'enfant et donc pas cette excuse-là. Mais alors, croyez-vous qu'il quitta sa femme pour aller enfin vivre avec son bel amour ? Pas du tout ! Et il continuait de se plaindre de sa femme. On voit bien d'ailleurs comment des couples tiennent souvent dans et par l'insatisfaction, voire par la haine qui est plus solide encore que l'amour…
Lacan disait que l'amour était ce qui pouvait permettre à la jouissance de condescendre sur les rails du désir. Permettre à la jouissance de rejoindre le désir. On n'allait quand même pas détruire complètement la personne aimée par sa jouissance illimitée. Quitte à devoir accepter un petit déficit de jouissance… La jouissance est parfois plus facile ou plus forte sans amour,

justement, c'est bien connu.
Une citation que je trouve assez belle de Freud sur l'intérêt de l'addiction par rapport aux difficultés des rapports humains… En 1912, il écrit ceci : « Que l'on pense par exemple à la relation qui existe entre le buveur et le vin. N'est-il pas vrai que le vin offre toujours au buveur la même satisfaction que la poésie a si souvent comparée à la satisfaction sexuelle, comparaison acceptable du point de vue scientifique. Mais a-t-on jamais entendu dire que le buveur fut contraint de changer sans cesse de boisson parce qu'il se lasserait d'une boisson qui resterait la même ? Au contraire, l'accoutumance resserre toujours davantage le lien entre l'homme et la sorte de vin qu'il boit. Existe-t-il chez le buveur un besoin d'aller dans un pays ou le vin soit plus cher, ou sa consommation interdite afin de stimuler par de telles difficultés sa satisfaction qui serait en baisse ? Absolument pas. Écoutons les propos de nos grands alcooliques comme Boecklin, ils évoquent l'harmonie la plus rare et comme un modèle de mariage heureux. Pourquoi la relation de l'amant à son objet sexuel est-elle si différente ? » Quand je vous disais que Freud n'était pas très gai, et qu'il pouvait avoir lui-même une certaine nostalgie des charmes de l'addiction… Il y a une jouissance parfaite, mais en même temps c'est une jouissance destructrice, et plutôt idiote. Chacun peut avoir à se positionner. En tout cas, d'un point de vue thérapeutique, tout peut marcher on le sait bien : la religion, les sectes, une relaxologue, un médecin, un psychanalyste, une rencontre amoureuse… La psychanalyse porte en elle, au-delà de l'aspect thérapeutique, une dimension éthique. L'éthique du sujet au cas par cas et de son désir singulier, qu'il a à assumer. On pourrait parler de *thérapéthique* analytique.

J'ai voulu rester surtout clinique. La politique on en a pas mal eu ces derniers temps ! On peut noter tout de même qu'il y a un impossible du politique puisque comment voulez-vous faire tenir ensemble des sujets, des places, des intérêts, des histoires, des positions sexuées, des névroses et des pathologies diverses qui sont toutes différentes ? C'est évident que c'est impossible ! Ça relève obligatoirement de l'échec, mais là aussi, toute la question va être : comment les politiques font avec ça ? Et par exemple, est-ce qu'il faut faire croire, comme souvent en période électorale, qu'on aurait une solution miracle, que tout devient possible, ou est-ce qu'au contraire, il ne vaut pas mieux expliquer les difficultés et les efforts à venir, ce qui en général ne séduit pas toujours d'emblée le peuple. Une fois élu, c'est toujours la désillusion puisqu'on a été obligé de promettre… Un politicien célèbre disait que les promesses n'engagent que ceux qui les croient !

Faute de temps, et puis c'est peut-être moins intéressant pour nous par rapport aux tâches des travailleurs sociaux et des psychanalystes, on va passer très vite sur cette dimension politique. C'est tout de même notre quotidien à tous – Lacan disait « l'inconscient est politique ». Ce qui est sûr, c'est que ces pratiques qui misent là aussi sur la parole et sur le « faire vivre ensemble », sont très difficiles à mettre en place…

Les travailleurs sociaux se coltinent tout ça, bien sûr… Les échecs de la Politique et des nombreux politiques. À l'heure du numérique, de l'évaluation, on attend de vous, en général, que vous puissiez réparer ce qui ne fonctionne pas dans la société, que vous puissiez vous occuper des laissés pour compte, des nombreux sujets en panne, qui n'ont pas pu suivre. Dans ce libéralisme, aussi sympathique puisse-t-il être pour certains, il y en a qui sont laissés pour compte. On demande donc aux travailleurs sociaux, et aussi à des psys ou des médecins, de s'en occuper et à moindre coût… Les travailleurs sociaux sont mal payés, leurs locaux sont rarement très beaux, ils manquent cruellement de moyens et se coltinent l'impossible… Il suffit de traîner un petit peu ici pour s'en rendre compte, on se demande bien ce qui vous fait tenir, c'est sans doute pour ça que vous avez demandé qu'on parle de l'impossible. Ça ne va pas de soi de tenir quarante ans dans ce job.

La solution proposée c'est une équipe pluridisciplinaire. Ça fait toujours jaser, tout le monde est très content de dire ça. Ça rassure. Des éducateurs, des art-thérapeutes, des psychologues, des médecins, des infirmiers, des secrétaires, quelle « richesse » ! Alors on est content et en même temps on voit bien que cela fonctionne mal, car les discours médicaux et psychanalytiques, notamment, mais aussi parfois sociaux, ne sont pas les mêmes. Ils ne s'appuient pas sur les mêmes critères et notamment vis-à-vis de cette notion d'impossible. « Il boit, donc je vais lui proposer du Selincro et si ça ne marche pas du Baclofène, un peu de Xanax aussi, et si ça ne va toujours pas, un peu de Revia en plus ». Je viens de donner les principaux médicaments contre l'alcool… Le Baclofène marche un peu mieux que les autres – en tout cas pour certains patients – mais avec des effets secondaires qui peuvent étonner les praticiens : des bouffées délirantes, des passages à l'acte ou des suicides ont eu lieu sous Baclofène.

Le discours « médical » n'a pas les mêmes bases que le discours psychanalytique, évidemment, et notamment sur cette idée du manque et de l'impossible. Si on prend le cas des addictions, je dirais qu'il y a, entre les médecins et les addicts, à la fois une fascination réciproque et une aversion réciproque. Il y a d'ailleurs des médecins qui adorent les addicts et d'autres qui ne les supportent pas. Il y a certains généralistes qui marquent sur leur porte : pas de

délivrance de méthadone, etc. Je dirais qu'il y a une complicité entre médecins et addicts pour une raison simple, qui est que l'un comme l'autre parient sur le fait qu'un produit puisse venir calmer la douleur d'exister et régler une difficulté massive de vie. Le principe des addictologues et de remplacer le produit pour lequel vous arrivez par un autre pour calmer, pour substituer. Il s'agit donc de repérer qu'il y a ce lien entre médecins et patients qui est d'espérer de trouver le produit qui permettrait de faire en sorte que les problèmes se règlent. Ça peut être des produits pour l'alcool, pour se substituer à l'héroïne, pour la dépression, pour tout, il s'agit toujours de trouver le produit qui va régler ça. Mais il y a aussi une aversion possible entre eux car le médecin a quand même dans sa formation, son éthique, l'idée de la préservation de la vie. C'est le serment d'Hippocrate. Le but c'est de ne pas aggraver et d'essayer de préserver la vie. Or, ces patients addicts ne se préoccupent guère de leur santé. La logique du toxicomane serait plutôt d'aller au bout, jusqu'à l'overdose, jusqu'à la mort. Il y a un lien, une complicité éventuelle et en même temps, donc, une forme d'aversion entre médecins et patients dépendants, car ils ne sont pas dans la même éthique. Mais chez les addictologues, la fascination l'emporte sur l'addiction… Dans le CSAPA où je travaille, j'ai vu plusieurs patients ressortir avec un livre donné par le médecin pour que le patient adhère davantage aux bienfaits du Baclofène. Et puis il faut signer un papier pour accepter d'être hors AMM (Autorisation de Mise sur le Marché). J'ai vu des addictologues que je côtoie très excités par le Baclofène, comme leurs patients… Ils avaient tous le livre.

Il ne s'agit pas non plus de faire du Baclofène le produit horrible du marché. C'est un produit qui marche même plutôt mieux que les autres. Mais ça n'est pas le miracle que l'on pourrait espérer. Il y a des effets secondaires, certains continuent à boire, certains ne le supportent pas, certains ont des conséquences très problématiques. Mais chez un certain nombre de patients, ça provoque une baisse assez importante de la consommation, ce qui dans les meilleurs cas leur permet de faire un travail psychothérapique et dans les moins bons cas leur permet de ne pas le faire…

La substitution est-elle l'unique réponse ? La substitution avait été source de conflits. La plupart des psys étaient contre au départ. Charles Melman a été un des rares analystes à prôner la substitution. Mais il ne la prônait pas comme elle se fait aujourd'hui. Il estimait qu'elle était le moyen de permettre à un sujet parti dans les limbes de la jouissance et de la délinquance de revenir un peu au monde, quitter éventuellement ce monde de la délinquance, quitter cette jouissance qui étouffe complètement avec l'héroïne, pour prendre un produit, la méthadone, qui calme le manque mais sans donner cette jouissance

provoquée par l'héroïne, ouvrant ainsi au champ de la parole. Le produit permet de calmer, éviter le manque insupportable tout en créant une autre forme de manque – au sens d'une jouissance en moins – permettant de se remettre à parler. Le problème c'est que la substitution, comme le nom – qui à mon avis n'est pas bon – l'indique, c'est un produit de remplacement qui peut souvent être à vie. Certains anciens héroïnomanes prendront toute leur vie de la méthadone.

La substitution est vraiment un exemple typique : en effet, pour des gens vraiment accrochés à l'héroïne c'est souvent nécessaire, en tout cas ce n'est pas évident de s'en sortir sans. Mais l'appellation même de « produit de substitution » n'est pas bonne. J'ai appelé ça « produit de transition » dans un article. Car ça doit avoir pour but, me semble-t-il, une transition thérapeutique, pendant un certain temps. L'objectif est de pouvoir passer à une vie différente, une temporalité différente, une économie psychique différente. Pendant ce temps-là on a besoin d'un produit de transition qui va aider, calmer la jouissance, de même que, chez des gens hyper angoissés, des anxiolytiques peuvent être nécessaire, de manière transitoire aussi… Sinon avec la substitution, cela perd tout son sens, ce serait remplacer un produit par un autre sans résoudre le problème. C'est très différent de nommer ce produit « de transition », le temps d'une transition thérapeutique – dans les bons cas au moins – ou de le nommer produit de « substitution ». Le CSAPA est parfois utilisé comme un distributeur de produits ! Il n'y a dans ce cas aucun prix à payer, même pas celui d'arriver à l'heure au rendez-vous voire d'être à peu près poli et aimable.

La pluridisciplinarité est donc intéressante. Pouvoir se parler entre professionnels, les infirmiers qui sont en première ligne, les médecins qui font ce qu'ils peuvent mais ne voient pas assez les patients, les psys qui essaient de faire entendre autre chose mais ce n'est pas toujours facile, surtout dans une logique de substitution, de traitement chimique pour régler le problème addictif, les travailleurs sociaux qui, eux aussi, se coltinent toute l'errance que l'addiction a souvent amenée… C'est obligatoire de pouvoir proposer plusieurs approches aux patients, ensemble le plus souvent. Mais je ne sais pas dans quelle mesure il faudrait tout de même un discours dominant parmi toutes ces approches… Peut-être le discours psy. Actuellement, c'est le discours médico-scientifique. C'est très facile pour un psy, lorsque les choses s'aggravent avec un patient, de réorienter vers le médecin pour avoir une aide médicamenteuse. Les patients ne refusent quasiment jamais. L'inverse est beaucoup plus rare, quand un médecin voit quelqu'un depuis six mois et lui propose de commencer une psychothérapie, le patient sera beaucoup

moins enthousiaste. Quant aux patients qui ont des addictions récentes et parfois plus légères, c'est souvent dramatique de les envoyer chez le médecin et de les médicaliser alors que, très souvent, en deux mois le problème se règle avec un psy. La pluridisciplinarité c'est donc bien, mais il faut savoir sur quel type de discours on se base. Il faudrait une complémentarité plus qu'une opposition. Le patient peut pâtir de cette opposition. Des patients peuvent arrêter de voir leur psy car, à choisir, ils choisiront souvent le médecin car ce dernier délivre les médicaments.

Entre les structures aussi c'est très compliqué, on se renvoie les patients. Entre CMP et CSAPA par exemple. La pluridisciplinarité est nécessaire mais elle est très difficile, surtout lorsqu'il n'y a pas de discours dominant. Dans vos structures, la dimension sociale est très dominante. Il n'y a pas beaucoup de discours médical. Quand j'ai commencé à travailler dans le CSAPA où j'exerce, le discours dominant était plutôt psychanalytique du fait du personnel qui y travaillait. On donnait de la substitution et des médicaments bien entendu, mais c'était fait dans une démarche globale menée par les psychiatres et psychologues de formation psychanalytique : « Que faire pour ces patients et quel rôle les médicaments vont avoir dans la prise en charge ». Désormais, le corps médical a pris une proportion beaucoup plus importante dans la structure, c'est devenu le discours dominant. Puis on réoriente les patients vers les psys « pour parler », comme si les autres ne pouvaient pas parler avec les patients. Les CSAPA, globalement, se médicalisent par rapport à une époque pas si lointaine, mais ce sont aussi les psychanalystes qui ont déserté. Il ne s'agit surtout pas, en tout cas, de s'opposer aux médicaments, mais de prendre le médicament dans un soin global, avec la dimension sociale, psy et tout le reste. Ne croyons pas, bien sûr, que les psychanalystes sauveront tous les addicts seuls, c'est faux. Le travail pluridisciplinaire est un pari nécessaire à relever, que ce soit dans le domaine des addictions ou dans d'autres domaines, comme la psychiatrie par exemple. Afin de mettre un peu d'opératoire dans ce champ clinique qui touche à l'impossible…

À l'impossible, chacun est tenu !

Jean-Pierre Lebrun

8 juin 2017

Claude Chevrier : Aujourd'hui, nous avons vraiment l'immense plaisir d'accueillir Jean-Pierre Lebrun, que beaucoup de personnes connaissent ici et que l'on connaît depuis plusieurs années.
Il va intervenir cet après-midi sur un thème qui n'est pas facile, puisque c'est : « À l'impossible, chacun est tenu ! » et ça rentre bien dans le cadre de notre séminaire sur « L'impossible », la question de l'impossible. On va lui laisser la parole.

Jean-Pierre Lebrun : Merci à vous, on va trouver le ton… En fait, figurez-vous que je me trouvais avant-hier soir à la projection d'un film documentaire qui n'est pas encore passé en France qui a été fait par un Belge, qui s'appelle Jérôme Lemaire et qui a suivi pendant deux ans, à l'Hôpital Saint-Louis, la salle d'urgence, non… les salles d'opération… Je crois qu'il y a quinze salles d'opération qui fonctionnent quasi simultanément à l'Hôpital Saint-Louis.

Pascale Belot-Fourcade : À Paris ?

Jean-Pierre Lebrun : À Paris, bien sûr, et que je vous recommande d'ailleurs le film parce que c'est un… alors, il n'y a pas un patient qui est filmé, ce ne sont que les médecins et les infirmiers qui sont filmés et ils sont surtout filmés pour rendre compte de… le film s'appelle *Burning out*, de ce que, au fond, ils n'en peuvent plus, parce qu'ils sont coincés entre des exigences de rentabilité économique, des exigences de « managérisme » super organisé, des exigences d'interventions chirurgicales et de tout ce que cela demande bien sûr aussi, des exigences de rapports relationnels rendus très difficiles tellement tout le monde est à flux tendu ; enfin voilà, vous imaginez le tableau, vous le connaissez, ce n'est pas propre à Saint-Louis, ce n'est pas propre à un hôpital, c'est un peu général pour tout le monde à moins de se trouver dans des emplois très privilégiés, mais en général on est aujourd'hui un peu tous soumis à ça.

Alors, c'était intéressant parce qu'au cours du débat avec le réalisateur… Ce film va suivre dans quelques mois à Paris, je crois, et il vaut la peine, parce que, même si ce n'est pas un grand film, ce n'est pas un film extraordinaire, mais c'est un document que je trouve très bien fait, qui montre bien les enjeux et on a bien perçu, avec l'appel à des audits dont on se demande à quoi ça sert, vous voyez toutes les choses auxquelles on a affaire habituellement. Il y avait des questions dans la salle puisque c'était une projection publique, il y avait beaucoup de gens, vu le type de sujet, le *burn-out* ça intéresse de plus en plus de monde et la réponse du réalisateur, quand on lui demandait : « Mais qu'est-ce que vous pensez qu'il faut faire ? Comment vous voyez une solution ? », c'était : « Humaniser, humaniser… » Tout cela, c'est la preuve que l'hôpital n'est plus humain, ça manque de l'humain partout et, au fond, tout le monde est en gros d'accord, évidemment, et puis, il dit : « Oui, parce que le *burn-out*, c'est une maladie du lien ». Alors, je ne sais pas pourquoi, sans doute que je préparais déjà un peu dans ma tête ce que j'allais vous dire, je lui ai répondu : « Moi, je ne dirais pas ça, je dirais que c'est quand l'impossible n'a plus sa place dans les structures », parce que ça ne visait pas tellement le *burn-out* des gens, ça visait plus, et c'est pour ça qu'il l'avait appelé *Burning out*, en train de « burnouter », il visait plus les structures elles-mêmes en train de mettre tout le monde à mal et je lui ai répondu ça : « Quand l'impossible n'a plus sa place » et j'ai même ajouté « sa place logique ! » Donc ce n'est pas du tout qu'il n'y a pas de l'impossible, mais c'est quand vraiment ce n'est plus reconnu comme étant une donnée, que ça peut faire partie des choses de la vie.

Alors vous imaginez bien que les évaluations, les exigences, les managers, tout ça… ça doit marcher, quoi, c'est clair et je pense que ça vient renforcer quelque chose d'extrêmement lourd pour les gens qui travaillent dans ces conditions, c'est qu'ils n'ont presque plus droit à l'erreur. Mais c'est pas seulement l'erreur, c'est plus profond que ça, c'est bien plus que cette tâche soit reconnue comme d'emblée impossible, même s'il faut la soutenir, ce n'est pas sur le mode de « il n'y a plus rien à faire », ce qui serait de l'impuissance, bien au contraire.

Et je trouve que c'était peut-être une façon intéressante, déjà, d'introduire l'impossible. Je pourrais d'ailleurs en donner plusieurs autres exemples, parce que ce matin, avant de partir, j'ai eu droit à une supervision avec une dame qui travaillait à l'Œuvre Nationale de l'Enfance et qui m'a tenu exactement le même discours, sauf que ça ne concernait pas des patients en train d'être charcutés, mais ça concernait des interventions dans des situations de violences conjugales, de maltraitances, etc., où on a l'impression qu'on

leur demande de faire ce qu'il faut, mais en fait, on leur demande de faire ce qu'il faut sans reconnaître cet impossible qui fait partie de la tâche, alors tout doit être possible, ça doit être réalisable, et c'est cela qui est insupportable.
Alors, je vais confronter ce que je vous dis là en guise d'introduction à une thèse que je défends de plus en plus, qui est de plus en plus la mienne, c'est que nous sommes dans une crise de l'humanisation. Nous sommes à un moment extrêmement intéressant, passionnant, inquiétant, parfois ravageant, mais éminemment intéressant parce que nous sommes comme à une sorte de bascule d'un monde vers un autre monde. Nous sommes dans un nouveau monde, nous ne nous en étions peut-être pas encore tout à fait aperçu, je vous en dirai quelque chose tout à l'heure, mais c'est très, très net et ça a comme conséquence que, du coup, ça met ce travail d'humanisation… Terme que certains n'aiment pas, comme Charles Melman, par exemple, mais moi, je le maintiens et je persiste plus que jamais d'ailleurs, parce que je trouve que l'humanisation c'est tout simple, ça désigne, pour moi, le travail si vous voulez, que chaque nouvel arrivant doit intégrer de la condition humaine qui est ce qu'exige notre espèce, et notre espèce, elle est parlante, c'est comme ça. Alors vous pouvez décider que ce n'est pas ça, vous pouvez décider que vous n'en voulez pas, ce qui arrive peut-être à certains enfants dits autistes, je n'en sais rien, mais en attendant, le statut de la parole et le fait d'être un *parlêtre*, comme aimait à dire Lacan, eh bien, c'est quelque chose qui est un trait définitoire de notre espèce, il n'y a pas d'autre espèce animale qui parle ; je dis qui parle au sens où nous entendons la parole, bien sûr.
Il y a d'ailleurs un livre que j'aime beaucoup, qui vient de sortir récemment, *Robinson* de Roland Demoulin, qui est le père d'un enfant autiste et qui écrit à propos du langage : « C'est la quatrième dimension dans laquelle il est si douloureux d'entrer car on y rencontre le mot *mort* et le mot *jamais* ». On pourrait aussi dire : et le mot *impossible*, ça fait partie de la donne.
Donc, comment le mot « impossible » a rapport directement avec cette structure de l'humain, qui nous est donnée à la naissance neurophysiologiquement comme capacité, mais comme vous savez, si vous vous contentez de laisser grandir un enfant sans qu'il n'y ait de sujets autour de lui qui parlent, il ne parlera pas. Donc c'est très, très passionnant de lire les choses comme ça, puisque l'être humain est le seul animal qui est mis dans une dépendance tellement grande, que ça va l'aider à intégrer cette donne de la condition humaine qu'est la parole, puisqu'au fond, les autres animaux, en général, très vite, arrivent à se débrouiller par eux-mêmes, tout seuls, mais nous, non. Ça prend même entre le tiers et le quart de l'existence d'arriver à soutenir une parole en son nom, parce que, évidemment, quand je dis

« parole », vous imaginez bien que ça ne veut pas seulement dire articuler les mots, bien que ça fasse partie de la chose, mais ça veut aussi dire finir par soutenir sa propre parole. Et ça, comme vous savez, ça prend un certain temps, si on y arrive d'ailleurs, car ce n'est pas toujours garanti.
Alors voilà, ce que j'appelle donc : crise de l'humanisation. On peut se demander tout de suite pourquoi je parle de crise d'humanisation ? Parce que la façon dont cette exigence de ce qu'est être humain, la façon dont elle a été transmise de siècle en siècle, de parents en parents, depuis plus de vingt-cinq siècles au moins, cette façon de faire a été déclarée périmée et pour des raisons tout à fait valables et pertinentes. Pourquoi périmée et quelle était cette façon de transmettre ? Comment ça se transmettait de génération en génération ? Eh bien, ça se transmettait via le père. Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Via le père, donc aussi d'une certaine manière, via le père soi-disant de nous tous, c'est-à-dire Dieu, via les dieux, via le dieu monothéiste, via le père. Tout ça, ça vient dans la même veine et si je vous dis cela, c'est parce qu'on a l'habitude, en tous les cas les féministes, de prendre une phrase dans le récit d'Eschyle comme étant fondatrice de cette façon d'organiser les choses, puisque Oreste demande à Apollon : « Mais au fond, de qui l'enfant est-il l'enfant ? Est-ce que c'est de la mère ou du père ? » Et Apollon répond la chose qui peut encore aujourd'hui être assez soufflante : « Ce n'est pas la mère qui enfante *celui qu'on appelle* son enfant, elle n'est que la nourrice du germe en elle, semé. Celui qui enfante, c'est l'homme qui la féconde ».
Alors, Mesdames, évidemment ça ne va pas vous faire tellement plaisir qu'il y a vingt-cinq siècles, on déclarait ça et de toute façon, les féministes ont bien repéré que c'est là que ça commençait mal. Alors c'est tout à fait vrai d'un certain point de vue, mais d'un autre, il faut aussi entendre deux choses dans ce texte. La première c'est qu'au fond, il est déjà entendu dans ce texte que chaque être humain doit naître deux fois, une première fois, comme « paquet de chair » et une seconde, comme être humain, ce n'est pas garanti, les deux… Ça se fait en même temps, mais ce n'est pas le même déroulement, et dire cela, c'est aussi faire repérer, faire remarquer, qu'il n'est pas dit que ce n'est pas la mère qui enfante l'enfant, il est dit, alors ça, c'est quand même le génie des Grecs, il fallait y penser, il est dit : « Ce n'est pas la mère qui enfante celui qu'on appelle son enfant » ; autrement dit, celui qui est déjà dans les mots, puisqu'on sait l'appeler, le nommer. Donc vous voyez bien que, pour qu'il y ait prise en compte de la question des mots, du monde du *parlêtre*, eh bien, à ce moment-là, c'est plutôt l'enfant du père que de la mère.
Voilà comment les choses se sont passées sans aucun doute. Sans doute que je les réduis un peu trop, mais voilà, c'est pour aussi se donner une idée de

l'évolution dans laquelle on est pris, vous allez voir.
Donc oui, ce modèle du père a été le modèle avec lequel on a pendant très longtemps organisé, via le discours social, la transmission de ce trait particulier de l'être humain qui consiste à parler.
Qu'est-ce qui se passe à un moment donné pour que ça ait changé ? Eh bien, là, vous avez une thèse, actuellement reconnue par tout le monde, qui est la thèse du *Désenchantement du monde*. À savoir qu'au fond, le monde était organisé sur un modèle religieux : les dieux, ou Dieu tout court, ce que je viens de vous évoquer à travers ce propos d'Apollon, mais depuis que la science est arrivée sur le marché, la manière dont la religion rendait compte de ce trait spécifique à l'humain et aussi de toutes les conséquences qui s'ensuivaient, s'est trouvée bousculée. Cela s'est trouvé considérablement bousculé, puisqu'au fond, la science, avec l'émergence de la science qui commence avec les Grecs, mais jusque-là c'était un vœu de science et pas beaucoup plus que ça, et qui se met en œuvre à l'âge classique avec Descartes, Copernic, Galilée, puis en médecine, avec la science vous avez un renversement puisque ce n'est plus cette fiction dont on rendait compte pour légitimer qu'il y avait un travail à faire pour humaniser qui devait se transmettre de génération en génération, adhérer à ce qu'exige la condition de *parlêtre*. Eh bien, la science, venant ébranler la pertinence et la légitimité de cette fiction religieuse, si on veut dire comme ça, *paternelle*, la science va de pair avec le fameux propos de Kant dans *Qu'est-ce que les Lumières* : « Aie le courage de te servir de ton propre entendement », c'est-à-dire, arrête de penser que c'est quelque chose d'autre qui vient te dire ce que tu as à faire, c'est à nous à le prendre en charge. Donc, c'est quelque chose que nous devons nous-mêmes assumer, nous-mêmes faire et plus seulement nous appuyer sur cette soi-disant fiction, qui donnait sa légitimité à ce que le père avait une place prépondérante dans le rapport à l'enfant, prépondérante par rapport, du coup, à la femme, mais prépondérante aussi par rapport à l'exigence de ce qu'il y avait de la parole. Alors vous pouvez penser que la science, ça y est, c'est réglé. C'était Descartes, Copernic, Galilée, Newton et encore, évidemment, plein d'autres. Mais repérez ceci, c'est que lorsque Descartes fait son propos, il prétend au *dualisme des substances*. Il dit qu'il y a la chose *étendue*, le corps, et la chose *pensante*, l'âme. On reconnaît bien là le dualisme cartésien.
Donc, dans ce contexte, l'âme échappe et ceci a permis d'étudier, avec toute la scientificité qui s'impose, la question du corps. Eh bien voilà, qu'à ce deuxième moment de la science, tout à fait important, qui a été celui de l'âge classique, après l'âge grec, je crois qu'on est en train d'assister à un troisième moment qui est celui des neurosciences, qui viennent dire quelque chose qui

est tout à fait différent et dont, aussi gentilles ou aussi méchantes soient-elles, ça ne changera rien au fait qu'il faudra prendre en compte ce qu'elles disent. Elles disent quoi ? Mais elles disent très simplement qu'au fond, la science naît une troisième fois ! C'est quoi cette troisième fois ? Eh bien, cette troisième fois, c'est que, justement, il n'y a pas deux substances, il y a *une seule* substance. Autrement dit, il y a un *cerveau pensant*.
Alors justement, il y a une conférence de Charles Melman, qu'il est allé faire à Sainte-Tulle, dont je me suis procuré le texte : « Pense-t-on avec son cerveau ? » Il avait l'air de ne pas être très content de ça, mais je crains que, content ou pas, ça ne changera rien. Aujourd'hui, oui, il y a un cerveau pensant. Ça pose peut-être d'autres questions, on va y venir, mais plus du tout celle de vouloir faire que l'âme soit quelque part. Je ne sais pas si certains d'entre vous ont lu ce livre de Patrick Declerck, *Crâne*, qui a été opéré à cerveau ouvert. On lui a demandé de choisir entre deux des trois langues qu'il connaissait, parce que l'intervention allait lui supprimer une des trois langues et elle lui a supprimé l'allemand qu'il avait décidé, au départ de l'opération, de perdre ; et lorsqu'il s'est réveillé, il ne parlait plus l'allemand, sauf qu'il était amoureux des *Cantates* de Bach et les *Cantates* de Bach en allemand, il les connaissait toujours ! Bon, mais il ne savait plus parler allemand, parce que dans le cerveau, l'allemand lié à la musique n'est pas tout à fait situé au même endroit que… bon, à partir de là, il écrit une série de textes qui sont soufflants parce qu'il dit : « Mais c'est qui, ce que je suis, si je suis complètement dépendant de mon cerveau…? » (rires) Bon, c'est assez soufflant ! Declerck, c'est celui qui a écrit sur les SDF.

Une personne de l'assistance : *Les Naufragés*.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, *Les Naufragés*, et son livre *Crâne* est remarquable et c'est un type tout à fait passionnant qui a raconté ça.
Bon, j'ai voulu dire quoi par là ? Vous avez presque tout résumé dans deux titres d'un neuroscientifique de grand niveau qui s'appelle Antonio Damasio, qui a écrit un premier livre qui s'appelle *L'Erreur de Descartes* et un second, qui dit *Spinoza avait raison. Joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Ça veut dire quoi, ça ? Ça veut dire que Descartes – et il ne faut pas ici dévaloriser Descartes –, c'était le moment où il a posé quelque chose qui a permis à la science de démarrer en quelque sorte, mais déjà Spinoza lui rétorquait qu'il n'y avait pas deux choses, deux substances (la chose étendue et la chose pensante, l'âme et le corps), il n'y en avait qu'une dont on connaissait deux attributs, l'étendue et la pensée, ce n'est pas la même chose.

Il écrivait d'ailleurs dans *L'Éthique* : « Il ne peut exister, on ne peut concevoir aucune autre substance que Dieu », c'est-à-dire que pour Spinoza, il n'y a pas deux substances, il n'y en a qu'une. Ça vous dit qu'il y a quelque chose de l'unité, on pourrait dire comme ça, de l'unité du corps humain. Alors vous allez me dire : ça y est, Lebrun est pris dans la folie des neurosciences. Eh bien, non, je vous résume là quelque chose d'un livre que je viens de terminer avec un neuroscientifique de très haut niveau, et où l'on a échangé beaucoup sur les problèmes épistémologiques que posaient les découvertes incontournables de la science auxquels nous allions avoir affaire bientôt. Parce que ça pose toute une série de questions, de pouvoir se permettre de désormais critiquer tout dualisme et finir par exiger un monisme matérialiste plutôt qu'un dualisme. Parce que la question se pose alors : comment va-t-on échapper au réductionnisme ? Les épistémologues, actuellement, travaillent à avoir des outils et des concepts pour ne pas être emportés dans une sorte de réductionnisme simpliste, dont Jean-Pierre Changeux avait été, à un moment donné, le modèle, mais au contraire, plasticité, causalité ascendante, causalité descendante, etc., je ne veux pas vous parler de ça, mais c'est pour vous dire que l'enjeu est là, et vous dire à quel point nous n'allons plus pouvoir continuer à penser très longtemps comme nous le pensions. Nous sommes obligés de penser autrement, d'intégrer cette donne-là. Le titre du livre, c'est *Un Cerveau pensant : entre plasticité et stabilité*, parce que désormais, il faudra bien reconnaître que c'est avec le cerveau qu'on pense, très clairement, mais le niveau de la parole et du langage, on ne peut pas en rendre compte épistémologiquement par le niveau des neurosciences, ça, c'est autre chose. Il n'empêche qu'on ne peut pas non plus éviter de devoir être soumis à toute une série de choses à travers ça, c'est ça qui est l'enjeu tout à fait intéressant.

Mais c'est pour vous dire simplement que l'on va être obligés, à cause de ce remaniement ou de ce troisième moment de la science qui va nous imposer un monisme là où l'on a longtemps pensé à un dualisme et quand vous pensez dualisme, vous continuerez à penser modèle religieux, puisque le dualisme va de pair avec Dieu et les hommes, corps et âme, donc double substance. Donc vous êtes encore dans un modèle qui n'échappe pas, qui ne quitte pas le religieux et nous allons être obligés de quitter ce modèle-là.

C'est donc une mise en faillite du système qui a fonctionné pendant vingt-cinq siècles, mise en faillite de n'importe quel système qui cherche ailleurs qu'en lui-même les raisons de son organisation. C'est ça que ça veut dire. Ça veut dire que la pensée n'est plus venant de là, au-dessus de nos têtes et le sujet non plus, il faudra qu'on le trouve à partir de nous-même en quelque sorte. Mais vous voyez qu'il y a une grande difficulté. Comment ne pas prendre

cette avancée obligatoire comme une façon de se libérer de toute exception possible ? Nous ne serions plus que complètement asservis à nos propres réflexions, il n'y aurait plus d'exception possible et vous savez qu'il y a un livre, il y a quelques années, qui est sorti, qui s'appelle *La Fin de l'exception humaine*. C'est-à-dire que c'est fini, l'exception.

Alors, pourquoi je vous dis que c'est fini et que c'est important de l'entendre comme ça ? Parce que Dieu, c'était évidemment l'exception, le père aussi, c'était l'exception. Ces exceptions-là sont terminées, elles sont finies, elles sont condamnées à la faillite. Alors comment est-ce que l'on fait à partir du moment où vous n'avez plus cette exception, vous n'avez plus non plus l'exception humaine par rapport à l'animalité. Alors est-ce que, du coup, ça veut dire que l'être humain parlant va n'être qu'un animal qui parle, avec une capacité de plus que les autres ? Non, non, ça ne suffit pas non plus car ça, ce serait réductionniste ! Il faudra introduire quel saut épistémologique l'*Homo sapiens* a pu dépasser pour arriver à intégrer ce qu'il en est de la parole et là, il y a un concept que les neurophysiologistes, les neuroscientifiques utilisent, que je trouve très intéressant, c'est le *concept d'émergence* qui est, au fond, une exception qui sort d'elle-même en quelque sorte, qui arrive à émerger d'elle-même. Ce qu'en revanche il s'agit donc de faire émerger désormais, c'est comment l'exception est toujours de mise, mais sans plus pouvoir en passer par une exceptionnalité extérieure. Vous voyez la mécanique avec Dieu. Désormais, il faut que nous rendions compte de nos capacités tout à fait inédites dans le monde animal d'une façon qui ne fasse pas appel à une extériorité. Autrement dit, comment est-ce que l'impossible devient donc inhérent à la condition de *parlêtre* ?

Autrement dit, la question qu'on finit par se dire : mais cette humanisation, comment est-elle possible ? Comment est-ce qu'on la met en place ? Et comment est-ce qu'il faut faire aujourd'hui, alors qu'on est poussés par la science à devoir considérer comme en faillite le modèle symbolique qu'on utilisait hier ? C'est comme ça que je suis tombé sur un séminaire de Colette Soler qui s'appelle « Humanisation », où elle le dit d'ailleurs très bien, elle le dit : « Faut-il le père ? », voilà la grande question de l'humanisation. Alors le père, c'est aussi évidemment l'Œdipe : « Sans l'Œdipe freudien, l'humanisation est-elle en péril ? » Et vous savez que quelqu'un qui s'appelle Moustafa Safouan est un psychanalyste qui parle, lui, de « la fin de la civilisation œdipienne ». Donc, on est là dans un moment tout à fait particulier et intéressant à cet égard-là. Alors, je ne vais pas vous faire de longs développements sur ce que dit Colette Soler, mais il y a quand même deux ou trois points que je voudrais relever, parce qu'ils sont intéressants. Au fond, dans toute l'histoire de Lacan,

dans le travail d'enseignement de Lacan, il y a eu des lectures, les unes après les autres, qui se sont succédé, voire d'après ce qu'elle prétend, qui ont fait rupture entre ce que c'était que le père, parce qu'au fond, Lacan a commencé par parler du *Nom-du-Père*. Le *Nom-du-Père*, c'était au fond quelque chose qui était très proche de comment Freud concevait le père, c'est-à-dire celui qui avait la tâche de séparer l'enfant de la mère. Sauf que chez Lacan, ce n'est pas le personnage, c'est une instance qui est mise en place : le *Nom-du-Père*. Donc, on est déjà décalés du père concret, on commence le décalage et puis après un petit temps, ce sera une fonction, dans le travail notamment autour du fameux texte *L'Étourdit*, où il montrera l'importance de la fonction du *dire*, donc ce n'est pas seulement une fonction d'être un Nom. Le *Nom-du-Père*, c'est plutôt un père à considérer comme un dire, comme quelque chose qui, justement, appartient à une logique d'exception puisque le *dire* ce n'est pas le même niveau que *le dit*. Et puis nous aurons une fonction de *nomination* et puis ça va aboutir, comme elle dit, à ce que la nomination soit le père. Ce sera la nomination qui sera le père.

Alors ça, vous voyez, c'est important parce que ça veut du coup dire que l'importance du père, qui était présente depuis longtemps chez Eschyle, grâce à Lacan on comprend quelque chose de tout simple, c'est que ce n'est pas le père qui est le phénomène important, mais que c'est le père en tant que *représentant de commerce du langage*, que c'est le langage qui est important, que c'est ça qui nous caractérise, mais que nos ancêtres, pour arriver à dire le *logos*, ils avaient utilisé cette façon d'exiger que l'enfant soit l'enfant du père, en quelque sorte.

Mais alors, ne mésestimons pas la difficulté si, pendant des siècles, les enfants ont été introduits à ce qu'exigeait la condition humaine par le biais de cette instance paternelle, voire du père, comment cela va-t-il se faire à partir du moment où, en quelque sorte, on a révélé le pot aux roses, que le père n'avait pas beaucoup d'importance mais que c'était simplement le langage qui comptait ? Comment on va faire ? Puisqu'entre-temps, les faits de la fiction démontée sur la question du père avec conjointement la montée de la science, les deux viennent progressivement délégitimer cette fonction paternelle ; et vous le savez bien aujourd'hui, dans les familles, on se plaint beaucoup de ce qu'on recherche où est le père, la plupart du temps, mais même quand il est là et bien, il est bien en chair et en os, il arrive très souvent qu'il ne se sente, lui, pas la légitimité d'intervenir comme père. C'est-à-dire qu'il est là, il fait ce qu'il faut, il croit faire ce qu'il faut, mais c'est comme s'il avait perdu la légitimité qui était inscrite dans l'ordre sociétal depuis vingt-cinq siècles et que cette perte-là, il essaye de la digérer tant que faire se peut. Mais en attendant,

vous avez, aujourd'hui, beaucoup de parents où le père, en l'occurrence, est bien en mal de savoir exactement quelle est la place qu'il doit occuper, quelle est la tâche qu'il doit assumer, comment est-ce qu'il doit faire. Et puis, ça se termine avec toute une série de questions, qui tournent plus à noyer le poisson qu'autre chose, et donc finalement, on ne s'en sort pas de cette affaire.

Donc ne sous-estimons pas le fait que, pendant vingt-cinq siècles, ça s'est organisé d'une certaine façon et ne nous lamentons pas en disant : « Mais ce n'est plus comme ça, malheur », etc. Non. Prenons l'ampleur de ce qui nous est amené à transformer, prenons-en à sa juste mesure et l'ampleur et aussi le fait que ça continue à être logique, mais c'est maintenant mieux mis en évidence, que ça servait à transmettre de génération en génération ce qu'il fallait pour s'humaniser. Qu'hier, c'était tributaire du père, mais qu'aujourd'hui, le père a perdu de cette légitimité à cause de la dégringolade de la fiction sociétale qui l'entourait et donc, le sujet se trouve en proie à devoir toujours faire ce travail d'humanisation, d'une façon qui n'est, elle, plus prévue sociétalement au programme.

Parce, que ça ne change pas, évidemment. Lui, il est toujours obligé de le faire, ce travail d'humanisation. C'est-à-dire que le sujet, il est obligé de ce que moi j'ai alors appelé, ou ce que j'appelle pour le moment : faire face à un *principe paternel* ; c'est-à-dire qu'il reste toujours un *principe paternel* qui est à l'œuvre. Alors par *principe paternel*, vous voyez que ça rejoint tout à fait ce que disait, ce qu'avançait dans ce séminaire « Humanisation », Colette Soler, parce qu'elle y dit : « Lacan aura récusé l'Œdipe de Freud, mais pas le père comme principe d'humanisation. Dira-t-on alors : pas de socialisation sans père ? » Donc elle continue à dire, ou à montrer que pour Lacan, il fallait bel et bien du père, mais ce père n'est pas nécessairement un père et ça n'implique pas nécessairement le sexe. Voilà deux choses, telles qu'elle les formule très rapidement, mais pour vous dire que là-dessus, on pourrait d'ailleurs dire que les analystes ne seraient pas d'accord, de dire que la question du père et celle du sexe puissent être aussi dés-intriquées, Charles Melman, je pense, n'accepterait pas ça. Il n'empêche que voilà une position, où l'on vient donc dire que, toute la question : est-ce qu'il faut encore du père pour humaniser ou est-ce que quand on n'a plus de père, on n'arrive plus à humaniser ? Non, ce n'est pas du tout ça, puisque la question est plutôt de comment est-ce qu'on va faire pour humaniser sans avoir le père à disposition, et sans plus pouvoir compter sur lui de la même façon ? Ça reste même, dans la théorie lacanienne, quelque chose du côté du père, moi, je l'appelle plutôt *principe paternel* : pas de fonction, pas de rôle, un principe. Et ça veut dire quoi ce *principe paternel* pour moi : ça veut dire un *principe langagier* et figurez-

vous que le *principe langagier*, ça suppose des contraintes réelles. Vous ne pouvez pas parler si vous avez la bouche pleine, vous ne pouvez pas parler si vous êtes tout le temps soumis à l'immédiat.
Vous ne pouvez pas parler, vous ne pouvez pas vivre selon les lois de la parole ou en tenant compte des lois de la parole et du langage, si vous évacuez l'impossible. Vous ne pouvez pas vivre selon les lois de la parole si vous annulez la différence des places. Pour le moment, il y a une place qui est celle que j'occupe aujourd'hui : je suis le locuteur pour une heure et demie et vous êtes les auditeurs, ça va changer tout à l'heure, mais en attendant c'est comme ça ! Vous ne pouvez pas vivre s'il n'y a pas là une perte que vous avez à vous représenter. Vous avez parlé de la perte que vous voulez mettre au programme de l'année prochaine, si vous introduisez de la parole, vous devez avoir introduit de la perte. Il doit y avoir de la perte, sinon il n'y a pas de parole possible puisque la chaîne signifiante est discontinue à partir d'un sensible qui, lui, est continu, donc il y a de la perte ; et on peut donc tout de suite penser – mais je ne vais pas aller loin là-dedans parce que j'ai d'autres choses à vous dire – que le fait qu'il n'y ait plus ce modèle auquel se référer, paternel, multiséculaire, grâce auquel on transmettait ce qui était nécessaire sans d'ailleurs réussir à tous les coups, la question n'était pas là, mais qui parvenait quand même, la plupart du temps, à transmettre ce qui était nécessaire de génération en génération sans devoir faire des formations à la parentalité par exemple, ce n'était pas nécessaire, on savait ce qu'il fallait faire. Il ne fallait même pas avoir été à l'école pour savoir ce qu'était être parent.
C'est quand même intéressant. Eh bien voilà que cette chose-là est complètement ébranlée et nous nous trouvons, nous, en crise d'humanisation parce que nous devons… Et il ne s'agit pas ici de faire une sorte de tableau qui regretterait ou qui dirait : « Oh là, là, malheureux, on a tout perdu ! », prenons-le aussi prosaïquement que de dire : « Écoutez, il n'y a plus de charbon. Il faut trouver une autre énergie ». Hein, voilà c'est comme ça ! Il faut plutôt inventer : « Mais qu'est-ce qui se passe ? » Par contre, il ne s'agit pas de dire : « Ah, ce n'est pas grave, le charbon va arriver » ou « Malheureux, c'était mieux chauffé quand il y avait le charbon ». Il ne faut pas dire : « Ça va mieux, parce que maintenant il y a des énergies nucléaires, c'est fantastique, tout va être réglé ». Non, non, prenons la réalité, regardons-la en face, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qu'il y a à considérer comme une véritable transformation, extrêmement profonde, qui a des tas de conséquences vous allez le voir, et dans ces conséquences, il y en a une marquante qui est que l'humanisation transmise de génération en génération se fait d'une autre façon et peut-être pas plus facilement, au contraire, parce que vous allez voir

les difficultés spécifiques que ça va entraîner. Mais il n'empêche que ça reste toujours un élément fondamental qu'on ne peut pas éviter ; peut-être que certaines difficultés vont être liées au fait qu'on ne les retrouve plus aussi à l'œuvre qu'auparavant.

Alors, je m'excuse de profiter de vous, Français, et de vos mutations présidentielles pour dire que ce n'est pas un problème qui ne touche que la subjectivité, c'est un problème qui touche la collectivité. La preuve, vous avez trois présidents qui se succèdent, là, enfin, un troisième qui vient après deux autres qui ont l'air d'avoir essayé bizarrement des ripostes : un premier, assigné par un volontarisme un peu forcené, a essayé de remettre une fonction qui aurait dû tenir ; un second a dit : « Mais, non, non… je suis normal » et donc présidence normale, c'est-à-dire zéro ; et puis un troisième, et je ne parle pas de son programme, je parle simplement de la sensibilité qu'il semble avoir à la différence de place qu'il occupe. Ça, je pense que je fais encore personnellement la différence, je charge d'espoir que les compatriotes français, voisins, forts de leur histoire et de 1789 dans leurs gènes, ont peut-être quand même pensé qu'il valait mieux élire un Monsieur comme ça, contrairement à ce qu'ont fait les Américains avec Monsieur Trump. Ils ont au moins élu quelqu'un qui avait une perception de cette question.

Alors ne faites pas de moi un prophète pour dire : « Mais non, tout va aller bien ». Ce n'est pas du tout ça, d'ailleurs, que je pense. Je veux simplement dire que ça m'a frappé que votre nouveau président avait une manière d'occuper une place différente ; il a tenu des propos d'ailleurs comme ça : « Si je suis élu président, à partir du moment où je suis élu, c'est fini, je ne suis plus le même que tout le monde, je suis à une autre place ». C'est tout à fait juste au niveau de la structure et ça ne lui donne aucune légitimité pour être exceptionnel, au titre de faire du coup n'importe quoi ; bien au contraire, voilà la nouveauté, parce que dans le modèle ancien, une fois que vous étiez à cette place-là, vous pouviez tout vous permettre, le problème était terminé ; eh bien non, plus du tout ici. Donc, c'est très différent, donc vous avez la *loi de tout le monde*, mais vous avez une *place différente*. Comment vous conciliez ça ? Je vous signale qu'il a tenu des propos, d'ailleurs, que je trouve tout à fait amusants. Qu'est-ce qu'il a sorti, c'était quoi la phrase qu'il avait sortie ? Je l'avais retenue : « La démocratie ne se suffit pas à elle-même » ; autre formule : « Il y a dans le processus démocratique et dans son fonctionnement, un absent, la figure du roi, dont je pense fondamentalement que le peuple n'a pas voulu la mort ». Intéressant, comme position. Moi, je viens d'un pays où il y a un roi qui n'a rien à dire, mais ceci ne change rien au fait que, s'il n'était plus là, il n'y aurait plus de Belgique, ça c'est clair. Vous voyez donc, ce sont des

questions extrêmement puissantes, ce ne sont pas des petites choses, comme ça. Bien sûr, il y a d'autres gros problèmes, ce n'est pas du tout ça, mais ce sont des questions extrêmement fortes.
Il y a donc, si vous reprenez ça dans les formules de Lacan… moi, j'ai l'habitude de me référer pour le fonctionnement collectif aux parties supérieures du *Schéma de la sexuation* de Lacan. Mais on voit bien qu'il n'y a pas moyen de ne vivre que dans l'horizontalité, or c'est quelque chose qu'aujourd'hui, on a une très forte tendance à vouloir. Il faut quand même, quelque part, un peu de vertical, sinon on n'en sort plus. Il n'y a pas moyen, non plus, et ça c'était juste, mais je pense qu'on a plus, aujourd'hui, l'espoir de ne vivre que dans l'horizontal, que nos ancêtres avaient l'espoir de ne vivre que dans le vertical, parce qu'ils ne niaient pas l'horizontal, mais c'est nous qui, aujourd'hui, oublions qu'il y en avait.
Donc revenons un petit peu… Il faut par exemple, parce que j'ai entendu récemment des collègues qui discréditaient systématiquement quelqu'un qui s'en prenait à un responsable institutionnel sous le prétexte qu'on n'avait pas à faire ça. Eh bien, non, je trouve que c'est plutôt assez juste. Je ne vois pas pourquoi on n'a pas le droit de penser et d'interroger quelqu'un dans son fonctionnement, ce n'est pas d'office parce que vous l'interrogez dans son fonctionnement que vous ne reconnaissez pas la place qu'il occupe. Il y a des nuances, vous allez voir, on va y revenir. En fait, je pense qu'on est, à cause de ce remaniement-là, dans des impasses – et c'est ça que j'appelle « crises » –, à la fois collectives et singulières, les deux en même temps. La singularité, on va en parler plus, mais la collectivité, deux ou trois mots encore. C'est qu'au fond, on est face à deux impasses. Soit on en reste sur le modèle de l'exception d'hier, d'une exception consistante primordiale, première, et vous voyez que là, il faut faire attention de ne pas mettre toutes les exceptions à la même place. L'exception du père de *Totem et tabou* chez Freud n'est pas l'exception logique dans *L'Étourdit* de Lacan ; parce que du côté du père dans *Totem et tabou*, il y avait un personnage supposé, tandis que chez Lacan, il n'y a plus que la *place – logique – de l'exception*, comme j'ai parlé de *place logique de l'impossible* tout à l'heure. Et deuxième impasse, il y a ceux qui refusent toute exception jusqu'à refuser l'*émergence*, on peut refuser des choses qui nous échappent. Alors l'ennui, c'est que certains veulent aujourd'hui garder à tout prix l'exception consistante et ils deviennent des dogmatiques, ce qu'ils veulent, c'est se soutenir du dogme, ils veulent garder l'exception consistante.
Alors, je vous apporte un deuxième volet, quelque chose qui m'a semblé très, très intéressant, que j'ai pêché en dehors de Freud et de Lacan dans le dernier livre de Marcel Gauchet, qui s'appelle *Le Nouveau monde* : des choses

éminemment intéressantes pour comprendre pourquoi nous sommes dans une telle crise. Alors, il a aussi publié, dans la revue *Le Débat*, un article très intéressant, qui s'appelle « Pourquoi l'avènement de la démocratie ? » Et au fond, en lisant le titre, je me suis dit : eh bien, oui, au fond, c'est vrai, pourquoi ? Vous savez qu'il a publié quatre tomes, 3 000 pages, sur l'avènement de la démocratie, dont le dernier : *Le Nouveau monde*, qui fait 700 pages ; mais ces 3 000 pages, il les appelle : *Avènement de la démocratie*. Alors c'est vrai qu'on peut dire : ah oui, ça voulait dire avènement de 1789, mais en fait, ce n'est pas dans ce sens-là qu'il le dit. Il dit : *Avènement de la démocratie* parce qu'au fond, sa thèse, c'est qu'on vient seulement d'y arriver. Alors qu'est-ce que ça veut dire ? Au fond, la thèse de Gauchet, ou en tout cas la chose qu'il met bien en évidence et qui peut nous aider, je trouve, c'est de montrer ceci, c'est qu'au fond, il a fallu cinq siècles, depuis Descartes, pour arriver à sortir, à nous arracher littéralement à l'*hétéronomie religieuse*. Ça a été un lent travail, un long travail avec d'ailleurs des soubresauts de toutes les sortes, mais ça a pris cinq siècles pour arriver à se faire ; et si je soutiens la thèse de Gauchet, et je la soutiens parce que je suis assez d'accord, ce n'est que depuis trente ans, trente ou trente-cinq ans, que nous y sommes arrivés, c'est-à-dire que nous avons dépassé le point où nous avons à nous battre pour nous arracher à l'hétéronomie et pour mettre en place l'autonomie, mais que nous sommes désormais dans un monde où on a la légitimité de se considérer comme autonome. Que ce soit vrai ou faux, on n'y change rien à l'affaire, on se considère comme ça.
Ça veut donc dire que pendant des siècles et des siècles, il y a eu une hybridité, une mixité, il y a eu à la fois de l'*hétéronomie*, encore toujours présente et il y a eu une *autonomie* qui était en train de se construire. L'hétéronomie, ça renvoie à Dieu le père.

Pascale Belot-Fourcade : Pas uniquement !

Jean-Pierre Lebrun : Comment ? Pas uniquement, non, mais déjà. Il aura fallu les trente dernières années pour accéder effectivement à une *autonomie structurelle*, c'est-à-dire que désormais, c'est l'individu qui est le premier, c'est lui qui peut être considéré comme le point zéro. Ce n'était pas le cas dans le modèle d'hier, évidemment, puisque tous les sujets présents n'étaient jamais que tributaires de cette figure tutélaire, qu'elle soit théologique ou qu'elle ne le soit pas, peu importe, mais on dépendait tous, on était des sujets, justement, au sens d'assujettis. Eh bien là non, et il n'y a donc plus de travail à faire pour s'arracher à l'hétéronomie si on est arrivé à cet endroit-là, C'est

désormais acquis d'emblée, c'est gagné. Figurez-vous que comme il le dit de manière plutôt amusante, on n'est donc plus dans une liberté qu'il faut conquérir ; désormais, elle est acquise, on est libres, chouette alors ! Eh bien, non, parce que le fait d'être libre fait qu'on ne sait plus comment on va avoir l'usage de cette liberté tandis qu'en se libérant, on voyait bien ce à quoi on voulait échapper. Mais il y a d'autres exemples, c'est que précisément, dans le monde de l'*autonomie structurelle*, donc dans celle qui n'est plus en train de devoir se battre pour sortir de l'*hétéronomie*, dans ce monde-là, l'individu est premier, le social est second. Entendez ça, c'est terrible.

Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que dans le modèle ancien, le social était premier et il y avait de la place pour de l'individu qui se libérait de la contrainte du collectif. Ici, vous avez l'inversion : l'individu est premier, le social est second. Le social est constitué par quoi ? Le social n'est plus constitué que par la collégialité des individus présents. Vous voyez tout de suite qu'il y a une astuce qui est lourde de conséquences. C'est que dans le monde d'hier, tout le monde savait que l'on appartenait à une collectivité, qu'il fallait en respecter les règles et que du coup, ça vous laissait éventuellement une petite part d'autonomie, d'individualité. Dans le monde d'aujourd'hui, tout se passe comme si on part de votre individualité ou de notre individualité à chacun ; mais dans ce cas-là, ce qu'on oublie c'est qu'il y a néanmoins un discours qui a mis ça en place. C'est bien par un discours sociétal que les pertinences de la singularité et de l'individu ont acquis les droits de cité qu'ils ont aujourd'hui. Mais ça, on l'oublie, on le masque et donc on assiste à l'émergence d'une société des individus de plus en plus sensible à la singularité de chacun. On va pas s'en plaindre, ce n'est pas ça, mais en même temps, nous sommes comme aveugles, comme devenus sourds à la dimension collective à laquelle, malgré qu'ils se croient des individus naissants d'eux-mêmes, ils se trouvent toujours complètement asservis. Sauf qu'on ne le leur dit pas et donc, à la limite, le jour où vous rappelez, parce que forcément c'est dans ce sens-là que ça va aller, à l'individu que vous êtes ou que je suis, qu'il doit se soumettre à certaines règles collectives pour que ça puisse fonctionner correctement, un petit peu, c'est un crime de lèse-majesté, de « lèse singularité ». Il n'y a pas moyen de le percevoir autrement dans un premier temps. Vous voyez tout l'enjeu de l'affaire. Alors, je crois que, vraiment, il y a des phrases de Gauchet qui sont assez lourdes de conséquences : « L'empreinte hétéronome a été désormais effacée pour de bon ». Ça veut dire : c'est fini, c'est perdu, c'est disparu.

Si vous continuez la perception que je vous dis là, ça vient complètement changer ce qu'il en est même du sens de la démocratie. Je prends un de ses propos : « Il s'agit de vider le pouvoir démocratique de tout ce qui pourrait

rappeler une primauté du collectif ». Forcément, puisque le monde d'hier, dont je me suis sorti mais, si je suis sa thèse, en oubliant aujourd'hui que j'en suis sorti, c'est comme ça, j'y suis dedans. Mais dans ce monde d'hier, ce qu'il rappelait très, très bien, il y avait la prévalence de cet autre qui décidait, il y avait quelque chose à quoi je devais me soumettre. Or, si aujourd'hui vous rappelez à quelqu'un ce type de contrainte, on va tout de suite vous faire porter le vœu de revenir à un modèle d'hier. On va tout de suite vous dire : « Mais non, attendez là, tu veux des choses au nom de… ça veut dire que tu veux remettre… ça, il n'en est pas question ! » Donc il s'agit bien de vider le pouvoir démocratique, comme dit Gauchet, de tout ce qui pourrait rappeler une primauté du collectif. Autrement dit, liquider son acception classique. La souveraineté, s'il y en a une, ne peut plus être que celle des individus.

Vous imaginez bien, dans le lieu où nous sommes ici, actuellement, à quel point toute la question de la solidarité va s'en trouver complètement bouleversée, évidemment. Alors il dit : « Le mot même de démocratie change de sens dans l'opération », ce n'est plus la même démocratie, celle qui fonctionne à partir des individus uniquement reconnus d'emblée comme tels. « La notion de démocratie, dit-il, tend à se résumer désormais dans la compossibilité des libertés personnelles (au fond, la démocratie, c'est uniquement si chacun fait comme il croit devoir faire), hors de toutes interférences extérieures autres que celles destinées à en préserver les conditions. Est réputé aller dans le sens des progrès de la démocratie tout ce qui accroît le périmètre d'expression des droits des individus et des libres liens qu'ils nouent entre eux, en restreignant d'autant le périmètre de l'autorité collective ». Donc, c'est uniquement la valeur reconnue à chacun. Le collectif peut venir, s'il vient, soutenir la valeur à chacun, mais il n'a plus du tout de dimension de limite à mettre à l'ensemble des chacun présents pour que le collectif puisse fonctionner ; s'il fait ça, il va d'office être lu sur le modèle du monde ancien et donc d'emblée discrédité.

Nous sommes dès lors dans une société des individus qui ne savent plus qu'ils font société. C'est un problème particulier et inédit ! Alors, il y a une ou deux choses qu'il amène là, et je vous avoue que j'étais un peu… personnellement ça, je n'y avais pas pensé, même si elle me trottait en tête depuis longtemps, mais c'est qu'au fond, comme il dit, on ne veut plus le pouvoir, on ne veut plus de l'autorité ; c'est le modèle ancien, l'autorité. On a seulement encore besoin « d'un mécanisme impersonnel, horizontal et automatique », c'est-à-dire quelque chose qui va se réguler, et il ajoute : « C'est ainsi que l'idée démocratique, par répulsion envers la verticalité contraignante d'un guidage de surplomb, en vient à se confondre avec l'idée d'une société politique de marché ». Autrement dit, il met le doigt, là, sur quelque chose que je trouve

très, très intéressant parce que, on va y venir tout à l'heure, mais on met le doigt sur quelque chose de très particulier qui sont les conditions symboliques qui ont été fournies pour que l'économie prenne la place qu'elle occupe aujourd'hui, et qu'on a un peu trop l'habitude, à mon goût et à mon avis, de simplement critiquer. C'est vrai, évidemment, on ne peut pas nier qu'il y a des effets extrêmement ravageants et délétères de l'organisation collective financiarisée capitaliste. Je vous évoquais le film, tout à l'heure, sur l'hôpital Saint-Louis où les gens étaient complètement sous la houlette de ça, c'est sûr. Il n'empêche qu'il est quand même intéressant de voir en quoi nous-mêmes serions quelque part, non pas responsables, je ne dirais pas comme ça, mais co-responsables de cette prévalence attribuée à l'économie. Ça changerait un petit peu la donne, peut-être, d'essayer de penser en quoi nos propres modalités de fonctionnement de pensée, où justement il y a un refus de tout guidage de surplomb qui d'office va être interprété comme un mirador, comme une position absolument délétère, destructrice. Ce serait terrible parce que ça veut dire que celui qui vocifère contre l'autorité du modèle d'hier, appelons-le le père, celui qui vocifère contre le père, il discrédite dans le même mouvement toute possibilité de régulation collective et il ouvre la voie, sans le savoir, à l'extension du modèle néolibéral. Alors, ça c'est un petit peu embêtant, parce que ce serait un retournement inattendu de l'histoire, car qui pour penser que le vœu libertaire est de la même étoffe que l'invitation à la voie néolibérale, et cela d'autant plus qu'il n'y a même plus besoin, au point où nous en sommes, pour contribuer à cette confusion, de s'en prendre à un père quelconque. Nous n'avons pas, c'est un autre trait qu'il donne à notre manière de fonctionner que je trouve tout à fait juste, nous n'avons pas d'idéologie. Nous n'avons pas une unité à laquelle nous nous référons pour dire : c'est comme ça qu'il faut faire. Non, non, Gauchet dit que c'est plus simple, il suffit de se camper dans un refus. Le moteur est donc tout négatif, il réside dans le refus d'un pouvoir susceptible de limiter les marges de manœuvre individuelle en fixant la direction générale : je ne veux pas qu'on entrave ma singularité.

On peut aller loin parce que vous voyez que, et peut-être je ne vais pas aller beaucoup plus loin là-dessus, mais il y a quand même des formules que je trouve intéressantes dans ce qu'il nous amène ; par exemple, celle-ci : « Une révolution invisible s'est produite à l'insu général, qui a tout bouleversé en silence. La révolution a consisté dans le simple retrait du moule dans lequel l'ordonnance des communautés humaines s'est écoulée d'aussi loin qu'on les connaisse… »

« Le simple retrait du moule dans lequel l'ordonnance des communautés humaines s'est écoulée. » C'est-à-dire que c'est l'empreinte de l'hétéronomie

qui était constructrice du modèle de la société, modèle qui est tombé puisque nous nous en sommes débarrassés, et du coup nous nous retrouvons sans cette empreinte-là, avec une autre manière de fonctionner qui pourrait s'avérer très délétère parce qu'au fond, comme il dit, cette société est une société fondamentalement de méconnaissance. C'est-à-dire que l'on méconnaît ce à quoi nous continuons d'être assujettis, on méconnaît ce à quoi nous continuons d'être asservis.

Alors nous sommes, nous, la queue de la comète de la libération de l'hétéronomie. C'est nous qui avons mis ça en place. L'individu est donc premier, le social désormais est second. Comment accepter que l'individu soit premier en gommant partout, tant que faire se peut, la prévalence du social ? Alors, seule façon de faire vivre ensemble tous ces individus, les règles du marché et son doux commerce ! Ça a des conséquences sur la subjectivité, ces affaires-là, que je résumerais en posant la question suivante : qu'est-ce que signifie un enfant qui n'a pas été d'emblée soumis à être assujetti ? Qu'est-ce que ça signifie, si vous poussez la pédale de l'égalité le plus loin que vous pouvez, où donc la dimension sociétale va tomber, mais aussi la différence générationnelle va tomber. Et aujourd'hui, on a souvent l'impression que, précisément, la différence générationnelle ne tient plus tout à fait la route ; en tout cas, au niveau symbolique, elle ne l'a plus, elle n'a plus l'appui de sa légitimité symbolique. Elle n'a peut-être plus que la légitimité réelle pour pouvoir se soutenir. Pour ceux qui connaissent un petit peu l'enseignement de Lacan, il avait déjà indiqué ça en 1974 dans son séminaire *Les Non-dupes errent*, il dit que le *nommer à* se trouve préféré au *Nom-du-Père*. Mais c'est ça, c'est déjà ça, sauf que lui le dit en 1974, au moment où il le voit émerger et que nous, aujourd'hui, on peut dire que nous avons les effets de ceux qui ont fonctionné sur le modèle du *nommer à*.

Pascale Belot-Fourcade : Explique peut-être ce que ça veut dire ce *nommer à*.

Jean-Pierre Lebrun : Alors le *Nom-du-Père*, vous entendez ce que c'est ; le *nommer à*, en revanche, Lacan dit : « Il se trouve qu'aujourd'hui le *nommer à* est préféré au *Nom-du-Père* ». C'est le biais d'un moment qui est celui que nous vivons dans l'histoire. Il y a une histoire et ce que nous vivons, c'est ceci : À ce *Nom-du-Père* se substitue une fonction qui n'est autre que celle du *nommer à*. Alors, je veux simplement vous dire qu'il y a une différence entre être nommé d'un nom, par exemple votre prénom, ou de votre nom, dont vous savez bien qu'il va falloir que vous vous le réappropriiez. C'est le vôtre, d'accord, mais en attendant il veut dire des choses, vous y êtes vraiment

engagés dans ce nom-là, ou bien si vous êtes nommé directeur général, etc. Il y a un roman où c'est un bonhomme qui est au chômage, il n'a plus de travail alors il va écouter des conférences et il va dans un grand building magnifique, il écoute une conférence et tout à coup son téléphone sonne, il sort de l'auditoire, il va dans un bureau et laisse la porte ouverte simplement et le bureau est vide. Alors il répond à son téléphone et puis il y a quelqu'un qui passe et en le voyant assis derrière son bureau là-bas, la personne lui dit : « Ah, c'est toi, le nouveau ! » Et il se prend au jeu, il dit : « Oui, c'est moi ». Et à partir de là, tout un tas de quiproquos vont naître. Il accepte d'être nommé à la chose.
Moi, j'avais pris un autre exemple, c'est qu'aujourd'hui il y a une différence entre prendre un billet de train pour aller à Clermont-Ferrand ou prendre un billet de train pour aller avec le TGV à Marseille. Parce que quand vous payez un billet de train pour aller à Clermont-Ferrand, vous payez quoi ? Vous payez votre parcours, vous avez votre billet et puis vous allez vous installer où vous voulez, vous êtes maître de la situation, vous avez payé votre dette, vous êtes en ordre, c'est fini, vous en faites ce que vous voulez, c'est vous qui allez décider de ce que vous faites. Alors que quand vous prenez le TGV, vous êtes à telle place précise et comme vous le savez, il y a des gens qui ne supportent pas, par pure commodité, que vous ayez pris leur place, pour des raisons tout à fait techniques, enfin, ça amène des tas de quiproquos cette affaire-là. Mais ce n'est pas la même chose, justement, que d'être, vous avez reçu, vous avez payé votre titre de transport, mais du coup, vous devez subjectiver, vous devez vous engager dans cette place-là pour le faire ; tandis qu'avec le *nommer à*, vous avez une place fixe, mais en même temps vous n'avez rien à y faire pour, vous y êtes, à cet endroit-là, vous pouvez, d'ailleurs, être Président-Directeur Général nommé à, vous pouvez y être sans vous engager vraiment ou vous pouvez vous contenter de cette position-là, ça dépend donc, c'est ça. Mais le *Nom-du-Père*, au fond, met un régime en place, pour reparler de la perte et du trou, où vous avez à assumer le fait que c'est une place, que vous êtes là, mais que c'est un trou qui vous tient. C'est vous, c'est ce trou que vous occupez, tandis qu'avec le *nommer à*, vous occupez simplement fonctionnellement la chose, voilà.
Alors, c'est ça que je trouve intéressant dans cette lecture que fait Gauchet, il fait bien apparaître qu'aujourd'hui l'enfant, les enfants, tous les enfants qui arrivent, sont très finauds pour repérer ce dans quoi ils arrivent, c'est-à-dire qu'il nous fait très bien entendre, tout de suite, que même si leurs parents leur disent des choses, les enfants ont le droit de penser autrement. Vous savez, ils se moquent parfois et en boutade, ils disent à leurs parents parce qu'ils n'obtiennent pas ce qu'ils veulent : « mais je vais téléphoner au service

maltraitance ! » Ou bien une collègue qui avait eu un enfant qui lui avait dit le matin : « J'ai pas envie d'aller à l'école », alors elle, évidemment, elle répond : « Bien sûr, t'as pas envie, mais on y va à l'école, ce n'est pas une question d'envie » et puis la fille lui répond, elle a six ou sept ans : « Et alors, pourquoi l'école s'appelle, l'école *libre* Sainte-Marie ? » L'enfant perçoit très vite qu'au fond, la légitimité qu'on impose des choses, il peut très bien ne pas devoir y répondre, on peut très bien ne pas devoir satisfaire aux exigences. On a le droit de dire « pas d'accord » ! Donc, il y a une conséquence terrible, si c'est vrai que dans le monde d'aujourd'hui, les enfants ne sont pas d'emblée assujettis, ne sont pas d'abord assujettis mais qu'ils peuvent se penser comme ayant la légitimité de fonctionner à partir d'eux-mêmes, du coup, il n'y a plus de contestations, il y a de la récusation. Ça, c'est l'autre affaire qu'on entend beaucoup, c'est que l'enfant ne conteste plus ceux de la génération du dessus, parce que c'est quand on lui impose quelque chose qu'il va la contester, à juste titre en plus d'ailleurs, ce n'est pas la question. Mais ici, puisqu'il n'y a plus d'obligation, il est d'emblée reconnu à la place qu'il peut avoir et quand on lui rappelle des lois, des règles ou des fonctionnements, il est tout à fait en mesure de récuser, de dire : Ça ne me concerne pas. Ce n'est pas la même position. Je pense qu'aujourd'hui, la contestation a cédé sa place, souvent, à de la récusation, ce qui n'est pas la même chose, parce que lorsqu'il récuse, il n'y a plus d'adresse, il n'y a plus d'interlocuteur, il n'y a plus d'Autre auquel il s'adresse. Vous savez, les phobies sociales, les phobies scolaires, c'est ça, et une fois que c'est pris comme ça, ce n'est pas simple, parce qu'évidemment, de quel droit est-ce qu'on va lui rappeler tout ce qu'il faut. Alors, j'aime bien une formule qui est peut-être mieux que le *nommer à* qui n'est pas simple et je vais terminer.

Pascale Belot-Fourcade : Oui, l'autre fois, Melman a donné une définition qui était simple en disant : le *nommer à*, c'est justement « quand on ne fonctionne pas en son nom ».

Jean-Pierre Lebrun : Mais j'aime mieux, plutôt que le *nommer à*, j'aime mieux cette expression de Cynthia Fleury qui parle du *Nom-des-Pairs*, le *Nom-des-Pairs* a remplacé le *Nom-du-Père*. Ça me semble assez juste, plus juste que *nommer à*, parce que *nommer à*, on ne sait pas très bien ce que ca veut dire ; or, c'est ça, c'est le *Nom-des-Pairs*, on ne fonctionne plus en son nom propre. C'est ça le problème. Vous voyez qu'il y a là tout un travail, une question parce que ce sujet qui n'a pas dû d'emblée être assujetti, mais qui se croit pouvoir d'emblée advenir à lui-même dans sa singularité, c'est un sujet

qui risque d'être éminemment tributaire de l'autre, paradoxalement, à force de gommer, de refouler la dépendance, il va s'en trouver très dépendant ; il va se trouver un sujet *nommé à*, ne parlant pas en son nom propre, ne subjectivant pas les choses et, au fond, un sujet qui, du coup, ne va pas avoir fait ce travail d'individuation que tout sujet doit faire. Alors, le travail d'individuation, ça veut dire qu'il faut s'individuer, se séparer, c'est un vrai travail. On n'est pas individu d'emblée, justement, c'est faux. Il y a un travail à faire et dans ce travail-là, je pense justement à… Je m'occupe un peu d'édition, alors je viens de recevoir un manuscrit de quelqu'un de fantastique, vraiment intéressant. Le problème, c'est qu'en 100 pages, il y a bien 250 notes de références au même auteur. J'ai téléphoné à l'auteure parce que je trouve que la problématique qu'elle amène est intéressante et elle est tombée des nues (elle est analyste) quand je lui ai dit : Vous ne pourriez pas vous énoncer au nom de votre propre nom ? Ce n'est pas possible de l'éditer, ça, parce que moi, comme ça, je ne publie pas.

Pascale Belot-Fourcade : Elle est universitaire, alors.

Jean-Pierre Lebrun : Comment ? Non, non, même pas. Parce que, attention, les sociétés analytiques sécrètent le même genre de non-individuation, à mon avis. Il ne faut pas l'oublier que ça ne se règle pas… ça se règle dans la cure, oui, mais l'institution analytique, elle n'a pas fini avec ce problème.
La dérive de l'institution analytique, ce n'est pas la même chose que la dérive universitaire, mais on peut en reparler, bon. Mais enfin, en tout cas, c'est quand même important que cela se dise en son nom propre.
Alors ce que je voulais vous dire et je termine par là, c'est qu'il ne faut pas s'affoler avec le fait qu'il n'y ait plus de père. Je trouve qu'il y a un exemple d'un livre d'enfant, je l'ai longuement commenté dans un texte qui s'appelle : « Œdipe empêché ». C'est un petit livre pour enfants qui s'appelle *Mère méduse*. C'est une maman, il n'y a que la maman, bien sûr, qui met au monde un enfant avec quelques sages-femmes, Elle a une énorme chevelure et elle accueille l'enfant dans le fond de la chevelure, dans le cocon fantastique dans lequel elle se trouve et à partir de là, elle grandit, elle grandit et puis finalement, elle…

Pascale Belot-Fourcade : C'est un ange alors ?

Jean-Pierre Lebrun : Non, mais la vie d'Irisée se fait très proche de sa mère. Tout va très bien. « Tu es ma perle », pense sa mère méduse. Et puis à un

moment donné, l'enfant veut aller, envisage d'aller à l'école et la mère lui répond : « Mais non, ce n'est pas… Je peux t'apprendre tout ce qu'on apprend à l'école. Je vais t'apprendre à lire, écrire et calculer, je vais m'occuper de toi ». Elle continue le cocon et puis heureusement quand même, un jour, la mère se rend compte que la petite fille regarde les autres enfants qui jouent, alors qu'elle est toute seule et elle n'arrive pas avoir accès à ça. Alors, elle lui demande comme ça : « Est-ce que tu voudrais aller à l'école ? » Et là, la petite fille commence par répondre : « Non, non, je ne veux pas, ça va très bien avec toi ». La mère insiste quand même, elle l'amène à l'école. La fille est très contente d'y aller, elle demande à sa mère de la laisser à l'école sans être là et le jour où la mère vient la chercher à l'école, elle n'a plus sa longue chevelure. Vous avez compris, la métaphore est toute simple. Mais j'insiste beaucoup sur ce petit point, c'est que la première fois où cette mère-là lui demande : « Est-ce que tu veux aller à l'école ? » la fille répond : « Non, je suis très bien avec toi. » J'appelle ça, moi, le tendon d'Achille du désir, c'est-à-dire le point où le sujet est collé à l'autre, quand il n'y a pas eu d'intervention paternelle, sur ce modèle-là, extérieur, c'est un point où il faut faire le trou à l'intérieur même du rapport à l'autre, au seul autre que l'on a et ça, ce n'est pas si simple. Et je trouve qu'il y a aujourd'hui beaucoup de patients, de gens qui sont en difficulté avec ce point-là. Ce n'est pas du tout qu'ils sont psychotiques ou quoi que ce soit. Le *Nom-du-Père* est bel et bien d'une certaine façon là, mais il n'est pas actif. Il n'est pas activable, il ne fonctionne pas et donc du coup, on se retrouve avec une sorte de fragilisation du désir, une fragilisation de la subjectivation qui est quelque chose à quoi nous allons sûrement de plus en plus souvent avoir affaire. Voilà. J'avais encore beaucoup de choses à dire, ça viendra peut-être dans la discussion, sinon je vais vous assommer par une chaleur pareille !

Discussion

Pascale Belot-Fourcade : Bon, on peut commencer à te poser des questions. (silence) Alors je vais te lancer une première question : tu parles de l'assujettissement du sujet, serions-nous de purs sujets ? Ne serions-nous pas dans ce chemin de la subjectivation dont tu viens de parler, au début des objets ?

Jean-Pierre Lebrun : Oui, oui, ce n'est pas une question, c'est une remarque. Oui, c'est vrai, tu as raison, d'ailleurs, la preuve, c'est que l'enfant est d'abord l'objet, celui-là. Mais je n'ai pas pris les choses par là, je ne sais pas comment

les… comment dire.

Pascale Belot-Fourcade : Quand tu parles du principe paternel… reprenons autrement, moi, je l'assimilais à ce qui est dit de la fonction phallique.

Jean-Pierre Lebrun : Ah, c'est une question, ça. : Je ne suis pas sûr que la fonction phallique et la fonction paternelle soient aussi collusionnées que tu ne le fais entendre là. Ce sont des questions qui sont posées. Parce que je trouve qu'on ne se rend pas compte de l'effet heureux que constitue la possibilité d'appeler, quand même, quelqu'un un père. Alors je trouve que si on supprime complètement le père, on va se retrouver vraiment en grande difficulté. Alors que l'on accepte de ne pas savoir ce qu'il en est exactement, ça, je veux bien, mais moi, si je pense l'appeler *principe paternel*, c'est pour que les collègues ne puissent pas mettre sur le même pied le *père* dont il faut se séparer en toute légitimité parce qu'il était celui lié au patriarcat et à tout ce qu'on connaît en histoire, d'une fonction langagière qui, elle, est quand même, était quand même, ce à quoi il servait, le père. Donc je n'ai pas envie de le lâcher, ce terme de paternel.

Inès Segré : Ceci m'amène à une question, qui me vient là. Si, effectivement, il n'y a plus de place d'exception, qu'elle soit du côté… enfin ni déjà de la religion, ni d'une fonction, donc le langage, il resterait le langage pour trouver… mais en même temps, enfin pour moi, il y a une question qui tourne autour : quelle est une nouvelle transcendance à trouver, un nouvel extérieur ou un nouveau principe ? Alors, si ce n'est plus le père, si ce n'est plus la religion, si l'État, parce que c'est quand même ça, l'État, effectivement, il vient… Voilà, c'est l'économique, la gestion des biens, la loi des marchés, on l'entend de plus en plus dans des contradictions chez des personnes, cet individu prôné comme l'Alpha et l'Omega de lui-même, enfin de tout. Voilà pour moi, tout ce que vous amenez reste sur cette question. Alors vous avez parlé du concept d'émergence, je ne sais pas très bien ce que c'est ?

Jean-Pierre Lebrun : Eh bien, c'est un concept que les neuroscientifiques utilisent justement pour montrer que, malgré qu'il y ait une infrastructure neurologique parlant de telle chose, elle n'explique pas tout, et il faut donner de la place, le langage étant le principe même d'émergence. Chez l'être humain, c'est le langage qui a fait émergence et qui donc, du coup, a changé la donne, et que cette donne-là, on ne peut pas en rendre compte par des impératifs qui sont en dessous de son émergence, justement. Donc l'émergence,

pour moi, c'est un peu l'équivalent de l'exception, mais d'une exception pas constitutive comme auparavant, pas référée d'emblée à une transcendance substantielle, mais qui ouvre à une transcendantalité à laquelle le seul fait de parler contraint, d'une certaine façon. Donc, on n'est pas dans une immanence ou alors on est dans ce que j'ai appelé une transcendance immanente, mais il faut toujours… il n'y a pas moyen d'échapper à cette transcendance, pas une transcendance substantielle, mais il y a une position de surplomb incontournable, irréductible, on ne peut pas s'en débarrasser ; or, c'est ça, aujourd'hui, on s'en débarrasse.

Inès Segré : D'autant que le langage est quand même un petit peu menacé, aujourd'hui.

Jean-Pierre Lebrun : Justement, ça va dans le même sens.

Une personne de l'assistance : Je ne sais pas, mais la façon dont Gauchet en parle, ou dont vous en parlez, donne l'impression que c'est un fait inéluctable, qui n'est pas du tout politique, alors que le collectif a quand même été détruit par… Enfin, il y avait des organisations politiques différentes de celle du libéralisme qui ont existé, qui existent encore, et des gens qui essayent de vivre dans le collectif et de vivre avec cette… Enfin, ça existe, ce sont des luttes qui sont possibles.

Jean-Pierre Lebrun : Oui.

Une personne de l'assistance : La façon dont vous en parlez, on dirait que c'est quelque chose qui, de toute façon, va nous arriver.

Jean-Pierre Lebrun : Enfin, non seulement ça va nous arriver, mais ça nous arrive, on y est déjà. Enfin, vous ne pouvez pas nier que les phénomènes auxquels nous nous confrontons sont tous de cet ordre-là.

Une personne de l'assistance : Oui, mais je veux dire que ce sont des choses contre lesquelles il existe des façons de fonctionner que l'on peut inventer.

Inès Segré : Une contestation.

Jean-Pierre Lebrun : On espère bien.

Une personne de l'assistance : Et ce n'est pas notre esprit qui serait en train de changer tellement, que l'on serait incapable de rien y faire.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, j'espère, mais pour ça, il faut être à la hauteur des enjeux. Je ne sais pas à quoi vous pensez en évoquant ça…

Une personne de l'assistance : Non, je pense à plein de modes d'organisations qui existent, de gens qui, justement, ont envie de retrouver du lien, de retrouver de la collectivité, que ce soit sur leur lieu de travail, je ne sais pas : des cantines, des façons de faire de l'agriculture, etc.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, exactement, il y a plein de possibilités qui existent, mais elles existent comme des tentatives co-singulières.

Une personne de l'assistance : Eh bien, je ne suis pas sûre, en fait. C'est ça, j'ai l'impression…

Jean-Pierre Lebrun : Ah ? Alors vous me les indiquez, je ne les connais pas.

Une personne de l'assistance : Eh bien, je ne sais pas, il existe plein de… où, en tout cas, on se pose cette question, enfin c'est pas des gens, si vous prenez par exemple des villages qui essayent de fonctionner comme ça, avec une certaine autonomie en collectif, qui remettent en cause la hiérarchie patriarcale, ce sont des gens qui ne prétendent pas avoir trouvé une autre façon de fonctionner qui soit la bonne, mais qui prennent en compte le fait qu'il faut une disparité des places. Enfin, je ne pense pas que la critique de ces gens-là soit forcément : tout pour l'individu, du type le maître est méchant… Je pense que les gens prennent en compte que dans une organisation sociale, il faut aussi…

Jean-Pierre Lebrun : Je suis un peu sceptique, mais bon, on va voir, possible… Parce que, finalement, ce que vous dites, ça va du côté de la démocratie participative ?

Une personne de l'assistance : Oui, enfin on essaye d'inventer une nouvelle forme.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, mais justement, la démocratie participative, elle fait l'impasse sur la représentativité.

Une personne de l'assistance : Je ne sais pas si elle fait l'impasse, on essaye de trouver autre chose, mais on ne sait pas encore ce qu'on va faire, mais je ne pense pas que.

Jean-Pierre Lebrun : La démocratie participative, on en est revenu il y a longtemps !

Une personne de l'assistance : Je ne sais pas si on peut dire que… Ça a été une fois, mais ce n'est pas la même chose aujourd'hui.

Jean-Pierre Lebrun : Ça a été fait de manière très, très importante par une série de gens. Les Canadiens, entre autres, ont beaucoup fait ça et ils se sont rendu compte des impasses, aussi. Donc, moi, je trouve que ce qui est important dans ce que vous ramenez là, pour moi, c'est le vœu des gens, manifestement, les gens gardent quelque chose de ce vœu-là… Avec le film *Demain*, il y a plein de choses comme ça. Bon, on voit bien qu'il y a des vœux et ça c'est très important, c'est comme le film du monsieur dont je parlais au début, là, c'est sûr, mais il me semble qu'il y a une sous-estimation du problème politique de l'affaire, ce sont des arrangements, des petits arrangements, parfois très heureux et très bénéfiques, ce n'est pas du tout la question. Mais que ça n'arrive pas à dépasser, à se repenser comme problématique politique et en plus, ça va souvent de pair avec une sorte de discrédit de tout ce qui est représentatif, donc, du coup, je suis sceptique là-dessus.

Une personne de l'assistance : Moi, je pense qu'il y a vraiment des groupes qui essayent de réfléchir à ces questions-là. Moi, pour en faire partie, je pense que c'est ce qui nous anime tout le temps. C'est de se demander : comment on s'organise politiquement avec ces questions-là. Enfin du coup, je pense qu'il est possible de les prendre à cœur.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, vous avez sûrement raison.

Florence Frachon : Oui, je voudrais revenir aux fondamentaux. Je travaille Lacan depuis des années et il y a quelque chose que je n'arrive pas bien à saisir, qui s'appelle le *Nom-du-Père*, voilà. Le *Nom-du-Père*, ça reste abstrait pour moi ; pourtant j'ai beaucoup travaillé Lacan, bon, bref. Si vous pouviez me redire, me dire qu'est-ce que c'est que le *Nom-du-Père*, à quelqu'un qui ne connaîtrait rien en psychanalyse. Il y a une phrase que vous avez dite, qui me plaît, qui m'intéresse, qui m'intrigue beaucoup, où Lacan, dans

L'Étourdit, enfin je crois, dit qu'il s'agirait d'aboutir à ce que la nomination ait une fonction de père. Voilà, je suppose que c'est lié au *Nom-du-Père* et aboutir à ce que la nomination ait une fonction de père, voilà, comme vous avez développé votre exposé beaucoup sur cette question.

Jean-Pierre Lebrun : Comment dire ça, le *Nom-du-Père*, c'est à la fois bébête et en même temps, ce n'est pas si simple, comme vous l'entendez. D'abord, je pense que le *Nom-du-Père*, c'est un peu la clé de voûte de l'organisation subjective dans une société patriarcale.

Florence Frachon : Pourquoi a-t-il appelé ça, le *Nom-du-Père* ?

Pascale Belot-Fourcade : La question qui se pose est de savoir si le *Nom-du-Père* nommant, c'est-à-dire du côté du réel pour Lacan, ne fonctionne que dans une société patriarcale.

Jean-Pierre Lebrun : Non, pas le *Nom-du-Père*, ce n'est pas du côté du réel, justement, c'est un signifiant.

Florence Frachon : Pourquoi il a dit, « le père, c'est un nom », comme ça ? Je pose une question naïve parce que ça me turlupine et que dans le *Séminaire V*, les leçons sur la métaphore paternelle de janvier 1958, c'est la première fois que je découvre Lacan, j'ai trouvé ça formidable, mais en même temps, bon. Effectivement ce n'est pas l'Œdipe, il va plus loin que Freud, on va dire comme ça, voilà : « le père, c'est un nom ». C'est une métaphore, c'est un nom. Il sort ça en janvier 1958, enfin il sort ça…

Jean-Pierre Lebrun : C'est un signifiant. C'est un nom, un mot : le *Nom-du-Père*. C'est un signifiant qui va provoquer la chute du…

Florence Frachon : D'accord, je comprends, mais pourquoi il ne dit pas : « La mère, c'est un nom » ?

Jean-Pierre Lebrun : Mais je l'ai rappelé avec Eschyle, je pense qu'on est là-dedans. Il avait bien compris qu'il n'y a que le père qui est nommable et nommé ; la mère n'est pas nommée, la mère, elle est la mère indépendamment d'être nommée ou pas.

Une personne de l'assistance : Ah !

Jean-Pierre Lebrun : C'est une réalité, c'est réel, la mère, mais pour qu'il y ait du père, il faut des noms, il faut des mots. Vous n'avez pas de père chez l'animal, vous avez un géniteur, éventuellement, et encore, pour pouvoir le décrire comme ça, il faut déjà des mots, mais vous n'avez pas de père.

Florence Frachon : Si… D'accord, mais il n'y a pas de mère non plus chez les animaux.

Jean-Pierre Lebrun : Ah ! Vous voyez un enfant, enfin un animal qui est mis bas, il y a un réel. C'est un réel, pas besoin de l'univers symbolique pour exister, tous les animaux du monde n'ont pas besoin de l'univers symbolique pour exister.

Florence Frachon : D'accord…

Jean-Pierre Lebrun : Nous sommes comme ça. C'est ça, notre humanité. *Homo sapiens*, c'est ça. C'est l'émergence d'une dimension symbolique utilisable, viable, un registre supplémentaire que n'ont pas les animaux, avec lequel il faut faire. Registre qui nous permet des tas de choses puisque s'il n'y avait pas ce registre symbolique, nous ne serions même pas là. Tout ce que ça a constitué, a rendu possible depuis, maintenant, on dit : 300 000 ans, avec celui qu'on a découvert au Maroc, on en parlait ce matin dans la presse. Donc, il y a l'émergence de cette radicalité qui est le registre langagier. La mère et le père, les deux parents de l'enfant, c'est pour ça que j'ai dit que l'enfant naît deux fois. Un humain naît deux fois, il naît une première fois parce qu'il naît comme tout animal, il naît biologiquement, mais il doit aussi être repris dans le registre du symbolique.

Pascale Belot-Fourcade : Mais est-ce cela l'hétéronomie ?

Jean-Pierre Lebrun : Alors, non, ce n'est pas ça l'hétéronomie, enfin, moi, je ne dirais pas ça comme ça. Je dis non, c'est un peu rapide. Non, je pense que l'hétéronomie, c'est une manière de légitimer ce registre symbolique. Comment est-ce que les premiers humains ont fait pour parvenir à exiger par exemple qu'un enfant n'obtienne pas tout ce qu'il veut, qu'on lui dise non et qu'il fasse avec ça. Je suppose que depuis que les humains existent, tous les enfants du monde leur ont cassé les pieds pour obtenir des choses qu'ils ont décidé de ne pas leur donner, parce qu'ils ne répondent pas à tout ce qu'ils demandent, bon. Comment est-ce qu'ils ont fait ? Eh bien, ils se sont soutenus

d'un appareil, un appareil symbolique d'État, un appareil symbolique sociétal. Il n'y a pas de père si celui qui fait le père, il ne va pas se légitimer d'un ailleurs. Il va toujours le faire, il ne va pas se soutenir de sa seule paternité, il faut qu'il se soutienne d'un ailleurs, à la fois, la parole de la mère et la structure symbolique sociétale à laquelle il appartient.
Là-dessus, voilà, je pense que quand Lacan parle du *Nom-du-Père*, par rapport au père freudien, ce n'est déjà plus le père, c'est d'emblée, et c'est ça son génie, d'avoir appelé ça : *Nom-du-Père*. Donc, c'est bien d'un nom dont il s'agit, mais attention, un nom, c'est un signifiant, tandis que le père qui nomme, ce n'est pas un signifiant, c'est un dire, c'est autre chose. On n'est pas avec une clé de voûte d'un signifiant, on est déjà dans le dire donc, c'est quelque chose… alors qu'est-ce qui autorise ce dire-là ? Eh bien, c'est une place d'exception, il est le seul qui possède la mère, on pourrait le dire comme ça. Et cette place d'exception, qu'est-ce qu'elle veut dire ? Qu'est-ce qu'elle vient indiquer ? Eh bien, elle vient indiquer qu'il y a cette dimension symbolique qui nous fait sortir de notre animalité et qui est notre condition… Ce symbolique, nous y sommes contraints. Est-ce que j'ai éclairé un petit peu les choses ? Je l'espère, mais ce n'est pas sûr.

L'assistance : Oui.

Jean-Pierre Lebrun : Donc, je dirais, et c'est ce qui est intéressant dans le travail de Colette Soler, pour moi, dans le *Nom-du-Père*, c'est qu'elle dit la version *Nom-du-Père* chez Lacan, c'est une pure et simple reformulation de l'Œdipe freudien. Ça ne va pas beaucoup plus loin. C'est une remise, en termes de langage, de quelque chose que Freud avait repéré, tandis qu'après, elle dit que ça continue à faire son chemin, il y a la position logique de l'exception dans *L'Étourdit* et puis, en fin de compte, c'est la nomination qui devient père, la nomination exigeant le borroméen, exigeant le nouage des trois registres, c'est ça qui fait père.

Pascale Belot-Fourcade : Et, là c'est du réel ?

Jean-Pierre Lebrun : Oui, là, on est du côté réel, mais pas le *Nom-du-Père*, lui, c'est un signifiant. Oui, mais au début, le *Nom-du-Père*, ce n'était pas une nomination, au début de l'enseignement, c'était un nom du père, c'était une substitution, comme tu l'as dit, c'était une métaphore : *la substitution du signifiant du nom du père au désir de la mère*. Bon.

Inès Segré : Moi, je reviens, excusez-moi, ça me travaille, sur cette question de place d'exception, de quoi elle peut se soutenir dans cette horizontalité, s'il n'y a plus rien…

Jean-Pierre Lebrun : Mais voilà, je pense que c'est vraiment ça, la question qui nous taraude…

Inès Segré : Mais vous n'avez pas l'air si pessimiste que ça ? Il y a une petite lumière dans votre…

Jean-Pierre Lebrun : Non, pas pessimiste, pas du tout je suis pessimiste quand je vois les gens qui simplifient les choses, trop. Bon, là, je dis où est-ce qu'on va aller avec ça ? Ça, ce n'est pas possible, mais je ne suis pas pessimiste parce que ce n'est pas possible que… Oui, on peut aussi être pessimiste parce qu'il faut quand même se rendre compte qu'on ne va pas nous demander notre avis pour que le monde avance. Donc, si on fait écrouler toutes les banquises, ça ne va pas avoir des effets heureux sur notre vie, donc ça, c'est autre chose ; mais dans la capacité de l'humain à faire émerger quelque chose, je crois que le trajet de l'*Homo sapiens* n'a été que ça, tout le temps, donc il n'y a pas de raison qu'aujourd'hui, il n'ait plus les moyens. Le problème, c'est qu'il faut, et à la limite c'est ce que dit Marcel Gauchet, il faut tout refaire, il faut tout refaire à zéro. On est bons pour tout recommencer et moi, je pense que là-dessus, d'ailleurs, ça, c'est autre chose, ça n'a rien à voir, ce que je dis ici, mais quand même, si. Demain, il se trouve qu'il y a un colloque sur le transhumanisme où je dois aller et je pense qu'il faudrait qu'on refasse une discipline qu'on ne connaît pas, qui s'appelle pour moi une « humanologie ». Il faut repenser ce que c'est qu'un être humain et la psychanalyse ferait bien d'être de la partie.

Florence Frachon : L « humanologie » ce n'est pas un mot très beau, il faut trouver autre chose, alors.

Jean-Pierre Lebrun : Non, il faut trouver autre chose, ce n'est pas l'important, ce n'est pas qu'il soit beau, c'est qu'on se remettre à penser : mais qu'est-ce qui fait la spécificité de l'humain ? Aujourd'hui, c'est une question qui est devenue radicale.

Florence Frachon : Mais ce qui a remplacé cette paternité, cette fiction, il me semble que vous, vous dites que c'est le marché. Il me semble que vous avez

dit ça, que c'est le marché qui vient remplacer la société patriarcale.

Jean-Pierre Lebrun : Non, là, moi, je ne fais que reprendre quelque chose de Gauchet, c'est de dire que c'est curieux de voir qu'à partir du moment où notre égalité, notre vœu d'égalité qui s'appuie aussi sur le droit, le droit de la singularité d'un chacun, vient rendre toute position de surplomb inacceptable, à la limite le savoir devient inacceptable puisque pour qu'il y ait du savoir, il faut du surplomb. Donc, toute cette idée générale de ce qu'il ne peut pas y avoir, que cette position de surplomb ne peut plus exister, mais que ce n'est pas une attaque en règle au nom d'une force, non, non. C'est plutôt par un modèle, c'est un Bartleby généralisé, autrement dit : « Non, je ne préfère pas, si vous voulez être mon chef, moi, je ne préfère pas », c'est plutôt quelque chose comme ça. Je ne vais pas faire une opposition à vous massive si vous m'imposez quelque chose, mais je vais vous dire : « Moi, je ne marche pas là-dedans ». Donc, je récuse, donc je refuse, donc etc. Voilà. Cette sorte de grand mouvement qui nous anime là, la seule chose qu'on est capable d'accepter, c'est un registre où il n'y a plus de personnage qui décide, où c'est un arrangement et c'est ça, la société du marché, c'est la coïncidence entre. Ce qui veut dire que le marché n'est pas né uniquement parce que, désormais, on s'est tous soumis à l'économie. Le marché, où la place abusive donnée au modèle marchand qui va partout ne se raisonne plus comme modèle, ne tient pas seulement à ce qu'il ait voulu prendre possession, à ce que les autres se sont laissés emporter. Nous y contribuons dans la mesure où nous refusons au nom de ce que cet équivalent au modèle d'hier, dont nous ne voulons plus à juste titre, à partir du moment où nous récusons, nous refusons toute fonction de prévalence, toute autorité, etc., et nous nous donnons les moyens de mettre ça en place, en fait, on s'enfonce dans cette voie-là. Ça, ça me semble intéressant.

Florence Frachon : Moi, je trouve qu'il y a aussi, quand même, on a affaire à une société, maintenant, ce n'est pas la loi du père, la hiérarchie verticale, on a affaire à la société des normes. C'est des normes partout.

Jean-Pierre Lebrun : Oui… des chiffres et des normes !

Florence Frachon : À la place de l'ordre paternel, c'est des normes.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, mais alors, ça, c'est aussi tout à fait passionnant.

Florence Frachon : Normalisation généralisée !

Jean-Pierre Lebrun : Attendez. Est-ce que nous sommes conscients que c'est parce que nous ne donnons plus aucune possibilité d'une légitimité à une autorité symbolique, que ceux qui veulent quand même tenir les choses un peu ensemble, parce qu'il y en a toujours qui doivent le faire, il n'y a pas moyen de faire autrement, n'ont plus que ce type-là de fonctionnement pour tenir les choses ? À Bruxelles, ils savent ça très bien, c'est parce qu'il n'y a plus d'autorité symbolique qu'il faut l'autorité des chiffres.

Florence Frachon : Oui, c'est ça.

Jean-Pierre Lebrun : Autrement dit, là aussi, on a voulu nous débarrasser, et nous-mêmes, nous débarrasser de l'autorité religieuse, parce qu'on avait évidemment raison, il ne faut pas non plus dérailler, c'est en toute légitimité. On n'a plus envie de subir que les généraux nous envoient aux tranchées pour leur gloire personnelle, uniquement. On n'a pas envie d'être leur chair à canon, enfin, donc il y a plein de choses où vous trouverez des légitimités à ça, mais !

Claude Chevrier : Mais, la question du religieux revient.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, mais : comment est-ce qu'on fait, du coup, pour quand même accepter qu'il y ait quelque chose de tutélaire ? Voilà la grande difficulté et je trouve que ça, moi, je fais des groupes avec des directeurs d'institutions, ils sont tout le temps en prise avec ça, aujourd'hui. Ils sont très, très mis à mal, à tel point qu'ils ne veulent presque plus occuper le boulot, tellement il est devenu insupportable, parce qu'ils sont pris en tenaille entre des exigences du dessus, qui sont celles des chiffres, multiples, et celles du dessous, qui aujourd'hui peuvent se prévaloir de harcèlement quand on leur rappelle qu'il faut être à l'heure, enfin tout un tas de trucs juridiques, où ils ont des armes terribles et des choses énormes… Carrément, en Belgique, si on voit pas ça en France, tant mieux pour vous, mais en Belgique par exemple, quand un employé se trouve, se croit ou se pense harcelé, il y a une plateforme où il peut aller adresser sa plainte et où il va être reçu trois fois pour qu'on estime si, oui ou non, c'est le cas. Actuellement, les résultantes de cette plateforme, ce n'est pas 5 % qui sont retenus, c'est déjà dire que, quand même, parce que tout ça est fait pour accueillir, ça veut déjà dire que ce n'est quand même pas très… Le problème, c'est que quand ils vont

à cette plateforme, ça coûte aux responsables de l'institution, à l'institution : 150 €. Alors, il y en a un qui me dit : « Moi, ce mois-ci, j'ai quatre harcèlements ». Alors, vous voyez c'est de la folie, on leur demanderait au moins de participer, ils auraient moitié-moitié, mais non, eux peuvent. Le Droit vient complètement soutenir la légitimité du singulier – droit qui est passé d'un droit hier, qui était au service de la cause globale, cause commune qui devient aujourd'hui au service de la cause privée – donc le Droit vient soutenir toute suspicion de harcèlement chez quelqu'un ; et ça met les gens qui dirigent ces institutions, parfois des petites, parfois des grosses, peu importe, dans des grandes difficultés pour pouvoir continuer à faire face. Ils ont l'impression qu'ils n'ont plus la légitimité et ils n'ont plus les oripeaux qui leur permettaient, parfois excessivement il faut le reconnaître, hier, de se mettre à l'abri de tout ce que l'on exigeait d'eux. Voilà.

Une personne de l'assistance : Mais ce glissement de modèle, on l'observe effectivement ici, en Occident ou en France, mais pas partout dans le monde. Dans la majorité du monde, ça n'a pas changé. Moi, je travaille beaucoup avec des populations africaines et elles ne fonctionnent pas avec ce modèle.

Jean-Pierre Lebrun : Alors, tout à fait, je ne l'ai pas dit, je m'en excuse. Évidemment, même Gauchet dit ça très clairement, ça vise même l'Europe, seulement l'Europe occidentale. Ça veut dire que la situation historique est telle que c'est nous qui avons une grande responsabilité sur comment nous allons sortir de là. Parce que, pardonnez-moi, il ne suffit pas d'avoir pris la Bastille ou fait la révolution, il faut que ça continue. Eh bien, aujourd'hui, il y a le même problème. Nos sociétés à nous : France, enfin… les cinq ou six pays, on peut presque dire : France, Allemagne, Belgique, Benelux… le début de la CECA des années 50, mais ce sont les premiers pays qui ont une sorte de responsabilité éthique et politique, de penser le politique, parce qu'effectivement le modèle, même s'il n'existe pas du tout dans d'autres régions, comme vous le dites, n'empêche qu'il se transmet comme modèle.
Il y a quelqu'un qui veut intervenir, deux personnes ?

Une personne de l'assistance : J'espère ne pas être totalement hors sujet, ni trop simplifier les choses et si c'est le cas, je m'en excuse par avance. Vous avez évoqué, au début de votre intervention, qu'un corollaire au principe selon lequel chacun serait tenu à l'impossible, réside dans le développement, et ce qui est autour, du *burn-out*. Alors, ça m'a fait émerger une réflexion, peut-être polémique, mais je l'assume, sur la citation de Mark Twain : « Ils ne

savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait ». Alors, au final, est-ce que le paradoxe de notre société moderne ne réside pas dans le fait que plus, finalement, l'ignorance diminue et plus il y a une émancipation individuelle et, face à ça, moins l'impossible et moins les limites seraient supportables et supportées ? Donc, en résumé, voilà la question un peu provocatrice, est-ce qu'il ne vaudrait mieux pas être un imbécile heureux, avec moins de droit, qu'un sachant émancipé, juridiquement en tout cas (vous avez évoqué certains aspects de droit tout à l'heure), mais malheureux ?

Jean-Pierre Lebrun : Si on pouvait décider ça, ce serait déjà bien. Il n'y a même pas de réponse, on ne va pas décider la réponse qu'on donne parce que ce n'est pas vous qui décidez du savoir qui va être mis en place et moi non plus, il a lieu. Le pire… il y a une formule, mais je ne l'ai pas avec moi, le pire, c'est justement ça, c'est quand on va mettre ensemble l'immaturité et la toute-puissance. Ça va donner le mélange le plus détonnant possible !

Florence Frachon : L'immaturité au sens de la débilité ?

Jean-Pierre Lebrun : Non, l'immaturité au sens psychique, Lacan parle « d'enfance généralisée », quand même !

Claude Chevrier : Donc ce n'est pas une question de savoir, de connaissances accumulées, par contre il s'agit d'autre chose, là, parce que la toute-puissance ne marcherait pas, elle doit… mais du côté de celui qui est assis sur son savoir, la toute-puissance ne fonctionnerait pas et puis le manque de connaissance non plus, donc, il y a quelque chose à articuler entre les deux. Comment ils feraient, alors, à Montessori ?

Une personne de l'assistance : Mais il y a des moyens.

Claude Chevrier : Voilà, des techniques pédagogiques.

Une personne de l'assistance : Mais après, quand il y a vingt-cinq enfants devant une seule personne qui ne peut pas utiliser d'autorité comme ça, qui marchent à la peur, il faut mettre beaucoup de moyens en place et ils ne sont pas mis.

Claude Chevrier : Après, il y a des techniques pédagogiques.

Une personne de l'assistance : Oui, mais ce n'est pas sûr, quand on est face à vingt-cinq enfants, que ça fonctionne.

Claude Chevrier : Quand on n'a pas ces techniques pédagogiques et qu'on a fait les Beaux-Arts, etc., ce n'est pas suffisant.

Une personne de l'assistance : Vous évoquiez une sorte de déclin, j'entends par déclin une bascule de la verticalité à l'horizontalité, avec un danger, et j'ai entendu ce mot : infrastructure langagière, je trouvais ça intéressant. Est-ce qu'il n'y a pas une nouvelle infrastructure sociale, qui se met très rapidement en place par les sciences et qui nous demande de réinventer de « nouvelles valeurs », entre guillemets, puisqu'on parlait de religion tout à l'heure, inventer une nouvelle liturgie, comme les Grecs l'entendaient ?

Jean-Pierre Lebrun : Eh bien, vous pouvez le dire un peu comme ça, moi, je serais assez d'accord. Je pense qu'on est contraints à réinventer une façon sociétale de fonctionner qui nous mette, pour ceux qui connaissent le mot de Lacan, qui nous mette du côté du *pas-tout*, c'est-à-dire que nous sommes dans une société de *pas-tout*. Nous sommes tous du côté du *pas-tout*. Mais le problème, ces deux côtés que Lacan avait bien articulés, ils sont inséparables l'un de l'autre : si d'un côté il y a l'exception, du coup, il y a une universalité ; de l'autre côté, s'il n'y a pas d'exception, il n'y a pas d'universalité, chacun y est au un par un. On est là-dedans aujourd'hui, chacun fait comme il veut…

Une personne de l'assistance : Mais on va perdre certaines valeurs.

Jean-Pierre Lebrun : Mais de toute façon, maintenant, si vous faites référence à ces valeurs-là, alors là, vous êtes un vieux ringard ! Eh bien, oui, c'est vrai, ça marche plus, enfin c'est même assez extraordinaire et même, il y a un professeur d'université qui me disait récemment : « Je dirige un laboratoire où j'ai une quinzaine de jeunes assistants qui font des recherches brillantes. Mais c'est très curieux leur façon de fonctionner, moi, ça me désarçonne complètement, ils n'ont plus de rapport à ce qui était avant, ils sont dans un présentisme. Ça fonctionne, c'est tout à fait ce que j'essaye de décrire très modestement à la suite de Marcel Gauchet, en disant qu'ils y sont d'emblée, eh bien, c'est sûr que ça ne va pas. Ça ne va pas pouvoir marcher comme ça, mais attention, parce que ça ne veut pas dire que dire « Ça ne va pas comme ça » ne va pas nous ramener au modèle d'hier. Ça veut dire qu'il y a toujours une certaine verticalité à tenir… Les familles, c'est la même chose, si

la famille pousse le bouchon dans le sens de l'actualité, c'est-à-dire où elle ne fait plus « institution », eh bien, vous avez aujourd'hui des familles qui se rabattent très souvent à n'être que le soutien cocoonant à l'évolution de leurs petites merveilles et elles mettent à mal l'école, par exemple, dès que celle-ci vient dire : « Mais non, votre enfant n'est pas à la hauteur ».
Moi, je ne suis pas opposé à ça. C'est un peu comme si, enfin, on a vu par exemple, après mai 68, une série de gens qui n'avaient jamais rien dit, qui ne s'étaient jamais énoncés, tout à coup, on les a vus s'ouvrir à des choses, être intéressés, prendre la parole, que sais-je… Donc, ces moments où le modèle ancien en vient, tout à coup, à être ébranlé est souvent un moment heureux, il y a des choses heureuses, nouvelles, inédites qui peuvent se passer. Le problème, c'est que tenir ça dans la durée, ce n'est pas la même chose, parce que ceux qui avaient fait ça, qui se sont libérés du modèle, ont ouvert une voie, mais la voie était ouverte la génération d'après. Il n'est pas garanti qu'il y ait encore le modèle à partir duquel ils se sont construit cette voie et c'est là où nous en sommes aujourd'hui, c'est là-dessus que nous sommes en difficulté.
Donc, je crois qu'il ne faut pas le voir négativement, mais il faut le voir comme une sorte de travail qui doit être pris en charge. J'avais amené, et j'aime bien, moi, ce texte, c'est un texte qui est peu connu de Lacan sur la « Psychiatrie anglaise et la guerre ». Un texte qu'il a écrit après avoir été voir en Angleterre comment faisait Bion, c'est dans les *Autres écrits*. C'est intéressant parce qu'au fond, il commence par dire une chose bien : « La victoire de l'Angleterre est du ressort moral. Je veux dire que l'intrépidité de son peuple repose sur un rapport véridique au réel ». Autrement dit, les Anglais ont eu une sorte de force, de courage, de croyance dans leur valeur qui a fait qu'ils ont pu gagner, ils ont pu vaincre cet ennemi, qui était extérieur, qui était le nazisme. Et puis, il montre que les groupes, parce qu'au fond, il y a eu des groupes, qui se sont mis en place, ont essayé de mettre au travail non pas les brillants, mais plutôt les lourdauds, enfin… tous ceux qui n'avaient pas grand-chose à dire. Et comment est-ce qu'ils sont parvenus à ce qu'ils se mettent au travail avec les autres, par un jeu d'identification horizontale, en petit groupe. Ça me fait d'ailleurs penser à ce que vous disiez dans les petites choses qui sont là, et c'est tout à fait juste, je crois, qu'il y a là, Lacan met bien en évidence que l'identification horizontale, comme il l'appelle, c'est une identification tout à fait importante pour dépasser… contrairement à l'identification verticale, habituellement référée au chef. Je trouve qu'il fait dans ce texte une sorte de lecture de ce qu'un peuple est parvenu par sa grandeur d'âme, par sa manière d'investir, et c'est vrai, on reconnaît bien, là, les Britanniques, capables sous les bombes de continuer envers et contre tout, enfin quelque chose comme ça.

Mais il nous donne, à mon avis, une lecture pour l'actuel.
Sauf que l'ennemi, aujourd'hui, n'est pas extérieur, contrairement à ce qu'on pense, il est intérieur. Il est à l'intérieur de nous parce que c'est nous-mêmes. Il y a bien sûr des ennemis extérieurs, toujours, bien sûr, évidemment, on ne va pas nier les choses qui nous arrivent en plus, mais l'ennemi, il est essentiellement intérieur. C'est-à-dire, comment est-ce qu'on fait avec la démocratie ? C'est le même principe, on a abouti à quelque chose, où le trajet n'est peut-être plus… alors là, vous avez les trois générations, on peut dire comme ça, depuis l'après 68, où vous avez des gens qui se sont construits, mais ils étaient construits dans leur tête contre le système basé sur l'hétéronomie, et puis il y a eu leurs enfants, qui n'étaient plus tout à fait en rapport avec la construction du départ, puisque leurs parents ne voulaient pas leur transmettre ce qu'ils avaient trouvé d'inacceptable dans les générations qui précédaient, mais les enfants de ces enfants, aujourd'hui, eux, n'ont plus trace de cette évacuation qui a eu lieu. Ils se retrouvent donc à devoir se construire sans plus d'appuis pour se construire. C'est là-dessus que l'immaturité psychique que l'on rencontre chez pas mal de patients aujourd'hui, bien qu'ils soient parfois brillantissimes au niveau professionnel, et au niveau trajet et au niveau universitaire, mais il y a une sorte d'immaturité psychique qui peut tout à fait coexister avec ça. Je ne sais pas si vous rencontrez ça ? Faites attention à ça.

Une personne de l'assistance : Il y a un triskèle que je trouve intéressant entre : utopie, tradition et mythe, et je trouve que notre société aujourd'hui, elle a un peu du mal à investir la tradition et le mythe.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, la tradition. La tradition, c'est fini.

Une personne de l'assistance : La tradition, voilà, mais paradoxalement, c'est un mouvement fasciste qui pourrait l'investir facilement, comme une valeur primordiale et paradoxalement, là, le manque déclenche un déséquilibre inverse, mais catastrophique à mon sens.

Jean-Pierre Lebrun : Eh bien, je ne suis pas sûr que ce soit la tradition qui ait une valeur primordiale. Je dirais que c'est l'histoire. Il y a quelque chose, il faut inventer autre chose… Moi, je pense qu'il y a trois, comme je dis, c'est la « loi des trois A ». La fin du modèle ancien, c'est : plus d'*autorité*, plus d'*antériorité*, plus d'*altérité*… Ça, c'est très embêtant, ce sont les trois A qui sont menacés. Alors, le présentisme, c'est plus d'*antériorité*. L'*altérité*, on voit bien qu'on est en difficulté avec ça aujourd'hui et l'*autorité*, justement,

on ne fait qu'en parler. Mais, ce n'est pas en soi la tradition, c'est le fait qu'il y ait une histoire. Nous ne sommes pas nés d'aujourd'hui. Ce n'est pas nous qui avons fait le monde. Qu'est-ce que c'est que ce truc complètement fou de laisser penser ça ? Or, notre société, elle croit qu'elle a fait le monde.

Une personne de l'assistance : Vous évoquiez tout à l'heure le courant des neurosciences chez Damasio, et c'est vrai que moi, ce que j'observe plutôt au quotidien, c'est une prise en charge des personnes que l'on dit souffrant de troubles psychiques, avec finalement des solutions plutôt médicamenteuses, plutôt basées sur tout ce qui est médiation cognitive et où la parole n'a plus de place, elle n'est pas protégée, elle n'est pas non plus demandée, curieusement ; et moi, ce qui m'intéresse, c'est de comprendre cette notion, enfin, comprendre la place de la parole par rapport à cette notion d'émergence dont vous parliez tout à l'heure, qu'en est-il ? C'est vraiment quelque chose que je n'ai pas encore entendu.

Jean-Pierre Lebrun : Je vous ai induit sur une mauvaise piste, peut-être.

Une personne de l'assistance : Du coup, ça ouvre une autre perceptive par rapport à ce nouveau courant des neurosciences qui, peut-être, est moins négative, qui pourrait…

Jean-Pierre Lebrun : Moi, je vous répondrais très bêtement, mais je trouve que ce que nous avons, si les analystes, les psychanalystes, ont un savoir quelconque qui mérite d'être entendu, c'est celui-là, c'est qu'ils savent ce que parler veut dire. Et ça, aujourd'hui, dans le modèle qui est en train de se mettre en place, c'est complètement gommé comme vous l'affirmez, c'est ça, qui est la difficulté. C'est que donc la seule parole qui est retenue, c'est une parole qui dit ce qu'elle a à dire, qui communique, qui n'est plus dans le malentendu mais qui est dans le : ce que vous avez bien communiqué, il faut communiquer. Celle-là, elle est retenue, évidemment, encore, mais on ne se rend absolument pas compte de ce que parler veut dire.

Une personne de l'assistance : Vous aviez l'air de dire que ce courant-là voulait être plus nuancé, au regard de ce concept d'émergence, qui finalement n'est pas uniquement dans le…

Jean-Pierre Lebrun : Oui, c'est simplement parce que le concept d'émergence dans les neurosciences actuelles peut rendre compte de ce que, à la fois,

la parole est une spécificité de l'être humain et qu'en même temps, elle est inaccessible à une épistémologie réductionniste et donc, on doit intégrer les deux dimensions. La parole, au fond, c'est, on peut dire comme ça : *Homo sapiens* est égal à l'émergence de la parole.

Une personne de l'assistance : Actuellement, ce n'est pas du tout encore de mise.

Jean-Pierre Lebrun : Eh bien, non, parce qu'actuellement, on en reste à… on va expliquer pourquoi celui-là fait ceci, pourquoi ça fait ça, donc ça y est. Les neurosciences sont utilisées sur un mode extrêmement bête et simpliste. Ce qui ne veut pas dire que les neuroscientifiques le sont, mais ils se laissent aller à la moindre occasion, pas mal d'entre eux se laissent aller à une sorte de fantasme de toute-puissance qui viendrait tout régler dans leurs affaires et les amène bien évidemment nulle part.

Une personne de l'assistance : Je ne comprends pas bien quand vous dites qu'il y a deux naissances, quand on naît et que l'on est d'abord un « paquet de chair ». Quand on naît, on est humain donc, on est un « être de paroles », ce n'est pas différent. Ce sont deux aspects de l'être humain, mais en même temps, ça veut dire que par définition, on est des êtres de paroles. Si on ne parle pas, c'est juste qu'on ne parle pas.

Jean-Pierre Lebrun : Eh bien vous connaissez la fameuse phrase d'Érasme « On ne naît pas humain, on le devient ». C'est bien ça que ça veut dire, c'est que quand on est un être humain, que les trois kilos et demi, là, sortent du ventre maternel et aboutissent, on a évidemment un être humain, mais le propre de cette « race-là », entre guillemets, on peut dire comme ça, c'est qu'il faut un long temps. Un long temps, puisque le nouveau-né est fondamentalement prématuré. Un long temps, pendant lequel il va devoir se soumettre à l'autre, aux autres.

Une personne de l'assistance : Mais tout ça, c'est dans le contexte de la parole, quand on considère le petit être humain, qu'est-ce qu'il est, si on lui parle même s'il a deux heures ?

Jean-Pierre Lebrun : Il est parlé d'abord.

Une personne de l'assistance : Donc, un paquet de chair, bon. Il est avant tout un être de paroles, même s'il a une minute.

Jean-Pierre Lebrun : Ah mais non, ce n'est pas avant tout. Il faut pour ça que quelqu'un lui donne ce statut-là ou pas, d'abord. Ce que, justement, font la mère, le père et les autres qui sont autour de lui, évidemment, mais comme on le sait bien, la clinique montre aussi qu'il y a des fois où ce n'est pas le cas.

Une personne de l'assistance : Mais quand ça ne marche pas, c'est aussi parce que, enfin je pense, ce n'est pas axé sur le bébé, ce que je dis là. Un enfant qui ne parle pas, c'est parce qu'on ne lui a pas parlé.

Jean-Pierre Lebrun : Non, attendez, un enfant qui ne parle pas, on ne sait pas pourquoi il ne parle pas, mais ça peut être en effet parce qu'on ne lui a pas parlé.

Une personne de l'assistance : Mais quand on dit « parler », ce n'est pas forcément au sens physique du terme, c'est aussi un être humain de paroles, au sens spirituel, mais c'est ce qui définit l'humanité et du coup, quand on est humain, on est être de paroles.

Pascale Belot-Fourcade : Un être parlant.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, vous avez raison, je veux bien, mais justement pour devenir, on peut être un être de paroles à la naissance, potentiellement, mais pour que vous soyez un être de paroles, qui assume la parole qu'il va énoncer, ça ne sera pas à la naissance. Ça, ça prend tout un temps.

Florence Frachon : À partir du moment où la mère parle au bébé, déjà, il est dans le bain du langage.

Jean-Pierre Lebrun : Bien sûr.

Une personne de l'assistance : Bon, mais si elle ne lui parle pas, par défaut il l'est aussi, puisqu'il ne va pas parler, donc par définition avec ou sans la parole, c'est un être humain. Quand on naît, c'est qu'on est d'abord un être de paroles et moi, l'expression « paquet de chair », ça me choque.

Florence Frachon : Ah ! Voilà.

Une personne de l'assistance : Un enfant sauvage, il n'y a pas…

Une autre personne de l'assistance : Oui, voilà. C'est tout ce qui concerne ce mécanisme, mais des enfants qui naissent, enfin, dans des circonstances atroces de viol, etc., enfin tout ce qu'on peut voir, qu'on a vu avant et qu'on voit toujours, ce sont des enfants qui sont des êtres de paroles, mais pas des paquets de chair, quoi, d'abord, un être de paroles avant d'être chair, enfin… les deux en même temps, je ne sais pas comment l'expliquer, les deux en même temps.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, si vous voulez.

Une personne de l'assistance : Donc, ça, c'est une première chose, une seconde, par rapport à tout ce qui concerne cet état que l'on aurait tout à refaire, etc., réinventer l'humanité, voire créer une discipline qui s'appellerait « humanologie », terme qui me choque aussi un petit peu, je grossis un peu, en tout cas, peut-être qu'il y a beaucoup de choses à faire, mais du coup il y a aussi beaucoup de choses qui existent, mais ceci, faire valoir, par exemple, *faire de l'humain*, c'est pas forcément intellectualiser l'humain, c'est aussi en créant une discipline, faire de l'humain par la poésie, par des choses qui ne sont pas philosophiques et intellectuelles ou idéologiques sur l'humain, je ne sais pas si je m'exprime bien. En fait, parler, faire de l'humain, c'est aussi faire de la poésie.

Jean-Pierre Lebrun : Bien sûr, évidemment.

Une personne de l'assistance : Du coup, ce n'est pas tout réinventer, ça existe et c'est juste se battre pour que ça continue.

Jean-Pierre Lebrun : Mais, vous savez, je l'avais déjà fait, ça, mais je veux bien l'évoquer à nouveau. Je ne sais pas si vous avez vu ce film, *Sully*, non ? Eh bien, on voit bien ce qu'il faut à un sujet. Pour rappeler, donc, c'est l'histoire de ce pilote qui a amerri sur le fleuve Hudson, parce qu'il avait eu ses moteurs en panne et il y avait près de deux cents passagers dans l'avion. Il a pris la décision alors qu'on lui conseillait, depuis la tour de contrôle, de revenir à l'aéroport, il a pris la décision au nez, en quelque sorte, parce qu'il avait la pratique, il connaissait bien son métier et il s'est dit « Mais je n'y arriverai jamais… Mais ma seule chance, c'est d'amerrir sur le fleuve Hudson de la ville de New York ». Et il a réussi, ce qui est, paraît-il, très difficile, très délicat.
Mais alors ça, c'est une chose et le film raconte bien ce personnage, qui est un

monsieur « comme tout le monde », mais qui, après, a été attaqué en justice parce qu'on lui a dit : « Mais vous avez quand même démoli un avion ! » Alors, on lui montre noir sur blanc, lors de ce procès, que toute l'expérience a été refaite : on a simulé ce qu'il lui est arrivé, et cela montre bien qu'il avait le temps de revenir à l'aéroport et que, donc, il a été inutilement faire le magicien sur l'Hudson. Eh bien, il écoute tout ça et puis, à un moment donné, il dit deux choses, il y a deux arguments qu'il donne pour venir battre en brèche cette sorte d'exigence qu'il y a à son égard avec, évidemment, des suites extrêmement négatives, j'imagine. Alors, la première chose, c'est qu'il dit : « Mais vous avez essayé combien de fois avec vos simulations ? » Alors on lui dit : dix-neuf fois. Eh bien, il dit : « Moi, je n'ai eu droit qu'à une seule chance ». Et puis, deuxième chose qu'il dit : « Combien de temps entre le moment où vous voyez l'incident des deux moteurs devenus inutilisables et la décision, combien de temps avez-vous laissé ? » Ils n'avaient pas prévu de laisser un temps de décision, alors il leur dit : « Moi, j'ai quand même eu besoin d'un certain temps pour décider de ce que j'allais faire. Vous me donnez combien ? » On lui dit : « Allez, vingt-cinq secondes ». Alors, il leur dit : « Vous refaites toutes ces simulations avec vingt-cinq secondes de temps entre le moment où se passe l'événement, etc. » Et quand ça s'est fait comme ça, il a été prouvé noir sur blanc qu'il ne pouvait pas rentrer à l'aéroport.
Alors, vous avez quand même besoin, aujourd'hui, de construire conceptuellement la pertinence de ce qu'est l'humain dans notre évolution, parce que là où ceux qui ont la grâce, la chance d'avoir la littérature, la peinture, l'art pour déjà y être, il n'y a pas de problème pour ceux-là, mais les autres ? Pour ceux qui vont être soumis à des évaluations de ce type, eh bien il faut que l'on construise, nous, ceux qui le peuvent, un corps de savoir qui permette de venir montrer en quoi l'*Evidence-Based Medicine*, par exemple, est une impasse. Voilà.

Une personne de l'assistance : Je n'ai pas compris : qu'est-ce qui est une impasse ?

Jean-Pierre Lebrun : L'E.B.M., l'*Evidence-Based Medicine*, comme on dit, la médecine des preuves, on ne veut plus de paroles, mais c'est une impasse et c'est d'ailleurs déjà reconnu comme une impasse. Le problème, c'est qu'en Belgique, en tout cas, on est en train de l'inventer comme étant une nouveauté. Donc là, il y a des gens qui n'ont pas besoin de ce corps de concepts pour essayer de faire objection, mais il y en a pour qui, si on veut pouvoir les aider à ce qu'ils fassent objection, on doit au moins leur fournir la légitimité de faire objection.

Claude Chevrier : Moi, j'aurais une question à poser au niveau clinique : avec cet avènement de l'individualité comme organisation sociétale, est-ce qu'aujourd'hui, on voit apparaître de nouvelles organisations, de nouveaux symptômes ? Je pense que ça peut nous intéresser dans notre quotidien.

Jean-Pierre Lebrun : Mais justement, je crois que oui, tout à fait, à mon avis, oui, enfin je ne vais pas prêcher ici comme un convaincu, évidemment, mais bien sûr, vous avez tout à fait la production de sujets qui ne sont plus… et c'est pour ça que j'avais parlé de la mère méduse avec la petite fille, des sujets qui ne sont plus portés… j'aime bien une formule d'un collègue, qui dit : ce sont des sujets « portés par le désir maternel », c'est-à-dire qu'ils sont soutenus, mais le travail d'individuation n'est pas nécessairement fait.
L'inscription dans un désir paternel est un désir où il y a le trou déjà mis en place, où l'absence, parce qu'au fond, père et mère, ça n'est que des mots différents pour désigner la présence et l'absence, on peut le dire comme ça aussi. Eh bien, cette dimension de l'absence, elle est en train d'être évacuée et donc beaucoup de sujets se trouvent très tributaires, ils sont soutenus, parfois même très forts, mais ils ne savent pas perdre le soutien, or si le soutien doit vous être utile, et tant mieux, pour aider à ce qu'un sujet trouve sa voie, il faut aussi qu'ils supportent de perdre le soutien, qu'ils acceptent de se soutenir de l'absence.
Toute cette dimension-là est souvent évacuée aujourd'hui. Alors, vous avez aussi, comme j'ai dit tantôt pour prendre un autre exemple, quand j'ai parlé du *nommer à*, je pense qu'aujourd'hui, on a des enfants de ça, c'est-à-dire qu'on a déjà des sujets, moi, j'en vois quand même beaucoup, vous aussi peut-être, pour qui le diagnostic est d'ailleurs très difficile parfois à faire et il vaut peut-être mieux s'abstenir, tellement on a l'impression d'un drôle de coco. Le grand problème, c'est la perte. Vous allez travailler sur la perte l'an prochain, eh bien, la perte n'est pas vraiment inscrite pour eux et donc, du coup, ils sont très mis à mal quand ils sont confrontés à une perte et ils sont, du coup, presque dans l'incapacité d'y faire face. Alors, il y a deux, trois jours, j'ai reçu un jeune, il le disait tout crûment. Il venait de faire une tentative de suicide et il disait : « Je ne supporte pas de ne pas avoir l'accord de l'autre ». Vous voyez, alors il le disait tout bêtement, ne pas avoir l'accord de l'autre, mais comment vous allez faire, il faudra bien ne pas avoir l'accord de l'autre, sinon vous ne ferez jamais rien que ce que l'autre attend de vous. Vous voyez ça, c'est une absence d'individuation, c'est un exemple.
Comment on travaille avec ces cas-là ? C'est très différent, ce n'est pas du tout la même chose qu'avec le transfert du modèle ancien, où il se reconstituait une

névrose de transfert avec vous. Ce n'est pas ça du tout, ils viennent vraiment vous chercher pour que vous alliez avec eux les aider à se confronter à ce à quoi ils n'osent vraiment pas se confronter. Alors ça, parfois, certains, ça leur permet de le faire, mais il y a tout un travail à faire, à mon avis, et parler de ça avec eux, c'est important pour moi. Ce n'est pas quelque chose qui doit être uniquement dans le silence, on doit se mouiller, on doit leur poser des questions. Comment se fait-il que cette négativité ne les ait pas encore atteints ? Comment ont-ils fait pour vivre presque à l'abri de la négativité ?

Pascale Belot-Fourcade : Nous avons tout le champ de la toxicomanie qui est là.

Florence Frachon : Voilà, si la société de consommation marchande va avec l'individualisation, on assiste à cette société de consommation, il y a des troubles qui envahissent et des addictions, alors là, tout est addiction, en plus des diagnostics vont dans ce sens.

Jean-Pierre Lebrun : Addiction en général, pas seulement au sens d'une pathologie. Oui, il y a tout à fait ça.

Florence Frachon : On est attentifs à tout et pas seulement aux produits toxiques, aux jeux, au sexe, etc.

Pascale Belot-Fourcade : Et au développement de toutes les phobies quand même.

Jean-Pierre Lebrun : Oui, parce que phobie généralisée, phobie sociale, phobie scolaire, et les deux. Il y a aussi beaucoup d'hommes et de femmes qui ne supportent pas l'altérité avec l'autre sexe, qui se retournent du côté du même sexe et ce n'est pas une homosexualité déterminée de structure, comme on dit, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. C'est simplement une manière de… et dans le même temps où ils contournent l'obstacle, il y a une tolérance de plus en plus grande à l'égard de toutes les solutions possibles. Par exemple, aujourd'hui, il y a beaucoup de jeunes, je trouve, qui font un enfant sans même décider de vivre ensemble, d'emblée c'est posé.

Claude Chevrier : Bon, eh bien, écoutez, c'est passionnant toutes ces questions. Y a-t-il d'autres questions ?

Jean-Pierre Lebrun : Au fond je trouve, la question, on pourra le dire bêtement, c'est que nous, on doit repenser l'inconscient. Il va jusqu'où dans le niveau social, l'inconscient ? On ne sait pas bien. Avant, c'était quand même un inconscient privé familial, aujourd'hui, on a l'impression qu'il s'est étendu et il faut l'étendre, pour des raisons… C'est tellement présent ! Il faut presque en reconstituer la scène.
Et ça, c'est aussi la richesse de l'affaire, même si on est un peu frétillants, parfois, parce qu'on ne sait pas très bien si c'est en nommant comme ça qu'il faut faire, on est hésitants mais en même temps, c'est aussi la richesse de la clinique, c'est qu'elle vient tout le temps vous interroger, vous demander, vous questionner, vous mettre à l'épreuve et avec ça il faut faire…

Pascale Belot-Fourcade : Oui, oui, la clinique nous donne l'état de la société, si on sait l'entendre.

Claude Chevrier : Très bien.

Jean-Pierre Lebrun : J'ai l'impression d'avoir encore plein de choses à dire, à la fin c'est une question tout à fait juste, la modification comme ça de la clinique, c'est un truc énorme parce que ça nous a vraiment surpris. On était bien partis avec la névrose freudienne, les névroses de transfert… le transfert de travail dans les institutions analytiques…

Pascale Belot-Fourcade : Mais ça n'a pas disparu, non plus, Jean-Pierre.

Jean-Pierre Lebrun : Non, non, c'est juste, il y a encore des choses comme ça qui se passent. Mais il y a tout autre chose qui vient, et de quoi s'agit-il ? Et puis ça interroge aussi le statut de la parole, parce que le statut de la parole n'est pas le même, au fond. L'idée qu'une parole, que c'était un peu le temps des névroses au fond, même du temps de Lacan, la parole vraie va régler les choses ; eh bien, non, ça ne règle pas les choses, c'est plus compliqué, ça ne suffit pas.

L'impossible origine

Nazir Hamad

6 juillet 2017

Pascale Belot-Fourcade : Nazir Hamad est venu vous parler de l'origine impossible. Il va clôturer sur l'impossible du début, donc on finit par cela ! (rires)
Je vais vous présenter Nazir Hamad, qui est psychologue, psychanalyste, qui a beaucoup travaillé avec M^me^ Dolto, psychanalyste d'enfants et d'adolescents qui a énormément réfléchi sur la question de l'adoption. On a parlé hier de M^me^ Veil qui avait ouvert cette question de l'adoption, Nazir depuis des années y travaille avec les associations qui ouvrent à l'adoption ; il a écrit trois livres *L'enfant adoptif et ses familles*, *Adoption et parenté* et *J'ai même rencontré des adoptions heureuses*, c'est peut-être à réfléchir pour nous tous, ceci. Nazir est par ailleurs un écrivain, il a écrit des romans dont il va nous rappeler les titres.

Nazir Hamad : J'ai écrit une trilogie sur le Liban qui s'appelle *Un homme de parole*, puis un roman sur l'adoption qui s'appelle *Adam devint homme* et j'ai écrit un petit livre sur les adolescents, des adolescentes qui s'écrivent, elles s'envoient des mails pour se raconter, raconter leur famille, raconter leur vie, raconter notre époque, qui a d'ailleurs été joué au théâtre, mis en scène et j'espère que quelqu'un d'autre va encore le jouer parce que ce n'était pas mal, ça se prête très bien au théâtre. Voilà.
Je vais vous parler de l'origine comme impossible, tout simplement, parce que quand l'origine devient possible, ça nous rend fou. Il n'y a pas d'autre choix, pas d'autre possibilité que de devenir fou. D'ailleurs, vous avez vu ces dernières années comment tout le monde est devenu fou autour de la question de l'origine et de l'identité parce que les deux choses vont ensemble. Identité d'origine. Tous ceux qui, comme moi, ont un petit accent, dès que quelqu'un entend mon accent il me dit : « Vous venez d'où ? » Si je dis : « Je suis français », ça ne marche pas. Il faut que je dise que je suis français d'origine libanaise. Voilà. Il faut coller toujours à l'identité d'une origine, sinon ça ne marche pas. Au fond, coller une origine ce n'est pas méchant tant que ça

s'inscrit dans une discussion amicale : « Oh, vous avez un joli accent ». Après tout, ce n'est pas mal comme compliment, je l'accepte.
Je vais essayer de vous expliquer pourquoi ça rend fou la question de l'origine et de l'identité. Je commencerai par vous raconter une petite vignette clinique et vous allez voir que cette vignette va me servir de ligne rouge pour mon intervention d'aujourd'hui.
Il s'agit d'une fillette de quatre ans et demi placée en famille d'accueil, qui avait d'abord des contacts avec sa mère de naissance, puis petit à petit sa mère a cessé de venir la voir et la DDASS a fini par appliquer ce qu'on appelait à l'époque, et qu'on appelle toujours, l'article 350[1], c'est-à-dire que cette fille est devenue une pupille de l'État. Et puis, j'ai vu cette fille dès l'âge de quatre ans et demi jusqu'à l'âge de six ans. À six ans elle s'est arrêtée parce que ça allait bien et elle était contente de m'avoir rencontré. Il s'est trouvé que cette fille, quand elle était chez moi — je mets toujours à la disposition des enfants qui viennent, une caisse avec des bricoles — avait élu un poney avec une caisse et dans la caisse il y avait toutes sortes de produits de beauté… il y avait du rouge à lèvres, il y avait tous les produits pour faire un poney joli. Donc cette fille a trouvé le poney joli, elle a commencé à le maquiller et à la fin de la séance, elle voulait partir avec le poney. Je lui ai dit : « Non, vous ne pouvez pas partir avec le poney. » Mais si vous voulez, comme elle ne voulait pas lâcher ce poney, je lui ai dit : « Écoute, on va trouver une solution, tu vas trouver une cachette et ce poney t'attendra semaine après semaine, ce sera ton poney chez moi caché pour toi. » Elle ne voulait absolument pas que quelqu'un partage le poney avec elle, elle voulait être sûre que c'est son poney. Finalement, le poney n'a plus eu son intérêt parce qu'il a joué le rôle qu'il devait jouer auprès d'elle et ensuite le poney a été négligé. Finalement, quand j'ai mis fin à ce travail avec elle, un an plus tard, même deux ans, je crois, elle avait dix ans quand sa mère d'accueil a téléphoné en disant : « Monsieur Hamad, Marie, vous vous souvenez de Marie, elle veut vous revoir. » Bien sûr que je me souviens de Marie. Et je vois arriver une grande fille de dix ans qui était devenue une très belle jeune fille. Elle était timide et

1. Article 350 du code Civil : « L'enfant recueilli par un particulier, un établissement ou un service de l'Aide Sociale à l'Enfance, dont les parents se sont manifestement désintéressés pendant l'année qui précède l'introduction de la demande en déclaration d'abandon, est déclaré abandonné par le tribunal de grande instance (…) Sont considérés comme s'étant manifestement désintéressés de leur enfant les parents qui n'ont pas entretenu avec lui les relations nécessaires au maintien de liens affectifs. La simple rétractation du consentement à l'adoption, la demande de nouvelles ou l'intention exprimée mais non suivie d'effet de reprendre l'enfant n'est pas une marque d'intérêt suffisante pour motiver de plein droit le rejet d'une demande en déclaration d'abandon. (…) »

contente de me retrouver. Je lui dis :
— Alors, Marie, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce que vous venez chercher ?
Elle m'a dit :
— Monsieur Hamad, j'ai trois questions à vous poser.
— Eh bien, est-ce que votre maman peut être là ?
— Non, non, je n'ai pas besoin de ma maman, maintenant je suis grande.
Donc, elle entre, elle m'a dit :
— Première question : je veux savoir pourquoi une mère abandonne son enfant. Deux : Ma mère d'accueil veut m'adopter, est-ce qu'elle sera une vraie mère ? Trois : Je veux demander à mon père de me restituer, de me redonner le poney que j'avais ; quand j'étais petite, je venais, je jouais chez lui, et je veux récupérer mon poney.
Bon, inutile de vous dire que je n'ai rien dit au sujet de ce poney, mais c'est magnifique pour vous dire comment une fonction paternelle fonctionne. Effectivement, elle a construit tous ses mythes infantiles faisant de mon cabinet un lieu, le lieu de son père, elle venait voir son père, elle se souvient parfaitement qu'elle venait voir son père, qu'elle jouait avec lui, qu'elle a laissé le poney et elle voulait le poney.
Toujours est-il que je n'ai pas répondu à cette question en espérant que cette fille arrive à en faire quelque chose par la suite. Je lui ai répondu :
— Écoutez, Marie, vous me posez des questions difficiles et j'avoue que je ne sais pas comment répondre à ces questions. Voilà, commençons par la question possible : est-ce que vous aimez votre mère d'accueil ?
Elle m'a dit :
— Oui, c'est ma mère.
— Et vous, vous souhaitez l'adopter ?
Elle m'a dit :
— Oui, oui, c'est ma mère.
— Marie, alors exprimez votre question : est-ce que votre mère est votre mère ?
— Oui, est-ce qu'elle sera ma vraie mère ?
— Marie, je ne sais pas comment répondre à cette question, par contre je vous propose une devinette. Vous aimez les devinettes ?
— Oui, bien sûr que j'aime les devinettes.
Je lui ai dit :
— Voilà. Il y a une poule qui pond et il y a une autre poule qui le couve. Qui est la vraie mère pour le poussin ?
Cette fille me regarde et me dit :
— Bien sûr, c'est la poule qui a pondu l'œuf parce que s'il n'y avait pas

d'œuf, il n'y aurait pas de poussin.
Je lui ai dit :
— Vous voyez, vous avez une réponse. Et c'est vrai que s'il n'y a pas de poule qui pond, il n'y a pas d'œuf.
Elle me regarde, et me dit :
— Bon, non, non, ce n'est pas tout à fait ça.
— Alors c'est quoi ?
— Celle qui l'a couvé, parce qu'il faut couver l'œuf pour faire un poussin.
J'ai dit :
— Vous voyez, c'est aussi une réponse et qui est vraie. Une poule devrait couver un œuf pour faire un poussin.
Et puis, toujours pas contente, pas satisfaite de ma réponse, elle me dit :
— En fait, c'est les deux parce que s'il n'y avait pas une qui a pondu, s'il n'y avait pas une qui a couvé, il n'y aurait pas de poussin.
Je lui ai dit :
— Vous voyez, Marie, c'est ce qu'il y a d'intéressant à comprendre, une question n'a pas une seule réponse, il y a plusieurs réponses. Vous en avez trouvé trois, je suis sûr que vous trouverez encore des réponses, mais c'est génial les réponses que vous m'avez données. Donc il y a une mère et cette mère court entre les deux, entre la mère de naissance et la mère d'adoption, pas l'une sans l'autre, c'est ça que vous m'avez dit ? Vous êtes d'accord ?
Elle m'a dit :
— Oui !
— Vous voyez, pas l'une sans l'autre. L'autre n'est pas là, c'est votre mère qui est là.
Pourquoi je vous raconte cette histoire ? Parce que je trouvais cette histoire extraordinaire ? Extraordinaire parce que c'est une histoire qui travaille l'humanité depuis le début de l'humanité. D'abord, cette devinette : qu'est-ce qui est d'abord l'œuf ou la poule ? Marie m'a donné une réponse : si réponse il y a, pas l'un sans l'autre, pas de poule sans l'œuf, pas d'œuf sans la poule. Donc il y a un temps, dans le temps les choses allaient toujours ensemble, c'est une réponse logique, ce n'est pas une réponse historique. Cette réponse me renvoie aussi à une autre question très importante, c'est une réponse qui a beaucoup travaillé les chrétiens, les premiers chrétiens : il y avait une polémique entre les manichéens et les premiers chrétiens. Des manichéens qui ont engagé des débats polémiques avec les premiers chrétiens, il y avait saint Augustin et il était sans pitié avec les premiers chrétiens. Et puis, saint Augustin lui-même est devenu chrétien, il s'est converti au christianisme, et là il s'est trouvé engagé dans les mêmes débats, mais cette fois non plus

contre les chrétiens mais contre les manichéens.
Une des questions que les manichéens ont posées est la suivante : « Vous, les chrétiens, vous dites : Dieu a créé la terre, les hommes et ainsi de suite. Vous êtes d'accord ?
— Bien sûr que nous sommes d'accord.
— Et alors, la question est la suivante : avant la création, qu'est-ce que faisait Dieu ? Il y avait un Dieu qui se contentait de lui-même ? C'est ça, votre Dieu, avant il se contentait de lui-même et puis un jour il décide de créer le monde et voilà, il devient le Dieu de ce monde ? »
C'est une question absolument polémique, absolument insidieuse. Pourquoi ? Parce que si Dieu a décidé tout à coup de créer le monde, c'est qu'il y avait un avant et un après. Et c'est ça que voulait faire dire saint Augustin, qu'il y avait un avant et un après. Un avant avec un Dieu qui ne servait à rien, qui se contentait d'être un Dieu à rien faire, et puis après il a créé l'homme, le monde. Et vous allez voir que ça va nous mener vers la psychanalyse, la réponse de saint Augustin.
Pourquoi ça nous emmène vers la psychanalyse ? Saint Augustin a trouvé cette réponse qui est toujours valable, que je trouve extraordinaire pour nous, psychanalystes. Il a dit : C'est vrai que Dieu a créé le monde, mais ce n'est pas une création historique. « Création », « Dieu » et « verbe » vont toujours ensemble, pas l'un sans l'autre, pas l'un sans les deux autres ; s'il y a création, « création », « Dieu » et le « verbe » étaient là, il faut le verbe pour le dire, et donc les trois instances vont toujours ensemble. Avouez que c'est une trouvaille. C'est absolument une trouvaille de la part de saint Augustin. C'est vrai qu'il y a un Dieu, c'est vrai qu'il y a une création, c'est vrai que le verbe s'est fait chair, mais c'est impossible de les séparer.
Vous savez, ce qu'a dit saint Augustin on va le retrouver dans toute fondation étatique, toute fondation nationale, toute fondation des cités. Comme on est en vacances, ceux qui parmi vous vont aller en Italie, je vais vous donner un conseil, je vais vous décrire un tableau. C'est une référence à trois registres (une référence vieille qui n'a pas attendu Lacan pour la trouver) articulés. saint Augustin les a articulés dans une équivocité incroyable : trois, mais de la même valeur et il faut ces trois pour construire un monde. Je vais vous parler d'une peinture, *Les effets du bon gouvernement* de Lorenzetti, Ambrogio Lorenzetti, 1338, qui se trouve à Sienne. Ce tableau nous raconte le nœud borroméen de la manière la plus intéressante qui soit. Ce tableau se lit de gauche à droite, cela commence par la figure de la Sagesse qui tient en main la Bible. De là descend une corde qui est passée à la figure de la Justice, de là ensuite la corde passe dans la main de la Concorde présentée avec un rabot sur les

genoux destiné à aplanir les difficultés, les disputes. Puis, la même corde arrive aux mains de vingt-quatre citoyens qui symbolisent le gouvernement de Sienne à l'époque. Enfin, la corde finit dans les mains d'un vieillard habillé en noir et blanc, les couleurs de la ville. À ses pieds se trouvent les jumeaux et la louve qui rappellent l'origine romaine de la ville. Voilà les liens d'un dispositif solide qui soude le groupe et assure à chacun de ses membres un sentiment d'appartenance. La corde est tenue par ses deux bouts par ce qui fait origine ; cette origine est à la fois biologique puisqu'elle attribue l'origine de la ville à la louve, comme Rome, et une origine spirituelle, c'est-à-dire Dieu. Entre les deux, le citoyen tient un bout qui fait pour lui lien, disons le lien social. D'où ça vient, la Concorde ? La concorde, c'est la corde entre deux pôles des origines, l'origine divine et l'origine biologique. Et les vingt-quatre citoyens sont liés, sont tenus, chacun tient un bout de cette corde et qui fait un lien social pour eux. Vous voyez, réel, symbolique et imaginaire.

Voilà, mais comment peut-on en devenir fou ? On peut devenir fou, justement, quand on revendique les deux origines : l'origine divine ou l'origine biologique. Quand on veut que ce soit vrai qu'il y ait une continuité absolue entre l'origine biologique et moi qui vous parle en ce moment. Ça existe, les gens – beaucoup plus nombreux que vous le croyez – qui se croient d'origine divine, descendants de prophètes ou de Moïse, il y a des arbres généalogiques qui remontent jusqu'à Moïse ou jusqu'aux prophètes et les gens n'en démordent pas, je suis un descendant des prophètes ou un descendant de Moïse. Est-ce que Moïse existait ou est-ce un mythe, ce n'est plus du tout une question pour eux, la question est véridique, plus vraie que vraie. Voilà les fous de Dieu de nos jours, et il y en a pas mal. Les fous de Dieu c'est ceux qui tiennent l'origine par la main et n'en démordent pas. Je tiens l'origine, je l'ai et je fais au nom de cette origine, sacrée ou biologique. Au nom de l'origine biologique on a sacrifié pas mal de monde qui n'était pas digne de cette origine biologique. Faut-il en parler ? Voilà ce qui nous rend fous. Surtout dernièrement, en France et partout ailleurs, la question de l'identité. On a beaucoup jasé sur cette question, la vraie et la fausse identité. Et nous retrouvons Marie, la vraie ou la fausse mère, qu'est-ce qui fait vrai ? Qui tient le vrai sur le vrai ? Et c'est justement à partir du moment où on prétend tenir le vrai sur le vrai qu'on devient fou. Pourquoi ?

Vous savez, si je vous parle de l'adoption, c'est parce que pour moi, la clinique de l'adoption est un exemple que je dirais expérimental de ce que l'homme cherche comme repères pour construire une appartenance et une origine. Ces hommes et ces femmes sont travaillés par la quête de l'origine et ils veulent tout savoir afin de combler ce qui fait trou dans leur histoire. Voilà la

question du trou. Comment comptabiliser le trou ? Si je prétends que je possède l'origine, il n'y a plus de trou, le trou est comblé. Alors que nous savons tout ce qui s'articule de ces trois registres, il n'y a de possibilité d'articulation qu'autour d'un trou, vous remplissez le trou il n'y a plus de nœud borroméen. Et c'est justement ce qui vient occuper ce trou qui peut nous rendre fou. Lacan y met l'*objet a*, mais l'*objet a* n'est pas quelque chose qui vient remplir le trou, c'est ce qui laisse le trou absolument avec toute sa valeur de trou.
Maintenant que j'ai eu de nombreuses occasions d'écouter ces hommes et ces femmes, j'ai appris qu'il y a quatre repères au moins qui sont essentiels dans l'inscription de chacun dans ce qui fait la singularité de sa vie. Ça, vous le trouvez pratiquement dans toutes les discussions dans le travail avec les enfants adoptés. Je vais vous citer ces quatre repères :

- Les phénotypes, y compris les traits de ressemblance à quelqu'un parce qu'ils ne savent pas à qui ils ressemblent, ils sont seuls au monde, ils ne savent plus à qui ils ressemblent surtout quand ils n'ont pas connu leurs parents.
- Une date, la date de naissance par exemple.
- Un lieu, autrement dit une communauté qui reconnaît quelqu'un comme un de ses membres.
- Une adresse, ce qui implique un foyer et un nom.

Vous voyez ce qui fait notre humanité, voilà ce qu'ils veulent savoir. Et nous voilà avec Lorenzetti, ces enfants disent exactement ce que Lorenzetti a essayé de mettre sur son tableau. Seulement, ces enfants, ces adolescents ou ces adultes adoptés, quand ils sont en train de rechercher ces traits pour construire leur propre histoire, parce que comment une histoire se déroule quand il y a quelque chose qui lui manque ? Voilà. Quand il n'y a pas seulement un trait, pas seulement un repère, parfois plusieurs repères comme les quatre repères, comment on construit une histoire familiale avec ces quatre repères qui manquent. Voilà qui fait la difficulté pour eux avec ce qu'on appelle le trou. Ils confondent le trou réel, le trou dans leur histoire, avec les éléments de leur histoire, avec le trou du réel. Et c'est confusionnant, pourquoi ? Parce qu'ils pensent que s'ils trouvent ces repères, il n'y a plus de trou dans leur histoire alors que l'histoire n'est histoire que quand il y a un trou.

Pascale Belot-Fourcade : Peux-tu nous expliquer pourquoi il n'y a une histoire que s'il y a un trou ? On l'a déjà appris parce qu'ici ça fait longtemps qu'on travaille ensemble. Nous parlions tout à l'heure que ça rendait fou, un trou. On a tous entendu, ici, des résidents qui délirent et qui ont un délire d'origine, ce que l'on appelle le « délire d'origine ». Tu nous parles des

adoptés : pourquoi ne peut-on faire un récit et une histoire que s'il y a un trou ?

Nazir Hamad : Oui, si je demande à chacun de vous de raconter son histoire familiale, qu'est-ce que vous allez raconter ? Vous allez raconter l'histoire de vos parents, des grands-parents, des arrières grands-parents avec un peu de chance, et puis le reste c'est quoi ? C'est un récit. C'est une histoire qu'on vous raconte, mais c'est une histoire tellement efficace qu'elle vous porte même avant votre naissance et que vous portez et que vous allez transmettre à vos enfants même avant d'être venus au monde. On vous raconte l'histoire de vos ancêtres et vous voilà pris dans une identification à une figure de cet ancêtre, vous ne l'avez jamais vu, jamais connu, mais on vous a parlé de lui. Alors qu'il est supposé avoir vécu deux siècles avant vous, mais vous voilà pris dans une histoire. Et vous pensez que vous ressemblez à cet ancêtre. Vous découvrez petit à petit que votre histoire n'est qu'un récit, une fiction, et dans une fiction il y a des personnages et ces personnages ont vécu ou pas, j'en sais rien, mais toujours est-il qu'on vous a raconté cette histoire. Vous faites exactement comme l'enfant auquel est lu un livre et qui vous demande de lire le même livre, exactement la même chose, vous n'avez même pas le droit de changer un seul mot et si vous changez, l'enfant va vous reprendre : « Non, c'est comme ça ». Et vous ne savez pas ce que vous êtes en train de faire en lisant toujours le même livre et l'enfant ne sait pas ce qu'il est en train de faire en écoutant toujours la même histoire. Et puis, tout à coup, il y a un moment où cette histoire tombe, elle n'a plus d'intérêt. Vous découvrez par la suite que cette histoire a servi de base pour que cet enfant construise quelque chose de ses propres fictions et vous avez vous et lui, sans vous en rendre compte, construit quelque chose qui vous échappe. Ça laisse des traces chez vous, vos parents ne savent pas quelle est la nature de ces traces, c'est quelque chose qui vous échappe, mais quand même c'est efficace puisque vous vous identifiez à cette histoire. À aucun moment vous ne dites : est-ce vrai tout ça ?
Et troisième possibilité pour vous expliquer ce que c'est qu'un trou : vous l'acceptez comme telle, vraie ou pas vraie, vous l'acceptez, c'est une histoire. Puisque je vous parle de l'enfant auquel vous racontez un conte, tous les contes sans exception commencent par « il était une fois ». Est-ce que vous avez entendu un seul enfant vous demander « quand » ? Jamais. Vous savez pourquoi ? Parce que la notion de trou est déjà présente chez l'enfant. Quand vous dites « il était une fois », il sait que c'est un temps logique et c'est inutile de fixer ce temps.

Pascale Belot-Fourcade : C'est logique et non historique.

Nazir Hamad : Exactement. Exactement comme le débat avec saint Augustin et les Manichéens. Dans une histoire de l'origine, c'est toujours comme ça, articulé autour d'un inconnu, c'est comme ça, il faut l'accepter. Et parce qu'il y a inconnu on est tous au même titre, il y a un inconnu. C'est un inconnu, c'est un trou qui préside à notre histoire sauf quand on est fou. Les délires de filiation, on ne veut pas que ce soit une histoire, on veut qu'il y ait quelqu'un à l'origine.
Ceux qui travaillent avec les enfants, il y a de la phobie chez l'enfant, tous les enfants sans exception, ça commence par la peur…

Pascale Belot-Fourcade : La peur du loup.

Nazir Hamad : Oui, la peur du loup, la peur du noir, la peur des fantômes, la peur de l'armoire, on appelle ça secrets de famille, il faut vérifier s'il y a quelqu'un dans l'armoire, s'il y a quelqu'un… et vous avez remarqué que cette phobie, cette peur chez l'enfant, commence par la découverte de la solitude, quand l'enfant découvre effectivement la notion de l'amour et de la solitude, découvre que les parents ne sont pas le tout pour lui, va découvrir que ses parents sont défaillants, sont manquants. Qu'est-ce qui vient justement avec cette découverte ? C'est le trou. Pourquoi le loup fait peur ? Le loup fait peur pare que c'est la gueule ouverte, c'est le trou par excellence, c'est le trou qui va vous avaler, qui va vous croquer. Allez expliquer à l'enfant qu'il n'y a pas de loup à Paris, dans l'appartement, il s'en fout. Le loup, c'est effectivement le signifiant de ce trou, ce trou qui l'avale. Mais normalement, quand ça se passe relativement bien, ce sont les parents qui supportent l'angoisse de l'enfant, ils prennent l'angoisse de l'enfant sur eux, si c'est pas les parents, ce sont les grands-parents, il y a toujours un adulte qui porte l'angoisse de l'enfance sur eux.

Auditoire : Qu'est-ce que vous entendez par porter l'angoisse ?

Nazir Hamad : Porter l'angoisse de l'enfant c'est par leur présence, par leur discours, par leur disponibilité, leur façon de rassurer l'enfant, par leur possibilité de relativiser les choses, de construire quelque chose qui permet à l'enfant de faire un pas de côté. Et par leur finesse, c'est-à-dire entendre quelque chose de ce qui fait le malaise de l'enfant. Pour moi, j'estime que le travail avec les enfants commence à partir du moment où les parents

rencontrent leur inconscient, à ce moment-là, ils sont mieux disponibles pour l'enfant et mieux disponibles pour l'écouter, mieux disponibles de s'identifier à son malaise.

Auditoire : Quand ils rencontrent l'inconscient de l'enfant ou le leur ?

Nazir Hamad : Leur propre inconscient à eux. Vous savez, quand l'enfant les persécute, quand ils n'arrivent plus à le comprendre, on ne sait pas ce qui lui arrive, on est dépassé, vous pouvez être sûr qu'à ce moment-là, ces parents ne sont pas au rendez-vous avec leur inconscient. Quand la mère est débordée, elle n'est plus en mesure d'assurer la fonction de l'Autre maternel pour son bébé. D'ailleurs, pour moi, le travail avec les bébés consiste à remettre la mère à sa place d'Autre maternel pour son bébé, autrement dit qu'elle puisse faire l'hypothèse que son bébé est en train de lui dire quelque chose, ou de lui demander quelque chose. C'est ça l'Autre maternel, celui qui suppose un savoir, suppose une demande, un désir derrière ce que l'enfant laisse entendre et laisse voir. Il y a une demande et pas seulement quelqu'un qui cherche à embêter sa mère. Être cet Autre qui reçoit l'enfant comme un sujet de désir. Je ne sais pas si j'ai répondu à la question.

Pascale Belot-Fourcade : Sur le secret de famille, non. Tu as répondu au fait qu'effectivement de ce trou, la mère doit faire l'hypothèse pour l'enfant et qu'il n'est pas capable d'élaborer ce trou. Elle va se mettre à l'assumer pour lui. Elle va lui dire le loup, et le loup on va lui donner une bonne baffe et tu verras qu'il va partir, le loup. Ça a un effet résolutif sur la peur du loup. Mais le secret de famille c'est autre chose. Il y a eu beaucoup de livres sur les secrets de famille.

Nazir Hamad : Oui, alors, c'est quoi les secrets de famille, pourquoi on dit « secret de famille » ?

Auditoire : Les secrets de famille, c'est rarement quelque chose d'heureux, qu'on peut partager.

Nazir Hamad : Je vais vous raconter une anecdote. En 1967, quand il y a eu la guerre Israélo-arabe, il y avait en Égypte un aéroport militaire qui s'appelait la Base secrète, il y avait même une station de bus qui s'appelait la Base secrète. Donc, vous prenez le bus et il vous laisse à côté de la Base secrète. Mais c'est un aéroport secret. Pour moi, c'est à peu près la même chose,

les secrets de famille, c'est-à-dire quelque chose qui se sait mais personne n'a le droit de le savoir, ni de le dire. Ou de poser des questions pour l'élaborer, pour essayer de l'intégrer, pour essayer de comprendre ce qui s'est passé et de comprendre pourquoi ce quelque chose fait un trait, j'ai envie de dire un trait familial. Tout le monde a une hypothèse, tout le monde sait ce que c'est ce secret, mais justement personne n'a le droit de le soulever. Ça a un effet de loup, il y a un loup sous mon lit.

Pascale Belot-Fourcade : Tu veux dire que ça obture ce trou de façon fictive et fallacieuse ?

Nazir Hamad : Oui, exactement.
La particularité de cette histoire c'est qu'elle n'a pas de destinataire, elle n'a pas d'adresse. Il est d'autant plus efficace, le secret de famille, qu'il n'a plus d'adresse. C'est l'histoire de Banquo, le fantôme de Banquo, dans *Macbeth*, vous savez que Macbeth a fait assassiner Banquo pour que ni lui ni ses enfants ne deviennent rois parce que lui n'avait pas d'enfants et les sorcières lui avaient prédit : Toi, tu seras roi, mais pas tes enfants, ce sont les enfants de Banquo qui seront rois et il fait tuer Banquo et ses enfants. Il invite la cour, il a installé tout le monde, et son fauteuil à lui, il regarde, quelqu'un occupe son fauteuil c'est le fantôme de Banquo et voilà qu'il est saisi par son acte. Pour moi, c'est ça le secret de famille, c'est le fantôme qui vient occuper une place qui va vous hanter tout le temps.
Je vais vous raconter une belle histoire d'une petite fille adoptée. Chaque fois qu'elle passait devant un miroir, elle soulevait sa jupe et elle regardait son nombril. Les parents adoptifs disaient : « Écoute, ça ne se fait pas ». Et il y en a un qui avait de l'esprit et il dit : « Mais elle est vraiment nombriliste, cette fille ». Et ils débarquent avec cette fille et ils me disent : « Voilà, Monsieur Hamad, ce qu'il se passe, on ne comprend pas ce qu'elle fait. » Alors je prends cette fille et je lui pose la question : « Est-ce que tu as compris ce que disent tes parents au sujet de ce que tu fais ? Chacun interprète ça comme il veut, mais toi, comment tu expliques ça ? » Elle me dit : « C'est comme ça que je sais que j'ai eu une mère, quand je vois mon nombril, je sais que je suis née comme tout le monde. »
Écoutez, je vais vous raconter quelque chose que vous allez aimer parce que si vous allez en Italie, encore une fois, je vous conseille d'aller le voir. Il s'agit du premier Européen. Le premier Européen, c'est Ulysse. J'ai eu la chance de faire une rencontre avec l'idéal de l'identité européenne lors de mon dernier séjour en Italie. J'ai visité le musée étrusque à Volterra, je

vous conseille d'aller visiter ce musée. Tout à coup, je me trouvais devant les œuvres consacrées à Ulysse. J'ai appris que le héros de la guerre de Troie serait l'Européen type, c'est le premier Européen type. Les commentaires qui allaient avec nous informaient qu'Ulysse est la figure de l'Européen typique dans la mesure où il incarne toutes les valeurs du peuple européen depuis des siècles. C'est un guerrier particulièrement tenace, il est intelligent, sait parler, c'est un diplomate né, il sait dire vrai, mais sait tout aussi bien utiliser la ruse quand il le faut. Il voyage, il cherche à entrer en contact avec les autres peuples. Il veut découvrir et comprendre. Il est juste, tenace, mais implacable dans des situations qui mettent sa survie en jeu. Voilà qui vous êtes, Mesdames, vous descendez de cet homme-là. Vous avez toutes ces qualités. Avouez que c'est pas mal. Voilà ce qu'est un Européen et voilà tous les ingrédients qui font son identité d'origine.

Pascale Belot-Fourcade : Si on devient amoureuse du mec que tu viens de nous décrire, alors là on va obturer le trou ? Étant donné que l'on fait de la logique, il n'y a rien qui coïncide avec le bout de l'histoire. On ne sait pas comment ça commence, c'est une grande énigme, n'est-ce pas ? Alors, si on nous dit que notre ancêtre c'est ce bel homme, on est d'accord, nous, les femmes, de ressembler à un bel homme, on n'a rien contre. Pourquoi pas nous aussi ? Ou alors on a comme possibilité de lui ressembler ou de l'aimer. Que fait-on avec ce trou quand on devient amoureuse ?

Nazir Hamad : Elle ne connaît pas très bien sa guerre de Troie. Vous savez pourquoi Ulysse s'est marié avec la sœur d'Hélène ? Vous ne savez pas ? Parce qu'il estimait qu'il n'était pas si riche que tous les rois qui sont venus la courtiser. Vous avez vu Ithaque, le royaume d'Ithaque, ça fait quelques kilomètres carrés, pas plus, et quand on pense que c'était le roi de cette île ; vous vous demandez combien de soldats il avait à l'époque. Quand il est allé à la guerre, il avait un ou deux bateaux. Ils sont allés en bateau à Troie, selon Homère. C'était un petit roi de rien du tout.
Ce sont les Italiens qui nous disent qui est Ulysse. Homère ne dit pas seulement cela, il dit qu'Ulysse s'est contenté de se marier avec Pénélope, la sœur d'Hélène.

Pascale Belot-Fourcade : Absolument, il ne voulait pas partir à la guerre, lui. Il a rusé.

Nazir Hamad : Oui, parce qu'il savait qu'il n'avait aucune chance de

demander la main d'Hélène. Voilà, disant après tout : « J'ai la sœur qui n'est pas mal », mais ça ne l'a pas sauvé pour autant. Donc, tu vois, lui n'était pas fou. C'est ça qui nous a sauvés. Les Italiens avec ça, ne nous sauvent pas, le premier Européen, vous voyez. C'est vraiment posé, un homme comme ça. Je vais vous lire mon commentaire. Voilà ce qu'est un Européen et voilà tous les ingrédients qui font son identité. La question qui se pose est alors la suivante : comment départager ses traits et ses valeurs pour situer le Français, l'Anglais ou l'Allemand dans l'ensemble des traits qui font l'Européen. Les repères qui servaient les Européens à construire des repères, des identités nationales diverses et parfois hostiles tombent tout à coup pour laisser la place à « l'*Homo europeano* », le vrai ancêtre de tous les Européens : Ulysse. Alors que nous savons que les Européens, pour tracer leurs frontières, ils l'ont fait à coups de centaines de milliers de morts, voire de millions de morts. Un Anglais ne s'identifie pas à un Français et un Français ne s'identifie pas à un Italien, et ainsi de suite. Tout à coup, pour vous dire que les repères n'ont aucune valeur, tous ces repères tombent pour nous dire que, finalement, on a un socle commun : il avait toutes ces qualités et c'est le premier Européen. Voilà ce qu'est le délire, un délire imaginaire sans fin.

Pascale Belot-Fourcade : Alors y a-t-il une origine des langues ?

Nazir Hamad : Le français est la première langue du monde, je crois. Vous êtes d'accord, c'est la langue du paradis. C'est une question qui a beaucoup taraudé les esprits : Quelle langue parlait-on au paradis ? Vous avez une idée ?

Une personne de l'assistance : On ne parlait pas au paradis.

Nazir Hamad : Si…

Une personne de l'assistance : Sinon, c'est l'enfer.

Nazir Hamad : Il y a au moins trois hypothèses qui sont extraordinaires, là-dessus :
1re hypothèse : Si le premier monothéisme était celui-là, c'est que la langue de la révélation était la langue première. On peut imaginer que Dieu s'est adressé en hébreu à Moïse et compagnie. Tout le monde parlait l'hébreu. Il y a Herder qui disait : « Non, non, attention peut-être parce qu'il y a aussi des musulmans. La révélation était faite en arabe, envoyée aux Arabes, dans la langue des Arabes à la meilleure des nations et que le Coran, c'est le père de

tous les livres sacrés. Donc, on parlait l'arabe au paradis. » Pour moi, c'est génial parce que je parle l'arabe quand je vais au paradis…

Pascale Belot-Fourcade : On a eu des grandes histoires folles sur cette histoire de l'origine des langues. Ça a été vif jusqu'à ce que Goethe y mette un point final de façon linguistique, mais sinon ça a été un grand délire religieux ; tout le monde peut délirer.

Nazir Hamad : Vous voyez, en disant cela, vous comprenez pourquoi quand j'ai dit que lorsqu'on bouche les trous de l'origine, on devient fou dans tous les registres : linguistique, religieux, biologique et sacré.

Pascale Belot-Fourcade : Vous avez un résident qui a un délire d'origine, de filiation, actuellement ou en souvenir ?

Une personne de l'assistance : Pas ici, mais dans un autre lieu. C'est une patiente que j'ai reçue pendant deux ans et demi, que je vois encore de temps en temps en clinique psychiatrique. Elle s'appelle Virginie et la question de son prénom la préoccupe beaucoup et dès les premiers entretiens, elle se posait la question de savoir si elle était vierge ou pas. C'est une jeune fille qui avait une vingtaine d'années et c'était une question qui tournait en boucle. Est-ce que je suis vierge, ou pas, et qui revenait à chaque entretien.

Nazir Hamad : Elle s'appelle Jeanne D'Arc ?

Une personne de l'assistance : Ça tournait autour de la question de la virginité. À certains moments elle pensait qu'elle était vierge et qu'elle allait vivre à l'infini. À certains moments, elle en était persuadée et à d'autres il y avait de l'incertitude qui revenait. Il y avait la question de son nom de famille, elle pensait que ce n'était pas son nom de famille, il y avait un délire autour de ce nom, elle en cherchait un autre.

Pascale Belot-Fourcade : Quelle était l'histoire de sa famille qui a pu être à l'origine de ces questionnements-là ?

Une personne de l'assistance : Elle a construit son délire autour de la séparation de ses parents quand elle avait trois, quatre ans. Elle a construit qu'elle était une fille adoptée. Tout son délire tournait autour du fait qu'elle était adoptée et que ses parents n'étaient pas ses vrais parents et que son nom

n'était pas son vrai nom. Elle en voulait un autre et en cherchait un autre.

Pascale Belot-Fourcade : C'étaient des parents de même origine, religieuse aussi ?

Une personne de l'assistance : Oui, juive.

Nazir Hamad : Vous avez compris pourquoi la virginité est entrée dans son discours ?

Une personne de l'assistance : Non, c'était une patiente qui était très, très délirante dans tous les entretiens. Je sais seulement qu'elle faisait face à des moments d'intrusion familiale.

Nazir Hamad : Vous savez, cette question, « Ma vie est ma vie » ; « Est-ce que mon destin est mon destin », c'est quelque chose qui revient très souvent dans le discours. « Est-ce que ma mère est ma mère, est-ce que mon histoire est mon histoire ? » Je pense que c'est cela qui fait difficulté. Tout simplement, ce qui nous sert pour vous et moi, quand on connaît nos parents, quand on connaît notre histoire, le roman familial entre comme un élément dans la construction de nos fictions familiales. Normalement, on passe tous par cette phase pour récuser plus ou moins les parents et se réconcilier avec eux plus tard ou pas. Le sentiment d'avoir honte de ses parents, tous les enfants l'ont connu sans exception. Tout à coup, le père qui est le roi et la mère qui est la reine deviennent sujets de honte. On ne veut pas sortir avec eux, on ne veut pas les voir à l'école, etc. Seulement, dans l'adoption, quand on ne connaît pas ses origines ni celle de ses parents, ce n'est pas seulement une fiction. Il y a un chevauchement entre le registre imaginaire et le registre réel. Les enfants adoptés sont incapables de faire la part des choses quand ils sont travaillés par cette question. C'est vrai que leurs parents ne sont pas leurs parents, c'est vrai qu'ils sont nés d'autres parents. C'est vrai que le roman familial implique une part de vérité, de réalité. Mais comment construire une fiction avec un imaginaire envahie tout le temps par la vérité de ses origines, par cette perte. Cette question demeure toute la vie parce que les parents que l'on ne connaît pas demeurent éternels. Les parents que l'on ne connaît pas ne meurent pas, ils meurent seulement avec nous. Vous avez sûrement rencontré des gens qui ont quatre-vingt, quatre-vingt-quinze ans et qui pensent encore rencontrer leurs parents. Dans ce sens-là, ils sont immortels, ces parents perdus. Ça n'a pas le même impact des parents perdus ou des parents morts. Les parents morts

continuent à se tenir symboliquement, ils ont une présence symbolique auprès des enfants. Les parents perdus n'ont plus cette présence symbolique. Ils sont réels, on les croise à tous les coins de rue. Ça peut avoir un effet terrible. Il y a des hommes qui souffrent d'impuissance car toute femme rencontrée peut être potentiellement une mère ou une sœur. Combien de fois ai-je entendu dire « Peut-être que c'est ma sœur ». Dans la tradition juive, les enfants trouvés ne se marient pas entre eux parce qu'ils pouvaient être frères et sœurs.

Pascale Belot-Fourcade : Je vais vous raconter une histoire vraie. Peut-être que vous savez que les Allemands, pour réaliser une race tout à fait pure, ont sorti de leur famille des enfants blonds, aux yeux bleus. Ces personnes, après guerre, ne pouvaient plus se rencontrer. Je pense à une femme, qui ne pouvait pas se marier car elle craignait malheureusement d'épouser un frère.

Une personne de l'assistance : Je vois une femme avec deux enfants dont l'aînée lui a été retirée à trois ou quatre jours. Elle a dû garder la deuxième jusqu'à ses six mois. Elle est dans le rejet de cette deuxième enfant parce qu'elle est persuadée qu'on l'a échangée à la maternité. Elle a entamé un tas de procédures pour cette enfant, qui n'ont pas abouti, car elle est convaincue que ce n'est pas sa fille L'aînée, c'est sa fille, mais pour la deuxième elle pense qu'il y a quelque chose d'arrangé. Elle bloque là-dessus. Elle-même a une histoire particulière avec son père qui l'a abandonnée à l'âge de huit ans. Elle est dans une relation compliquée au père et quand elle parle de cette deuxième enfant, il y a un rejet en bloc. Elle ne peut pas l'inscrire dans sa propre filiation. C'est une enfant née trisomique qu'elle ne rejette pas pour sa trisomie, elle s'en est occupée, mais ça ne peut pas être son enfant.

Pascale Belot-Fourcade : Ce qui est assez curieux c'est que ça concerne celle qu'elle a élevée pendant six mois.

Une personne de l'assistance : Elle ne la rejette pas pour la trisomie, elle peut en parler. Elle dit qu'avec cette trisomie elle a besoin de ses parents, mais cependant elle est persuadée qu'on l'a échangée.

Nazir Hamad : C'est un délire fréquent de femmes qui sortent de l'hôpital avec l'idée que leur enfant n'est pas le leur. Que veut dire « mon enfant n'est pas mon enfant ». On trouve une interprétation : une personne malveillante a pris mon vrai enfant pour me donner un faux. Le malveillant c'est l'hôpital, c'est la mauvaise fée ; la question est là. Je ne sais pas si j'ai bien entendu.

Il y a un premier enfant qui a été donné ?

Une personne de l'assistance : L'aînée a dix-huit ans, elle est toujours en lien avec elle, elle est persuadée qu'elle va revenir vivre avec elle à sa majorité, alors qu'elle en a perdu la garde à la naissance.

Nazir Hamad : Le premier enfant a été retiré, le deuxième n'a pas été adopté. C'est presque le même destin pour les deux enfants. C'est une génitrice qui a mis au monde des enfants qu'elle n'arrivait pas à adopter. Ça arrive comme beaucoup d'enfants qui sont donnés à l'adoption. Pour le premier, ça a facilité les choses puisqu'on l'a retiré, pour le deuxième c'est compliqué, puisqu'il est là. En continuant à dire « On me l'a échangé », elle dit qu'elle n'adopte pas cette enfant, qu'elle n'est pas en mesure de l'adopter, ce n'est pas le sien. Qu'est-ce que ça veut dire « le sien » ? C'est qui un enfant qui serait le sien ? C'est peut-être l'enfant qui n'est pas né, ou l'enfant imaginaire, l'enfant narcissique. Tout enfant incarné n'est plus l'enfant narcissique, c'est cela, normalement, le destin de l'enfant. L'enfant qui s'incarne tombe en tant qu'enfant narcissique. Cette femme dit que ce ne sont pas ses enfants car ce ne sont plus ses enfants narcissiques. Si en plus c'est un enfant trisomique, ça n'aide pas.
Avec Charles Melman, on écrit un nouveau livre. Il part d'une hypothèse pour dire : la maternité relève du réel, la paternité du symbolique. Le père quand il dit « c'est mon fils » ou « c'est ma fille », il ne peut le dire que du fait même d'être nommé à cette place, reconnu à cette place par la fille ou la mère. Une mère peut dire « c'est mon enfant », tout court. Elle n'a pas besoin d'être reconnue à cette place. C'est du réel, c'est comme cela. Une mère c'est réel, la maternité c'est réel. Vous venez de relativiser cette position. Il y a des mères pour qui ce n'est pas naturel. Il y a des mères qui ne se reconnaissent pas, qui n'adoptent pas. On a une autre dimension, celle de la pathologie. Ça pourrait peut-être relativiser la question, mais aussi peut-être ouvrir la question, avec cette mère peut-être psychotique on a affaire à une autre dimension. Il y a un autre facteur à prendre en compte. Pour Melman, une mère c'est naturel. Elle n'a pas à dire « c'est mon fils » et elle n'a pas à attendre un retour de ce qu'elle dit.

Pascale Belot-Fourcade : Elle a quand même besoin de parler.

Nazir Hamad : Elle a besoin de parler, mais elle n'a pas besoin d'entendre d'être nommée comme mère. Elle est mère, c'est tout. Le père est nommé

par la mère et par l'enfant. Il part de la même hypothèse que Lacan dans *L'Éthique* quand il parle de l'homme disant « c'est ma femme ». Je dis c'est ma femme du fait même que ma femme me nomme son mari, qu'elle me reconnaît comme son homme. Si elle ne me reconnaît pas en tant que son homme, je peux dire autant que je veux c'est ma femme, elle ne me reconnaît pas. Je serai tout seul dans cette affaire. Pour être le mari et nommer ma femme « ma femme », il faut cette reconnaissance au préalable.
Je vais vous donner encore une leçon d'histoire. Vous connaissez l'histoire des Sabines. Quand les Romains n'avaient pas de femmes, ils sont allés enlever les Sabines. Les Sabins n'ont pas oublié cette histoire. Ils ont monté une armée et sont allés se venger des Romains. Seulement, ces femmes qui ont été enlevées sont devenues mères. Quand les deux armées sont entrées en contact, ces femmes sont arrivées avec les enfants en disant qu'elles ne voulaient pas d'une guerre entre nos enfants, nos frères et les pères. C'est comme cela que la guerre a été évitée entre les Sabins et les Romains, grâce à ces femmes qui ont été enlevées.

Pascale Belot-Fourcade : Les femmes ont cette mission civilisatrice. C'est comme cela que la civilisation s'introduit.

Nazir Hamad : Aragon disait que la femme est l'avenir de l'homme. Voilà, et je vous dis que les femmes sont plus courageuses que les hommes.

Auditoire : Vous parlez des quatre repères, vous pouvez les redire ?

Nazir Hamad : Ils veulent savoir à qui ils ressemblent ; ils veulent une date, la date de naissance et toute date est inscrite dans un registre ; ils veulent un nom, le nom de leurs parents ; ils veulent connaître un lieu. Chaque repère les inscrit différemment. Infinitif : un enfant ressemble à ses géniteurs, une date qui les inscrit dans une communauté, un lieu qui les inscrit dans une histoire, dans un lien social ; un nom ça inscrit dans une communauté. Pour construire une histoire, il faut un lieu, une date, un nom et un homme et une femme auxquels je m'identifie et je me compte comme faisant partie de leur histoire. Quand il y a quelque chose qui manque, ils ne savent plus comment contourner ces troubles, on ne les touche pas on les contourne. Là, on ne tourne pas autour, ça fait une rupture. C'est un maillon qui manque dans la chaîne. Il y a deux réels inconciliables, le réel biologique et le réel de l'adoption. Il faut trouver les maillons pour lier les chaînes. On ne les trouve que symboliquement. Mais pourquoi tout à coup le symbolique ne fonctionne

plus ; c'est parce que le réel et l'imaginaire se chevauchent et on n'arrive plus à les distinguer. Le roman familial c'est à la fois vrai et imaginaire. Comment se situer quand le vrai fait imaginaire et l'imaginaire fait vrai ?

Pascale Belot-Fourcade : Il faut que le symbolique soit bien séparé de l'imaginaire, qu'il fonde l'imaginaire, qu'il l'articule mais qu'il ne soit pas confondu avec lui quand il y a quelque chose comme un délire, il n'y a pas de différenciation entre l'imaginaire et le symbolique, tout est au même niveau, tout est dans le même lien, c'est de la continuité. À ce moment-là, on aperçoit dans le délire, dans l'histoire que vous nous avez rapporté, on voit bien les confusions du symbolique et de l'imaginaire. Ils se confondent. C'est une grande différence avec le roman qui est ce qui constitue une névrose. L'Œdipe est une névrose qui se constitue à partir de ce trou d'énigme que nous avons tous. On fait de la névrose, mais on voit bien que dans la névrose on sépare. Dans l'histoire que vous avez rapportée, si son nom c'était être vierge, il y avait cette confusion entre la virginité symbolique, réelle voire imaginaire, et son propre nom. Tout était confondu, c'était en continuité. C'est important pour vous, pour vous repérer dans ce qu'il en est des délires. Il y a toujours, dans les délires, quelque chose d'un délire de filiation, même dans les paranoïas. Il y a toujours quelque chose qui affleure sur l'origine, il y a toujours un flou là-dedans. Vous en saisissez la nécessité logique quand on dit cela. Le récit ne tient pas, il se reconstruit tout le temps, il n'est pas fixé. Dans la névrose, nous sommes fixés, malheureusement, c'est-à-dire toujours dans la répétition. Ça ne nous rend pas très intelligents bien souvent, mais c'est fixe. On vient raconter au travailleur social ou à la psychologue à peu près la même histoire, en mettant un peu de pathos en plus ou en moins, selon la personne en face. Dans la psychose ce n'est pas sûr. À chaque fois il y a besoin de reconstruire complètement quelque chose qui ne tient pas. Dans la psychose, ça se reconstruit en permanence. Curieusement, nous n'avons pas d'origine, il n'y a pas de point d'origine mais on est fixe. C'est un paradoxe. On va raconter les mêmes bêtises toute notre vie.

Nazir Hamad : Pour revenir à la question de l'origine. En Italie, quand vous visitez les églises c'est commun de tomber sur des figures qui sont édifiantes : celle d'Ève, et celle de Marie. Dans la peinture religieuse de la Renaissance, ce n'est pas rare de trouver les deux figures qui vont ensemble. On voit une Ève honteuse, coupable, qui se cache derrière son homme et une Marie triomphante qui écrase de son pied le serpent. C'est banal de voir ça. On oublie le message que cette peinture distille aux générations : Marie a réussi là ou Ève

a échoué. Il y a une histoire d'origine entachée et une autre triomphante. Voilà comment l'Église distille le Nouveau Testament. La virginité est à l'origine, la naissance pure. On n'échappe pas à cette histoire de l'origine. Quand on regarde ces tableaux, on pourrait croire que c'est banal, mais pas du tout. Ces tableaux disent les fondements de l'Église, le rejet de l'Église pour la coupable. Vous n'échappez pas à la question de l'origine, mais tout dépend de la façon dont vous mordez à l'hameçon.

Pascale Belot-Fourcade : Effectivement Ève a mordu la pomme, mais c'est le savoir. Jusqu'à présent, au jardin d'Éden, on ne savait rien, on ne parlait pas. Le savoir vient quand quelque chose entame, ça s'entame. Il y a là un trou qui va se faire et c'est le savoir.

Nazir Hamad : Ou bien on l'accepte comme une fiction, on est entre gens qui peuvent parler, ou alors on peut l'appréhender comme une vérité incontournable.

Pascale Belot-Fourcade : Justement, dans les tableaux on peut l'interpréter. Ça pousse à l'interprétation et là, c'est le savoir.

Nazir Hamad : Dans ces cas-là, on est entre gens civilisés. Le danger c'est quand il n'y a plus de gens civilisés. Tant que l'on peut parler entre nous, on est civilisés.

Pascale Belot-Fourcade : Toutes les religions introduisent la possibilité de parler.

Nazir Hamad : Parce que si on ne parle plus, je ne sais pas ce qu'est la religion. Il faut trouver un dieu autiste, qui ne dit rien mais qui fait religion.
Je vais vous raconter une histoire. J'ai rencontré un animiste au Mali. Il m'a fait visiter le lieu, je l'ai accompagné et je l'ai cherché en demandant comment on peut discuter avec un animiste. Que peut-on partager avec lui ? À un endroit, il me dit : « On ne peut pas passer par là, il faut contourner cet endroit ». J'ai demandé pourquoi, il m'a répondu : « Il y a les esprits ici, ça peut les déranger ». J'ai demandé pourquoi. Il me dit : « Peut-être qu'ils pensent que vous venez voler ». « Est-ce que ça peut marcher si je dis aux esprits que je ne suis pas voleur ? » Cet homme me répond : « Comment vous savez que vous n'êtes pas voleur ? » Je lui réponds : « On contourne le lieu ». C'est une histoire extraordinaire. J'ai oublié la référence à l'inconscient en me demandant ce que l'on peut avoir en commun avec un animiste. En me

répondant « comment vous le savez », il m'a renvoyé à ce que nous avons en commun, notre rapport à l'inconscient. À ce moment-là, j'ai compris qu'on a tout en commun. J'ai entendu son message et je n'avais plus de questions concernant les esprits. Personne ne peut prétendre à savoir que vous n'êtes pas voleur. Vous voyez comment la certitude fonctionne, je ne l'ai pas trouvé chez celui où je pensais la trouver. C'est cela le malentendu avec la question de l'origine. Il y a cette croyance absolue que rien ne vient ébranler.

Séminaire de l'AMC PSY en articulation
avec le Pôle Rosa Luxembourg pour l'année 2017-2018

Clinique des effets de l'exil

Nous rencontrons dans les Centres d'hébergement des hommes et des femmes issus d'une émigration, nouvellement appelés des « migrants ». Fuyant la guerre ou la misère, leurs trajets semblent aujourd'hui très différents, marqués en général par l'errance et l'isolement. Certains ont été victimes de sévices ou de maltraitances qui les figent dans une position traumatique.
Si la migration n'est pas en soi un phénomène pathologique, la motivation et les conditions de celle-ci, marquées par la violence, la crainte de la mort et la perte de l'espoir peuvent toutefois nous donner un éclairage sur les nombreux symptômes que présentent ces sujets, allant de l'angoisse à l'apathie dans des phénomènes s'apparentant à une dépersonnalisation ou à des comportements apparemment psychotiques.
L'exil demande à ces sujets de refonder une identité qui exige d'eux de nombreux détachements, encore faut-il que le pays d'accueil le permette en n'excluant pas ces « hors de chez soi ».
Les différents intervenants du pôle chercheront à appréhender, outre ces manifestations et ces symptômes, l'au-delà des discours préétablis attendus, souvent de victimisation imposée, qui semblent incompréhensibles pour ces sujets et à entendre les espoirs déçus, les illusions en tout genre, les deuils, les déconvenues de la décolonisation même.
C'est à partir de situations cliniques proposées par les différents intervenants des Jeudis du Pôle et aussi apportées par les participants que seront proposés les outils théoriques et cliniques utiles aux professionnels concernés afin de mieux repérer la façon dont ils peuvent utiliser concrètement ces savoirs cliniques dans le cadre de l'accompagnement social et d'orientation qu'ils mènent auprès de ces personnes.

Pascale Belot-Fourcade